This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

848
C67
1179
v.2

ŒUVRES
DE
COLARDEAU,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME SECOND.

ŒUVRES
DE
COLARDEAU,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Hunc quoque ſumma dies nigro ſummerſit Averno :
Effugiunt avidos carmina ſola rogos.
Ovid. De morte Tibulli.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { BALLARD, Imprimeur-Libraire du Roi, rue des Mathurins.
LE JAY, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LETTRE D'HÉLOÏSE A ABAILARD,

Unum ad ultimum reſtat, ut in perditione duorum minor non ſuccedat dolor, quàm præceſſit amor.

Ep. Abaelardi, Hiſt. Calamit. p. 17.

Rous. Lang.
Sloog
4-22-94
50134

AVERTISSEMENT.

Héloïse & Abailard vécurent au douziéme ſiécle. Les charmes de leur eſprit les rendirent célèbres, & leur paſſion malheureuſe les rend encore intéreſſans. En liſant leur Hiſtoire; dans les lettres qu'ils ſe ſont écrites, l'idée m'étoit venue de la mettre en vers: mais j'ai préféré le plan de M. Pope *qui, dans une ſeule lettre, a raſſemblé les principaux événemens de la vie de ces deux infortunés; j'en ai fait une imitation plutôt qu'une traduction. Je n'ai pas crû devoir m'aſſujettir au ſens littéral du Poëte Anglois. Toute traduction ſervile étant froide & languiſſante, c'eſt un défaut que j'ai tâché d'éviter, en ne m'attachant qu'à rendre, autant que j'ai pû, les beautés de l'original.*

Au reſte, quelque paſſionnées que paroiſſent les expreſſions que j'ai employées dans

mon ouvrage, elles sont beaucoup moins vives que celles des lettres originales.

Toutes ces lettres ont été rassemblées & publiées en latin par François d'Amboise, *Conseiller d'Etat, l'un des plus savans Magistrats qui ayent illustré le siècle dernier. C'est un volume in-4°. imprimé à Paris en 1616, dans lequel j'ai puisé l'Histoire Abrégée de la Vie d'*Abaïlard *& d'*Héloïse. *Comme ce livre n'est pas fort commun, j'ai crû devoir en citer quelques passages, qui serviront à faire connoître l'esprit & le style de ces deux Amans.*

HISTOIRE

ABRÉGÉE

D'ABAILARD ET D'HELOISE.

PIERRE *Abailard* naquit en 1079, au Bourg de *Palais* en Bretagne, à quatre lieues de Nantes: ſon pere s'appelloit *Bérenger*, & ſa mere *Luce*; ils étoient de famille noble. Après avoir fait élever & inſtruire leur fils dans toutes les Sciences qu'on connoiſſoit alors, ils ſe retirérent chacun dans un Couvent, où ils firent des vœux; c'étoit le goût de dévotion de ce tems-là.

Abailard abandonné à lui-même s'appliqua à l'étude des Langues & de la Philoſophie, & vint étudier la Théologie à Paris, ſous le fameux *Guillaume de Champeaux*. La réputation du Diſciple éclipſa bien-tôt celle du

Maître, qui devint ſon ennemi. Obligé de s'éloigner, *Abailard* alla enſeigner à Melun, où la Cour réſidoit alors: mais peu de tems après, il revint dans la Capitale, obtint un Canonicat & recommença ſes leçons. Elles lui attirérent une foule d'Ecoliers & d'Admirateurs, & lui firent une réputation des plus brillantes, qu'il relevoit encore par une belle figure & par les talens agréables de bien chanter & de faire des vers (*a*).

Il ne manquoit à ſon bonheur que d'avoir une maîtreſſe. Il la trouva, telle qu'il la lui falloit, dans *Héloïſe*. C'étoit une jeune per-

(*a*) *Duo autem, fateor, tibi ſpecialiter inerant, quibus fœminarum quarumlibet animos allicere poteras, dictandi videlicet & cantandi... Amatorio metro vel rithmo compoſuiſti carmina, quæ præ nimiâ ſuavitate tam dictaminis quàm cantûs ſæpiùs frequentata, tuum in ore omnium nomen inceſſanter tenebant.*

Ep. 2. Heloiſſæ, p. 46.

ſonne qui joignoit l'eſprit à la beauté. Elle avoit été inſtruite de bonne heure dans la connoiſſance des langues Hébraïque, Grecque & Latine, & dans les Belles Lettres; & on la citoit, à 17 ans, comme un prodige d'érudition (*a*). Niéce d'un Chanoine nommé *Fulbert*, elle demeuroit avec lui près des Ecoles où *Abailard* profeſſoit. Ce dernier chercha à lier connoiſſance avec le Chanoine, qu'il ſavoit être fort avare: il lui demanda un appartement dans ſa maiſon; offrant de lui payer une groſſe penſion & de perfectionner les connoiſſances de ſa Niéce. *Fulbert* reçut

(*a*) *Necdum in juveniles annos evaſeram, cùm nomen honeſtorum & laudabilium ſtudiorum tuorum mihi famâ innotuit. Audiebam tunc temporis mulierem, Litteratoriæ Scientiæ (quod perrarum eſt) ſummam operam dare; & tu, illo efferendo ſtudio, & mulieres omnes evicisti, & penè viros univerſos ſuperaſti.*

Ep. 23. Petri Venerab. ad Heloiſſ. p. 337.

avidement la propoſition & lui permit d'entretenir *Héloïſe* le jour & la nuit, même de la châtier, ſi elle n'étoit pas docile à ſes leçons (*a*). Il arriva ce qui devoit naturellement arriver: le Maître & l'Ecoliere ſe voyoient à toute heure, ils étoient tous deux jeunes, tous deux aimables; ils s'aimerent, ſe le dirent & ſe le prouverent (*b*. Une liaiſon auſſi intime demeura ſecrette pendant quelque

(*a*) *Suprà quàm ſperare præſumerem, votis meis acceſſit Fulbertus, & amori conſuluit: Neptim videlicet ſuam totam noſtro Magiſterio committens, ut tam in die quàm in nocte ei docendæ peram darem; & eam, ſi negligentem ſentirem, vehementer conſtringerem.*

Ep. Abael. Hiſtor. calamitatum p. 11.

(*a*) *Quid plura? Primum domo unâ conjungimur, mox animo Sub occaſione diſciplinæ amori penitùs vacabamus; & ſecretos receſſus, quos amor optabat, ſtudium lectionis offerebat. Apertis itaque libris, plura de amore quàm de lectione verba ſe ingerebant, plura erant oſcula quàm ſententiæ: ſæpiùs ad ſinus*

tems; mais insensiblement on se négligea sur les précautions, & le Public fut instruit de ce que nos deux Amans avoient tant d'intérêt de cacher. L'oncle *Fulbert* fut le dernier, comme c'est l'usage, à savoir ce qui se passoit chez lui : il devint furieux en l'apprenant, maltraita sa Niéce & chassa *Abailard* de sa maison.

Il étoit déjà trop tard; *Héloïse* étoit grosse : elle en avertit son Amant, qui la fit enlever & l'envoya, déguisée en Religieuse, chez une de ses sœurs en Bretagne; où elle accoucha d'un fils qu'on nomma *Astrolabe*. Ce dernier événement acheva d'irriter *Fulbert* contre *Abailard*, qui pour l'appaiser offrit de réparer l'honneur de sa Niéce, en l'épousant.

quàm ad libros reducebantur manus. Quòque minùs suspicionis haberemus, verbera quandoque dabat amor, non furor, gratia non ira; quæ omnium unguentorum suavitatem transcenderent.

Ibid.

L'Oncle y consentit volontiers; mais *Héloïse*, par un rafinement assez singulier, aimoit mieux être la maîtresse d'*Abailard* que sa femme; trouvant, disoit-elle, les chaînes de l'amour plus douces & moins pesantes que celles du mariage (*a*). C'est dans ses lettres qu'il faut voir avec quel esprit & quel art elle employoit toutes sortes de raisons, pour le détourner de cette alliance. Enfin après avoir résisté long-tems, elle consentit, à regret, à recevoir la main d'*Abailard*. Le mariage fut célébré la nuit, en présence de l'Oncle & de quelques amis; mais sous la condition expresse qu'on le tiendroit secret.

Héloïse revint chez son Oncle qui, contre

(*a*) *Addebat Heloissa quàm sibi carius existeret & mihi honestius amicam dici quàm uxorem; ut me ei sola gratia conservaret, non vis aliqua vinculi nuptialis conjungeret.*

Ibid. p. 16.

la promeſſe ſolennelle qu'il avoit faite, divulgua l'union de ſa Niéce avec *Abailard*. Celui-ci pour éviter un éclat, qui lui auroit fait perdre ſon Canonicat & ſes Ecoliers, envoya *Héloïſe* au Couvent d'Argenteuil, à deux lieues de Paris. Elle y prit l'habit de Religieuſe, au voile près; & comme ce Monaſtère n'étoit pas fort régulier, *Abailard* alloit ſouvent y voir ſon épouſe à la dérobée (*a*). *Fulbert* outré de ce qu'on le trompoit, (parce que la retraite d'*Héloïſe* & ſon habit ſembloient démentir ſon mariage,) forma le barbare projet de ſe venger à la fois des deux Amans: des ſcélérats, introduits la nuit chez

(*a*) *Noſti poſt noſtri confœderationem conjugii, cùm Argenteoli cum Sanctimonialibus in clauſtro converſabaris, me, ſic quâdam, privatim ad te viſitandam veniſſe, & quid ibi tecum meæ libidinis egerit intemperantia, in quâdam parte ipſius refectorii; cùm, quò aliàs diverteremus, non haberemus.*

Ep. 5. Abael. ad Hel. p. 69.

Abailard, le mutilérent de la maniére la plus honteuſe & la plus cruelle (*a*).

On peut juger de l'éclat que fit dans Paris cet horrible attentat commis ſur un homme auſſi célèbre que l'étoit *Abailard* (*b*). L'Officialité

(*a*) *Nocte quâdam dormientem me in ſecretâ hoſpitii mei camerâ, quodam mihi ſerviente per pecuniam corrupto, crudeliſſimâ & pudentiſſimâ ultione punierunt; eis videlicet partibus amputatis, quibus id quod plangebant commiſeram.*

Ep. 1. ad Amic. p. 17.

(*b*) *Mane autem facto, tota ad me civitas congregata quantâ ſtuperet admiratione, quantâ ſe affligeret lamentatione, quanto me clamore vexarent, quanto planctu perturbarent; difficile, imò impoſſibile eſt exprimi.* *Eid.*

Plangit hoc tuum vulnus & damnum venerabilis Epiſcopi Benignitas. Plangit Liberalium Canonicorum & Clericorum multitudo. Plangunt Cives civitatis, hoc dedecus reputantes; & dolentes ſuam urbem tui ſanguinis effuſione violari. Quid ſingularum fœminarum referam planctum? quæ ſic, hoc audito, lacrymis, more fœmineo, ora rigarunt, propter te militem ſuum quem amiſerant, ac ſi ſingulæ virum ſuum aut amicum ſorte belli ceciderint extinctum.

Ep. Fulconis ad Abael. p. 221.

inſtruiſit le procès : deux des aſſaſſins furent condamnés à la peine du talion & à avoir les yeux crevés : ce qui fut exécuté. *Fulbert*, plus coupable qu'eux, en fut quitte pour la perte de ſes bénéfices & la confiſcation de ſes biens.

Lorſqu'*Abailard* fut guéri de ſa bleſſure, il alla cacher ſa honte dans l'Abbaye de Saint Denys, gouvernée alors par l'Abbé *Suger*. Il y prit l'habit Religieux ; mais auparavant il força *Héloïſe* à prendre le voile dans le Monaſtère d'Argenteuil. Elle lui obéit en pleurant ; & conſerva dans ſon cloître le ſentiment tendre & douloureux d'une paſſion que rien ne pouvoit éteindre.

Le reſte de la vie d'*Abailard* ne fut plus qu'un tiſſu de malheurs & de perſécutions. Haï des Moines (parce qu'il étoit plus ſavant & plus régulier qu'eux), il fut chaſſé de ſon Monaſtère, flétri dans ſa perſonne & dans ſes ouvrages, enfermé dans un cachot, d'où

il eut bien de la peine à ſe ſauver. Errant & fugitif, manquant de tout, il alla ſe cacher près de Nogent-ſur-Seine, dans un déſert qu'il rendit célèbre depuis, ſous le nom de *Paraclet*. Il y bâtit un petit Oratoire & une cabane où il vivoit d'herbes & de racines; enſeignant quelques Ecoliers, qui l'aidoient à ſubſiſter; plus contens & plus glorieux de partager, dans ſa chaumiére, une nourriture auſſi frugale, que d'habiter des Palais & de vivre dans l'opulence (*a*). Il commençoit à vivre

(*a In Trecenſi pago, ad ſolitudinem mihi anteà cognitam me contuli; ibique, à quibuſdam terrâ mihi donatâ, oratorium quoddam ex calamis & culmo primùm conſtruxi & ipſum* Paracletum *nominavi... quod cùm cognoviſſent Scolares, cœperunt undique concurrere; & relictis civitatibus & caſtellis ſolitudinem inhabitare, & pro amplis domibus parva tabernacula ſibi conſtruere; pro delicatis cibis, herbis agreſtibus & pane cibario victitare; & pro mollibus ſtratis culmum ſibi & ſtramen comparare & pro menſis glebas erigere.*

Ep. 1. Ab. ad Amic. p. 29.

tranquile dans ſon déſert, lorſque les Religieux de *Saint Gildas* en Bretagne, vinrent l'y chercher; le ſuppliant d'agréer le choix qu'ils avoient fait de lui pour leur Supérieur La complaiſance qu'il eut de ſe rendre à leurs inſtances lui coûta cher; ces Religieux le traiterent avec la derniére inhumanité; car après lui avoir fait ſouffrir tout ce que la haîne & la fureur Monacales peuvent inſpirer de plus cruel, ils attenterent pluſieurs fois à ſa vie par le poignard & le poiſon. *Abailard* s'échappa de leurs mains & alla chercher ailleurs une nouvelle retraite (*a*).

Pendant ce tems là, *Héloïſe* n'étoit pas plus heureuſe que lui. Les Moines de Saint Denys

(*a*) *In clauſtro Monacorum mihi commiſſorum tam violenta quàm doloſa inceſſanter ſuſtineo machinamenta: & quoties veneno me perdere tentaverunt! corruptos per pecuniam latrones in viis aut ſemitis, ut me interficerent, opponebant. Nuper autem eos non de veneno ſed de gladio in jugulum meum tractantes, cujuſdam Proceris conductu, vix evaſi.* *Ibid. p. 38, 39.*

s'étoient emparés du Monaſtère d'Argenteuil & en avoient chaſſé les Religieuſes. *Abailard* offrit un aſyle à ſa chere *Héloïſe*, en lui cédant ſon Oratoire du *Paraclet*, avec tout le terrein qui en dépendoit, & qu'il devoit aux charités des habitans du lieu qui lui en avoient fait don.

Héloïſe s'y rendit avec pluſieurs de ſes compagnes; & l'on y fonda une Abbaye dont elle fut la premiére Abbeſſe. *Abailard* y paſſoit une partie de l'année, inſtruiſant les Religieuſes par ſes leçons & par ſes exemples; mais cette conſolation (la ſeule qui lui reſtoit) fut empoiſonnée par la calomnie: on lui fit un crime de ſes liaiſons avec *Héloïſe;* comme ſi le triſte état où il étoit réduit, n'avoit pas dû le mettre à l'abri des ſoupçons (*a*).

(*a*) *Cùm autem omnes vicini ſororum me culparent, quòd earum inopiæ minùs quàm poſſem conſulerem, cœpi ad eas ſæpiùs reverti, ut eis quoquo modo ſubvenirem. In quo nec in-*

Pour

Pour les faire ceſſer entiérement, les deux époux ſe dirent un éternel adieu.

Pluſieurs années s'étoient écoulées, ſans que ces deux infortunés euſſent entendu parler l'un de l'autre; lorſqu'*Abailard* écrivit une longue lettre à ſon ami *Philinte*, dans laquelle il lui faiſoit le récit de tous ſes malheurs. Cette lettre qui parvint à *Héloïſe*, affligea ſon cœur & y ranima toute l'ardeur des ſentimens, dont elle n'avoit ceſſé de brûler pour *Abailard*. Elle en prit occaſion de lui écrire ces lettres ſi touchantes & ſi paſſionnées que tout le monde connoît. *Abailard* y répondit par d'autres lettres, dans leſquelles on ne trouve pas autant de vivacité ni d'amour;

vidiæ mihi murmur defuit, dicens me adhuc carnali quâdam concupiſcentiæ oblectatione teneri. Quæ tam impudens hæc criminatio noviſſima? quomodo, hujus perpetrandæ turpitudinis facultate ablatâ, remanet ſuſpicio? *Ibid. p. 35.*

quoique d'ailleurs elles ſoient très-ſavantes & très-affectueuſes.

Enfin *Abailard* affoibli par l'âge & par les infirmités, trouva un dernier aſyle à l'Abbaye de Cluny : il y mourut en 1142 entre les bras de *Pierre le Vénérable* qui en étoit Abbé, & qui procura à *Héloïſe* la conſolation de recevoir les cendres de ſon Epoux, en les faiſant tranſporter ſecrétement au *Paraclet*. Ce ne fut que 22 ans après qu'*Héloïſe* fut enterrée à côté de lui en 1164 (*a*).

(*a*) On lit dans un Hiſtorien du douziéme ſiécle, (*Chron. Turon. ad Epiſt. Abael. pag.* 1195.) que lorſqu'on deſcendit *Héloïſe* dans la tombe, *Abailard* étendit les bras, embraſſa ſon Amante & la tint ſerrée contre ſa poitrine. L'Auteur moderne de la Vie d'*Abailard* rapporte auſſi ce joli miracle ; & il tâche de le rendre vraiſemblable, en citant pluſieurs exemples d'événemens pareils. Aſſûrément nous ne prétendons pas gêner la crédulité du lecteur, ni révoquer en doute qu'un mari, mort depuis vingt-deux ans, ne puiſſe très-bien reſſuſciter pour embraſſer ſa femme ; mais nous nous croyons obligés d'avertir que

Abailard fut un grand Philoſophe ; un Théologien profond & le premier Dialecticien de ſon ſiécle. Quoi que ſa doctrine & ſes écrits fuſſent très-orthodoxes, il fut critiqué, attaqué, & dénoncé comme hérétique dans deux Conciles (*a*).

On ne verroit qu'avec peine dans l'hiſtoire de ſa vie, que *Saint Bernard* fut un de ſes

jamais *Héloïſe* n'a été miſe dans le même tombeau que ſon mari ; & qu'ainſi il n'a pas été dans le cas d'employer la politeſſe miraculeuſe, dont on veut lui faire honneur. M. d'*Amboiſe* raconte qu'étant allé au *Paraclet*, on lui fit voir les deux tombes d'*Abailard* & d'*Héloïſe* l'une à côté de l'autre, *contigua fundatoris & fundatricis ſepulcra.*

Preſ. Apologet. p. 6.

(*a*) Rien n'eſt plus curieux que la deſcription que fait *Bérenger*, Diſciple d'*Abailard*, de la maniére dont on ſe comporta dans la condamnation de ſon Maître au Concile de Sens. On la trouve dans une lettre qu'il en écrivit à *Saint Bernard* lui-même ; elle eſt dans le recueil des lettres ci-deſſus cité.

Ep. Berengarii ad D. Bernardum p. 304. & Mſſ Reg.

adverſaires les plus zèlés, ſi on n'y liſoit en même tems que cet illuſtre infortuné eut pour protecteur & pour ami, *Pierre le Vénérable*, Abbé de Cluny, qui prit hautement ſa défenſe, confondit ſes ennemis avec autant d'éloquence que de courage, juſtifia *Abailard* auprès du Pape Innocent II, & parvint enfin à le reconcilier avec *Saint Bernard*.

Je te quittois ... Dieu même avoit peine à le croire.
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.

LETTRE
AMOUREUSE
D'HELOÏSE
A
ABAILARD.

Héloïſe eſt ſuppoſée dans ſa Cellule, occupée à lire une Lettre d'Abailard.

DANS ces lieux habités par la ſimple innocence,
Où regne, avec la paix, un éternel ſilence,
Où les cœurs aſſervis à de ſévéres loix,
Vertueux par devoir, le ſont auſſi par choix;
Quelle tempête affreuſe, à mon repos fatale,
S'éleve dans les ſens d'une foible Veſtale?
De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur?
Amour, cruel Amour, renais-tu dans mon cœur?
Hélas! je me trompois; j'aime, je brûle encore.
O nom cher & fatal! *Abailard!*.. je t'adore.

Cette Lettre, ces traits à mes yeux ſi connus,
Je les baiſe cent fois, cent fois je les ai lus :
De ſa bouche amoureuſe *Héloïſe* les preſſe.
Abailard ! cher Amant !.. mais quelle eſt ma foibleſſe ?
Quel nom, dans ma retraite, oſé-je prononcer ?
Ma main l'écrit... Eh bien ! mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible, pardonne ; *Héloïſe* ſoupire :
Au plus cher des Epoux tu lui défends d'écrire ;
A tes ordres cruels *Héloïſe* ſouſcrit...
Que dis-je ? mon cœur dicte... & ma plume obéit.
Priſons, où la vertu, volontaire victime,
Gémit & ſe repent, quoiqu'exempte de crime ;
Où l'homme, de ſon être imprudent deſtructeur,
Ne jette vers le Ciel que des cris de douleur ;
Marbres inanimés, & vous, froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques ;
Quand j'adore *Abailard*, quand il eſt mon Epoux,
Que ne ſuis-je inſenſible & froide comme vous !
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de ſa gloire ;
Je céde à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les priéres, les vœux,
Tout eſt vain ; & mes pleurs n'éteignent point mes feux.
Au moment où j'ai lû ces triſtes caractères,
Des ennuis de ton cœur ſecrets dépoſitaires,

Abailard, j'ai ſenti renaître mes douleurs.
Cher Epoux, cher objet de tendreſſe & d'horreurs,
Que l'amour, dans tes bras, avoit pour moi de charmes!
Que l'amour, loin de toi, me fait verſer de larmes!
Tantôt je crois te voir de mirthe couronné,
Heureux & ſatisfait, à mes pieds proſterné;
Tantôt dans les déſerts, farouche & ſolitaire,
Le front couvert de cendre & le corps ſous la haire,
Deſſéché dans ta fleur, pâle & défiguré,
A l'ombre des Autels, dans le Cloître ignoré.
C'eſt donc-là qu'*Abailard*, que ſa fidèle Epouſe,
Quand la Religion, de leur bonheur jalouſe,
Briſe les nœuds chéris dont ils étoient liés,
Vont vivre indifférens, l'un par l'autre oubliés?
C'eſt-là que déteſtant & pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds & l'amour & la gloire?
Ah! plutôt écri-moi: formons d'autres liens;
Partage mes regrets, je gémirai des tiens.
L'écho répétera nos plaintes mutuelles:
L'écho ſuit les Amans malheureux & fidèles.
Le ſort, nos ennemis ne peuvent nous ravir
Le plaiſir douloureux de pleurer, de gémir:
Nos larmes ſont à nous, nous pouvons les répandre...
Mais Dieu ſeul, me dis-tu, Dieu ſeul doit y prétendre.

Cruel, je t'ai perdu, je perds tout avec toi:
Tout m'arrache des pleurs, tu ne vis plus pour moi;
C'eſt pour toi, pour toi ſeul que couleront mes larmes.
Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des charmes?
Ecri-moi, je le veux (a): ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'eſprit & du cœur,
Cet art de converſer, ſans ſe voir, ſans s'entendre,
Ce muet entretien, ſi charmant & ſi tendre;
L'art d'écrire, *Abailard*, fut ſans doute inventé
Par l'Amante captive & l'Amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une Lettre éloquente,
Le ſentiment s'y peint ſous les doigts d'une Amante;
Son cœur s'y développe: elle peut, ſans rougir,
Y mettre tout le feu d'un amoureux deſir...
Hélas! notre union fut légitime & pure,
On nous en fit un crime, & le Ciel en murmure.

(a) *De quibuſcunque nobis ſcribas, non parvum nobis remedium conferes: hoc ſaltem uno quòd te noſtri memorem eſſe monſtrabis. Quàm jucundæ verò ſint Epiſtolæ amicorum, ipſe nos exemplo proprio Seneca docet, ſic ſcribens ad Licinium:* nunquam Epiſtolam tuam accipio, quin protinùs unà ſimus... *Si imagines nobis abſentium amicorum jucundæ ſint, quantò jucundiores ſunt litteræ, quæ abſentis amici veras notas afferunt.*

Epiſt. 2. Héloiſſ. ad Ab. p. 42.

A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'Amour ſous le nom d'amitié;
Tes yeux brilloient alors d'une douce lumiére;
Mon âme dans ton ſein ſe perdit toute entiére.
Je te croyois un Dieu, je te vis ſans effroi:
Je cherchois une erreur qui me trompât pour toi.
Ah! qu'il t'en coûtoit peu pour charmer *Héloïſe!*
Tu parlois... à ta voix tu me voyois ſoumiſe (*a*).
Tu me peignois l'Amour bienfaiſant, enchanteur;
La perſuaſion ſe gliſſoit dans mon cœur.
Hélas! elle y couloit de ta bouche éloquente,
Tes lèvres la portoient ſur celles d'une Amante.
Je t'aimai; je connus, je ſuivis le plaiſir;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un foible ſouvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, ſageſſe:
J'adorois *Abailard*; &, dans ma douce yvreſſe,

(*a*) *In omni autem, Deus ſcit, vitæ meæ ſtatu, te magis adhuc offendere quàm Deum verebar, tibi placere ampliùs quàm ipſi appeto. Me quidem juvenculam ad monaſticæ converſationis aſperitatem non religionis devotio, ſed tua tantùm pertraxit juſſio. Nulla mihi ſuper hoc merces expectanda eſt à Deo, cujus adhuc amore nil me conſtat egiſſe. Non enim mecum animus, ſed tecum eſt; eſſe verò ſine te nequaquam poteſt.*

Ibid. p. 47. 60.

Le reſte de la terre étoit perdu pour moi :
Mon Univers, mon Dieu, je trouvois tout chez toi.
Tu le ſais ; quand ton âme, à la mienne enchaînée,
Me preſſoit de ſerrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit (*a*) : cher Amant, hélas ! qu'exiges-tu ?
» L'Amour n'eſt pas un crime ; il eſt une vertu :
» Pourquoi donc l'aſſervir à des loix tyranniques ?
» Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
» L'Amour n'eſt point eſclave ; & ce pur ſentiment
» Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
» Uniſſons nos plaiſirs, ſans unir nos fortunes :
» Croi-moi ; l'hymen eſt fait pour des âmes communes,
» Pour des Amans livrés à l'infidélité :
» Je trouve dans l'amour mes biens, ma volupté.
» Le véritable amour ne craint point le parjure :
» Aimons-nous, il ſuffit ; & ſuivons la nature.

(*a*) *Nihil unquam in te, niſi te, requiſivi ; te pur*, non tua concupiſcens : non matrimonii fœdera, non dotes aliquas expectavi, non denique meas voluptates aut voluntates, ſed tuas (ſicut ipſe noſti) adimplere ſtudui ; & ſi uxoris nomen ſanctius ac validius videtur, dulcius mihi ſemper extitit amicæ vocabulum ; aut ſi non indigneris, concubinæ vel ſcorti ; amorem conjugio, libertatem vinculo præferebam.*

Ibid. p. 45.

» Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour-à-tour,
» Ne cherchons en un mot que l'amour dans l'amour.
» Que le plus grand des Rois(*a*), descendu de son Trône,
» Vienne mettre à mes pieds son Sceptre & sa Couronne;
» Et que, m'offrant sa main, pour prix de mes attraits,
» Son amour fastueux me place sous le dais;
» Alors on me verra préférer ce que j'aime
» A l'éclat des grandeurs, au Monarque, à moi-même.
» *Abailard*, tu le sais; mon Trône est dans ton cœur.
» Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.
» Mépriſant tous ces noms que la fortune invente,
» Je porte, avec orgueil, le nom de ton Amante:
» S'il en est un plus tendre & plus digne de moi,
» S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
» *Abailard*, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire!
» C'est la premiere loi; le reste est arbitraire.
» Quels mortels plus heureux que deux jeunes Amans,
» Réunis par leurs goûts & par leurs sentimens;

(*a*) *Deum testem invoco; si me Augustus, universo præferens mundo, matrimonii honore dignaretur, totumque mihi orbem confirmaret in perpetuo præsidendum, carius mihi & dignius videretur tua dici meretrix, quàm illius Imperatrix.*

Ibid.

» Que les ris & les jeux, que le penchant raſſemble,
» Qui penſent à la fois, qui s'expriment enſemble,
» Qui confondent la joie au ſein de leurs plaiſirs,
» Qui, jouiſſant toujours, ont toujours des deſirs ?
» Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vuide.
» La douce illuſion à leur bonheur préſide :
» Dans une coupe d'or ils boivent, à long traits,
» L'oubli de tous les maux & des biens imparfaits.
» Si l'amour leur ſuffit, ils ſont heureux ſans doute.
» Nous cherchons le bonheur, l'amour en eſt la route :
» L'amour méne au plaiſir, l'amour eſt le vrai bien. «
Tel fut, cher *Abailard*, & ton ſort & le mien.

Que les tems ſont changés ! ô jour, jour exécrable !
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Oſa... Quoi ! je n'ai point repouſſé ſes efforts ?
Malheureuſe *Héloïſe* ! ah ! que faiſois-je alors ?
Mon bras, mon déſeſpoir, les larmes d'une Amante
Auroient... rien ne fléchit leur rage frémiſſante.
Barbares, arrêtez, reſpectez mon Epoux :
Seule j'ai mérité de périr ſous vos coups.
Vous puniſſez l'amour, & l'amour eſt mon crime :
Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas ! le ſang coule... ah ! cruels !
Quoi ! mes cris ; quoi ! mes pleurs paroîtront criminels ?

Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur funeſte ?
Nos plaiſirs ſont détruits... ma rougeur dit le reſte.
Mais quelle eſt la rigueur du deſtin qui nous perd !
Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme ouvert.
O mon cher *Abailard !* pein-toi ma deſtinée :
Rappelle-toi le jour, où de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un ſerment ſolemnel,
Ta main me conduiſit aux marches de l'Autel ;
Où, déteſtant tous deux le ſort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime ;
Où, le cœur conſumé du feu de mes deſirs,
Je jurai de quitter le Monde & ſes plaiſirs.
D'un voile obſcur & ſaint, ta main foible & tremblante
A peine avoit couvert le front de ton Amante ;
A peine je baiſois ces vêtemens ſacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés ;
Du Temple tout-à-coup les voûtes retentirent,
Le Soleil s'obſcurcit & les lampes pâlirent :
Tant le Ciel entendit avec étonnement
Des vœux, qui n'étoient plus pour mon fidèle Amant !
Tant l'Eternel encor doutoit de ſa victoire !
Je te quittois... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas ! qu'à juſte titre il ſoupçonnoit ma foi !
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.

Vien donc, cher *Abailard*, ſeul flambeau de ma vie ;
Que ta préſence encor ne me ſoit point ravie,
C'eſt le dernier des biens dont je veuille jouir.
Vien ; nous pourrons encor connoître le plaiſir,
Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos âmes.
Je brûle ; de l'Amour je ſens toutes les flâmes :
Laiſſe-moi m'appuyer ſur ton ſein amoureux,
Me pâmer ſur ta bouche, y reſpirer nos feux...
Quels momens, *Abailard !* les ſens-tu ? Quelle joye !
O douce volupté ! plaiſir où je me noye !
Serre-moi dans tes bras, preſſe-moi ſur ton cœur...
Nous nous trompons tous deux ; mais quelle douce erreur !
Je ne me ſouviens plus de ton deſtin funeſte :
Couvre-moi de baiſers... Je rêverai le reſte.
Que dis-je, cher Amant ? non, non, ne m'en croi pas :
Il eſt d'autres plaiſirs, montre m'en les appas.
Vien ; mais pour me traîner au pied du Sanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir ſous un joug ſalutaire,
A te préférer Dieu, ſon amour & ſa loi,
(Si je puis cependant les préférer à toi).
Viens, & penſe, du moins, que ce troupeau timide
De Veſtales, d'Enfans, a beſoin qu'on le guide.
Ces filles du Seigneur, inſtruites par ta voix,
Baiſſant un front docile & s'impoſant tes loix,

Marcheront ſur tes pas dans ce climat ſauvage.
De ces remparts ſacrés l'enceinte eſt ton ouvrage ;
Et tu nous fis trouver, ſur des rochers affreux,
Des campagnes d'Eden l'attrait délicieux :
Retraite des vertus, ſéjour ſimple & champêtre,
Sans faſte, ſans éclat, tel enfin qu'il doit être.
Les biens de l'Orphelin ne l'ont point enrichi,
De l'or du fanatique il n'eſt point embelli :
La Piété l'habite, & voilà ſa richeſſe.
Dans l'enclos ténébreux de cette fortereſſe,
Sous ces dômes obſcurs, à l'ombre de ces tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
Mon Amant autrefois répandoit la lumière :
Le ſoleil brilloit moins au haut de ſa carrière,
Les rayons de ſa gloire éclairoient tous les yeux.
Maintenant qu'*Abailard* ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couverts de ſes voiles funèbres,
La triſteſſe nous ſuit dans l'horreur des ténèbres :
On demande *Abailard* ; & je vois tous les cœurs,
Privés de mon Amant, partager mes douleurs.
Des larmes de ſes ſœurs, *Héloïſe* attendrie,
De voler dans leurs bras, te conjure & te prie...
Ah ! charité trompeuſe ! ingénieux détour !
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour ?

Vien, n'écoute que moi ; moi ſeule je t'appelle :
Abailard, ſois ſenſible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvois Père, Epoux, Frère, Ami ;
Toi, de tous les Amans, l'Amant le plus chéri,
Ne vois-tu plus en moi ton Epouſe charmante,
Ta fille, ton amie, & ſur-tout ton Amante ?
Vien : ces arbres touffus, ces pins audacieux,
Dont la cime s'élève & ſe perd dans les Cieux,
Ces ruiſſeaux argentés, fuyans dans la prairie,
L'Abeille ſur les fleurs cherchant ſon ambroiſie,
Le Zéphir qui ſe joue, au fond de nos boſquets,
Ces cavernes, ces lacs & ces ſombres forêts,
Ce ſpectacle riant, offert par la Nature,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
L'ennui, le ſombre ennui, triſte enfant du dégoût ;
Dans ces lieux enchantés ſe traîne & corrompt tout.
Il féche la verdure ; & la fleur pâliſſante
Se courbe & ſe flétrit ſur ſa tige mourante.
Zéphir n'a plus de ſouffle, Echo n'a plus de voix ;
Et l'oiſeau ne ſait plus que gémir dans nos bois.
Hélas ! tels ſont les lieux où captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée :
Cependant, *Abailard*, dans cet affreux ſéjour,
Mon cœur s'enyvre encor des poiſons de l'amour.

Je

Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeſte abſence,
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
Moi! dompter mon amour, quand j'aime avec fureur!
Ah! ce cruel effort eſt-il fait pour mon cœur?
Avant que le repos puiſſe entrer dans mon âme,
Avant que ma raiſon puiſſe étouffer ma flamme,
Combien faut-il encor aimer, ſe repentir,
Deſirer, eſpérer, déſeſpérer, ſentir,
Embraſſer, repouſſer, m'arracher à moi-même,
Faire tout; excepté d'oublier ce que j'aime!
O funeſte aſcendant! ô joug impérieux!
Quels ſont donc mes devoirs & qui ſuis-je en ces lieux?
Perfide!... de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi, l'Epouſe d'un Dieu, tu brûles pour un homme!
Dieu cruel! prends pitié du trouble où tu me vois:
A mes ſens mutinés oſe impoſer tes loix.
Tu tiras du cahos le Monde & la lumiére;
Eh bien! il faut t'armer de ta puiſſance entiére.
Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour;
Il faut dans *Héloïſe* anéantir l'amour.
Le pourras-tu, grand Dieu? mon déſeſpoir, mes larmes
Contre un cher ennemi te demandent des armes;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

Chères ſœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques ſaints, colombes gémiſſantes,
Vous, qui ne connoiſſez que ces froides vertus,
Que la Religion donne... & que je n'ai plus;
Vous qui, dans les langueurs d'un eſprit monaſtique,
Ignorez de l'Amour l'empire tyrannique;
Vous enfin qui, n'ayant que Dieu ſeul pour Amant,
Aimez par habitude, & non par ſentiment:
Que vos cœurs ſont heureux, puiſqu'ils ſont inſenſibles!
Tous vos jours ſont ſereins, toutes vos nuits paiſibles:
Le cri des paſſions n'en trouble point le cours.
Ah! qu'*Héloïſe* envie & vos nuits & vos jours!
Héloïſe aime & brûle au lever de l'Aurore,
Au coucher du Soleil elle aime & brûle encore, (*a*)
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours:
Elle dort, pour rêver dans le ſein des amours.

(*a*) *In tantùm illæ, quas pariter exercuimus, amantium voluptates dulces mihi fuerunt, ut nec mihi diſplicere, nec vix à memoriâ labi poſſint. Quocumque loco me vertam, ſemper ſe oculis meis cum ſuis ingerunt deſideriis: nec etiam dormienti ſuis illuſionibus parcunt. Nec ſolùm quæ egimus, ſed loca pariter & tempora, in quibus hæc egimus, ita tecum noſtro fixa ſunt animo, ut in ipſis omnia tecum agam, nec dormiens etiam ab iis quieſcam.*

Ep. 4 Heloiſ. ad Ab. p. 59.

A peine le ſommeil a fermé mes paupières,
L'Amour me careſſant de ſes aîles légères,
Me rappelle ces nuits chères à mes deſirs,
Douces nuits, qu'au ſommeil diſputoient les plaiſirs!
Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue,
Je l'entends... je le vois... & mon âme eſt émue:
Les ſources du plaiſir ſe r'ouvrent dans mon cœur,
Je l'embraſſe, il ſe livre à ma plus tendre ardeur,
La douce illuſion ſe gliſſe dans mes veines.
Mais que je jouis peu de ces images vaines!
Sur ces objets flatteurs, offerts par le ſommeil,
La raiſon vient tirer le rideau du réveil.
Ah! tu n'éprouves plus ces ſecouſſes cruelles,
Abailard; tu n'as plus de flâmes criminelles:
Dans le funeſte état où t'a réduit le ſort,
Ta vie eſt un long calme, image de la mort.
Ton ſang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,
Sans trouble, ſans chaleur, circule dans tes veines:
Ton cœur glacé n'eſt plus le trône de l'Amour.
Ton œil appeſanti s'ouvre avec peine au jour;
On n'y voit point briller le feu qui me dévore:
Tes regards ſont plus doux qu'un rayon de l'Aurore.
Vien donc, cher *Abailard*! que crains-tu près de moi?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.

Déſormais inſenſible aux plus douces careſſes,
T'eſt-il encor permis de craindre des foibleſſes ?
Puis-je eſpérer encor d'être belle à tes yeux ?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des Morts, ſans échauffer leur cendre,
Mon amour ſur ton cœur n'a plus rien à prétendre :
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer ;
Héloïſe t'adore, & tu ne peux l'aimer.
Ah ! faut-il t'envier un deſtin ſi funeſte ?
Abailard, ces devoirs, ces loix que je déteſte,
L'auſtérité du Cloître & ſa tranquille horreur ;
A ton cher ſouvenir rien n'arrache mon cœur.
Soit que ton *Héloïſe*, aux pleurs abandonnée,
Sur la tombe des Morts gémiſſe proſternée ;
Soit qu'au pied des autels elle implore ſon Dieu ;
Les autels, les tombeaux, la majeſté du lieu,
Rien ne peut la diſtraire ; & ſon âme obſédée
Ne reſpire que toi, ne voit que ton idée.
Dans nos Cantiques ſaints, c'eſt ta voix que j'entends.
Quand ſur le feu ſacré ma main jette l'encens,
Lorſque de ſes parfums s'élève le nuage,
A travers ſa vapeur je crois voir ton image :
Vers ce phantôme aimé, mes bras ſont étendus ;
Tous mes vœux ſont diſtraits, égarés & perdus

Le Temple orné de fleurs, nos fêtes & leur pompe,
Tout ce culte impoſant n'a plus rien qui me trompe.
(*a*) Quand, autour de l'autel brûlant de mille feux,
L'Ange courbe lui-même un front reſpectueux,
Dans l'inſtant redouté des auguſtes Myſtères,
Au milieu des ſoupirs, des chants & des priéres;
Quand le reſpect remplit les cœurs d'un ſaint effroi,
Mon cœur brûlant t'invoque & n'adore que toi.
Mais que dis-je, ? ô deſtin! ô puſſance ſuprême!
Quelle main me déchire & m'arrache à moi-même?
Tremble, cher *Abailard*! un Dieu parle a mon cœur:
De ce Dieu, ton rival, ſois encor le vainqueur,
Vole près d'*Héloïſe* & ſois ſûr qu'elle t'aime:
Abailard, dans mes bras, l'emporte ſur Dieu-même.
Oui, viens: oſe te mettre entre le Ciel & moi,
Diſpute lui mon cœur... & ce cœur eſt à toi.

(*a*) *Inter ipſa Miſſarum ſolemnia, ubi purior eſſe debet oratio, obſcœna earum voluptatum fantaſmata ita ſibi penitùs miſeram captivant animam, ut turpitudinibus illis magis quàm orationi vacem: quæ cùm ingemiſcere debeam de commiſſis, ſuſpiro potiùs de amiſſis. Non numquam & ipſo motu corporis animi me cogitationes deprehenduntur, nec à verbis temperant improviſis.*

Ibid.

Qu'ai-je dit ? non, cruel, fuis loin de ton Amante,
Fuis, céde à l'Eternel *Héloïſe* mourante ;
Fuis ; & mets entre-nous l'immenſité des mers :
Habitons les deux bouts de ce vaſte Univers.
Dans le ſein de mon Dieu quand mon amour expire,
Je crains de reſpirer l'air qu'*Abailard* reſpire ;
Je crains de voir ſes pas ſur la poudre tracés :
Tout me rappelleroit des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mène,
Du repentir au crime un penchant nous entraîne.
Ne vien point, cher Amant, je ne vis plus pour toi :
Je te rends tes ſermens, ne penſe plus à moi.
Adieu, plaiſirs ſi chers à mon âme enivrée !
Adieu, douces erreurs d'une Amante égarée !
Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y réſout :
Adieu, cher *Abailard*, cher Epoux... Adieu tout.
Mais quelle voix gémit dans mon âme éperdue ?
Ah ! ſeroit-ce ?... oui, c'eſt elle, & mon heure eſt venue.
Une nuit... je veillois à côté d'un tombeau ;
La torche funéraire, obſcur & noir flambeau,
Pouſſoit par intervalle un feu mourant & ſombre.
A peine il s'éteignit & diſparut dans l'ombre,
Que, du creux d'un cercueil, des cris, de longs accens
Ont porté juſqu'à moi cette voix que j'entends :

» Arrête, chère ſœur, arrête (me dit-elle);
» Ma cendre attend la tienne, & ma tombe t'appelle.
» Du repos qui te fuit c'eſt ici le ſéjour:
» J'ai vécu, comme toi, victime de l'Amour;
» Comme toi, j'ai brûlé, d'un feu ſans eſpérance.
» C'eſt dans la profondeur d'un éternel ſilence,
» Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourmens.
» Ici l'on n'entend plus les ſoupirs des Amans,
» Ici finit l'amour, ſes ſoupirs & ſes plaintes:
» La piété crédule y perd auſſi ſes craintes....
» Meurs, mais ſans redouter la mort ni l'avenir.
» Ce Dieu que l'on nous peint armé pour nous punir,
» Loin d'allumer ici des flâmes vengereſſes,
» Aſſoupit nos douleurs, & pardonne aux foibleſſes.»
O mon Dieu! s'il eſt vrai, ſi telle eſt ta bonté,
Précipite l'inſtant de ma tranquillité.
O grâce lumineuſe! ô ſageſſe profonde!
Vertu, Fille du Ciel; oubli ſacré du Monde,
Vous, qui me promettez des plaiſirs éternels,
Emportez *Héloïſe* au ſein des Immortels...
Je me meurs!... *Abailard*, vien fermer ma paupiére:
Je perdrai mon amour en perdant la lumiére.
Dans ces derniers momens, vien du moins recueillir
Et mon dernier baiſer, & mon dernier ſoupir.

Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes ſéducteurs, la ſource de mes larmes;
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous uniſſe encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des Amours y grave notre hiſtoire;
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Diſe: *ils s'aimérent trop, ils furent malheureux:*
Gémiſſons ſur leur tombe, & n'aimons pas comme eux.

FRAGMENT

D'UNE RÉPONSE

D'ABAILARD A HÉLOÏSE.

QU'AI-JE lû ? qu'as-tu fait, malheureuſe *Héloïſe ?*
Au joug de tes devoirs je te croyois ſoumiſe :
Je croyois que ton cœur, puni d'avoir aimé,
A de froids ſentimens s'étoit accoutumé.
Moi-même, plus tranquille & dans la ſolitude,
Sous le poids de mes fers courbé par l'habitude,
Inconnu, ſéparé du reſte des Mortels,
N'adorant que le Dieu, dont je ſers les Autels,
J'oublioïs qu'*Héloïſe*, aux larmes condamnée,
Achevoit, loin de moi, ſa triſte deſtinée.
Je n'abandonnois plus mes eſprits détrompés
Au regret des plaiſirs qui me ſont échappés ;
Et je goûtois la paix, que j'ai tant pourſuivie.
Ton amour partagea le trouble de ma vie :
Il étoit juſte auſſi que ton cœur généreux
Pût jouir d'un repos néceſſaire à tous deux.

Je t'écris.. je me peins dans cet état paiſible,
Qui ſuit l'épuiſement d'une âme trop ſenſible ;
Et ma froide raiſon t'invite à partager
Les trompeuſes douceurs d'un calme paſſager...
Héloïſe, *Héloïſe*... ah ! quelle eſt ta réponſe !...
Le repos m'abandonne & ma rage y renonce :
La flamme qui te brûle a ranimé mes feux :
Oui, je t'aime... & t'aimer eſt un ſupplice affreux.

Trop déplorable Amante, ô ma chère *Héloïſe* !
De mon amour troublé pardonne la ſurpriſe :
Indigne d'être aimé, j'ai douté de ton cœur.
Pouvois-je me flatter d'inſpirer tant d'ardeur,
Moi qui, ſous le fardeau d'une vie importune,
N'ai plus de ſentiment que pour mon infortune ;
Qui redoutois, ſur-tout, de réveiller en toi
Un amour, déſormais inutile pour moi ?
Je ne ſuis plus celui, dont l'ardeur dévorante
Se rallumoit ſans ceſſe aux feux de ſon Amante ;
Et qui, plein d'un amour accrû par les deſirs,
Sçut t'en prouver l'excès par l'excès des plaiſirs...

Hélas ! tu le ſais trop : le Ciel, dans ſa vengeance,
Le Ciel ne m'a laiſſé qu'un reſte d'exiſtence.

Ménagemens cruels, autant que ſuperflus !
J'exiſte, pour ſentir que je n'exiſte plus.
O Mort ! m'as-tu frappé, ſans pouvoir me détruire ?
L'Homme eſt anéanti dans l'Homme qui reſpire ;
Et de l'humanité ce qui ſurvit en moi
Fait rougir la Nature & la glace d'effroi.
Image affreuſe hélas ! que tu m'as retracée !...
Crains-tu qu'elle n'échappe à ma triſte penſée ?
Tu me crois donc heureux par mes propres malheurs ?
Va, mes lâches bourreaux & tes perſécuteurs,
En flétriſſant les ſens de leur foible victime,
N'ont pû dénaturer le cœur qui les anime :
C'eſt au fond de ce cœur qu'ils devoient te chercher ;
C'eſt ce cœur, en un mot, qu'il falloit m'arracher.

Depuis l'inſtant cruel, où, dans ſa rage extrême,
Le ſort m'a pour jamais ſéparé de moi-même,
Toujours enſeveli dans l'ombre des déſerts,
J'ai dérobé ma honte aux yeux de l'Univers ;
Et toi-même, *Héloïſe*, abandonnant ce monde,
Tu cachois ta douleur dans une nuit profonde.
J'ai crû que devant Dieu ton cœur humilié
Oublioit un Amant digne d'être oublié ;

Et qu'enfin, ramenée à ton indifférence,
Tu vivois plus tranquille, au ſein de l'innocence.
Je l'ai crû!... Cette idée, en des tems plus heureux,
Auroit livré mon âme à des tourmens affreux;
Aujourd'hui, je voudrois qu'elle adoucît ma peine:
Mon cœur, à ton amour préféreroit ta haîne...
Voi combien cet amour accroît mon déſeſpoir!
Déjà docile au joug d'un rigoureux devoir
J'embraſſois ſans effort des vertus mercenaires:
Dieu même, plus ſenſible à mes larmes amères,
Au pied de ſes Autels, dans le ſein de la paix,
Sur mon cœur affligé répandoit ſes bienfais:
Je me flattois, enfin, que ſa main conſolante
Verſoit les mêmes dons ſur ma plaintive Amante....
Douce & trompeuſe erreur, dont j'ai trop peu joui!
Mon bonheur commençoit; il s'eſt évanoui.
Ta lettre, cette lettre où ton âme exprimée
A peint toute l'ardeur dont elle eſt conſumée;
Cette lettre brûlante a porté dans mes ſens
Ces deſirs, autrefois ſi vifs & ſi puiſſans...
Trop cruelle *Héloïſe*! ah! pourquoi ta tendreſſe
N'a-t-elle pas du moins ménagé ma foibleſſe?
Pourquoi montrer encor à mes yeux entr'ouverts
L'image de ces biens qui me furent ſi chers;

Et pourquoi rappeller à mon âme ſenſible
D'un bonheur, qui n'eſt plus, le ſouvenir horrible?
Toi-même, tu l'as dit: ton malheureux Amant,
Par ſes perſécuteurs privé du ſentiment,
N'eſt plus qu'un ſpectre vain, n'eſt plus qu'une ombre errante,
Déſormais inſenſible aux baiſers d'une Amante:
Et cependant, en proye à tes brûlans deſirs,
Ton cœur à cet Amant demande des plaiſirs?
Tu brûles de le voir, quand ſa vue importune
Ne peut que te montrer toute ſon infortune;
Quand lui-même, preſſé par tes embraſſemens,
Ne pourroit, dans tes bras, ſentir que des tourmens!
Epargne à tous les deux ce ſupplice barbare:
L'excès de ton amour & t'abuſe & t'égare...

. . . . . .
. . . . . .

ARMIDE

A

RENAUD,

HÉROÏDE.

Come nemico almeno aſcolta: i preghi
D'un nemico talor l'altro riceve.

La Geruſalemme liberata, Cant. 16. St. 44.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

*Le ſuccès de la Lettre d'*Héloïſe *à* Abailard *m'a déterminé à faire un nouvel eſſai, ſur ce genre de Poéſie preſque inconnu dans notre langue.* Ovide *en a fixé le caractère par le nom d'*Héroïde *qu'il lui a donné. Il prend pour ſujet les amours des Héros ou des Perſonnages illuſtres; & il diffère, en cela ſeulement, de l'Elégie, qui ne chante ordinairement que les amours des Bergers. Cette derniere, en gémiſſant ſur des paſſions chimériques & de pure imagination, s'eſt décréditée par ſa froideur: l'Héroïde a cet avantage ſur elle, que s'appuyant ſur des faits hiſtoriques ou ſur une fiction reçue, elle a néceſſairement plus de chaleur & plus d'intérêt.*

*L'Epiſode admirable d'*Armide *à* Renaud, *dans la* Jéruſalem Délivrée, *m'a fourni la fable & les ſituations. Je n'ai aucun doute ſur la bonté de mon ſujet, puiſqu'il eſt celui du chef-d'œuvre de notre Scène Lyrique. On pourroit cependant m'objecter qu'il eſt trop connu; & qu'un Poëme & un Opera doivent l'avoir épuiſé. J'ai ſuivi l'exemple d'*Ovide *qui, d'après* Virgile, *a fait ſa Lettre de* Didon *à* Enée,

& qui s'eſt copié lui-même dans celle de Médée *à* Jaſon : *il avoit fait une Tragédie ſur ce ſujet, qui n'eſt point parvenue juſqu'à nous. J'ai donc, comme lui, raſſemblé dans une ſeule Lettre & ſous un même point de vue, les différentes parties d'un Epiſode repandues dans un Poëme. Heureux, ſi j'ai mis à profit les beautés de mon modèle ; & ſi le ſuffrage du Public m'enhardit à conſacrer quelques veilles à ce genre de Poéſie !*

ARMIDE
A
RENAUD,
HÉROÏDE.

FAROUCHE Européen, qui, des rives du Tibre,
Viens, au ſein de la paix, troubler un peuple libre;
Et qui, dans tes fureurs, nous prèparant des fers,
Veux à tes préjugés ſoumettre l'Univers;
Déteſtable Croiſé, Chrétien lâche & perfide,
Tremble, cruel *Renaud*, connoi les traits d'*Armide*:
Tremble. Ce ne ſont plus ces chiffres amoureux,
L'un dans l'autre enlacés & garants de nos feux:
Ce n'eſt plus cette *Armide* à tes loix enchaînée...
C'eſt *Armide* en fureur, *Armide* abandonnée;
Et, pour te peindre encore un plus preſſant danger,
C'eſt *Armide* outragée, & qui veut ſe venger.
Doutes-tu que cet Art, dont le pouvoir ſuprême
Commande à la Nature, aux Enfers, au Ciel même,
Et qui, par l'aſcendant d'un charme impérieux,
Rend un foible Mortel plus puiſſant que les Dieux;

Doutes-tu que cet Art, qu'employa ma tendreſſe,
Ne ſerve également ma fureur vengereſſe ?
Quoi ! ſous le ciel épais des plus affreux climats,
Sous des monts couronnés par d'éternels frimats ;
Sous ces pôles glacés où, froide & moins féconde,
La Nature languit aux limites du Monde,
J'aurai pû, dans des lieux ſauvages & déſerts,
Créer pour mon Amant un nouvel Univers ;
Et je ne pourrai pas, quand le traître m'outrage,
Ainſi que mon Amour, faire éclater ma rage ?
Non, non : contre un ingrat armons les élémens,
Effrayons, par ſa mort, les volages Amans ;
Et que percé de coups, ſous les murs de Solyme,
L'infidèle *Renaud* expire ma victime...
Malheureuſe ! où m'égare un déſeſpoir mortel ?
Tu ris de mon courroux : Ah ! tu le peux, cruel.
Sans doute, tu ſais trop qu'une Amante timide,
Tremblante & déſarmée à l'aſpect d'un perfide,
Foible encor pour l'objet de ſon amour trahi,
Sent qu'il eſt regretté bien plus qu'il n'eſt haï.
Moi, me venger ! de qui ? d'un mortel que j'adore,
Qui me fuit ; mais, hélas ! que j'idolâtre encore ?
Non, *Renaud*, ne crois pas qu'*Armide*, en ſa fureur,
Achète la vengeance au prix de ſon bonheur.

Il eſt vrai : quand l'Europe, à nous perdre animée,
Déploya ſes drapeaux dans les champs d'Idumée ;
Quand tes lâches Chrétiens, fanatiques cruels,
Vinrent venger leur Dieu dans le ſang des mortels ;
Tremblante pour nos murs, tremblante pour mon pere,
Je jurai, dans l'ardeur d'une juſte colere,
De purger à jamais nos États opprimés
De ces pieux brigands, au meurtre accoutumés.
En invoquant les Dieux des rives infernales,
Bientôt j'allai ſemer, dans vos tentes fatales,
Cet eſprit de diſcorde & de rivalité,
Qu'entre les Héros même excite la beauté.
De vos chefs imprudens les âmes diviſées
Offrirent à mes vœux des conquêtes aiſées ;
Et je traînai captifs, aux priſons de Damas,
Ces ſuperbes Chrétiens enchaînés ſous mes pas.
Toi ſeul, cruel *Renaud*, dans ces jours de ma gloire,
A mon cœur indigné diſputas la victoire ;
Et jettant ſur *Armide* un coup-d'œil dédaigneux,
Tu préféras la guerre & ſes plaiſirs affreux.
Tu fis plus : non content d'inſulter à mes charmes,
Tu tournas contre moi tes invincibles armes :
Des eſclaves Chrétiens ta main briſa les fers.
Ma honte, mon dépit remplirent l'Univers.

Armide, dans ces tems, à la haîne livrée,
Contre un fier ennemi juſtement déclarée,
Etoit loin de prévoir que tu devois un jour
Ecraſer ſon orgueil ſous le joug de l'amour.
Ah ! lorſqu'abandonnant le ſein de ta patrie,
Tu portois le ravage aux champs de la Syrie,
Quand le ſoufle infecté de ta noble fureur
D'une fureur égale empoiſonnoit mon cœur ;
Aurois-je pû penſer que, pour toi plus humaine,
J'allumerois l'amour aux flambeaux de la haîne ?
J'avois juré ta mort : au gré de mon courroux,
Un ſommeil imprudent te livroit à mes coups :
Ah ! Dieux ! pourquoi ma main, dans cet inſtant funeſte,
N'oſa-t-elle percer un cœur qui me déteſte ?
J'ai frémi, malheureuſe ! & j'ai craint de frapper.
Mon bras, en t'immolant, pouvoit-il ſe tromper ?
C'étoit *Renaud*, *Renaud*, ce guerrier indomptable,
Ce ſoldat de *Dudon*, ce Héros redoutable,
Ce deſtructeur barbare, armé contre les miens,
L'effroi des Muſulmans & l'appui des Chrétiens.
Mais *Renaud* n'avoit point cette armure terrible,
Ce caſque enſanglanté, qui le rend invincible ;
Qui, le cachant alors ſous ſon panache affreux,
Lut enhardi mon bras, en abuſant mes yeux.

J'aurois bravé *Renaud* ſous le poids de ſes armes ;
Mais *Renaud* déſarmé n'eut pour moi que des charmes.
Tant d'attraits brillent-ils au front d'un ennemi ?
Je crois te voir encor ſous un myrte endormi,
Les yeux appeſantis, fermés à la lumiere,
Mêlant aux doux zéphirs ton haleine légere,
Sur un tapis de fleurs négligemment couché,
(Tel qu'un jeune arbriſſeau vers la terre penché)
Le front à découvert, la bouche à demi-cloſe,
Charmant ; ſemblable, enfin, à l'Amour qui repoſe.
Tes blonds cheveux flottoient à l'aventure épars :
Un Dieu ſembloit alors s'offrir à mes regards.

Dans mes mains cependant le poignard étincelle,
Je m'élance vers toi... je frémis... je chancelle :
Déjà je ne veux plus ni frapper, ni punir :
J'aime *Renaud ;* je l'aime !.. Ai-je pû le haïr ?
Quelle étoit mon erreur ! *Renaud* eſt tout aimable.
Ce n'eſt plus ce Chrétien, ce mortel mépriſable,
Ce ſoldat fanatique & cruel tour-à-tour,
Ce n'eſt plus mon tyran : c'eſt *Renaud*, c'eſt l'Amour...
Mais que vois-je ? ſon front eſt couvert de pouſſière :
L'ardeur du jour le brûle. O Ciel ! que vais-je faire ?

(*a*) Une horrible ſueur déjà le fait pâlir...
Ah! qu'un baiſer l'eſſuye... (Eſt-il fait pour ſouffrir ?)
Reçoi, mon cher *Renaud*, ce doux baiſer d'*Armide :*
Ce n'eſt plus la fureur, c'eſt l'amour qui la guide.
Il dort !.. Vents, taiſez-vous ; reſpectez ſon ſommeil.
Dieux ! qu'il ſera charmant à l'inſtant du réveil !
Il va me préférer à l'Europe, à la Terre :
Il eſt fait pour l'amour & non pas pour la guerre.
Pour l'amour ! mais *Renaud* eſt né mon ennemi !
Il eſt vrai... Mais *Renaud*, dans ſa haîne affermi,
Pourroit-il?.. Je crains tout... Enchaînons ma conquête :
Loin du camp des Chrétiens que le plaiſir l'arrête.
Que ce tiſſu de fleurs, celui de mes cheveux,
Le ſerrent, dans mes bras, de mille & mille nœuds.
Partons ; & dans un char traverſant l'Empirée,
Tranſportons mon Amant dans une Iſle ignorée,
Où mon amour jaloux ſoit certain de ſa foi ;
Où je ſois toute à lui, comme lui tout à moi.

(*a*) E quei, ch'ivi ſorgean, vivi ſudori
Accoglie lievemente in un ſuo velo :
E, con un dolce ventilar, gli ardori
Gli va temprando dell' eſtivo Cielo.

Geruſ. Liber. Cant. 14. St. 67.

J'arrive : la Nature, en partageant ma joye,
Sur d'arides rochers s'embellit, ſe déploye ;
Et ſe reproduiſant, au gré de mon amour,
Du plus affreux déſert fait le plus beau ſéjour.
Au moment du réveil, quelle fut ta ſurpriſe!
Aux pieds de ſon vainqueur *Armide* étoit aſſiſe.
Cette fiere Princeſſe, *Armide*, dont le bras,
Quelques inſtans plutôt, s'armoit pour ton trépas,
Redoutant à ſon tour de te voir inflexible,
Paroiſſoit implorer le Dieu le plus terrible ;
Et me livrant entiere à de juſtes frayeurs,
J'embraſſois tes genoux arroſés de mes pleurs.
» Cher *Renaud*, t'ai-je dit, tu vois couler mes larmes :
» Puiſſent-elles ſur toi ce que n'ont pû mes charmes!
» Je t'aime, je t'adore ; & mon cœur enflammé,
» Pour prix de ſon amour, demande d'être aimé.
» Au trône de Solyme en vain ton bras aſpire ;
» Renonce à cet eſpoir : je t'offre un autre Empire,
» Un Empire plus doux & plus digne de toi,
» L'empire de mon cœur que je livre à ta foi.
» Quitte ce fer horrible & cet airain barbare ;
» Laiſſe agir le Croiſſant, le Sceptre & la Tiare :
» Abandonnons au ſort ces intérêts divers.
» Ce Palais, ces jardins ; voilà notre Univers.

» Vien, ſui-moi, cher Amant... vien... ce ſombre boccage,
» Ce Temple de l'Amour & ſon plus bel ouvrage,
» Ce trône de gazon, ces ombres, ces ruiſſeaux,
» Le ſouffle du zéphir & le chant des oiſeaux;
» La Nature, en un mot, au plaiſir nous appelle:
» Le plaiſir à tes yeux va me rendre plus belle;
» Vien... « Tu me ſuis: l'amour, dans nos embraſſemens,
De deux fiers ennemis fait deux tendres Amans.
L'ardente activité de ſes rapides flammes
Fond nos cœurs, les unit, & concentre nos âmes;
D'un ſeul & d'un même être il vient nous animer:
Renaud vit de ma vie, & je vis pour l'aimer.
Que j'étois loin alors de te croire un perfide!
Rien ne troubloit le cœur de l'amoureuſe *Armide*.
O jours délicieux! ô fortunés momens,
Où les plus doux baiſers ſcellerent nos ſermens!
Au coucher du ſoleil, au lever de l'aurore,
Cent fois tu me diſois: » *Armide*... je t'adore:
» Que tu me fais haïr les jours, les triſtes jours
» Où le Dieu des combats m'enlevoit aux Amours!
» J'ai vécu ſans t'aimer, ô ciel! & j'ai pû vivre?
» Pardonne. « Foible alors, & ne pouvant pourſuivre,
Tu laiſſois échapper de tes yeux attendris
Ces larmes de l'amour, plus douces que les ris;

Et te précipitant au ſein de ta maitreſſe,
Paſſant de la douleur à la plus tendre yvreſſe,
Tu me faiſois goûter au ſein des voluptés,
Des plaiſirs toujours vifs & toujours répétés.
(*a*) Nous expirions d'amour; mais nos levres actives
Fixoient, par des baiſers, nos âmes fugitives:

(*a*) Sovra lui pende: ed ei nel grembo molle
Le poſa il capo, e'l volto al volto attolle.

E i famelici ſguardi avidamente
In lei paſcendo, or ſi conſuma e ſtrugge.
S'inchina, e i dolci bacj ella ſovente
Liba or dagli occhj, e dalle labra or fugge:
Ed in quel punto ei ſoſpirar ſi ſente
Profondo sì, che penſi, or l'alma fugge
E in lei trapaſſa peregrina...

Teneri ſdegni, e placide e tranquille
Repulſe, cari vezzi e liete paci,
Sorriſi, parolette, e dolci ſtille
Di pianto, e ſoſpir tronchi, e molli bacj;
Fuſe tai coſe tutte, e poſcia unille,
Ed al foco temprò di lente faci:
E ne formò quel sì mirabil cinto,
Di ch' ella aveva il bel fianco ſuccinto.

Ibid. Cant. 16. St. 19. 25.

Ou plutôt nos deux cœurs, émûs par les plaiſirs,
Voloient de l'un à l'autre, & ſuivoient nos ſoupirs.
Dans ces embraſſemens, doucement abuſée,
Je goûtois le bonheur de me croire adorée,
Et j'étois loin encor, trop loin de ſoupçonner
Que mon volage Amant voulût m'abandonner.

O jour, jour odieux, jour à jamais funeſte,
Et dont, pour mon tourment, le ſouvenir me reſte!
Epouvantable jour, que je n'ai pû prévoir!
Dois-je, en te rappellant, combler mon déſeſpoir?

Je ne ſais quels mortels, deux Chrétiens que j'abhorre,
Secourus par un Dieu, que je hais plus encore,
Franchiſſans, malgré moi, ces rochers ſourcilleux,
Dont les flancs eſcarpés te cachoient à leurs yeux,
Viennent; &, te parlant de gloire & d'héroïſme,
Rallument dans ton cœur le feu du fanatiſme.
Les barbares bientôt t'arrachent de mes bras:
Du ſein des voluptés tu voles au combats.
Tremblante je m'écrie: arrête, ingrat! arrête!...
Tu ne m'écoutes point. Déjà la voile eſt prête,
L'air retentit au loin de mes cris ſuperflus,
Ton vaiſſeau part, fuit, vole... & je ne te vois plus.

Mes ſanglots, mes clameurs, rempliſſent le rivage.
Je me traîne, en pleurant, vers ce charmant boccage,
Vers ce berceau chéri, témoin de nos plaiſirs;
L'écho, le ſeul écho répond à mes ſoupirs:
Par mes cris redoublés vainement je t'appelle.
Foible alors, & cédant à ma douleur mortelle,
Je tombe ſur ce lit de verdure & de fleurs,
Où mes baiſers payoient tes baiſers impoſteurs;
Où, te cherchant encor, j'étends mes mains tremblantes,
Où je n'embraſſe plus que des ombres errantes.
O ciel! il eſt donc vrai que mon Amant me fuit!
Triſtes Divinités de l'infernale Nuit,
A mes accens plaintifs ſortez du noir Empire;
Embrâſez ce palais que l'amour ſçut conſtruire:
Volez, portez par-tout le fer & les flambeaux,
Ravagez ces jardins, deſſéchez ces ruiſſeaux,
Anéantiſſez tout, l'Univers & moi-même;
Mais épargnez encor le perfide que j'aime:
Qu'il vive!... Il vit, l'ingrat; & ſon barbare cœur,
Peut-être, eſt inſenſible aux cris de ma douleur.
Le croirai-je, *Renaud*, que ton âme infidèle
Joigne à ce titre affreux le titre de cruelle?
M'abandonneras-tu ſur ces rocs calcinés,
Sur ces triſtes ſommets, de ta fuite étonnés,

Où, depuis ton départ, la Nature engourdie
Expire, loin du Dieu qui lui donnoit la vie ;
Où je ne puis, enfin, par mes enchantemens,
Ce que pouvoit un ſeul de tes regards charmans ?
Non, *Renaud ;* prends pitié d'une Amante égarée...
Criminelle pour toi, pour toi dénaturée,
Pour toi, j'ai tout quitté : mon Pere, mon Pays,
Mes devoirs, mes ſerments ; je les ai tous trahis.
De quel œil, de quel front oſerois-je paroître
Dans les murs de Damas, (que tu détruis peut-être !)
Dans ces murs malheureux où j'ai reçu le jour,
Dont j'immolai la gloire au ſoin de mon amour ?
Parle : dois-je montrer à la terre étonnée
Armide dans les pleurs, *Armide* abandonnée ?
Puis-je enfin, ſans rougir, expoſer à ſes yeux
Mon déshonneur... le prix dont tu payas mes feux ?
Mais, que dis-je ? Eſt-ce à moi de redouter la honte ?
Je t'aime avec fureur, & l'amour la ſurmonte.
Permets que ton eſclave accompagne tes pas :
Traîne-moi dans ce camp, où mes foibles appas
Allumerent des feux de diſcorde & de haîne.
J'enchaînai des Chrétiens : venge-les, & m'enchaîne.
Je ne demande plus à mon cruel vainqueur
Que du beau nom d'Amante il flatte ma douleur.

Dans ſon camp, près de lui, s'il permet que je vive,
Je ne veux que le titre & le rang de Captive: (*a*)
J'en prendrai, ſans rougir, les vêtemens affreux.
Déjà j'ai dépouillé ces treſſes de cheveux,
D'un front couvert d'ennui inutile parure!
J'abhorre des attraits qui n'ont fait qu'un parjure.
Oui, *Renaud*, laiſſe-moi voler à tes genoux;
Eſclave & dans tes fers, mon ſort ſera plus doux.
Quels ſoins je te rendrai, quand le Dieu des batailles
T'entraînera ſanglant au pied de nos murailles!

(*a*) Solo, ch' io ſegua te mi ſi conceda: ..
Sprezzata ancella, a chi ſo più conſerva
Di queſta chioma, or ch' a te fatta è vile?
Raccorcierolla: al titolo di ſerva
Vuò portamento accompagnar ſervile,
Te ſeguirò, quando l'ardor più ſerva
Della battaglia, entro la turba oſtile.
Animo ho bene, ho ben vigor che baſte
A condurti i cavalli, a portar l'aſte.

Sarò qual più vorrai ſcudiere o ſcudo:
Non fia che in tua difeſa io mi riſparmi.
Per queſto ſen, per queſto collo ignudo,
Pria che giungano a te, paſſeran l'armi.

Ibid. St. 49.-50.

Tremblante pour tes jours, je couvrirai ton ſein
D'un fer impénétrable & du plus dur airain :
Moi-même, je ceindrai ta redoutable épée ;
Enfin, que te dirai-je ? A te plaire occupée,
Redoutant de te perdre & marchant ſur tes pas,
Armide te ſuivra dans le choc des combats.
L'or de ton bouclier, ta cuiraſſe peſante,
Ne pourront raſſurer ta malheureuſe Amante :
Craignant, à chaque dard par l'ennemi lancé,
Que, tout ingrat qu'il eſt, ton cœur n'en ſoit percé,
Le ſein, le ſein tremblant de la fidéle *Armide*,
Contre ces traits mortels te ſervira d'Egide.
Heureuſe ſi bientôt, expirante à tes yeux,
Tu connois tout le prix d'un amour malheureux !
Mais, que dis-je ? Où m'emporte un eſpoir qui m'égare ?
Ah, cruel ! je prévois ta réponſe barbare.
» *Armide*, diras-tu, j'ai dû trahir tes feux :
» J'aime un Dieu moins facile & plus grand que tes Dieux ;
» Je ſuis Chrétien. Ma loi rigoureuſe & ſévère
» M'accuſoit dans les bras d'une femme étrangère :
» Aux pieds d'une idolâtre, en eſclave enchaîné,
» La gloire gémiſſoit dans mon cœur mutiné.
» Sur des aîles de feu, la grâce deſcendue
» Chaſſe enfin le nuage épaiſſi ſur ma vue.

» De

» De mes ſens abuſés je connois les erreurs.
» Imite-moi : renonce à des plaiſirs trompeurs ;
» Ne vien point. (*a*) Vis heureuſe, en oubliant un traître,
» Qui le fut par devoir, & qui gémit de l'être.
» Je te dis, en pleurant, un éternel adieu :
» Je te plains... mais enfin, j'obéis à mon Dieu.»
A ton Dieu ? Quoi ! c'eſt toi qui m'oppoſes ſon culte ?
Ce n'eſt donc plus l'Amour que ton âme conſulte ?
Mais, répond. Dans l'inſtant où, maître de tes vœux,
Tu pouvois dédaigner ou couronner mes feux ;
Pourquoi m'avoir caché cet obſtacle invincible ?
Ton Dieu, dans ce moment, étoit-il moins terrible ?
Ah, cruel ! libre alors d'aimer ou de haïr ;
N'as-tu choiſi d'aimer que pour mieux me trahir ?
Non, tu n'es point le fils de la belle *Sophie* (*b*) ;
Non, ne te vante point de lui devoir la vie.

(*a*) Rimanti in pace ; I' vado : a te ſon lice
Meco venir ; chi mi conduce il vieta.
Id. St. 56.

(*b*) Nè te Sofia produſſe, e non ſei nato
Dell' Azzio ſangue tu ; te l'onda infana
Del mar produſſe, e'l Caucaſo gelato,
E le mamme allettar di tigre Ircana.
St. 57.

Le Caucaſe, au milieu des neiges, des glaçons,
Te conçut dans la nuit de ſes antres profonds;
Ou la mer en fureur, te roulant dans ſon onde,
Te vomit ſur ſes bords pour le malheur du monde.
Ingrat, il te ſied bien de vanter ta vertu,
D'oppoſer à l'Amour un devoir prétendu!
Va, croi-moi; déſormais ceſſe de te contraindre:
Tu feignis de m'aimer, & tu feins de me plaindre.
Laiſſe-moi mes douleurs: ah! je dois les chérir,
Si par elles, du moins, j'apprends à te haïr.
Ne croi pas cependant que, ſeule dans les larmes,
Je maudirai l'Amour, & *Renaud*, & mes charmes:
Euménide cruelle, (*a*) attachée à tes pas,
Je te ſuivrai par-tout, dans ta tente, aux combats:
Par-tout, te reprochant ton crime & ton parjure,
Je te ferai ſentir les tourmens que j'endure.

(*a*) Vattene pur, crudel, con quella pace
Che laſci à me: vattene iniquo omai;
Me toſto ignudo ſpirto, ombra ſeguace
Indiviſibilmente a tergo avrai.
Nuova furia co' ſerpi e con la face
Tanto t'agiterò quanto t'amai.

St. 59.

J'en mourrai ; mais bien-tôt, abuſé dans tes vœux,
Tu deſcendras, toi-même, au ſéjour ténébreux ;
Et ſatisfaite alors, mon ombre enſanglantée
Sans ceſſe pourſuivra ton ombre épouvantée :
La voûte des Enfers mugira de mes cris...
Voi ſi tu veux, ingrat, me trahir à ce prix.
Qu'ai-je dit ? vains projets d'une Amante inſenſée !
Ah ! qu'un plus doux eſpoir vient flatter ma penſée !
Va, je ne te hais point ; va, je ſens que mes pleurs
Dans mon âme attendrie ont éteint mes fureurs.
Quel que ſoit ton parjure & mon dépit extrême,
Renaud, mon cher *Renaud*, il eſt vrai que je t'aime...
Ecoute : tu m'as dit que ta Religion,
Que l'amour des combats, que ton ambition,
Et je ne ſais encor quel ſerment homicide,
Te forçoient, malgré toi, d'abandonner *Armide* :
Eh bien ! connoi l'excès, le pouvoir de mes feux ;
Je renonce à mon culte, & j'abjure mes Dieux :
Sois le mien déſormais. Idolâtre ou Chrétienne,
Armide n'aura point d'autre Loi que la tienne.
Détermine à ton gré ma croyance, mes mœurs ;
Je n'examine rien : ſoit vertus, ſoit erreurs,
Tes devoirs ſont les miens ; & je ſuis ton exemple.
Déjà ton Dieu m'eſt cher : condui-moi dans ſon Temple.

Heureuſe, ſi bien-tôt, par des nœuds éternels,
Il unit nos deſtins au pied de ſes Autels!
Trop heureuſe, en un mot, ſi, par l'Amour conduite,
Ta main, ſur les débris de Solyme détruite,
Daigne ceindre mon front du bandeau nuptial;
Si, quittant à jamais un ſéjour trop fatal,
Tu me fais voir au Tibre, ébloui de ta gloire,
Aſſiſe à tes côtés ſur ton char de victoire!
J'oſe exiger ce gage & ce prix de ta foi.
Je pars, dans cet eſpoir, pour me rejoindre à toi;
Et, quel que ſoit le ſort qui m'attende à Solyme,
J'y vivrai ton Epouſe, ou mourrai ta victime.

LE
PATRIOTISME,
POËME.

Ce Peuple enorgueilli de l'Empire des Mers,
Qui diviſe l'Europe & trouble l'Univers,
L'Anglois, ſe croit-il donc le Souverain du Monde ?
Eh ! quel eſt le triomphe où ſon orgueil ſe fonde ?
Voit-on ſes pavillons arborés dans nos ports ?
Je ne vois que ſon ſang qui fume ſur nos bords.
Que, de l'Américain poſſédant les contrées,
Il ferme à nos vaiſſeaux les Mers Hyperborées ;
Que, de l'or du Bramine uſurpateur jaloux,
Aux rivages du Gange il l'emporte ſur nous :
Croit-il nous étonner par ce foible avantage ?
Rome n'a point tremblé des ſuccès de Carthage.

Quand LOUIS deſira que l'Univers calmé
Vît enfin de Janus le Temple refermé,
Ce n'eſt point d'une main ſuppliante & craintive
Qu'aux bords de la Tamiſe il fit porter l'Olive :

Il n'a deshonoré ni ſon rang, ni ſon cœur.
Sans paroître vaincu, ſans ſe croire vainqueur,
Ce Monarque vouloit qu'on mît dans la balance
Les droits de l'Angleterre, & les droits de la France;
Qu'au gré de l'équilibre & de l'égalité,
Les deux Peuples rivaux ſignaſſent le Traité.
Sans doute, il étoit loin d'employer l'artifice;
Et la paix devenoit le fruit de ſa juſtice:
Mais puiſqu'on veut la vendre & nous donner la loi,
Il l'a voulut en Pere; il la refuſe en Roi.

STANLEI, toi qui portas ce refus à ton Maitre,
Que Londres par ta bouche apprenne à nous connoître.
Du commerce étranger nous fermant les canaux,
Londres ſe promettoit des triomphes nouveaux:
Elle a crû que, preſſés du fardeau des ſubſides,
Nous allions à ſes fers tendre des mains timides:
Di-lui, STANLEI, di-lui que le cultivateur
Séme en paix les tréſors qui font notre grandeur;
Que la main qui féconde & moiſſonne la tetre,
Eſt prête, s'il le faut, à lui porter la guerre.
Di-lui que le François eſt encore aujourd'hui
Ce qu'il fut dans des tems où l'on tremblоit pour lui.

Le dernier de nos Rois, après trente ans de gloire,
Vit loin de ſes drapeaux s'envoler la Victoire;
Mais, intrépide & fier ſur ſon Trône ébranlé:
» Non, dit-il, mon malheur n'eſt point encor comblé.
» J'appellerai mon Peuple; unis par leur courage,
» Le Pere & les Enfans iront braver l'orage ».

Que ſon auguſte Fils élève auſſi la voix:
Sur les mêmes ſujets il a les mêmes droits.
A des abbaiſſemens penſiez-vous le contraindre?
Nous l'aimons; il peut tout: c'eſt à vous de le craindre.

Mais péſons nos Vertus & comparons nos Mœurs.
Vous, fiers Républicains, vous, ſuperbes vainqueurs,
Qui, couvrans de vaiſſeaux la ſurface de l'onde,
Raſſemblez dans vos murs les richeſſes du Monde,
Quoi! pour armer vos bras, pour ouvrir vos tréſors,
Il faut donc que la Cour, par de ſecrets reſſorts,
A travers vos débats, vos lenteurs importunes,
Captive les ſuffrages & les voix des Communes?
Cependant ces François, que votre orgueil jaloux
A privés d'un commerce interrompu par vous,
Qui ne vont plus chercher, aux deux bouts de la Terre,
L'or que vous raviſſez par une injuſte guerre;

On les voit ces François, ces zèlés citoyens,
Prodiguer à leur Prince & leur ſang & leurs biens:
On porte au pied du Trône un tribut volontaire;
Et Paris a donné, quand Londres délibère.

Ce luxe, à nos Climats reproché tant de fois,
La pompe de la Cour, le faſte de nos Rois,
Ces vaſes, ces métaux qu'étale l'opulence,
Ces chef-d'œuvres des Arts, dont s'embellit la France,
On a vû notre zèle en immoler l'éclat
A la gloire des Lys, au ſoutien de l'Etat.
Les ſujets, du Monarque imitoient les exemples:
Du ſein de leurs Palais & du fond de leurs Temples,
Les Prélats & les Grands envoyoient à leur Roi
Ces dons de leur amour, ces gages de leur foi;
Et le pauvre, ſenſible à la gloire commune,
Pour la première fois pleura ſon infortune:
Malheureux ſeulement, ſous ſes toîts ruinés,
De ne poſſéder pas des biens, qu'il eût donnés!

Toi, le Maître & l'ami d'un Peuple qui t'adore,
LOUIS, quel noble eſpoir doit t'animer encore!
Une plus belle ardeur embrâſe nos eſprits:
L'audacieux Anglois, trop fier de nos débris,

Contemplant de nos Ports l'enceinte abandonnée,
Croit déjà voir la France à ſes pieds enchaînée,
Il croit que déſormais, ſur l'empire des eaux,
Lui ſeul fera tonner l'airain de ſes vaiſſeaux;
Qu'aux éclats de ſa foudre, ou foibles ou captives,
Nos flottes n'oſeront s'éloigner de leurs rives.
Que dis-je? à ſon orgueil tant de fois démenti,
Le pavillon François ſemble être anéanti;
Et l'affreux Léopard, reſpirant les ravages,
Déjà gronde & rugit autour de nos rivages.

Cependant, quel génie ou quels puiſſans efforts
R'ouvrent nos arſenaux & repeuplent nos ports?
Déjà, dans les chantiers de la France indignée,
J'entends gémir au loin la ſcie & la coignée:
Ces chênes & ces pins qui bravoient, dans les airs,
Et la fureur des vents & le froid des hyvers,
Qui, touchans de leur cime à la voûte du Monde,
Plongeoient juſqu'aux Enfers leur racine profonde;
Ces coloſſes du Nord, par la terre enfantés,
Sur un autre élément tout-à-coup tranſportés,
Fendent le ſein des Mers; & les vagues dociles
S'abaiſſent ſous le poids de ces châteaux mobiles.

Quelles mains à l'Etat ont donné ces ſecours ?
C'eſt vous, Mortels heureux, mais enviés toujours,
Vous, que de noirs crayons peignent dans l'abondance,
Vous abreuvans des pleurs verſés par l'indigence.
C'eſt vous, Miniſtres ſaints, Pontifes révérés,
De l'Autel & du Trône appuis chers & ſacrés.
C'eſt toi, vaſte Cité, qui fidèle à tes Princes,
Dans les tems malheureux ſers d'exemple aux Provinces:
Tu ranimes leur zèle; & les fleuves Français,
Unis par leur amour, rivaux par leurs bienfaits,
Vont porter, en roulant leurs ondes fortunées,
De plus nobles tributs aux deux Mers étonnées.

Généreux Citoyens, que ne puis-je, en ces vers,
A la poſtérité tracer vos noms divers !
Je laiſſe à nos Héros, je laiſſe à la victoire,
Le ſoin de les inſcrire aux faſtes de la Gloire.
Qu'ils doivent leur ſplendeur aux ſuccès des guerriers!
Que le Lys refleuriſſe à côté des lauriers !

Enfans de Mars, comblez une attente ſi belle:
Oui, c'eſt à la valeur à couronner le zèle.
Partez, nouveaux Jaſons; &, traverſans les flots,
Allez venger la Grece, allez punir Colchos.

Pour ravir la Toiſon par un monſtre gardée,
Vous n'aurez pas l'appui des charmes de Médée:
Il faut du Léopard affronter le courroux;
Il faut, ſans l'aſſoupir, l'abbattre ſous vos coups.
Allez; & que bientôt nos mains reconnoiſſantes
Puiſſent orner de fleurs vos poupes triomphantes.

De l'Empire des Lys, toi, Miniſtre éclairé,
Du Vaiſſeau de l'Etat le Pilote aſſuré,
Sage CHOISEUIL, pourſui, ſerston Maître & la France.
J'ignore quels deſſeins occupent ta prudence:
Ma Muſe n'ira point, par un zèle indiſcret,
Du cabinet des Rois pénétrer le ſecret;
Mais à tes ſoins actifs la politique unie,
Les vertus de ton cœur, le feu de ton génie,
L'Aſtre prédominant de tes heureux deſtins;
Tout annonce aujourd'hui des triomphes certains.
C'eſt par ton entremiſe, & ſous ton Miniſtère,
Que vont marcher unis les François & l'Ibère.
Ils naiſſent, ces beaux jours, ces jours trop attendus,
Où l'ayeul des BOURBONS dit qu'on ne verroit plus
Entre l'Eſpagne & nous les Monts des Pyrénées;
Où les deux Nations l'une à l'autre enchaînées,

Dans un même intérêt confondant tous leurs vœux ;
Du ſang & de l'amour reſſerreroient les nœuds.
Puiſſe enfin la Tamiſe, après ces tems d'orage,
Entrer dans les Traités de la Seine & du Tage !
Puiſſé-je voir tes ſoins conſacrés par la paix ;
Et l'Univers heureux jouir de tes bienfaits.

ÉPITRE
A
MINETTE.

CESSEZ vos jeux, *Minette*, & m'écoutez.
Je hais en vous l'abus de mes bontés.
Toujours mutine, étourdie & légère,
Minette, enfin, me deviendra moins chère.
Votre air prévient; mais pourquoi cachez-vous
Un cœur cruel, ſous des dehors ſi doux?
Pourquoi, ſur-tout, ces pattes veloutées,
Mais, en deſſous, de griffes ergotées,
Tirant leurs traits de leurs petits carquois,
De coups ſubtils frappent-elles mes doigts?
Vous déchirez la main qui vous careſſe.
Je ne veux plus que ma lâche foibleſſe
Nourriſſe en vous ces ſentimens ingrats.
Vous me direz (car que ne dit-on pas
Pour déguiſer un naturel infâme?
Souvent l'eſprit eſt le vernis de l'âme,
Il en devient l'apologiſte; mais
L'eſprit eſt faux, quand le cœur eſt mauvais.)

Vous me direz que c'eſt à la Nature
Qu'il faut s'en prendre ; & qu'après-tout l'armure,
Dont j'ai ſi bien l'empreinte ſur ma peau,
Ne doit rouiller au fond de ſon foureau ;
Qu'à ſon emploi chaque être ſe réſigne,
Que le Chien mord ; que le Chat égratigne ;
Concluſion, qu'il eſt de vos deſtins
D'égratigner ; & qu'à tort je me plains.
D'un cœur gâté telle eſt l'inconſéquence.
Griffes n'avez que pour votre défenſe :
N'attaquez point, mais défendez-vous, ſoit ;
Et gardez-vous d'abuſer de ce droit.
N'avons-nous pas, ainſi que votre eſpèce,
Entre nos mains quelqu'arme vengereſſe ?
Quoi ! penſez-vous qu'au milieu des travers,
Dont, par malheur, abonde l'Univers,
Il ne ſoit pas des momens, où la bile
N'échauffe, enfin, l'âme la plus tranquille ?
Mais, croyez-moi ; le plus ſage, en ce cas,
Garde ſon flegme & ſoupire tout bas.
Oh ! ſi chacun, n'agiſſant qu'à ſa guiſe,
Imputant tout à l'humaine ſottiſe,
Ainſi que vous, étoit abandonné
Au fol inſtinct dont il eſt dominé ;

Si l'on pouvoit rompre toute meſure,
Verſer le fiel de l'amère cenſure,
Venger ſon cœur, & traiter ici bas
Les ſots, ainſi que vous traitez les Rats;
Répondez-moi: penſez-vous que moi-même,
(Moi qui ſuis bon, puiſqu'enfin je vous aime,)
Oui, répondez: dites-moi; penſez-vous
Qu'environné de Critiques jaloux,
Je ne pourrois, comme eux, plein d'amertume,
A ſon caprice abandonner ma plume;
Et, des bons mots empruntant le ſecours,
Empoiſonner & mes vers & leurs jours?
Graces aux ſoins qui, depuis mon enfance,
Ont de mes ſens dompté la violence,
Toujours battu, mais bercé par les flots,
Je ris en paix de l'orage & des ſots.
Leurs plats écrits, leurs cabales, leurs ligues,
Le nœud ſecret de leurs ſourdes intrigues,
Les Comités, les ſoupers clandeſtins,
Où ces Meſſieurs vont régler nos deſtins;
Où de Comus l'irritante fumée
Aiguiſe encor leur langue envenimée;
Où, dans l'accès de leur double appétit,
A belles dents ils déchirent l'eſprit;

De ces Bouffons les fades parodies,
De leurs recueils les plates rapſodies,
Le noir venin, le fiel de leurs écrits
N'excite en moi que le plus froid mépris.
Mais, cependant, l'abeille courroucée
A la vengeance eſt quelquefois forcée.
Lorſqu'elle va pomper le ſuc des fleurs,
Et du Matin mettre à profit les pleurs,
Souvent un ſot qui la ſuit à la trace,
Dans ſes travaux l'interrompt & l'agace.
L'Abeille alors prend l'humeur du Frélon,
Sur l'importun darde ſon aiguillon;
Et, dans un coin, bientôt notre imbécille,
Triſte & confus, maudit le volatile.
L'heureuſe Abeille (il eût dû le ſavoir)
Reçut du ciel un double réſervoir:
L'un eſt rempli de l'utile roſée,
Qu'au ſein des fleurs ſon adreſſe a puiſée,
De ce nectar ſi bienfaiſant, ſi doux,
Dont elle fait le partage avec nous.
L'autre eſt rempli de ce cuiſant acide,
Dont l'aggreſſeur ſent le venin perfide;
Poiſons qu'elle a ramaſſés & cueillis
Également ſur la roſe & le lys.

Car

Car à mon ſot je dois encore dire
Qu'autour de nous tout être qui reſpire,
Que l'animal, l'homme & les végétaux
Ont le principe & des biens & des maux;
Et qu'en ce point, l'imprudent & le ſage
Sçavent en faire un différent uſage.
Où l'un choiſit l'amertume & le fiel,
L'autre diſtingue, & ſait trouver le miel:
Et c'eſt ainſi qu'au monde ſublunaire
Il n'eſt de mal que le mal qu'on ſçait faire.
Quoi! dans le tems où j'uſe mes eſprits
A raiſonner, à polir mes écrits,
Un impudent qui n'a d'autre mérite
Que le levain de ſa bile maudite;
Et qui, ſemblable aux reptiles obſcurs,
Dans un recoin vomit ſes ſucs impurs;
Un vil Zoïle oſera, dans ſa rage,
Secrètement déchirer mon ouvrage;
Et ſur mes vers diſtilant ſes poiſons,
Mettre en bons mots de mauvaiſes raiſons?
On me dira que, dans ſa cotterie,
Pouſſant plus loin la baſſe effronterie
Par quelques ſots ſottement écouté,
Il n'eſt talent qu'il ne m'ait diſputé;

Qu'il oſe plus; que dans ces rimes même
Où j'ai vanté tout ce que mon cœur aime (a),
Où j'ai chanté ma patrie & mon Roi,
Où j'ai dépeint tout bon François & moi;
On me dira que ſa haîne inſenſée,
Dénaturant le ſtyle & la penſée,
Sur quelques mots interprètés exprès,
Aura voulu qu'on me fît mon procès?
Je le ſaurai, je verrai ſes cabales,
Et, froid témoin de ces ligues fatales,
Je laiſſerai ſa coupable fureur
Calomnier mon eſprit & mon cœur?
Non; mon dépit auſſi-tôt ſe réveille.
Lâches, craignez l'aiguillon de l'Abeille:
Craignez, du moins, qu'armé de mes crayons,
Du jour, ſur vous, raſſemblant les rayons,
Je ne vous peigne & faſſe reconnoître
Sous des couleurs, trop fidéles peut-être.
Juſqu'à ce jour, ma facile bonté
A pû ſouffrir votre importunité,
Vous m'avez crû foible & puſillanime:
Mais votre humeur oſe aller juſqu'au crime;

(a) LE PATRIOTISME, Poëme. Voyez ci-devant page 69 de ce volume.

Et toute entiere à ſes emportemens
De mes écrits paſſe à mes ſentimens ?
Ah ! ſi... mais non... Que la nuit la plus ſombre
Vous enveloppe encore de ſon ombre.
Ai-je beſoin d'ôter à la laideur
Le plâtre uſé de ſon maſque impoſteur ?
A nos regards de lui-même il s'entr'ouvre ;
Et, malgré vous, l'œil public vous découvre.
Ma Muſe ainſi renferme ſes pinceaux.
J'attends encore des outrages nouveaux :
Mon cœur ſenſible & que le vôtre offenſe,
Ne vous hait pas, mais il hait la vengeance.
Tout eſprit doux ſe borne à menacer ;
Le glaive eſt prêt, mais il craint de bleſſer.
Eh, plût aux Dieux que, dans l'âge où nous ſommes,
L'aménité rapprochant tous les hommes,
Unit les cœurs, les talens & les arts,
Sçut émouſſer la pointe de ces dards,
Que des humains la fureur inſenſée
Lance aujourd'hui juſqu'au ſein du Lycée !
Qui penſeroit, à voir ces démêlés,
Ces longs débats toujours renouvellés,
Ces noirs factums, ces brochures cruelles,
Ces Manteaux-courts, colporteurs de libelles ;

Ce vil eſſain d'inſectes bourdonnans,
Nés dans la fange, emportés par les vents,
Qui des marais dont ils viennent d'éclore,
Vont ravager les richeſſes de Flore,
Vont dépoſer ſur les fruits de l'Été
Ces œufs féconds, dont le germe infecté
Fait pulluler tant d'immenſes familles
De vers rongeurs & d'infâmes chenilles;
Qui penſeroit qu'au milieu des rumeurs,
Des mouvemens, des ligues, des horreurs
Dont eſt troublé le monde littéraire,
Qui penſeroit, dis-je, qu'en cette guerre
Il ne s'agît, entre tant de rivaux,
Que d'un laurier, d'infructueux rameaux,
D'un faux encens qui s'exhale en fumée,
Et d'un vain bruit qu'on nomme Renommée?
Je vois par tout, avec l'acharnement,
Régner la haîne & le dénigrement:
Les froids bons mots, l'inſipide ironie
Verſent leur fiel ſur les fruits du génie.
Dès qu'un Ouvrage au grand jour a paru,
Dans les Caffés, le Critique accouru
Sonne l'alarme, aſſemble ces Pygmées,
Ces légions de longs ſifflets armées,

Qui, ne ſachant ni ſentir, ni parler,
De leurs poulmons ſavent du moins ſouffler
Dans ces tuyaux, qu'une lâche induſtrie
A fait ſervir d'organes à l'envie.
Au milieu d'eux, leur chef deshonoré,
Couvert d'opprobre, à la honte livré,
Au noir tamis de la froide analyſe
Paſſe l'écrit qu'il déchire & mépriſe.
Bientôt le priſme, & le compas en main,
Pour réſultat de ſon triſte examen,
Il ne voit plus, dans l'œuvre qu'il cenſure,
Qu'un rien pompeux fardé d'enluminure.
Sur cet arrêt par ſa bouche rendu,
De ſes ſuppôts l'eſcadron répandu
Va par des cris, de folles incartades,
Renouveller les fureurs des Ménades;
Du Dieu de l'Inde on croit revoir les jeux:
Précipitée à flots impétueux,
L'horrible Orgie, au combat échauffée,
Met en lambeaux le malheureux Orphée.
Vous en pleurez, Meſſieurs les beaux eſprits;
Mais vainement. Dans vos propres écrits
De ces excès vous donnez des modèles.
Tant d'ignorans, témoins de vos querelles,

Lancent ſur vous les traits envenimés,
Les mêmes traits dont vos bras ſont armés !
N'eſt-ce pas vous qui tenez à vos gages
Ces embrions, ces petits perſonnages,
De tout mérite ardens perſécuteurs,
Intrus par vous au monde des Auteurs ?
Vous excitez les cris de la cabale.
Redoutez-vous une Muſe rivale ?
A ſa pourſuite alors vous envoyez
Tous ces roquets par qui ſont aboyés
Les candidats, les nourriſſons du Pinde.
Du double Mont où ſon eſprit ſe guinde,
Vous détournez ſon vol & ſon eſſor.
Dans vos noirceurs vous faites plus encor :
Vous répandez ſur ce timide émule
L'aigre ſarcaſme, avec le ridicule.
Ses vers par vous mutilés, traveſtis,
A leurs lecteurs n'offrent qu'un cliquetis
De mots ſans ordre & de phraſes uſées,
Sous un vernis vainement déguiſées.
Tel eſt, ſur-tout, l'art de nos proſateurs :
De nos tableaux ils ôtent les couleurs,
Laiſſent le trait, & privent le genie
De cet éclat qu'il tient de l'harmonie.

Ils n'aiment point ces nobles fictions,
Ce mouvement, ce jeu des paſſions,
Ces traits hardis, ces fougues téméraires,
Du vrai Poëte élans involontaires.
Ils n'aiment point tous ces mots dont le choix
Et dont les ſons, arrondis par la voix,
En chatouillant notre oreille charmée,
Donnent la vie à l'image exprimée.
Tout ce brillant, que leur morgue proſcrit,
N'eſt qu'un phoſphore, un éclat de l'eſprit.
Ils aiment mieux une proſe toiſée,
Où la raiſon lourde & ſymmétriſée,
Ne peignant rien, mais définiſſant tout,
S'appeſantit, & differte ſans goût.
Auſſi voit-on tout rimeur ſubalterne
Fêté par eux, ſur le Pinde moderne.
Voilà leur aigle : il a rimé, dit-on,
Rimé *Séneque*, *Ariſtote* & *Platon*.
Il eſt bien vrai, que ſa docte Minerve
En vains détails ſe morfond & s'énerve.
L'inverſion, toujours hors de propos,
Brouille en ſes vers l'arrangement des mots :
Sa Muſe, enfin, de graces dépouillée,
Dans ſes contours toujours entortillée,

Comme un reptile, à travers les taillis,
Péniblement ſe traîne à longs replis.
Mais il n'importe : on trouve dans ſes rimes
L'empois du grand, ces deviſes ſublimes,
Ces riens pompeux, ces recherches du cœur,
Et des pédans la ſombre profondeur.
Ce protégé dans leur troupe s'aggrége.
Voilà mon ſot fier de ce privilége,
Qui, régentant l'école d'Apollon,
Regarde tout, du haut de ſa raiſon.
Il eſt gonflé du fiel de la ſatyre :
Fourbe, hypocrite, adroit dans l'art de nuire,
Il ſait cacher ſon eſprit médiſant
Sous la ſaillie & ſous un ton plaiſant.
Mais ſa gaîté n'eſt que grimace vaine,
Son rire affreux eſt celui de la haîne :
Enfin, il a pour talent ſingulier
Un art honteux, l'art de parodier ;
Talent commun, ſans verve & ſans ſublime.
Qu'il me réponde : a-t-il autant d'eſtime
Pour ce *Scarron*, ce biſarre *Callot*,
Dont le burin & dont l'eſprit fallot
Ont ſurchargé leurs peintures comiques
D'êtres tortus, de formes fantaſtiques,

D'Anges proſcrits en magots fagotés,
De noirs Démons ſur des monſtres portés,
Qui ſe coëffant du capuchon d'un Moine,
Tentent la foi du ſolitaire *Antoine*?
Eſtime-t-il l'un & l'autre bouffon
Au même point qu'un *Corrége*, un *Milton*;
Eux dont la touche & vigoureuſe & pure
Des traits de l'art embellit la Nature?
Les faux plaiſans, les diſeurs de bons mots
Par leur jargon n'en impoſent qu'aux ſots.
Un vers heureux, dicté par le génie,
Vaut tout le ſel de leur plate ironie.
Par un eſprit équitable & ſenſé
L'eſprit d'autrui n'eſt jamais rabaiſſé;
Et du railleur la ſtérile éloquence
Eſt moins en lui talent qu'inſuffiſance.
Mais finiſſez... Quoi! Minette pourſuit?
De mes leçons eſt-ce donc-là le fruit?
Ceſſez, vous dis-je; ou ces griffes cachées
Par le ciſeau vont être retranchées.
Imitez-moi; j'aurois pû démaſquer
Tant d'importuns ardens à m'attaquer:
De leur cabale éclairant les manœuvres,
Montrant leurs fronts où ſifflent les couleuvres,

J'aurois ſur eux fait retomber les traits
Qu'ils m'ont lancés par des reſſorts ſecrets:
J'ai dédaigné cette juſte vengeance.
Enfin, Minette, imitez ma prudence;
Et déſormais, tranquille à mes côtés,
Bornant le cours de vos jeux déteſtés,
Souvenez-vous que le pouvoir de nuire
Eſt étendu, mais qu'il faut le réduire;
Et qu'il vaut mieux être, par ſa douceur,
Dupe d'autrui, que méchant par humeur.

ODE

SUR LA POÉSIE,

COMPARÉE

A LA PHILOSOPHIE.

1762.

AVERTISSEMENT.

*M*ONSIEUR Rouſſeau, *par une ſingularité toujours ſoutenue & toujours plus inconcevable, ſemble vouloir anéantir les Lettres & les Arts qu'il honore. Il étoit facile d'entrevoir, dans ſa Lettre ſur les Spectacles, ſa maniere de penſer à l'égard de la Poéſie: il vient enfin de la développer dans ſon Traité de l'Education. Il s'y ſert des expreſſions les plus mépriſantes, tant ſur la frivolité prétendue de ce talent, que ſur l'inutilité de ceux qui le cultivent. Je n'ai point balancé à relever l'aviliſſement, où l'on ſemble vouloir plonger la partie la plus brillante de la Littérature. Du moins imité-je en cela*

M. Racine, *qui défendit le Théâtre contre Meſſieurs de* Port-Royal *qu'il eſtimoit, dont il avoit été l'élève, & dont il devint l'ami.*

ODE

SUR LA POÉSIE,

COMPARÉE

A LA PHILOSOPHIE.

A ce front où des Dieux éclate la nobleſſe,
A ces brillans lauriers qui, de fleurs enlâcés,
Couronnent les replis de tes cheveux treſſés,
Oui, je te reconnois: c'eſt toi-même, ô Déeſſe!
O Poéſie! ô toi! Fille des Immortels,
Sous l'ombrage des Lys quel motif te ramène?
Viens-tu redemander aux Peuples de la Seine
L'encens que leur mépris refuſe à tes Autels?

Muſe, chere à mon cœur & toujours adorée,
Commande! mes eſprits vont s'élancer vers toi.
Que ton rayon céleſte étincelle ſur moi;
Arme mes foibles mains de ta Lyre ſacrée:

C'en eſt fait ; & mon ſang, à flots précipités,
Comme un torrent fougueux dans mes veines bouillonne.
Tu m'inſpires, Déeſſe ; & déjà ma voix tonne :
Elle tonne ſur vous, Profanes !... Ecoutez !

Du ſein des Elémens confondus en tumulte
Quel pouvoir a ſoudain tiré ce globe affreux ?
Il roule épouvanté, ſous un ciel ténébreux ;
Mais le jour luit, enfin, ſur cette maſſe inculte.
Je n'y découvre encor que d'immenſes forêts,
Repaire obſcur où l'homme, errant avec la brute,
Va ſe nourrir du gland, que ſa faim lui diſpute,
Et ſe déſaltérer ſur le bord des marais.

Il rampe, ſe replie &, dans la fange impure,
Laiſſe pour monument du plus honteux affront,
La trace de ſes mains, l'empreinte de ſon front.
Reconnoîtrai-je en lui le Roi de la Nature ?
Lui-même a méconnu ſon Empire nouveau.
D'un limon trop épais ſon âme enveloppée
De ſes grands attributs n'eſt point encor frappée ;
Et le maître du Monde en eſt le vil fardeau.

Quelle

Quelle eſt cette beauté farouche, échevelée ?
C'eſt ſa compagne : en proye aux flâmes de l'amour,
Elle erre, vagabonde, & la nuit & le jour :
J'entends mugir ſa voix ſourde, inarticulée.
Cent Rivaux, entraînés par une aveugle ardeur,
Se preſſent au tour d'elle : à ces accens biſarres,
Ces Tigres vont changer, dans leurs luttes barbares,
Le plaiſir en combat & l'amour en fureur !

Vous, qui de vos leçons nous vantez la ſageſſe,
Philoſophes ſi fiers, Mortels ſi dédaigneux,
Eſt-ce par vos travaux que l'Homme plus heureux
De ſes ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe ?
Vîntes-vous, attendris ſur le ſort des humains,
Organes inſpirés de l'Arbitre ſuprême,
Démontrer l'Homme, à l'Homme ignoré de lui-même ?
Du ſceptre de la terre ornâtes-vous ſes mains ?

Non : mais ſous le Portique & de Rome & d'Athene
On vit plus d'un Sophiſte, imprudent novateur,
Vouloir, pour dégrader & l'Homme & ſon Autour,
Dans ſes brûlans foyers éteindre l'âme humaine.

Votre miſantropie à nos Arts, à nos Loix
Oſe encor préférer l'inſtinct des premiers âges,
Va chercher les vertus chez des Peuples ſauvages;
Et voudroit repeupler les antres & les bois.

Combien fut plus heureux le ſublime Génie,
Qui, pour apprivoiſer l'Homme indiſcipliné,
Arracha des forêts cet être infortuné,
Et des Sociétés établit l'harmonie!
O Muſe! ce fut toi qui, par des nœuds ſi purs,
Réunis les humains ſous la Lyre d'*Orphée*;
Et Thébes, ton ouvrage & ton plus beau trophée;
Aux accords d'*Amphion* vit élever ſes murs.

Mais, en éclairant l'Homme, en lui ſervant de guide,
Loin de l'humilier, loin de flétrir ſon cœur,
Tu lui dis » Fils des Dieux, jouis de ta grandeur;
» Et vers l'Olympe, enfin, lève ce front timide.
» Te couvrans des rayons de la Divinité,
» Ils t'ont paîtri, ces Dieux, entre leurs mains ſacrées:

» A ton Eſprit créé leurs âmes increées
» Accordèrent le don de l'Immortalité.

Tel, ſe reproduiſant ſous des formes plus belles,
L'inſecte, qui rampoit dans la nuit des hyvers,
Au retour du Zéphir s'élève dans les airs
Et développe au jour l'or brillant de ſes aîles;
Tel l'Homme, enorgueilli de connoître ſes droits,
Sort, en triomphateur, de ſes huttes barbares.
Les plus riches métaux, les marbres les plus rares
Couvrent l'ami des Dieux, ſous de ſuperbes toîts.

Homère vient: le feu de ſon puiſſant génie
Une ſeconde fois féconde l'Univers:
Ce mortel créateur juſqu'au fonds des Enfers
Etend & va porter le germe de la vie.
Quel eſſor pourroit ſuivre un élan ſi hardi?
Il franchit, d'un ſeul trait, les colonnes d'*Alcide*;
Et le Monde, embraſſé dans un vol plus rapide,
A, par des fictions, beſoin d'être aggrandi.

» Ce Soleil, nous dit-il, dont la flamme épurée
» Nous lance la lumière en traits étincelans,
» Ce Soleil, c'eſt un Dieu dont les courſiers brûlans
» Soufflent les feux du jour, du haut de l'Empirée.
» Ces globes lumineux, au tour de lui roulans,
» Qui mêlent à la nuit leur clarté tempérée,
» Ce ſont auſſi des Dieux, dont la marche aſſurée
» Marque, avec des points d'or, la meſure des ans.

Sur la pourpre & l'azur couchés près de leur maître,
Bien-tôt, dans le Palais de l'Immortalité,
Il nous peindra les Dieux bûvans la volupté;
S'enyvrans du bonheur, l'eſſence de leur être.
Vénus entre ſes bras careſſera ſon fils,
L'*Amour*, dont le pouvoir lui ſoumet la Nature;
Qui, dans les plis flottans de ſa belle ceinture,
Fait badiner les Jeux, les Graces & les Ris.

Le gendre de *Cérès*, dans les Royaumes ſombres,
Sous ſa fourche infléxible épouvante les Morts.
La fiére *Néméſis*, qu'entourent les remords,
De ſes fouets vengeurs frappe les pâles Ombres.

Le Trident de *Neptune* enfle, applanit les flots.
Aux pieds du Dieu des Dieux un Aigle, dans ſa ſerre,
Tient ces foudres grondans, ces fléches du tonnerre
Que forgea le Cyclope, aux antres de Lemnos.

Une vie immortelle eſt par-tout répandue;
Tout eſt empreint du ſceau de la Divinité.
Homère croit la voir, dans ſon immenſité,
Voler avec les vents, rouler avec la nue:
Il la voit au ſommet du chêne audacieux,
Sous les humbles roſeaux, ſous les joncs des fontaines,
Dans l'herbe des vallons, dans les épics des plaines;
Et ce vaſte Univers n'eſt qu'un Temple à ſes yeux.

O mon Maître adoré, quelle foule d'images!
Tout eſt ſublime & fier ſous tes brillans pinçeaux.
Triſtes réformateurs! près de ces grands tableaux,
De quel prix deviendront vos préceptes ſauvages?
Vous deſſéchez les fruits, vous flétriſſez les fleurs.
N'anéantiſſez point des fictions ſi belles:

J'abjure, en les ſentant, vos vérités cruelles;
Et j'aime mieux, enfin, d'agréables erreurs.

Ceſſez d'appeſantir le compas d'Uranie
Sur les dépôts ſacrés du langage des Dieux:
Calculez la hauteur & l'eſpace des cieux;
Mais la raiſon ne peut meſurer le génie:
Son éclat le dérobe à nos yeux étonnés.
Ainſi l'Aſtre du jour, nageant dans la lumière,
Pour fermer devant lui notre foible paupière,
N'a beſoin que des feux de ſon diſque émanés.

Quoi! votre orgueil, jaloux des plus belles couronnes,
Les arrache du front des plus grands Écrivains?
Vous fouillez leurs tombeaux; & vos profanes mains
Du Temple de la Gloire ébranlent les colonnes?
Eh! quels maux ont produit & leurs chants & leurs vers?
Ont-ils du Fanatiſme enſanglanté l'idole?
Non: mais on vit ſouvent les clameurs de l'Ecole,
Pour des opinions, embrâſer l'Univers.

Quels ſeroient donc vos droits & qu'oſez-vous prétendre ?
Dans les faſtes des tems cherchons la vérité.
Du célèbre *Platon* le Diſciple vanté
Forme le jeune cœur & l'âme d'*Alexandre* :
Quoi ! déjà dans ſes mains & le glaive & les feux ?
Quoi ! ſur le char ſanglant du Démon de la Guerre,
Ce Héros forcené va ravager la terre ;
Et l'élève d'un ſage eſt un brigand fameux ?

Mais quel autre ſpectacle à mon âme attendrie !
Eſt-ce-là cet *Octave* entouré de bourreaux,
Qui, d'un foible Sénat renverſant les faiſceaux,
Sous un ſceptre de fer fit gémir ſa Patrie ?
Tout eſt changé : je vois le plus grand des *Céſars* :
C'eſt *Auguſte*, l'ami des Enfans du Parnaſſe,
Qui, ſenſible aux accords de *Virgile* & d'*Horace*,
Donne la paix au Monde & fait régner les Arts.

Ceſſons de diſputer un frivole avantage.
Rivaux trop orgueilleux, & qui nous outragés,
Que les Lauriers du Pinde, avec vous partagés,
Puiſſent nous raſſembler ſous leur tranquille ombrage :

Des Nymphes d'Hipocrène *Uranie* a les droits;
Imitez-là: quittant les globes & les ſphères,
Souvent elle s'unit à leurs danſes légères,
Et mêle ſes accens au concert de leurs voix.

PREMIERE NUIT

D'YOUNG,

TRADUITE EN VERS FRANÇOIS.

AVERTISSEMENT.

Un Ami m'avoit dérobé cet eſſai de traduction ; il ne me fit l'aveu de ſon infidélité, qu'au moment où l'impreſſion étoit achevée. Sans cela, je n'aurois jamais conſenti à la publicité de quelques vers, faits dans la ſeule idée de m'eſſayer dans un genre de Poéſie, dont notre langue n'a aucun modèle. Je n'ai point eu, ſur-tout, la prétention d'entrer en rivalité avec M. le Tourneur, *dont l'ouvrage a eu un ſuccès ſi général & obtenu à ſi juſte titre. Je ne me ſuis point fait un ſcrupule de m'enrichir des beautés & des expreſſions heureuſes répandues dans ſa traduction. Par une ſuite de la même liberté, j'ai changé*

l'ordre & le fonds des idées, lorſque la marche du ſtyle poétique & l'harmonie des vers m'ont paru l'exiger.

PREMIERE NUIT

D' YOUNG.

Toi, le Dieu du repos & que l'ombre environne,
Sommeil, vien m'aſſoupir!... hélas! il m'abandonne!
Tel qu'un ami perfide, il fuit les malheureux.
Empreſſé ſous le dais d'un lit voluptueux,
De tout Être plaintif il évite la couche:
L'infortuné l'appelle & ſon cri l'effarouche:
L'infortuné qui dort, dort ſans tranquillité.

Après quelques momens d'un repos agité,
Je me réveille... Heureux celui dont la paupière
Ne ſe r'ouvre jamais aux feux de la lumière!
Trop heureux le mortel qui ne s'éveille plus!
Si l'on rêve au tombeau, ces vœux ſont ſuperflus.

Je ſommeillois... Un ſonge & de vaines images
Ont fatigué mes ſens battus de mille orages:
Déſeſpéré, traîné de malheurs en malheurs,
Des plus cruels tourmens j'éprouvois les horreurs.
Eh! quoi? ſouffrir encor des maux imaginaires!
Un ſouffle a diſſipé ces trompeuſes chimères;

Mais, après les erreurs d'un pénible ſommeil,
L'affreuſe vérité m'attendoit au réveil.
Quel réveil! qu'ai-je vû! J'ai vû trois Mauſolées,
Où des plus chers objets les ombres déſolées
A mes yeux attendris demandent tour-à-tour
Les pleurs de l'amitié, les larmes de l'amour.
Le jour ne ſuffit point aux peines que j'endure,
Et la nuit... oui la nuit, même la plus obſcure,
Alors que tout s'éteint dans ſa noire épaiſſeur,
Eſt moins triſte que moi, moins ſombre que mon cœur.
Ce Fantôme voilé, que le ſilence mène,
Aſſis, en ce moment, ſur ſon trône d'ébène,
Du plus épais nuage enveloppe les airs;
Et ſon ſceptre de plomb péſe ſur l'Univers.
Quelle ombre impénétrable & quel calme immobile!
La nature ſe taît dans ſa marche tranquille:
L'oreille écoute envain, l'œil ne voit plus, tout dort:
Tout ſemble anéanti, rien n'eſt mû, tout eſt mort.
De ce vaſte repos combien l'ame eſt frappée!
O des Mondes détruits image anticipée!
Triſte & dernier ſoleil!.. jour affreux, hâte-toi!
Vien tirer le rideau... tout eſt fini pour moi!
Couple majeſtueux, obſcurité, ſilence,
Vous, nés avant les Tems & dans le vüide immenſe,

Vous dont la paix, charmant le mortel abattu,
Adoucit la penſée & ſoutient la vertu;
Venez, raffermiſſez ma raiſon qui ſuccombe:
Je vous remercirai dans la nuit de la tombe.
La tombe eſt votre empire; & c'eſt dans le cercueil
Que l'Homme, dépoſant ſon faſte & ſon orgueil,
Humilié, ſoumis au bout de ſa carriére,
Acquitte le tribut que vous doit ſa pouſſiére.
Vaines Divinités, ſerez-vous mon appui?
Non; j'invoque mon Dieu! qu'êtes-vous devant lui?
Devant lui, dont la voix & puiſſante & féconde
Pénétra du Cahos l'immenſité profonde;
Qui, du creux de l'abîme élevant l'Univers,
En globes enflammés le lança dans les airs;
Qui de l'antique Nuit éclairciſſant les voiles,
Sema ſur leur azur l'or brillant des étoiles;
Qui du Soleil, enfin, allumant le flambeau,
S'annonça pour Monarque à ce monde nouveau.
Être Suprême! inſtruis mon âme qui s'égare.
Voici l'heure paiſible, où les yeux de l'avare
Veillent, appeſantis ſur de vains monceaux d'or;
Les miens s'ouvrent ſur toi, ſur toi, mon ſeul tréſor:
Ce n'eſt que dans ton ſein que je cherche un azyle.
Le ſilence eſt moins calme & la nuit moins tranquille:

La nuit couvre, à la fois, & mon âme & mes ſens.
De tes rayons divins que les feux renaiſſans
Percent le noir tiſſu de ces voiles funèbres :
Fai luire ta ſageſſe au milieu des ténèbres.
Je voudrois, rejettant le poids de mes chagrins,
M'arracher à moi-même, à mes affreux deſtins,
Dans la nuit de la mort enfoncer mes penſées.
Les ſcènes de la vie, à mes yeux retracées,
Sur mes propres malheurs calmeront mes eſprits.
D'utiles vérités vien remplir mes écrits :
Sois mon guide, condui mes pas vers la ſageſſe ;
De ſes liens ſacrés enchaîne ma foibleſſe :
Loin du mal, vers le bien pouſſe ma volonté.
Grand Dieu ! tu m'as puni ! tous tes coups ont porté :
J'ai bû le vaſe affreux, verſé dans ta colere ;
Son fiel eſt dévorant, mais qu'il ſoit ſalutaire !
L'heure ſonne ! on la compte, elle n'eſt déjà plus :
L'airain n'annonce, hélas ! que des momens perdus :
Son redoutable ſon m'épouvante, m'éveille ;
Et c'eſt la voix du Tems qui frappe mon oreille.
S'il ne m'abuſe point, le lugubre métal
De mon heure dernière a donné le ſignal :
C'eſt elle... Où retrouver tant d'heures écoulées ?
Vers leur ſource lointaine elles ſont refoulées :

Le ſeul effroi me reſte & l'eſpoir eſt banni.
Il faut mourir, finir... quand je n'ai rien fini.
Où vais-je ? Et quelle ſcène à mes yeux ſe déploye ?
Des bords du lit funèbre, où palpite ſa proye,
Aux lugubres clartés de ſon pâle flambeau,
L'impitoyable Mort me montre le tombeau.
Eternité profonde, Océan ſans rivage !
De ce terme fatal, c'eſt toi que j'enviſage.
Sur le fleuve du Tems, quoi ! c'eſt-là que je cours ?
L'éternité pour l'Homme ?... il vit ſi peu de jours !

Autant que ſon auteur, l'Homme eſt inconcevable :
De deux êtres divers mêlange invraiſemblable,
Son bizarre deſtin flotte indéterminé,
Vil & grand, pauvre & riche, infini, mais borné,
Rien par ſes vains tréſors, tout par ſes eſpérances,
De l'un & l'autre extrême il franchit les diſtances :
Il touche aux oppoſés, dont il eſt le milieu ;
Et l'Homme eſt la nuance entre l'Atôme & Dieu.
Noble & brillant anneau de la chaîne inégale,
Qui du néant à l'être embraſſe l'intervalle,
De l'Ange & de l'inſecte il partage le ſort.
Foible Immortel, bleſſé du glaive de la Mort,

Enfant de la pouſſiére, héritier de la gloire,
Un Ver... un Dieu... chez lui tout eſt contradictoire.
Qui peut s'interroger, s'obſerver ſans effroi ?
Je pâlis, je recule.... épouvanté de moi !
Dans ſes propres foyers ma penſée étrangére
Me parcourt tout entier, cherche un jour qui l'éclaire:
Au travers de mes ſens, mon âme veut ſe voir ;
Et l'Être intelligent ne peut me concevoir.
Oui, l'Homme eſt, pour lui-même, un effrayant myſtère :
Au ſein de la baſſeſſe, au ſein de la misère,
Son front s'élève au Ciel, de gloire environné :
Il eſt plus fier encor qu'il n'eſt infortuné.
Sur mes deſtins confus ma raiſon indéciſe
Flotte entre la terreur, la joye & la ſurpriſe :
Orgueilleux & ſouffrant, je m'admire & me plains ;
Et je crois & je doute, & j'eſpere & je crains.
Qui peut me conſerver, qui peut m'ôter la vie ?
Un jour, il faudra bien qu'elle me ſoit ravie ;
Mais auſſi, rien ne peut m'enchaîner au tombeau ;
L'âme y prend ſon eſſor vers un monde nouveau.

Non ; l'Immortalité n'eſt point une chimère ;
Sur ce grand intérêt la Nature m'éclaire.

Ce Ciel éblouiſſant, ce dôme lumineux
Laiſſe échapper vers moi, du centre de ſes feux,
Un rayon précurſeur de la gloire ſuprême:
Tout la peint à mes yeux, tout... le ſommeil lui-même.
Quand ce Dieu taciturne abandonne au repos
Mes ſens appeſantis ſous de mornes pavots,
Des fers de ſa priſon libre & débarraſſée,
Mon âme ſuit encor le vol de la penſée.
Sur un ſol fugitif formant des pas trompeurs,
Elle foule tantôt la verdure & les fleurs:
Tantôt triſte, penſive & s'enfonçant dans l'ombre,
Elle ſuit, effrayée, un bois lugubre & ſombre.
D'un rocher, quelquefois, elle roule ſoudain;
Ses bras enſanglantés l'y ſuſpendent en vain:
Elle retombe; un lac la reçoit dans ſa chûte:
Sa peur oppoſe à l'onde une pénible lutte,
Elle ſe débat, nage &, regagnant le bord,
Sur le roc eſcarpé gravit avec effort.
Dans la courſe des vents quelquefois entraînée,
Elle s'élance & croit planer, environnée
De ces ſilphes brillans, de ces eſprits divers,
Fantômes revêtus de la pourpre des airs:
Mais, ſoit que ſon erreur la conſole ou l'afflige,
De ſes ſonges confus le bizarre preſtige

Lui dit, que ſon inſtinct, ſon vol impérieux
L'élève vers ſa ſource, en l'élevant aux Cieux;
Qu'aux plaines de l'Ether développant ſon aîle,
Elle abandonne un corps appeſanti, loin d'elle;
Que ſon être eſt plus noble; & qu'elle ne ſort pas
De la vile pouſſiére éparſe ſous mes pas.
Ainſi l'ombre elle-même, à travers ſon nuage,
De l'Immortalité me préſente l'image:
Un jour pur, éternel, s'annonce dans la nuit.
Le ſilence me parle & le rêve m'inſtruit.
On ſe berce, en veillant, de ſonges plus funeſtes.
A la clarté du jour, ſous les voûtes céleſtes,
N'ai-je pas mille fois occupé mon réveil
De fantômes plus vains que les jeux du ſommeil?
Inſenſé! j'eſpérois, je voulois l'impoſſible:
Je cherchois dans l'orage, un calme incompatible.
Sur ce globe mouvant égarant mes deſirs,
Je croyois, dans leur fuite, arrêter les plaiſirs.
Quel brillant Univers habitoit ma jeuneſſe!
Comme il s'embelliſſoit au gré de mon yvreſſe!
A l'eſſain des Amours les Jeux entrelacés,
Des folâtres Plaiſirs les groupes diſperſés
De ce monde charmant ornoient les perſpectives;
Mon priſme y répandoit les couleurs les plus vives.

Ebloui de l'éclat de ces rians tableaux,
Tel que le Ver, captif ſous l'or de ſes réſeaux,
Qui de ſes propres nœuds s'embarraſſe & ſe lie,
Je m'entourois des fils tiſſus de ma folie;
J'épaiſſiſſois le voile étendu ſur mes yeux.
Aveuglé par mes mains, fuyant l'éclat des Cieux;
Du jour de ma raiſon redoutant la lumiére,
J'aimois à me rouler dans ma chaîne groſſiére.
Hélas! & de mes ſens j'idolâtrois l'erreur;
Satisfait & trompé, je goûtois mon bonheur,
Lorſque ſoudain j'entends ces timbres formidables,
Ces ſons retentiſſans en échos lamentables,
Ces cloches, qui ſans ceſſe, aux gouffres du tombeau,
Appellent des Humains le malheureux troupeau.
Je m'éveille & me vois, à mon heure ſuprême,
Livide & deſſéché, foible & mourant moi-même.
Plaiſirs, tréſors, grandeurs, tout s'eſt évanoui!
J'ai perdu l'Univers dont mon âme a joui.
Il ne lui reſte, hélas! de cet immenſe empire,
Qu'un Automate uſé que la Mort va détruire.
Oui; les fils qu'Arachné développe dans l'air,
Sont des cables peſans, ſont des chaînes de fer

Près de ces nœuds légers, dont l'étreinte nous lie
Un moment au bonheur, un moment à la vie.

Tranquillité des Cieux, toi ſeule aux Immortels
Donnes le vrai bonheur & les plaiſirs réels:
C'eſt-là qu'ils coulent purs de leur ſource ſacrée,
Rien n'arrête en ſon cours, leur égale durée:
Où le bonheur peut fuir, le bonheur n'eſt jamais.
Au ſéjour fortuné de l'éternelle paix
On ne voit point monter ces vapeurs vagabondes,
Qui des plaines de l'air deſcendant ſur les mondes,
Y verſent le malheur ou quelques biens ſuſpects.
Dans la malignité des plus ſombres aſpects,
Sur ce globe orageux l'influence des Aſtres
Jette ainſi ſes poiſons & d'éternels déſaſtres.
Quand la fatalité, moins cruelle en ſes jeux,
Fait ſortir, de ſon Urne, un haſard plus heureux,
Sa faveur éphémère eſt auſſitôt détruite.
Si d'immenſes débris le Tems ſéme ſa fuite,
Si de l'énorme faulx, que ſoulève ſon bras,
Il moiſſonne, en courant, les plus vaſtes Etats;
Chaque heure, de ſon glaive également armée,
Frappe les vains plaiſirs, dont notre âme eſt charmée.

Eh ! combien ſont flétris dans leur germe infecté !
Mon rapide bonheur fut à peine goûté :
Le monde le promet & jamais ne le donne :
La fortune le prête & toujours l'empoiſonne.
Le bonheur ſur la terre ! en quel tems ? en quels lieux ?
La réalité fuit... l'ombre abuſe nos yeux.
C'eſt la ſeule Vertu qui le goûte & l'épure :
Puiſé dans elle-même, elle ſeule en eſt ſûre.
La Vertu ne veut point d'un bonheur emprunté :
Ainſi que du Soleil s'écoule la clarté,
Sa joye indépendante émane de ſon être.
Ah ! que n'ai-je appris d'elle, à peſer, à connoître
Et mes plaiſirs ſi faux & mes biens ſi peu vrais !
Qu'elle eût, à ma vieilleſſe, épargné de regrets !
Implacable Tyran, dont le pouvoir ſe fonde
Sur la deſtruction des Empires du Monde ;
O Mort ! qui dois un jour, ſur le trône des airs,
Eteindre & dévorer l'aſtre de l'Univers ;
Replongè tout, barbare, au fond des noirs abîmes :
Les Mondes, leurs Soleils, ce ſont-là tes victimes ;
Mais, moi, puis-je être, hélas ! digne de ton courroux ?
Pourquoi ſur un atôme appeſantir tes coups ?
L'Aſtre des nuits à peine, en ſa courſe nocturne,
Eut arrondi trois fois ſon globe taciturne,

Que d'un trait de ta main, mon cœur déjà percé
S'en eſt ſenti, trois fois, mortellement bleſſé.
C'eſt en vain que le tems coule & change mes heures,
J'habite vainement de nouvelles demeures;
Je n'y retrouve point le plaiſir qui m'a fui:
Un divorce éternel me ſépare de lui.
De mes réflexions le poiſon me conſume:
Il s'aigrit ſur mon cœur abreuvé d'amertume.
Hélas! l'obſcurité, le ſilence des Nuits
Redouble encor l'horreur de mes profonds ennuis:
Je m'y ſens dévoré du feu de ma penſée.
Par elle, quelquefois, ma douleur careſſée,
Se flattant d'y revoir les biens que j'ai perdus,
La ſuit, dans les détours des tems qui ne ſont plus:
Mais là, d'un fer caché, ſa fureur m'aſſaſſine.
Pour ajouter encore aux maux qu'elle imagine,
De mes Plaiſirs paſſés l'inhumaine ſe ſert:
Aux lieux, qu'ils habitoient, je ne vois qu'un déſert,
Qu'une plage lugubre où voltigent des ombres.
Aux rayons expirans de quelques lueurs ſombres,
J'y vois de mon bonheur les vains débris épars:
Tous mes reſſouvenirs ſont armés de poignards,
Tous; & ces voluptés qui me furent ſi chères,
Mon faſte éblouiſſant, mes grandeurs paſſagères

A mes eſprits confus n'ont laiſſé que l'effroi.
Mais, quoi ? dois-je me plaindre & ne plaindre que moi?
Non, non ; mes triſtes yeux pleurent une infortune
Par-tout multipliée, à mille Êtres commune :
Le malheur fut toujours la loi de l'Univers.
Les Mortels, ſous des traits, ſous des poiſons divers,
En ont ſenti la pointe, ou bû la coupe amère ;
Ils ont tous hérité des douleurs de leur Mere :
Leur Mere, dans ſes flancs déchirés & meurtris,
Tranſmit ſa deſtinée à ſes malheureux fils.
Combien, autour de nous, mugiſſent de tempêtes !
Que d'écueils ſous nos pas, de fléaux ſur nos têtes !
Le glaive des Guerriers, le poignard des Tyrans,
Le feu de la diſcorde & celui des Volcans,
La peſte infectant l'air des poiſons qu'elle exhale,
Des prompts embrâſemens l'étincelle fatale,
La faim, la pâle faim, qui creuſe des tombeaux,
La miſère traînant ſes horribles lambeaux,
Le déſordre, le choc de la nature entière
Tourmentent des Mortels la pénible carrière.
Ici, privés du jour, à jamais renfermés
Sous de noirs ſouterrains, des ſpectres animés
S'enfoncent, à regret, dans une mine avare.
Là, ſur le ſein des Mers, un Deſpote barbare

A la rame peſante enchaîne ſes égaux,
Sans qu'un ordre plus doux ſuſpende leurs travaux :
De la vague orageuſe ils briſent la colère ;
Et le ſeul déſeſpoir eſt leur affreux ſalaire.
Ici, des malheureux, vieillis dans les combats,
Épuiſés, mutilés pour des Maîtres ingrats,
Vont, le long des pays défendus par leurs armes,
Mandier un pain noir qu'ils détrempent de larmes.
Là, d'éternels beſoins, d'incurables douleurs,
Dans un cruel accord uniſſans leurs fureurs,
A mille infortunés, preſſés par l'indigence,
Ne laiſſent qu'un cercueil pour derniere eſpérance.
Vois-tu, ſous ce parvis, cette foule de morts ?
Le ſein des Hôpitaux les rejette au dehors.
Entends-tu ces mourans, qui demandent leur place,
Et d'un lit douloureux ſollicitent la grace ?
Que d'hommes, mollement élevés & nourris,
Sur le ſeuil des Palais font entendre leurs cris !
L'humiliant refus repouſſe leur prière.
Riches voluptueux, courez ſous la chaumière ;
Et lorſque le plaiſir s'émouſſe ſur vos ſens,
Quand l'habitude éteint vos deſirs languiſſans ;
Volez reſpirer l'air de ces triſtes aſyles,
A la main, qui demande, ouvrez des mains faciles ;

Le ſpectacle touchant de tant de maux ſoufferts
Rendra vos goûts plus vifs & vos plaiſirs plus chers.
La ſenſibilité s'éveille dans les larmes :
Mais, la pitié pour vous auroit-elle des charmes ?
Non, barbares ! jamais elle n'émut vos cœurs ;
Jamais vos froides mains n'ont eſſuyé de pleurs !

Encor ſi, réſervé pour un juſte ſupplice,
Le trait de la douleur n'atteignoit que le vice ;
Mais de la vertu même il attaque les jours.
De la fatalité le malheur ſuit le cours :
Intempérant ou ſobre, innocent ou coupable,
On ne peut éviter un mal inévitable.
Fuit-on dans les déſerts ? le chagrin nous y ſuit :
La peur hâte la chûte & la prudence nuit.
Chaque pas que l'on fait loin des bords de la tombe
Nous entraîne vers elle ; & qui la fuit y tombe.
La félicité même, en couronnant nos vœux,
Ne nous donne jamais ce qu'elle offroit d'heureux.
La réalité trompe & détruit l'eſpérance :
Au vuide qu'on éprouve, on ſent leur différence.
Dans nos jours les plus beaux. que d'orages ſecrets !
La joye a ſes dégoûts, le plaiſir ſes regrets.

Envain de ſes faveurs la nature eſt prodigue :
De ſon cours le plus doux le calme nous fatigue.
L'amour a des fureurs, l'amitié des ſoupçons :
L'œil jaloux voit par-tout de lâches trahiſons.
Nul bien qui n'offre un doute, & nul mal qu'on ne croye:
Le cœur, le plus heureux, empoiſonne ſa joye.
Hélas ! ſans accidens que de calamités !
Sans guerre & ſans rivaux combien d'hoſtilités !
Eh ! qui peut des Mortels calculer les alarmes ?
Mes yeux, pour tant de maux, n'ont point aſſez de larmes.

Que d'horreurs ſur ce Globe & que d'affreux climats !
Que la fécondité s'étend peu ſous nos pas !
Pour quelques champs heureux, quelques vallons fertiles
Combien de ſol inculte & de plages ſtériles !
Là, le ſauvage aſpect des plus ſombres forêts ;
Ici, l'impur limon, la fange des marais :
Là, des ſables brûlans, ici des Mers glacées ;
Là, vers un Ciel obſcur des roches élancées.
Plus loin, dans les déſerts, des reptibles affreux,
Des monſtres, des poiſons, & la mort avec eux.
Ce tableau de la Terre eſt celui de la vie ;
Et l'Homme, en ce ſéjour, ſe croit digne d'envie !

Royaume miſérable, où tout bleſſe l'orgueil,
Où le trône s'écroule & fond dans un cercueil;
Où le plaiſir eſt froid, où la peine eſt cuiſante,
Où le chagrin dévore, où le repos tourmente;
Où de nos paſſions le reflux orageux
Emporte, loin de nous, & nos cœurs & nos vœux;
Où la mort, ſous nos pas, ouvrant ſes noirs abîmes,
Menace, à chaque inſtant, d'engloutir ſes victimes.
O Lune, aſtre inégal, triſte flambeau des nuits,
Ton globe eſt moins changeant que le globe où je ſuis:
Mais, que vois-je? il pâlit, il lance un jour horrible:
Témoin de mes malheurs, y ſerois-tu ſenſible?

Me plaindre!.. & le vieillard implore mon appui!
Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui!
Ah! volons; dans mes bras accueillons leur foibleſſe:
L'humanité me parle & pour eux m'intéreſſe.
La nature nous fit un cœur compatiſſant:
Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il reſſent,
Mérite que leur poids ſur lui s'appeſantiſſe;
Mais, des peines d'autrui partager le ſupplice,
Mais, les ſouffrir ſoi-même & leur donner des pleurs,
Cette pitié ſublime ennoblit nos douleurs.

Que dis-je ? On ſe conſole en pleurant ſur les autres :
Les maux que nous plaignons adouciſſent les nôtres.
O vous, vous, mes égaux, vous, malheureux Humains ;
Vous, qu'un deſtin ſemblable unit à mes deſtins,
Si, dans un cœur ſenſible, il eſt pour vous des charmes ;
Montrez moi vos douleurs & comptez ſur mes larmes !

Si l'Homme, d'un ſeul pas, entroit dans l'avenir,
Qu'il verroit de grandeurs au moment de finir !
Que de biens fugitifs ! que de chûtes prochaines !
Que l'on auroit pitié des fortunes humaines !
LORENZO, la fortune eſt prodigue pour toi :
En recevant ſes dons, tremble & pâlis d'effroi !
Son ſourire perfide annonce des diſgraces :
Ses trompeuſes faveurs ſont autant de menaces.
Ah ! crains de t'aſſoupir aux accens de ſa voix :
Crains l'or empoiſonné de la coupe où tu bois :
Veille, prudent Pilote, & n'attends pas l'orage :
Le calme le plus doux eſt voiſin du naufrage.
Croi-moi ; le Ciel t'éprouve & ne t'a rien donné :
Crains, dans un ſort heureux, un ſort infortuné.
Va, je ne me fais point une barbare joye
De diſſiper l'yvreſſe où ta raiſon ſe noye.

Tu le penſes peut-être; & l'orgueil de ton cœur
Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur:
Mais ta félicité n'a rien qui m'en impoſe.
Je vois le précipice où ta langueur repoſe:
Sur ſes bords émaillés mollement endormi,
Tu rêves des plaiſirs, dont frémit ton ami.
(Pardonne à ma pitié ce langage ſévère)
Sais-tu que le bonheur eſt un prêt uſuraire,
Que l'infortune, un jour, viendra dans ton Palais
Exiger durement le prix de ſes délais;
Que l'Homme heureux contracte & s'engage avec elle,
Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle;
Et que l'adverſité, s'armant de fouets vengeurs,
A nos plaiſirs paſſés meſure nos douleurs?
Ah! d'une folle joye évite l'imprudence;
Il faut, pour mieux jouir, borner la jouiſſance.
Dans des tranſports trop vifs le bonheur ſe détruit:
Le déſeſpoir nous reſte & l'illuſion fuit.
Tels que ces faux amis, dont la vaine tendreſſe,
Sans motif & ſans choix, perſécute ou careſſe;
Nos volages plaiſirs ſe tournent contre nous,
L'amertume ſuccède au nectar le plus doux.
Non; point de volupté que le tems ne corrompe:
LORENZO, je l'ai dit; crains le bonheur: il trompe.

Cher PHILANDRE, avec toi j'ai vû le mien périr:
Sous le ſouffle mortel de ton dernier ſoupir,
J'ai vû ſe diſſiper ce foible Météore:
J'ai perdu tous mes biens... ta tombe les dévore.
L'Univers, à mes yeux flétri, déſenchanté,
Ne m'offre plus l'éclat, qu'il t'avoit emprunté.
Ce charme qu'un ami répand ſur la Nature,
Ces Fantômes brillans, cette riche parure,
Tout ce qui me fut cher, tout s'eſt anéanti.
Vil rebut des Humains, ſous l'âge appeſanti,
Jetté dans un deſert & perdu dans le vuide,
J'arroſe de mes pleurs le ſol le plus aride.
Tout s'éteint, tout s'efface & l'Enchanteur eſt mort.
O misère de l'Homme! ô déplorable ſort!
Quoi! mon Ami n'eſt plus qu'une cendre glacée;
Sous un marbre lugubre, immobile & preſſée!
PHILANDRE, tu touchois au terme de tes vœux:
Tu prenois, vers la Gloire, un vol impétueux.
Jeune Triomphateur, des mains de l'Immortelle
Déjà tu recevois la palme la plus belle;
Tu montois ſur ſon char, d'un air calme & ſerein:
Mais un Monſtre perfide & caché dans ton ſein,
La Mort, l'affreuſe Mort, ſe gliſſant en ſilence,
Riant de tes projets, de ta folle eſpérance;

A l'heure du triomphe, au moment de l'orgueil,
Sous un froid Mauſolée enferma ton cercueil.

L'Homme ne prévoit rien, à peine il conjecture:
Sans guide & ſans lumière, il marche à l'aventure,
Ses vains preſſentimens ne ſont que des erreurs.
Combien de fois ſon rire expira dans les pleurs?
Hélas! que notre vue eſt foible & limitée!
Par un ſombre rideau toujours interceptée,
Au de-là du préſent elle ne va jamais:
Le moment qui doit ſuivre eſt ſous un voile épais;
Et l'aiguille du Tems, des heures entourée,
Ne nous donne à la fois qu'un point de leur durée:
On ne peut ni hâter, ni devancer leur cours.
Avant qu'elle ſe mêle au nombre de nos jours,
Le ſort veut que chaque heure & jure & lui réponde,
De garder ſes ſecrets dans une nuit profonde:
Hélas! & dans ce doute, où flotte l'avenir,
L'Eternité peut naître & le Tems peut finir!

De la fatalité telle eſt la Loi ſuprême;
Ce qui doit être un jour peut être à l'inſtant même:
A la Mort, au deſtin les momens ſont égaux;
La ſécurité trompe & tout eſpoir eſt faux.

De l'Homme, cependant, l'orgueilleuſe chimère
Nourrit du lendemain l'attente menſongère ;
Ce lendemain fatal le conduit au tombeau.
Lui-même de ſes jours croit tourner le fuſeau ;
Il en étend le fil, il en groſſit la trame.
Dans les illuſions de l'eſpoir qui l'enflamme,
Sur un ſable mobile il élève, il conſtruit :
Il projette le jour... il expire la nuit.
Ah ! PHILANDRE étoit loin de commander ſa tombe !

L'erreur la plus groſſiere, où l'Humanité tombe,
Eſt que, jeune ou vieillard, l'Homme ſoit convaincu
Qu'il commence de vivre, & qu'il n'a point vécu.
Il ſe croit, chaque jour, au jour qui l'a vû naître.
Au ſein de l'avenir il rejette ſon être ;
La ſageſſe l'attend dans un âge plus mur.
Tranquille, il applaudit à ce ſage futur ;
Et l'Homme du moment, plein de cette eſpérance,
D'un projet de vertu s'énorgueillit d'avance.
C'eſt ainſi que le Tems échappe de nos mains ;
Nous perdons des jours ſûrs pour des jours incertains.
Déjà dans ſon Été, l'Homme à peine ſoupçonne
L'imprudente conduite, où ſon goût l'abandonne.

D'un âge moins fougueux il prévoit la saiſon ;
Plus calme, il ſe promet d'écouter ſa raiſon :
Mais l'Automne s'écoule & rien ne s'exécute.
La peur le détermine au moment de ſa chûte ;
Dans l'Hyver de ſa vie il tente un foible effort :
L'habitude réſiſte... il balance... il eſt mort !

La Mort !... tout nous en offre & l'image & l'idée ;
Mais combien peu notre ame en eſt intimidée !
Près de nous porte-t-elle un coup inattendu ?
Il étonne, un moment, notre orgueil éperdu.
Quoique de nos Amis la foule diſparoiſſe,
Quoiqu'ils meurent du trait dont la pointe nous bleſſe ;
La cicatrice eſt prompte & ſe ferme ſoudain.
Sous un Ciel menaçant l'orage gronde en vain :
L'épouvante finit quand la foudre eſt éteinte ;
Et l'oubli du danger ſuit un inſtant de crainte.
Hélas ! on ſe rendort dans un calme nouveau !
La trace de la fléche & du vol de l'oiſeau
Dans le vague des airs eſt moins vîte effacée,
Que ne l'eſt de la Mort l'importune penſée.
Des antres du trépas les ſombres profondeurs
Ont à peine reçu les objets de nos pleurs ;

Que leur triſte mémoire y reſte enſevelie.

Philandre ! ah ! malheureux ! qui, moi ? que je t'oublie !
Mânes chers & ſacrés, ô mon Ami... jamais !
Rien, non; rien dans mon cœur n'effacera tes traits;
Ce cœur, plein d'amertume, eſt plein de ton idée.
Croi-moi; l'aube du jour fut-elle retardée,
Dans ſon cours le plus lent, la plus longue des nuits
Ne pourroit épuiſer l'excès de mes ennuis;
Et le cri matinal du Chantre de l'Aurore
Aux cris de ma douleur ſe mêleroit encore.

Déjà ſa voix perçante annonce le Soleil...
Pourquoi, fatal Oiſeau, preſſes-tu ton réveil ?
Ah ! les infortunés frémiſſent de t'entendre !
O toi, toi, dont le chant eſt un ſoupir ſi tendre,
PHILOMÈLE, pourſui tes accords douloureux !
Comme toi déchiré, comme toi malheureux,
Je me plais à gémir, à ſoupirer dans l'ombre :
Tous deux environnés du voile le plus ſombre,
Nous pouſſons nos regrets vers la voûte des Cieux.
La Nature, écoutant tes ſons harmonieux,
Semble de tes douleurs plaindre la violence;
Et les Aſtres émûs ſe roulent en ſilence.

Mais, hélas! à mes cris les Aſtres, l'Univers,
Tout eſt ſourd; & ma voix fatigue en vain les airs.
Cependant, PHILOMÈLE, autrefois le Génie
De tes plus doux accens ſurpaſſa l'harmonie:
Des Eſprits immortels, élevans leur eſſor,
Enfantérent des ſons, qui nous charment encor.
De ces Chantres fameux j'imite le délire:
Entre mes doigts glacés j'oſe prendre leur lyre;
Mais combien ma foibleſſe énerve ſes accords!
O vous, qui m'inſpirez vos ſublimes tranſports,
Audacieux *Milton*, & toi, divin *Homère*,
Vous chantiez entourés d'une ombre involontaire;
Moi, dans celle des nuits je m'enfonce par choix.
Embrâſé de vos feux, que n'ai-je votre voix!
POPE, le Dieu des Vers, l'Amour de ma Patrie,
Peignit l'Homme mourant ſous le poids de la vie;
Dans un plus noble eſſor je le chante immortel.
M'élançant de la Terre au ſéjour éternel,
J'abandonne ce Globe, arroſé de mes larmes;
Pour un Être ſouffrant peut-il avoir des charmes?
L'eſpoir du malheureux eſt l'Immortalité.
Dans le cercle du Tems loin de s'être arrêté,
Si POPE de ſon vol eût pourſuivi la trace
Et porté juſqu'au Ciel ſa généreuſe audace,

Au-devant de ſes pas, à ſes yeux ſatisfaits
L'Eternité brillante eût ouvert ſon Palais.
Moins timide que moi, franchiſſant la barrière,
Entraîné dans des flots d'azur & de lumière,
Il eût décrit l'Olympe où l'Homme eſt appellé ;
Conſolateur du Monde, il m'auroit conſolé.

SECONDE NUIT

D' YOUNG,

TRADUITE EN VERS FRANÇOIS.

AVERTISSEMENT.

JE m'étois engagé, à la ſollicitation de quelques Amis, à donner ſucceſſivement ſix des Nuits d'Young: d'autres Perſonnes, qui veulent bien s'intéreſſer également à moi, m'ont détourné de ce projet. Des ſentimens & des conſeils ſi contradictoires étoient appuyés de raiſons également déterminantes: il en eſt réſulté, dans mon eſprit, un équilibre que, peut-être, la fantaiſie a rompu plus que la réflexion. J'étois partagé entre le regret d'abandonner la ſuite d'un Eſſai autant applaudi que déſapprouvé & le danger de pourſuivre un genre de travail, auquel l'opinion attache peu de gloire, mais qui n'en préſente pas moins de difficulté. J'ai paſſé ſur cette derniere conſidération & le goût m'a déterminé.

Traduire eſt aujourd'hui une eſpece de deshonneur Littéraire: cependant, par une ſuite de l'inconſéquence du ſiécle, jamais les Traductions n'ont été plus multipliées. Les Ouvrages même qui ne portent pas ce ti-

tre, ne ſont, la plupart, que des Imitations déguiſées, que des Copies de Tableaux, dont on s'eſt contenté de déplacer les grouppes & de changer l'ordonnance. Il vaut mieux être Traducteur que Plagiaire : au moins l'un a-t-il ſur l'autre l'avantage de la bonne-foi. D'ailleurs, j'avois imaginé que les Traductions en Vers pouvoient avoir un mérite qui fût propre à leur Auteur. Je penſois qu'une verſification ſoignée devoit avoir une valeur indépendante de l'Original ; qu'il y avoit quelque talent, quelque goût à tranſmettre, dans notre Poëſie, les beautés d'une Langue dont le génie eſt entiérement oppoſé à celui de la nôtre. Mes prétentions ne vont point au-delà de cette foible gloire ; & c'eſt dans l'eſpérance de l'obtenir que j'ai pourſuivi l'exécution de mon projet.

*On a dit que mon coloris n'étoit point aſſez ſombre pour rendre les teintes lugubres du pinceau d'*Young. *Je donnai, il y a quelques années, une Tragédie, imitée de l'Anglois : alors j'eſſuyai le reproche contraire. La Nation n'étoit point encore accou-*

tumée au genre qu'elle ſemble préférer aujourd'hui ; & ma Piéce ne ſervit qu'à préparer le ſuccès des Ouvrages, qui depuis ont été accueillis, préciſément par ce qui balança la réuſſite de ma tentative. Au milieu de ces contrariétés, il eſt difficile qu'un Auteur convienne avec ſoi-même de ce qu'il doit ou ne doit pas faire : les dégoûts l'environnent, l'incertitude le refroidit. Le mieux, ſans doute, eſt qu'il s'abandonne à ſes propres impulſions & qu'il ſuive ſon goût : le mien m'a porté à imiter plutôt qu'à traduire un Auteur plein de Génie, mais ſouvent outré, ſouvent trop foible, alliant le ſublime & le trivial ; qu'il faut quelquefois reſſerrer, quelquefois étendre & toujours ennoblir. J'ai tâché de ramener l'affectation au naturel, l'abondance à la préciſion, la ſéchereſſe à l'intérêt & l'enflure à cette proportion juſte qui caractériſe la vérité. Young *eſt un de ces Eſprits rares, dont les défauts tiennent à la force & à l'impétuoſité d'imagination ; mais pourquoi faudroit-il reſpecter juſqu'à ſes défauts mêmes, & les conſacrer par une eſpéce d'idolâtrie ? Pourquoi ne ſeroit-il pas permis à un Traduc-*

teur de faire diſparoître ces taches, ces inégalités qui défigurent un Ouvrage eſtimable & font naître le dégoût à côté de l'admiration? S'il y a quelque mérite à traduire, ce ne peut être que celui de perfectionner, s'il eſt poſſible, ſon Original, de l'embellir, de ſe l'approprier, de lui donner un air National; & de naturaliſer, en quelque ſorte, cette production étrangere.

Voilà le but que je me ſuis propoſé. On verra dans cette nouvelle Traduction avec quelle liberté j'ai changé ce qui me ſembloit défectueux, ou du moins ce qui pouvoit effaroucher la délicateſſe du goût François. Ceux qui ſe ſont plaint de la maniere dont j'ai oſé adoucir les touches qui me paroiſſoient trop dures dans les Tableaux de la premiere Nuit, ſeront encore plus mécontens de moi dans celle-ci. J'ai crû que, dans un ſujet auſſi intéreſſant que celui de l'Amitié, il étoit plus à propos d'émouvoir & de pénétrer l'ame que d'étonner l'eſprit. J'ai employé un ſtyle plus naturel, une harmonie plus douce, une verſification moins faſtueuſe. J'ai préféré quelquefois le développement à la préci-

ſion : je n'ai pas craint même de m'abandonner à ma propre ſenſibilité & de quitter quelquefois mon modèle. Enfin, je croirai avoir rempli mon objet, ſi l'on dit de cette Nuit qu'elle a moins de brillant, mais plus d'intérêt que la premiere.

Il ſeroit impoſſible de donner la totalité de ces Nuits ſans fatiguer mes Lecteurs de répétitions qui, déjà ſenties dans la Proſe, ſeroient rebutantes & inſoutenables dans des Vers, quelque bienfaits qu'ils puſſent être : les mêmes idées ramènent néceſſairement les mêmes expreſſions. Il eſt encore plus difficile au Poëte qu'au Proſateur de varier celles-ci, parce que notre verſification ne les admet pas toutes indifféremment. Il en eſt qui détruiſent l'harmonie, d'autres qui dégradent le ſtyle & lui ôtent ſa nobleſſe. Ce n'eſt que par la plus grande correction, & par une délicateſſe ſcrupuleuſe, qu'on peut parvenir à écrire également & purement en Vers. J'ai employé tous mes ſoins pour approcher, s'il eſt poſſible, de cette élégance & de cette pureté. Je ne me flatte point d'y être parvenu : per-

ſonne n'eſt plus éloigné que moi de cette confiance, de cet amour-propre qui nous rendent toujours contens de nous-mêmes. Je ne retire du coup-d'œil, que je jette ſur mes foibles Productions, que le ſentiment de mon inſuffiſance; & je ne demande grace au Public qu'en faveur de mes efforts.

SECONDE NUIT
D' YOUNG.

L' AMITIÉ.

L'OISEAU qui, du ſommeil interrompant les heures,
Jette des cris aigus autour de nos demeures,
Qui, portant juſqu'à nous ſes rapides accens,
Réveille nos eſprits & ranime nos ſens;
Le Coq chante: ſa voix, dans les airs élancée,
Me rappelle à moi-même & me rend la penſée.
De l'Eternel ſur moi les regards ſont ouvers;
Il voit tout d'un coup-d'œil, l'atôme & l'Univers.
Qu'il me voit abattu!... Mes yeux s'appeſantiſſent:
Laiſſerai-je couler les pleurs qui les rempliſſent?
Sans le courage, hélas! que ſeroient les Mortels?
En cédant à ſes maux on les rend plus cruels.
Ignoré-je à quel prix le Ciel m'a donné l'être?
Je pleurois, au berceau, le jour qui m'a vû naître.
Le premier cri de l'Homme eſt un cri de douleur:
De mes obſcurs deſtins ſubiſſons la rigueur.
L'Eſclave vainement lutte contre ſa chaîne:
L'intrépide la porte & le lâche la traîne.

O toi, qui déployois aux yeux de ton Ami
La ſtoïque fierté d'un courage affermi;
Toi qui, dans le printems d'une aimable jeuneſſe,
Entremêlois aux fleurs les fruits de la ſageſſe,
Toi, toi, dont l'éloquence avec tant de candeur,
Epanchoit dans mon ſein les vertus de ton cœur;
Combien de fois, PHILANDRE, éclairés l'un par l'autre,
Avons-nous peſé l'Homme, & ſon ſort & le nôtre!
Nous cherchions l'équilibre & des maux & des biens.
Content d'approfondir d'utiles entretiens,
Notre goût dédaignoit tous ces ſujets frivoles
Que l'Art ſurcharge, envain, du faſte des paroles.
Le champ des Fictions par nous abandonné
Reſtoit à ces Auteurs d'un ſiècle efféminé;
Trop futiles Eſprits, dont le talent ſuprême
Eſt d'irriter un feu qui s'allume lui-même.
Lorſque, des Voluptés dangereux Orateurs,
De leur philtre brûlant ils infectoient les cœurs;
Quand, ſuivis de la foule aux boſquets d'Amathonte,
Des Fêtes de Vénus ils célébroient la honte;
Lorſqu'à leurs yeux, couverts d'un funeſte bandeau,
La raiſon méconnue éteignoit ſon flambeau;
PHILANDRE & moi, conduits par des clartés nouvelles,
Nous cherchions la vertu dans des routes plus belles.

L'Amitié

L'Amitié devançoit nos pas ; & les chemins
Étoient ſemés des fleurs qui tomboient de ſes mains.
Loin du cours turbulent des paſſions humaines,
A l'ombre des berceaux, ſur le bord des fontaines,
Dans le ſein du Bonheur, dans le ſein de la Paix,
Goûtans la volupté de deux cœurs ſatisfaits,
Abandonnans tous deux nos âmes attendries
A ce calme, où l'on ſuit de douces rêveries,
Il ſembloit que l'Été plus beau, plus pur encor,
Renouvellât, pour nous, les jours de l'Age d'Or.
Lorſque du ſombre Hyver l'haleine Hyperborée
Revenoit engourdir la Nature éplorée,
De ſages entretiens & de nobles débats
Charmoient, dans nos foyers, la ſaiſon des frimats.
Nous paſſions, ſous nos toits & ſous d'heureux ombrages,
Les Hyvers ſans ennui, les Étés ſans orages.
Ornement de ce Globe, ô fruit délicieux
Que nourrit l'influence & la faveur des Cieux ;
O Divine Amitié, dont la tige chérie
Enveloppe de fleurs les ronces de la vie ;
Toi, la Volupté pure & le ſouverain bien !
Le nectar de l'Abeille eſt moins doux que le tien.
Quand la Félicité, du ſéjour du Tonnerre,
Précipite ſon vol & regarde la Terre,

C'eſt toi que ſa préſence y vient favoriſer :
Sous tes ramcaux unis elle aime à repoſer.
C'eſt là qu'elle s'admire & jouit d'elle-même,
A l'aſpect des plaiſirs d'un couple heureux qui s'aime.
C'eſt-là qu'elle pénètre au ſein de deux Amis,
Dans des ſonges rians, auprès d'elle endormis.
Elle préfère au faſte, au tumulte du Monde,
De ces ſages Humains la retraite profonde :
L'Amitié ſolitaire y triomphe du ſort ;
Elle y fixe le Tems, y ſurvit à la Mort.
Le Tems ! la Mort ! tous deux m'ont enlevé PHILANDRE ;
Mais ſa cendre me reſte, & j'aime encor ſa cendre.
Elle émeut à la fois ma joye & ma pitié :
Une Tombe eſt pour moi l'Autel de l'Amitié.
C'eſt-là que je l'invoque & ſoupire après l'heure
Qui rejoindra mon être à l'Ami que je pleure.
Oui, Déeſſe ; à ton culte, à des ſoins ſi touchants
Je conſacre à jamais & ma lyre & mes chants.
Toi, dont l'ambition, dans la route commune,
Suit le char fugitif de l'ingrate Fortune,
Toi, Lorenzo, ſais-tu de quels biens plus réels
L'Amitié généreuſe enrichit les Mortels ?
Ce couple inſéparable, uni par la Nature,
Le Bonheur, la Sageſſe... un Ami les procure.

Sur ſa bouche éloquente on puiſe ſes tréſors.
Comme un plus doux ſommeil ſuit les travaux du corps ;
Dans un tendre commerce après s'être exercée,
L'âme, avec plus de fruit, médite ſa penſée :
L'eſprit ſe développe au feu des entretiens.
Le Miſantrope obſcur, ſans amis, ſans liens,
Qui promène à travers ſa froide ſolitude
D'un cœur déſoccupé la vague inquiétude,
N'ayant autour de lui que des fantômes vains,
Laiſſe errer, ſans objet, ſes eſprits incertains :
Il végète, il s'endort dans ſa morne exiſtence.
Au fond de la retraite & dans l'indifférence,
La penſée, au haſard, prend un aveugle eſſor :
Sans force, ſans chaleur, brute & ſauvage encor,
Elle parcourt ce vuide, imaginaire eſpace
Où la confuſion l'égare & l'embarraſſe :
Elle y roule éperdue, y bondit tout-à-tour,
Rampe, s'élève, tombe & périt ſans retour.
Mais, dans les entretiens, ſa fougue ralentie
Obéit à des loix & marche aſſujettie.
Dans une route aiſée, elle ſuit la raiſon,
S'arrête ſous le frein, vole ſous l'aiguillon.
Tel un jeune Courſier, ſous la main qui le dreſſe,
Mêle à ſes mouvemens la grace & la juſteſſe.

Les égards, les devoirs de la ſociété,
Et le deſir de plaire & la rivalité,
Tout prête aux entretiens l'intérêt le plus tendre.
Le cœur parle à l'eſprit & l'eſprit ſait l'entendre.
Du choc des ſentimens & des opinions,
La vérité jaillit & s'échappe en rayons;
Rayons multipliés qu'elle-même raſſemble
Au foyer de deux cœurs, qui la cherchent enſemble:
C'eſt-là qu'elle répand ſon éclat le plus pur.
Si, privé d'un Ami, loin d'un commerce sûr,
Tu ne peux au dehors déployer tes penſées,
Dans leur germe ſtérile elles meurent glacées.
L'Amitié les féconde au feu du ſentiment,
Leur donne la chaleur, l'âme & le mouvement:
Mais, lorſque dans ton ſein ſolitaires, captives,
Un ſilence orgueilleux les fait languir oiſives;
C'eſt un foible ſillon ſur la pouſſière empreint,
Un ſonge qui s'efface, un flambeau qui s'éteint.
Le Dieu qui de ſon ſouffle a créé la Parole,
S'il ſuffit de penſer, nous fit un don frivole.
Mais, non; ce ſon de voix, cet organe enchanteur,
Interprête éloquent de l'eſprit & du cœur,
Lorſqu'au fond du cerveau la raiſon l'a tracée,
Sur les lèvres de l'Homme achève la penſée.

Là, comme un or brillant, au creuſet épuré,
De la perfection elle atteint le dégré.
Cet Art ingénieux, l'Art charmant du langage
L'accommode à nos goûts, la plie à notre uſage;
Et ſi la vérité l'embellit de ſes traits,
Notre âme s'en ſaiſit & l'adopte à jamais.
La ſcience n'eſt rien dans l'ombre enſevelie:
En la communiquant, l'eſprit la multiplie.
Il en eſt du ſavoir, ainſi que des tréſors;
Stériles au dedans & féconds au dehors.
Eh! jouit-on des biens que l'on n'oſe répandre?
Donner, c'eſt acquérir; enſeigner, c'eſt apprendre.
Tel un arbre chargé de verdure & de fruit,
Plus riche par ſon luxe, & donne & reproduit.
Combien de vérités, qu'un ſilence funeſte
Étouffe ſous l'amas d'un ſavoir indigeſte,
Qu'au fond de la retraite un eſprit ſombre & dur
Abandonne aux langueurs de ſon repos obſcur;
Qui, par d'heureux débats au jour développées,
D'une utile lumiere auroient été frappées?
C'eſt ainſi que les flots, l'un par l'autre briſés,
S'épurent ſous le choc de deux vents oppoſés;
Que la Mer agitée en ſes grottes profondes
Pouſſe & rejette au loin l'écume de ſes ondes;

Tandis que le Marais, tranquille en ſes roſeaux,
Sur un ſol infecté laiſſe croupir ſes eaux.
Ah ! quittons de nos toîts l'aſyle ſolitaire !.
Courons ; que d'un Ami la raiſon nous éclaire :
Jettons-nous dans ſes bras ; cherchons-y le bonheur.
Que je plains le Mortel & farouche & rêveur
Qui, prenant pour vertu l'âpreté de ſa bile,
Loin des ſociétés s'empriſonne & s'exile !
La ſageſſe de l'Homme eſt l'art de vivre heureux.
Celle qui n'atteint pas ce terme de nos vœux,
Eſt plus folle, en effet, que ne l'eſt la folie :
Elle en a les travers, ſans l'aimable ſaillie :
Le fou de la Nature eſt moins infortuné
Qu'un fou dans ſes écarts triſtement raiſonné.
Le vrai Sage n'a point l'orgueil de la ſageſſe ;
Il eſt Homme & ſenſible ; un Ami l'intéreſſe.
La Nature elle-même éleva les Autels,
Où l'Amitié reçoit l'hommage des Mortels ;
A ce culte ſacré ſon inſtinct nous appelle.
La pente la plus douce & la plus naturelle,
Vers un cœur qui l'attire, entraîne notre cœur.
Qui ne cède au beſoin d'y verſer ſon bonheur ?
Le bonheur n'eſt goûté qu'autant qu'on le partage.
On le prête, on le donne, on jouit davantage.

Qu'un ingrat en lui-même oſe l'envelopper,
Du vuide de ſon âme il le ſent échapper:
Appauvri dans ſes mains, il l'en voit diſparoître:
On n'eſt point heureux ſeul, autant qu'on le peut être.
Je veux que mon Ami ſoit riche de mes biens,
Que ma félicité, mes plaiſirs ſoient les ſiens.
Eh! qui, ſans un Ami, peut ſe plaire à ſoi-même?
C'eſt par lui qu'on ſe plaît, & c'eſt dans lui qu'on s'aime:
Nous vivons de ſon âme, il reſpire par nous.
Quand le plaiſir s'arrête au fond d'un cœur jaloux,
C'eſt un feu ſans chaleur, étouffé ſous la cendre;
Mais s'il ſe communique & ſort pour ſe répandre,
Si, du cœur d'un Ami vers le mien reflété,
A ſon plus doux preſtige il joint la volupté;
C'eſt alors qu'il me brûle & redouble ſes flammes:
Ah! nous l'éprouvons tous; le bonheur veut deux âmes.
Mais combien d'un Ami le choix eſt dangereux!
Le plus vrai, le plus sûr eſt l'Ami vertueux.
Obſerve; & la raiſon te le fera connoître.
Loin de toi l'Amitié que le Vice a fait naître;
Dans ſes chaſtes plaiſirs, l'Amitié veut des Mœurs.
Alors qu'on l'abandonne à d'impures ardeurs,
L'âme ſe fond, s'écoule & bientôt ſe reſſerre;
Du feu des paſſions tel eſt le caractere:

Le cœur, qu'il amollit, reprend ſa dureté.
La Vertu ſeule émeut la Senſibilité;
Son charme la produit, ſon feu la renouvelle.
Qu'il eſt beau de s'unir & de s'aimer pour elle!
On l'aime, on la cultive, on la cherche à l'envi;
L'un par l'autre entraîné, l'un de l'autre ſuivi,
On court dans ſa carrière, on ſe hâte, on s'élance.
Noble émulation, heureuſe concurrence,
Le plus beau des préſens que l'Amitié nous fait,
Son lien le plus fort & ſon plus noble attrait!
Par elle, deux Amis, dans un élan ſublime,
Des plus hautes vertus vont atteindre la cîme:
Les Cieux ſont abbaiſſés ſous un vol auſſi prompt,
Aux céleſtes parvis tous deux entrent de front;
Et l'Immortalité, les recevant enſemble,
Éterniſe en ſon ſein le nœud qui les raſſemble.
Toi, qui de l'amitié recherches la faveur,
A ſes devoirs ſacrés accoutume ton cœur.
Sais-tu pourquoi les Grands l'éprouvent infidèle?
C'eſt que, par un orgueil humiliant pour elle,
Ils penſent qu'attentive à prévenir leurs vœux
Elle céde à l'appât d'un ſouris dédaigneux;
Que du faſte éblouie & par l'or abuſée,
Elle offre à leurs déſirs une victoire aiſée,

C'eſt que leur vanité, leur flegme indifférent
Reçoit, comme un tribut, l'hommage qu'on leur rend.
Pareils à ces Beautés, à ces froides Syrènes,
Qui ſous des nœuds de fleurs nous préſentent des chaînes;
De cent piéges cachés ils entourent nos pas,
Souples dans la conquête & conquérans ingrats.
Mais leur amorce eſt vaine & leurs dons ſont frivoles:
Oui; riches indigens, inſenſibles Idoles,
Au nombre de vos biens ſi notre amour eſt mis,
Votre calcul eſt faux: vous n'avez point d'Amis.
Eſt-ce au poids des tréſors que l'Amitié s'achète?
Dans quelle illuſion ce préjugé vous jette!
Sachez que de l'amour, l'amour ſeul eſt le prix.
On prodigue avec l'or l'inſulte & le mépris.
Fier Mortel! aime-moi, ſi tu veux que je t'aime:
Tu me veux pour Ami? ſois mon Ami toi-même:
Voilà notre traité, c'eſt celui de l'honneur;
Tu n'ès que mon égal & mon cœur vaut ton cœur.
Apprend que l'Amitié, ſi tes ſoins l'ont trouvée,
Eſt, par les mêmes ſoins, acquiſe & conſervée.
Une ombre, une vapeur obſcurcit ſes beaux jours,
Un ſouffle l'inquiète & la trouble en ſon cours:
Le ſoupçon l'avilit, la réſerve la bleſſe:
Sa ſenſibilité fait ſa délicateſſe.

Connoi donc le Mortel qui recevra ta foi:
Délibère avec lui, délibère avec toi.
Approfondis ſon être, examine, apprécie:
Crain l'éclat ſéduiſant de la ſuperficie.
Souvent un beau dehors eſt le maſque du cœur:
Sonde tous les replis, choiſis avec lenteur;
Mais, ton choix eſt-il fait? bannis l'inquiétude.
Non; plus de crainte alors & plus d'incertitude:
Que ta main ſerre en paix le nœud qu'elle a formé:
Sois tout à ton Ami, dès que tu l'as nommé.
Sans cette confiance aveugle, abandonnée,
Ton âme eſt-elle heureuſe & s'eſt-elle donnée?
Ah! ſi quelque péril ſuit tes nouveaux liens,
Qu'importe? il eſt payé par le plus grand des biens.
Non, non: le ſort des Rois ne pourroit me ſéduire.
Moi, j'envirois la pompe & l'éclat de leur cour?
Le cœur de mon Ami vaut lui ſeul un Empire;
Et, Monarque adoré, je regne par l'Amour!
Aux jours de mon bonheur, ainſi chantoit PHILANDRE:
Sa lyre, à mes côtés, rendoit un ſon plus tendre.
Combien de fois ma vue échauffa ſes eſprits!
De pampres & de fleurs couronné par les Ris,
Combien de fois vint-il, plein de joie & d'yvreſſe,
M'offrir dans nos feſtins la coupe enchantereſſe!

Ah! je croyois la boire à la table des Dieux!
Le front calme & les bras étendus vers les Cieux,
PHILANDRE, ton Ami prioit les deſtinées
De filer en or pur tes nombreuſes années.
Vains ſouhaits!.. Cependant, par tes mains préſenté,
Le nectar, dans mes ſens, portoit la volupté.
Ah! l'Amitié ſans doute eſt celui de la vie!
C'eſt toi qui le verſois dans mon âme ravie.
PHILANDRE, chaque jour il devenoit plus doux;
Trois luſtres écoulés l'avoient mûri pour nous.
Ce n'eſt que par le tems qu'il s'épure & fermente:
On ſe trompe aux douceurs d'une amitié naiſſante.
Depuis quinze ans... (Alors je ne les comptois pas)
Mon malheureux Ami m'enyvroit dans ſes bras.
Où retrouver jamais & qui pourra me rendre
Le naturel heureux, la vertu de PHILANDRE?
Son cœur vrai méconnut l'impoſture & le fard:
La bonté ſe peignoit dans ſon tendre regard:
Sa bouche, avec candeur, déployoit le ſourire.
Épanché près de moi dans un libre délire,
De toutes ſes vertus il venoit m'enflammer:
Il m'enorgueilliſſoit du bonheur de l'aimer.
Jouiſſance ſi chere & toujours regrettée,
Félicité céleſte, ô toi que j'ai goûtée!

C'en eſt fait, tes plaiſirs ſont à jamais perdus :
Tu n'es plus dans un Monde où PHILANDRE n'eſt plus.
PHILANDRE ! ſi mon âme au déſeſpoir ouverte,
Avec trop d'amertume a reſſenti ta perte ;
Voi le vuide où je ſuis & pardonne au malheur :
L'égarement, l'excès convient à ma douleur.
Il eſt mort !... Ce mot ſeul accable & décourage :
Je l'aimois, je le pleure & l'aime davantage.
Non ; je ne l'ai connu qu'au bord de ſon tombeau :
C'eſt, en prenant ſon vol vers un Monde nouveau,
Que ſon âme, & de gloire & d'éclat entourée,
Dans toute ſa nobleſſe à mes yeux s'eſt montrée.
Image encor préſente à mes ſens abattus !
Je ne voyois plus l'Homme & voyois ſes vertus.
Ah ! s'il m'avoit laiſſé le feu de ſon génie,
Avec quelle chaleur, avec quelle énergie
Je le peindrois frappé d'un coup inattendu,
Dans les bras de la Mort ſans foibleſſe étendu,
Tranquille ſur l'arrêt que ce Monſtre exécute,
De ſon Être détruit ennobliſſant la chûte !
Tel eſt le Sage ; il meurt comme un beau jour s'éteint.
Ce tableau conſolant, nul Mortel ne l'a peint :
Nul n'a repréſenté, d'une touche hardie,
L'honnête Homme exhalant le ſouffle de ſa vie.

L'Art eſt foible & borné dans nos timides mains ;
C'eſt à ces purs Eſprits, protecteurs des Humains,
Miniſtres immortels du Dieu qui les anime,
De peindre à nos regards ce ſpectacle ſublime.
Ils l'ont vû ; l'Homme juſte expire ſous leurs yeux.
Les palmes à la main, triomphans, glorieux,
Ils entourent le lit de la Vertu mourante :
A ce poſte d'honneur ils reſtent dans l'attente :
Ils contemplent ce corps qui, prêt à s'aſſoupir,
Va s'éteindre à jamais dans un dernier ſoupir.
Mais moi, triſte Mortel, qui n'ai que ma tendreſſe,
Puis-je à cette hauteur élever ma foibleſſe ?
Ah ! cependant, faut-il qu'en un honteux oubli
L'éclat du plus beau nom périſſe enſeveli ?
Ciel ! au fond de mon cœur quel cri ſe fait entendre ?
Ce cri, ce cri touchant, c'eſt la voix de PHILANDRE :
Lui-même dans mes mains vient mettre les crayons :
Lui-même les conduit... il ordonne... eſſayons.
Dieux ! comment ſoutenir ces images funèbres ?
Environné ſoudain d'effroyables ténèbres,
Je crois, ſaiſi de crainte & frémiſſant d'horreur,
D'une obſcure forêt traverſer l'épaiſſeur ;
Ou, d'un vieux édifice obſervant les décombres,
Sous ſa voûte lugubre errer parmi les ombres,

Ou, par de noirs ſentiers chez les Morts deſcendu,
Dans mille affreux détours embarraſſé, perdu,
Marchant à la lueur des lampes funéraires,
Parcourir ces caveaux, ces tombes ſolitaires,
Ces vaſtes ſouterrains muets, inhabités,
Où les Rois, ſans grandeur, ceſſent d'être flattés.
Raffermiſſons mon âme!... achevons ce que j'oſe.
Voici le Sanctuaire où PHILANDRE repoſe:
Plein d'un ſombre reſpect, j'entre... ô trouble!... ô terreur!
Que vois-je?... un lit de mort!... non; le lit de l'honneur.
Lâche & trop foible Ami, revien de ta ſurpriſe:
Un ſouffle a détruit l'Homme; un Dieu l'immortaliſe.
Regarde! le vaincu va recevoir le prix.
Vous, profanes, fuyez ces auguſtes lambris;
Fuyez! vos pas impurs ſouilleroient cet aſyle.
L'enceinte où la vertu, recueillie & tranquille,
Va conſommer ſes jours, ſes deſtins glorieux,
Eſt un Temple ſacré, qui s'ouvre ſur les Cieux.
Ici la vérité, triomphante & vengée,
Des ombres du menſonge eſt, enfin, dégagée;
Hors de ſon enveloppe, ici le cœur eſt nû;
Ici le maſque tombe & le fourbe eſt connu.
Déchiré par le tems, le voile ſe ſépare;
Sur les bords du Tombeau, la Vertu ſe déclare;

La modeſte Vertu ſort de l'obſcurité.
Les Héros de la Gloire & de la Vanité,
Au moment de franchir ce pénible paſſage,
Empruntent de l'orgueil un reſte de courage :
Mais en vain ; déjà morte avant le coup mortel,
La Victime palpite & tremble ſur l'Autel.
A ces lâches terreurs la Vertu ſeule échappe ;
Son Héros s'aggrandit ſous la main qui le frappe :
Il ſouffre ; mais l'horreur des maux les plus affreux
Laiſſe encor ſur ſon front des traits majeſtueux.
Avec quelle rigueur la Mort traita PHILANDRE !
Comme au Midi de l'âge elle vint le ſurprendre !
Je le vois, dans ſa fleur, tout-à-coup deſſéché,
Aux objets les plus chers ſans retour arraché,
L'âme ouverte aux regrets, fermée à l'eſpérance,
Dénouant le tiſſu de ſa foible exiſtence ;
Dévoré, conſumé, ſon Être ſe diſſout.
Le glaive eſt dans mon cœur, la douleur eſt par-tout :
Nul relâche ; les maux s'accumulent, ſe preſſent ;
Les reſſorts ſont briſés, les organes s'affaiſſent.
Dieux ! que vois-je ?... la peur qui ſuit l'épuiſement !
L'Homme qui s'épouvante à ſon dernier moment !
Un abîme inconnu qui ſoudain ſe découvre !
Un Soleil qui s'efface ! une Tombe qui s'ouvre !

Une voix éteinte... un... ô Mort !... ô déſeſpoir !
Ah ! comment l'exprimer ? comment le concevoir ?
Un ſoupir... C'en eſt fait ! l'âme fuit & s'élance ;
Soupir affreux, ſuivi d'un éternel ſilence !
Ce ſacrifice horrible, effrayant... je l'ai vû.
PHILANDRE ! mon Ami !... Malheureux, que dis-tu ?
Ces terreurs de la Mort, ces regrets de la vie,
Ces tourmens redoublés que l'effroi multiplie,
Tous ces maux, où ſont-ils ? que ſont-ils devenus ?
Tu parlois d'un Mortel ; PHILANDRE ne l'eſt plus !
La douleur n'a dompté que la foible Nature ;
Sur ce front pâliſſant, que la mort défigure,
Quels rayons ſe mêloient aux ombres du trépas !
Quel calme dans le choc de ces affreux combats !
Inacceſſible au trouble & ſûr de la victoire,
PHILANDRE anticipoit ſon triomphe & ſa gloire.
Qu'importe qu'à ſes yeux la terre offre un tombeau ?
Il eſt né pour le Ciel, le Ciel fut ſon berceau.
Dans les bras de la Mort, l'Éternel le couronne :
De la Divinité la ſplendeur l'environne.
Eſt-ce-là ce roſeau par l'orage abattu ?
PHILANDRE nous laiſſoit, nous léguoit ſa vertu.
En quittant ce cœur pur, elle quittoit ſon Temple :
D'un courage tranquille il nous donnoit l'exemple.

Qu'il

Qu'il tint à l'Amitié des diſcours conſolans!
O! comme, autour de lui, nos cœurs étoient brûlans!
Immobiles, ſurpris & rangés en ſilence,
Pénétrés de ſes maux, frappés de ſa conſtance,
Nos eſprits admiroient, nos yeux verſoient des pleurs.
Hélas! nous confondions la joye & les douleurs!
Je ne ſais quel plaiſir adouciſſoit nos larmes!
PHILANDRE, à la Mort même, avoit prêté des charmes.
Elle vient, il la voit, c'eſt elle!... c'eſt la Mort!..
Grand, mais d'une grandeur ſans faſte & ſans effort,
Victime volontaire, il rend à la Nature
Ce qu'il a reçu d'elle, une âme noble & pure;
Et, ſorti d'un combat qui le mène au repos,
Content de ſes deſtins, il expire en Héros.
A l'heure où le Soleil, plus rapide en ſa fuite,
Penché vers l'horiſon, tombe & ſe précipite;
A cette heure incertaine, où la Nuit qui deſcend,
Comme un voile léger, ſe déploye & s'étend,
Pendant que les vallons, déjà triſtes & ſombres,
Se couvrent de roſée, & de vapeurs & d'ombres,
Sur la cîme des Monts, au faîte d'une Tour
On voit encor briller les derniers feux du jour:
Ainſi lorſque la Mort, au milieu des ténèbres
S'apprête à conſommer ſes myſtères funèbres;

Tandis que le Vulgaire, au trouble abandonné,
Dans le deuil & les pleurs baiſſe un front conſterné,
PHILANDRE éblouiſſant de gloire & de lumière,
Plus calme, plus tranquille au bout de ſa carrière,
Maître de ſon courage & maître de ſon ſort,
S'élevoit au-deſſus des ombres de la Mort.
Sur ſon auguſte front l'Eſpérance étincelle :
Il trouve dans ſa chûte une grandeur nouvelle ;
Et, s'élançant au ſein de la Divinité,
Vole en triomphateur à l'Immortalité.

LE TEMPLE DE GNIDE.

PRÉFACE.

Le *Temple de Gnide* eſt du petit nombre de ces Ouvrages charmans que le Public relit toujours avec un nouveau plaiſir. La haute réputation de ſon Auteur & la multiplicité des éditions en conſacrent le mérite & le ſuccès. Ne me ſerois-je point rendu coupable d'une eſpèce de ſacrilége, en oſant toucher à cette production d'un Homme, dont le génie honore notre ſiécle ? Le projet d'ajoûter à ſes beautés les graces de la verſification ne paroîtra-t-il pas une témérité inexcuſable ? D'ailleurs, cette entrepriſe audacieuſe n'étoit-elle pas au-deſſus de la foibleſſe de mes talens ? Je ne me ſuis point diſſimulé ces objections. Je ne me ſuis point aveuglé, non plus, ſur le peu de gloire à recueillir d'un travail auſſi facile, en apparence, que celui d'orner de rimes une proſe déja poétique. J'ai apprécié ce travail, ſans m'exagérer ſa valeur; & le jugement de nos Ariſtarques n'aura point à détromper mon amour-propre.

Par quel motif me ſuis-je donc déterminé à verſifier le *Temple de Gnide* ? Oſerai-je le dire ? Je n'ai eu en vûe que mon amuſement & ma ſeule ſatis-

faction. C'eſt toujours avec regret, avec une ſorte d'impatience que je lis en proſe des Ouvrages où les idées, les expreſſions & les images de la Poéſie ſont accumulées : j'éprouve alors le ſentiment que fait naître l'aſpect d'un excellent tableau, dont la toile ne préſente encore que l'eſquiſſe. On admire la diſtribution des grouppes, le contraſte & l'enſemble des parties, la pureté du trait, l'exactitude du deſſin, la richeſſe & le génie de la compoſition : mais on déſire l'effet & le coloris. Combien ne doit-on pas regretter que l'Auteur du Télémaque ait peu cultivé l'Art de notre verſification ? Si M. *de Fénelon*, dont l'imagination étoit ſi féconde & ſi brillante, eût été gêné dans le choix de ſes détails, & ſurtout de ſes réflexions, par la difficulté de les embellir du langage Poétique, combien ſon ouvrage eût acquis de perfection, & de quel Poëme il eût enrichi notre littérature ! La France qui, à d'autres égards, a tant d'avantages ſur le reſte de l'Europe, auroit encore celui d'avoir, elle ſeule, deux Poëmes héroïques de la plus grande célèbrité. La Grèce ne nous a laiſſé que l'Iliade : l'Odiſſée n'eſt qu'une continuation foible du même ſujet, & l'amas des événemens romaneſques

y défigure la majeſté de l'Épopée. L'ancienne Rome n'a produit que l'Énéïde : en effet, la Pharſale n'a point de rang à côté de ce chef-d'œuvre du génie & de la raiſon. L'Italie moderne, quel que ſoit le mérite du *Dante*, de l'*Arioſte* & de leurs Imitateurs, ne peut s'énorgueillir que de la Jéruſalem délivrée. L'Angleterre n'a que le Paradis perdu : *Milton*, par une ſuite ſinguliere de ſa conformité avec le Poéte Grec, ſommeilla dans ſon Paradis reconquis, & ſon génie y dégénéra de lui-même. Enfin, le Portugal n'a que la Luſiade; & ſi le Télémaque étoit écrit en Vers, nous aurions le juſte orgueil de poſſéder la Henriade & le Télémaque.

Si quelqu'Auteur avoit aſſez de talent, & étoit aſſez déſintéreſſé, ſur la gloire perſonnelle, pour tenter de donner à ce dernier Ouvrage le ſeul mérite qui lui manque, combien de préjugés s'élèveroient contre lui ! Eût-il perfectionné ſon modèle, l'eût-il même ſurpaſſé, il ſeroit encore loin de la réputation dont jouit le Traducteur le plus médiocre d'un Écrivain, ſoit ancien, ſoit étranger. Cependant faudroit-il moins de talent pour réuſſir dans ce genre de traduction que dans les autres ? Je ne le penſe

pas. Le mérite commun d'entendre une langue morte ou vivante, ne peut être compté pour quelque choſe ; dans un ſiécle où les langues de l'Europe ſont ſi aiſément appriſes, & dans lequel, pour ſe faciliter l'intelligence des Auteurs de l'antiquité, on a tant de Commentaires & de Traductions déja faites. Les Traducteurs n'ont qu'un mérite qui leur appartienne, celui de la convenance & de la pureté du ſtyle : conſéquemment, celui qui traduiroit en beaux Vers le Télémaque ou tel autre Ouvrage National, ſuſceptible de cette parure, devroit être placé au même rang que le Traducteur le moins imparfait de l'un des deux Poëmes que les anciens nous ont laiſſés.

Mais, tout ce qui préſente de la ſingularité & ſemble faire innovation, dans l'empire intolérant des Lettres, excite, au premier coup d'œil & ſans autre examen, le cri d'une révolte générale. L'activité inquiète de la Critique s'oppoſe à toute tentative, à toute excurſion hors des lignes tracées par l'uſage. On m'objectera, contre la traduction du *Temple de Gnide*, la nouveauté & la bizarrerie de cette entrepriſe. Envain je rappellerai que Thomas *Cor-*

ueille a mis en vers une Comédie de *Molière*, & que cette Traduction heureuſe a pris au Théâtre la place de ſon modèle : en vain je voudrai m'appuyer d'un exemple plus récent encore, & citer le Roman de Pſyché du célèbre *Lafontaine*, verſifié depuis peu par M. l'Abbé *Aubert* : ces deux autorités ſeront une foible défenſe pour moi; & j'ai toujours à craindre de ne pas trouver grâce auprès des Juges ſévères de nos productions.

Après cette diſcuſſion, j'appréhende que l'on ne me ſoupçonne, ou d'attacher beaucoup d'importance à l'Ouvrage que je publie, ou de vouloir preſſentir le goût de mes Lecteurs ſur le projet ſecretement formé de quelque Traduction nouvelle du même genre : mais on ſe tromperoit. On m'a reproché tant de fois d'avoir traduit, quoique je n'aye jamais qu'imité, que j'ai renoncé à cette ſorte d'occupation : je me bornerai à donner, dans une édition que l'on prépare de mes Œuvres, quelques morceaux qui, de même que le *Temple de Gnide*, ſont depuis long-tems dans mon porte-feuille. J'étois ſi loin de croire quelque valeur à cet Ouvrage, que, depuis dix ans, les plus fortes ſollicitations

n'ont pû me déterminer à le mettre au jour : je me contentois d'en faire quelques lectures dans les Sociétés : ces jouiſſances ſecrettes, mais peu orageuſes, ſuffiſoient à mon amour-propre. Enfin, une circonſtance imprévue a tiré mon Manuſcrit du myſtère où je le renfermois.

J'appris, au commencement de l'année derniere, que M. *Léonard*, déjà connu par un volume agréable de Pieces fugitives & d'imitations des Poétes Allemands, mettoit auſſi en vers le *Temple de Gnide*. Je ſentis le déſagrément & tout le danger d'une pareille concurrence ; & je pris mes meſures pour paroître avant cette nouvelle Traduction. Je hâtai l'impreſſion de mon Ouvrage qui fut bientôt finie : j'en emportai quelques exemplaires à la Campagne ; & mon Libraire m'aſſura que la vente en ſeroit prochaine : mais, profitant de mon abſence, il s'occupa du ſoin d'embellir ſon Edition du faſte des gravûres, & ſe laiſſa prévenir par M. *Léonard*. Alors, de ſon propre mouvement, il remit à ce moment-ci la publicité de ma Traduction. Je ne m'appeſantis ſur ces faits, que pour débuſer les perſonnes qui m'accuſeroient d'avoir attendu l'Ouvrage de M. *Léo-*

nard, ſoit pour profiter des lumieres qu'il pourroit me donner, ſoit pour me décider d'après l'opinion que l'on en prendroit. Je ſens que le Public s'intéreſſera peu à ces détails auſſi inutiles qu'indifférens pour lui : mais j'en dois compte à M. *Léonard* lui-même. La maniere honnête, & trop flatteuſe pour moi, dont il s'excuſe d'une rivalité qu'il étoit loin d'affecter, exige que je ne laiſſe à ſes yeux aucun nuage ſur mes propres procèdés. Je lui avois rendu toute la juſtice qu'il mérite longtems avant d'avoir lû ſa Préface : il trouvera, chez mon Libraire, un Avertiſſement imprimé, qui devoit être à la tête de cette Edition, où la preuve de mon eſtime pour ſes talens étoit d'avance établie & conſacrée.

Je ne connois point M. *Léonard* ; mais, d'après les couleurs dont il m'a été peint, j'étois bien ſûr que la jalouſie, ſuite commune de la rivalité, n'élèveroit entre nous aucun de ces démêlés indécens, dont la malignité s'amuſe, & qui deshonorent les Lettres aux yeux de la plus ſaine partie du Public. Cependant les Critiques pouvoient favoriſer

l'un aux dépens de l'autre, & prendre parti avec la chaleur qui leur eſt ordinaire : c'eſt ce déſagrément que je redoutois, ou pour M. *Léonard*, ou pour moi. Heureuſement la maniere différente dont nous avons imité le même modèle, ne laiſſe aucun point de comparaiſon entre nos deux Ouvrages. Sans m'aſſervir à des règles étroites, j'ai cependant ſuivi l'original dans ſa marche. J'ai reſtraint ma liberté à y mêler quelques idées qui me ſont ſurvenues par analogie : j'en ai abandonné la préciſion, lorſqu'elle étoit incompatible avec l'harmonie des Vers. M. *Léonard*, plus libre que moi, a retranché une grande partie des Deſcriptions & des Epiſodes : il a rapproché, reſſerré l'action de ce Poëme, qui en a peu, & réduit le tout à la moitié de ſon étendue. Moi, au contraire, par inſuffiſance peut-être, & dans le déſeſpoir d'atteindre au laconiſme de l'original ; j'ai développé ce qui n'y eſt qu'indiqué. Toutes les tranſitions y ſont bruſques & peu ménagées ; c'étoit la maniere de M. de *Monteſquieu*. Cet Eſprit vaſte, qui d'un coup-d'œil embraſſoit toute la ſuite de ſes idées, franchiſſoit les

intermédiaires. Il négligeoit les détails qui pouvoient retarder ſa marche, & laiſſoit à l'intelligence de ſes Lecteurs le ſoin d'y ſuppléer. Mais j'ai crû que, dans un Ouvrage du genre érotique & de pur agrément, il falloit, ſur-tout, une chaîne dont les anneaux fuſſent aiſés à ſuivre, & de la clarté dans le deſſin. D'après ce ſentiment, qne je crois fondé lur le goût, j'ai plus marqué le fil des liaiſons, j'ai déterminé ce qui me ſembloit trop vague ou trop peu prononcé; & j'ai jetté quelques lumières dans les teintes qui me paroiſſoient trop obſcures. C'eſt ſur ce plan, diamétralement oppoſé à celui de M. *Léonard*, que j'ai fait ma Traduction. Le Public pourra donner la préférence à l'une des deux méthodes, ſans que l'autre ſoit entiérement déſapprouvée; parce que l'une & l'autre ont à la fois leurs avantages & leurs inconvéniens.

Pour n'examiner ici que ce que la mienne peut avoir de défectueux, je ne doute point que l'on ne me faſſe un crime de n'avoir pû, dans des Vers, égaler la préciſion de la Proſe. En effet, il ſemble que la meſure étroite & l'encadrement de notre

verſification donnent plus de facilité pour reſſerrer les idées ; mais cette opinion, que l'on généraliſe trop, n'eſt vraye que dans des cas particuliers. Il eſt certain qu'une penſée, une maxime, & ce que, dans le ſtyle du jour, nous appellons un *trait*, ſe renferment avec encore plus de préciſion dans les pieds d'un Vers que dans des lignes de proſe ; mais ce laconiſme qui convient dans des genres de Poéſie tels que l'Epigramme, le Madrigal, l'Ode Anacréontique, les Epitres familieres, & généralement les Piéces fugitives ; ce laconiſme, dis-je, ſeroit inſoutenable dans une ſuite de Vers un peu étendue, & cette affectation y dégénèreroit en ſéchereſſe. Nos bons Poëtes, ceux qui ont manié avec le plus de ſuccès notre langue ingrate & peu ſonore ; ceux qui, par l'arrangement & la combinaiſon des mots, en ont ſû tirer le plus d'harmonie ; ceux enfin qui ont mieux connu le mécaniſme de notre Langue Poétique, ont ſur-tout évité le ſtyle ſententieux & découſu. Leur verſification, toujours fondue, douce, périodique & nombreuſe, enchaîne les idées les unes dans les autres ; & les faiſant marcher dans un

ordre inégal & varié, épargne à l'oreille la monotonie d'une cadence, faſtidieuſe par l'uniformité de ſes chûtes. Tel ſeroit l'inconvénient où je ſerois tombé, ſi j'avois imité ſcrupuleuſement le ſtyle trop précis & quelquefois un peu ſec de M. *de Monteſquieu*. Il n'eſt point d'harmonie ſans nombre & ſans un certain luxe d'expreſſion. Le coloris naît auſſi de la pompe & de la richeſſe des mots; bien entendu que le goût fait le choix des ornemens, & que la ſageſſe les diſtribue. Le Poëte qui n'ambitionneroit que le mérite de la préciſion, feroit néceſſairement des vers ſans grace & ſans mélodie.

Tels ſont les principes qui m'ont guidé en écrivant cet Ouvrage: mais leur application paroîtra-t-elle heureuſe? L'incertitude où j'ai flotté long-tems, ſur le choix du ſtyle, me laiſſe le doute d'avoir bien choiſi. Ce choix étoit arbitraire, & par-là même haſardeux. Le fond du Poëme eſt certainement du genre ſimple & paſtoral: mais il eſt relevé par des détails ſi nobles, ſi brillans & ſi riches, que ſa ſimplicité diſparoît ſous la pompe des ornemens. J'oſerai dire davantage: dans les morceaux où le génie

de M. *de Monteſquieu* s'eſt plus rapproché du naturel, on entrevoit toujours la touche forte & caractériſée d'un Homme ſupérieur à ſon ſujet. C'eſt *le Pouſſin* peignant un payſage ; *le Pouſſin* qui, par un trait ſublime, plaça un Tombeau au milieu des campagnes fortunées de l'Arcadie. M. *de Monteſquieu* mêle ainſi les tableaux les plus ſombres avec les deſcriptions les plus riantes. Après le récit enchanteur des amours d'*Ariſtée*, il peint à grands traits l'antre de la Jalouſie & les agitations convulſives des malheureux qu'elle empoiſonne. Quel contraſte ! lui ſeul a fixé mon indéciſion. J'ai ſenti qu'ayant à rendre, par intervalles, des idées de cette énergie, je n'aurois que des diſparates & point d'unité dans mon ſtyle, ſi j'en employois un trop ſimple pour rendre les idées qui tiennent de plus près à la nature du ſujet. J'ai donc cherché les nuances & les paſſages les plus doux d'une teinte à l'autre. Je me ſuis occupé de l'effet général, & du ſoin de faire réſulter l'accord des diſſonances mêmes : c'eſt pour cela que j'ai adopté le grand Vers. Ce vers, conſacré au langage noble & ſoutenu, fait

ſait auſſi ſe concilier avec les graces, & prendre un air de molleſſe & de ſimplicité, lorſque la ſituation l'exige. Ai-je réuſſi ? je ne m'en flatte point, je ne le prétends point ; je rends compte de mes efforts. Je connois trop l'étendue & la difficulté de l'Art des Vers, pour ne pas ſoupçonner dans les miens beaucoup de négligences & d'imperfections. Auſſitôt que le diſcernement & la juſteſſe d'une Critique éclairée me les auront fait connoître, je les corrigerai : mais je ne me diſculperai point de celles qui me ſeront mal-à-propos imputées. Bien convaincu qu'en matiere de goût on ne perſuade point à l'Eſprit ce qui échappe au ſentiment, je laiſſerai à mes Cenſeurs leur opinion. Il eſt rare, d'ailleurs, qu'ils donnent l'exemple de la docilité qu'ils exigent. Quant à la critique de mauvaiſe foi, dont le deſſein caché eſt de nuire, comme elle a une logique artificieuſe, dont les ſubtilités éterniſent les diſputes, & que l'évidence des meilleurs raiſonnemens ne déconcerte point ; la ſeule reſſource de l'Ecrivain qu'elle perſécute, eſt dans l'indifférence & le mépris. Un peu de faveur populaire & l'eſtime des véritables Gens de Lettres, des Gens de

Lettres ſans cabale, conſolent bien-tôt de ces dégoûts paſſagers. Revenons au *Temple de Gnide*. Je prie les perſonnes qui remarqueront les endroits où je me ſuis écarté du ſtyle de l'Original, de conſidérer que, le traduiſant en Vers, j'ai eu ſouvent beſoin de le colorier & de ſubſtituer des images aux expreſſions ſimples de la Proſe.

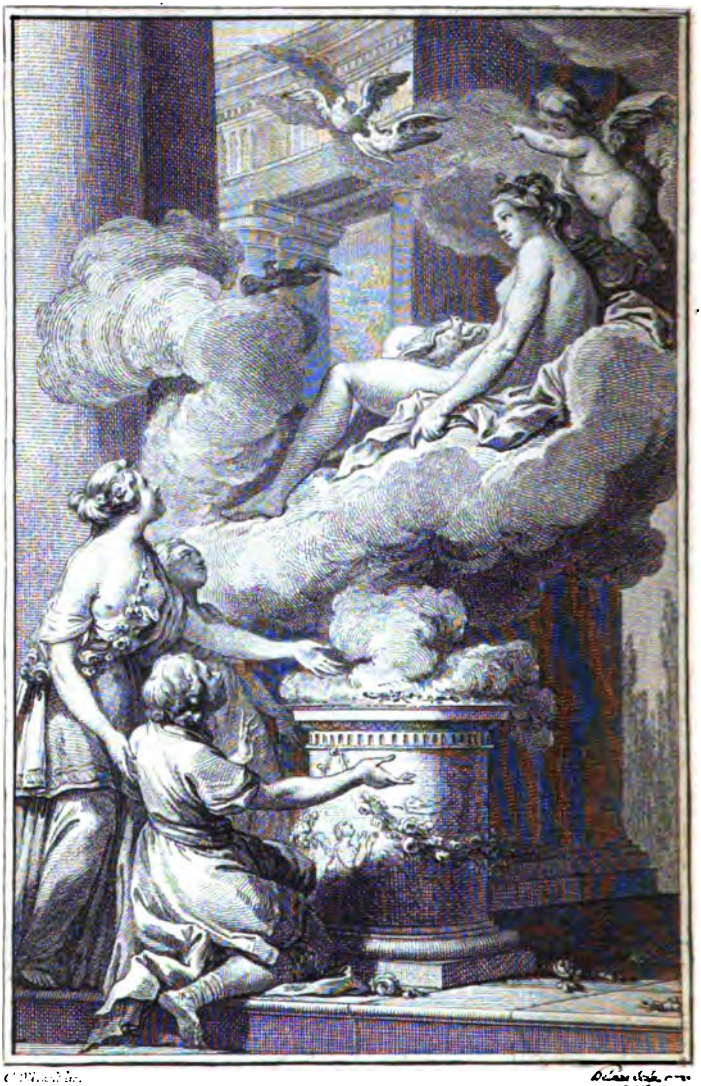
J'ai encore à juſtifier un changement que j'ai oſé faire dans le dénouement du Poëme. M. *de Monteſquieu*, qui, en développant les maximes du culte le plus agréable à Vénus, établit *qu'on céde ſans remords, quand il eſt vrai qu'on aime;* qui, dans le cours de ſon Ouvrage, ſemble annoncer l'union & le bonheur des deux Amans auxquels il intéreſſe avec tant d'art; M. *de Monteſquieu*, dis-je, après avoir conduit ces deux Perſonnages dans un boſquet qu'il peint des plus ſéduiſantes couleurs de la volupté, finit cette ſcène ſi vive, par le triomphe de la vertu & le déſeſpoir de la paſſion: j'avoue que je n'ai pû pouſſer le ſcrupule juſqu'à cet excès de réſerve. Après avoir décrit avec chaleur, d'après mon modèle, les combats de l'amour qui attaque &

de la pudeur qui réſiſte, je n'ai pas craint d'indiquer rapidement, dans un ſens contraire à celui de M. *de Monteſquieu*, la victoire de l'un & la défaite de l'autre. Si la délicateſſe de quelques Lecteurs s'en effarouche, je leur en demande ici pardon : j'ai crû que c'étoit là l'unique & le vrai dénouement du Poëme.

Mais me pardonnera-t-on de m'être abandonné à quelques réflexions, à quelques remarques critiques ſur mon modèle ? Les Eſprits juſtes & bien intentionnés ne m'imputeront point le ridicule projet de le dépriſer, pour élever au-deſſus de lui la Traduction que j'en ai faite. Obligé de la publier, j'ai dû l'accompagner du détail des motifs qui m'ont déterminé aux changemens que l'on y trouvera. En un mot, je donne ſans prétention ce que j'ai fait ſans prétention. Je me croirai trop heureux ſi j'obtiens, de l'impartialité, le foible éloge d'avoir rendu, dans mes Vers, quelques-unes des beautés & des graces de la Proſe.

Si je n'ai répandu dans cette Préface que des louanges générales ſur M. *de Monteſquieu*, c'eſt que

j'ai imaginé qu'un Panégyrique direct de ce grand Homme ne pouvoit être placé convenablement qu'à la tête de l'immortel Ouvrage de l'*Eſprit des Loix* ou des *Lettres Perſanes*. Le *Temple de Gnide* échappa à ſa plume : ce fut un jeu, un amuſement pour elle ; & je crois qu'il y auroit une ſorte de ridicule à louer l'Eſprit d'un Homme de Génie.



Cet aspect bienfaisant renouvellé sans ceſſe,
Accoutume la vue aux traits de la Déeſſe,

Chant I

LE TEMPLE DE GNIDE.

CHANT PREMIER.

GNIDE plaît à Vénus ; & Vénus la préfère
Aux Temples d'Amathonte, aux Boſquets de Cythère.
Elle ne quitte point le céleſte ſéjour,
Sans voler vers ces lieux, ſi chers à ſon amour.
Quand ſon char y deſcend des voûtes azurées,
Le Peuple adorateur de ces belles contrées
N'éprouve point l'effroi ſombre & religieux
Qu'inſpire à l'Univers la préſence des Dieux :
Cet aſpect bienfaiſant, renouvellé ſans ceſſe,
Accoutume la vue aux traits de la Déeſſe.
D'une foule indiſcrete évitant le concours,
Si Vénus d'un nuage emprunte le ſecours,
Alors les doux parfums, répandus autour d'elle,
Aux Gnidiens charmés annoncent l'Immortelle.

GNIDE élève ſes murs dans des champs fortunés,
Des épis de Cérès en tout tems couronnés.
Là, de nombreux Troupeaux, ſur des rives fleuries,
Foulent l'émail naiſſant des riantes prairies:
Les Dieux verſent par-tout les tréſors de leur main,
Le Soleil, dans un Ciel toujours calme & ſerein,
Tempérant les rayons de ſa flamme éthérée,
N'y flétrit point l'éclat dont la Terre eſt parée.
L'Oiſeau, dès le matin, ſous les feuillages verds,
D'accords harmonieux fait retentir les airs:
L'Onde entre les roſeaux murmure & s'y promène,
Flore de ſon Amant y parfume l'haleine;
Et les cœurs, pénétrés de ce ſouffle amoureux,
D'une volupté pure y reſpirent les feux.
ON découvre, non loin des remparts de la Ville,
Du Palais de Vénus l'élégant periſtile.
L'Artiſan de Lemnos poſa ſes fondemens.
Vulcain craignoit Vénus & ſes reſſentimens:
Vulcain, pour réparer la ſurpriſe cruelle
Dont rougit autrefois la Déeſſe infidèle,
Lui bâtit ce Palais; Époux humilié,
Trop heureux qu'à ce prix l'affront fût oublié!
O GRACES, dont la main conduiſit cet Ouvrage,
Sans doute, c'eſt à vous d'en retracer l'image!

Pour rendre tout l'éclat de ce brillant ſéjour,
Il faut, ou vos crayons, ou les traits de l'Amour.
Parmi tant de beautés, comment les peindre toutes?
Sur cent colonnes d'or quand j'appuîrois les voûtes,
Quand je ferois briller, ſous ces vaſtes lambris,
L'éclair des Diamans & le feu des Rubis;
Quand mes prodigues mains y répandroient encore
Les Perles, les Saphirs du berceau de l'Aurore,
Quand l'Opale & l'Azur s'uniroient incruſtés;
J'en peindrois la richeſſe & non pas les beautés.
D'AGRÉABLES Jardins l'enceinte eſt embellie:
Une Roſe y renaît d'une Roſe cueillie.
Là Flore, là Pomone uniſſent leurs faveurs,
Le fruit, ſur les rameaux, ſe couronne de fleurs.
Lorſque, dans ces Jardins, l'aimable Cythérée
De cent jeunes Beautés ſe promène entourée,
On voit, pendant les Jeux & ſous leurs pas légers,
Se courber, un inſtant, les tréſors des vergers;
Mais, par l'enchantement d'un pouvoir qu'on ignore,
Les arbuſtes foulés s'y relèvent encore.
LA, repoſe Vénus, loin du trouble & du bruit.
Sous l'ombre des berceaux la volupté la ſuit:
Son ſourire applaudit aux Bergères de Gnide;
A leur danſe naïve elle-même préſide.

Vénus ſe plaît à voir, ſur leurs fronts ſatisfaits,
De leurs cœurs ingénus l'innocence & la paix.
Compagne de leurs Jeux, elle adoucit pour elles
De ſes regards divins les vives étincelles.
Nymphes, de votre ſort le Ciel même eſt jaloux;
Vénus eſt votre égale & folâtre avec vous.
UNE vaſte prairie, où ſourit la Nature,
Etend, non loin de-là, ſes tapis de verdure.
Ici l'heureux Berger, couché parmi les fleurs,
Auprès de ſa Bergere aſſortit leurs couleurs.
Incertain dans ſon choix, il balance; mais celle
Que choiſit ſon Amante eſt toujours la plus belle,
Ses parfums ſont plus doux, ſon émail eſt plus frais;
Et la main qui la cueille ajoûte à ſes attraits.
LE Céphée, en ces lieux, de ſon Urne profonde
Épanche lentement le criſtal de ſon onde:
Il ſerpente, s'amuſe à prolonger ſon cours;
Et ſon lit tortueux ſe joue en cent détours.
Le Dieu, parmi les joncs qui couronnent ſes rives,
Embarraſſe les pas des Nymphes fugitives:
L'Amant les ſuit, les preſſe; & leur orgueil ſoumis
Donne, enfin, le baiſer que leur bouche a promis.
LE Fleuve, à cet aſpect, enchaîné dans ſa courſe,
Ne ſçait s'il doit couler ou monter vers ſa ſource;

Par un charme ſecret ſes flots ſont ſuſpendus,
Le flot qui fuit s'arrête au flot qui ne fuit plus.
Mais, quel trouble, s'il voit, près de ſon onde pure,
Une jeune Beauté dépouiller ſa parure,
Quitter des vêtemens, des voiles trop diſcrets
Et venir dans ſes eaux rafraîchir ſes attraits!
Il frémit, il s'agite; & la vague enflammée
Autour de tant d'appas roule plus animée:
Pour les poſſéder tous, pour mieux les embraſſer,
Pour atteindre à ce ſein qu'il voudroit careſſer,
Il ſoulève ſes flots, s'élance; & plus rapide
Il entraîne avec lui la Bergere timide.
Ses Compagnes alors frappent l'air de leurs cris;
Mais, tout fier du fardeau dont ſon cœur eſt épris,
Le fleuve la ſoutient, doucement la promène,
Sur le dos argenté de ſa liquide plaine.
Enfin, déſeſpéré d'abandonner ce poids,
Ce poids qu'il abandonne & reprend mille fois,
Il va la dépoſer, ſur ſes rives fleuries,
Dans les bras careſſans des Nymphes attendries.
PLUS loin, croît un Boſquet de Myrtes enlacés.
Les timides Amans, nouvellement bleſſés,
Viennent s'y confier leurs ſoupirs & leurs peines.
Ils ſuivent, au hazard, des routes incertaines:

L'Amour conduit leurs pas aux lieux les plus ſecrets,
S'amuſe de leur trouble & les égare exprès.
UNE épaiſſe forêt, non loin de ce boccage,
Fait expirer le jour ſous ſon antique ombrage.
Jamais l'ardent Midi n'en perça les rameaux :
On s'y croit enfoncé dans la nuit des Tombeaux.
Des Chênes & des Pins les orgueilleuſes têtes
Vont, juſques dans la nue, affronter les Tempêtes.
Là, les cœurs ſont ſaiſis de crainte & de reſpect :
On croiroit, à l'horreur de cet auguſte aſpect,
Au ſilence impoſant de ces retraites ſombres,
Que les Dieux, avant l'Homme, en habitoient les ombres.
AU ſortir de ce bois redoutable & ſacré,
Quand l'œil, des feux du jour, eſt enfin éclairé,
On découvre, au ſommet d'une hauteur voiſine,
Le Temple de Vénus & ſa pompe divine.
La Nature y grava tous les vœux des Mortels.
CE fut dans ce lieu ſaint, au pied de ces Autels,
Que Vènus (& Vénus chaque jour en ſoupire)
Pour la premiere fois vit le fils de Cynire.
L'Amour bleſſa ſon cœur du trait empoiſonné :
Ce cœur brûle en ſecret, de ſon trouble étonné.
» Quoi ! s'écrioit Vénus, c'eſt un Mortel que j'aime !
» Quoi ! j'ai pû m'oublier & m'avilir moi-même !

» O Gnide, éteins l'encens : mes honneurs ſont finis :
» Tu n'as plus déſormais d'autre Dieu qu'*Adonis*. «
Ce fut-là que, piqué d'un défi téméraire,
Son orgueil conſulta les Enfans de Cythère.
Le Berger Phrygien portera-t-il ſes yeux
Sur des charmes ſecrets, enviés par les Dieux ?
On le veut ; & déjà ſa robe eſt détachée,
Sous l'or de ſes cheveux ſa ceinture eſt cachée :
Les Graces, les Amours parfument ſon beau ſein.
Sur ſon char d'émeraude elle monte ſoudain :
Il s'élève, emporté par l'Oiſeau du Méandre.
Au vallon de l'Ida Pâris le voit deſcendre :
Vers Pallas, vers Junon tour-à-tour entraîné,
Son choix, douteux encor, flotte indéterminé ;
Mais, au riant aſpect de leur belle rivale,
Sa main laiſſe pancher la balance inégale.
Tu triomphes, Vénus ! Pâris ſur tes attraits
Fixe, enfin, des regards qui ne ſont plus diſtraits.
Si tu ne dois la Pomme à ſa bouche timide,
Elle échappe à ſes mains ; & ſon trouble décide.
Ce fut-là que l'Amour environné des Ris,
Tranquille & voltigeant ſous les riches lambris,
Vit paroître *Pſiché* conduite par ſa Mere :
L'Amour n'aima jamais... L'Amour aime & veut plaire,

Des feux dont il nous brûle, il ſe ſent conſumé,
Sur ſon Arc, ſur ſes Traits il languit déſarmé :
» C'eſt donc ainſi, dit-il, c'eſt ainſi que je bleſſe! «
Il tombe ſur le ſein de ſa jeune Maitreſſe
Et s'écrie, aux tranſports qui viennent le ſaiſir,
» Oui, je ſuis... Oui, l'Amour eſt le Dieu du Plaiſir!

LORSQUE du Temple auguſte on franchit le portique,
Un charme inexprimable au cœur ſe communique,
On s'enyvre de l'air qu'on reſpire en ces lieux :
Il ſemble qu'on ait bû dans la coupe des Dieux.

TOUT ce que la Nature étale de richeſſe,
L'élégance de l'Art, ſon éclat, ſa nobleſſe
Ont fait de ce beau Temple un Olympe nouveau :
La toile y prend une âme & vit ſous le pinceau.
Une ſavante main, (la main d'un Dieu ſans doute)
Voulut peindre elle-même & décorer la voûte.

ICI, Vénus s'élève & ſort du fond des Mers.
Que ſes charmes naiſſans étonnent l'Univers!
Cythérée, au milieu de la troupe céleſte,
Oſe à peine entr'ouvrir un œil doux & modeſte :
Sur les Lys de ſon ſein ſes cheveux ſont épars ;
Et ſa pudeur naïve enchante les regards.

PLUS loin, ſont ſes amours avec le Dieu terrible,
L'impitoyable Dieu qu'elle a rendu ſenſible.

Là, d'un fier coloris, Mars eſt repréſenté
Pouſſant dans les combats ſon char enſanglanté.
Son front cruel & ſombre annonce le carnage:
La Mort, l'affreuſe Mort, l'épouvante, la rage
Précédent ſes courſiers écumans & fougueux.
Sur ſon Caſque de fer un Dragon tortueux,
Semble vomir au loin la flamme & la fumée:
Au tour du Dieu ſanglant vole la Renommée.
Sa déteſtable ſœur, Bellone à ſes côtés
Marche, s'élance, court à pas précipités;
Et, ſecouant les feux de ſa torche infernale,
De ſon barbare frere eſt la digne rivale.
Tous deux d'un vain Laurier ſe diſputent l'honneur:
Bellone a plus de rage & Mars plus de valeur.
Ici, le Dieu, couché ſur des touffes de Roſes,
Préſente aux doux baiſers ſes lèvres demi-cloſes;
Dans les bras de Vénus, Mars repoſe enchaîné,
De Myrtes amoureux ſon front eſt couronné,
Il languit, il ſoupire; & la vue incertaine
A quelques traits divins le reconnoît à peine.
La Déeſſe triomphe, en voyant les Plaiſirs
De ſon farouche Amant captiver les deſirs.
Sa bouche lui ſourit & ſa main le careſſe:
Leurs tranſports répétés ſe confondent ſans ceſſe,

Et leur regard troublé, dans ces momens heureux,
Ne voit pas les Amours qui folâtrent près d'eux.
De la Déeſſe, enfin, l'Hymen involontaire
Eſt peint, dans tout ſon faſte, aux murs du Sanctuaire.
On y voit tous les Dieux étaler leur ſplendeur :
Vulcain paroît moins ſombre, & n'eſt pas moins rêveur.
Vénus, d'un œil mourant que le jour importune,
Regarde, avec froideur, l'allégreſſe commune :
Elle marche à l'Autel, d'un pas foible, incertain ;
Elle offre à ſon époux négligemment ſa main ;
Et, parmi les apprêts de ce triſte hyménée,
Vers les Grâces en pleurs ſa vue eſt détournée.
La ſuperbe Junon, dans un autre tableau,
De ce fatal hymen allume le flambeau ;
Elle donne aux Epoux la coupe révérée.
Une éternelle foi par Vénus eſt jurée :
Vulcain croit au ſerment, & l'Olympe en ſourit.
Plus loin le Dieu, bleſſé d'un refus qui l'aigrit,
Entraîne, impatient, l'Epouſe déſolée :
On la voit loin de lui s'enfuir échevelée.
Si ces charmes divins pouvoient être inconnus,
Si quelqu'autre Beauté reſſembloit à Vénus ;
On croiroit voir la Nymphe interdite & confuſe
Que Pluton vint ſurprendre aux bords de l'Aréthuſe.

ENFIN, le Dieu l'emporte & la preſſe en ſes bras:
Tout l'Olympe, en tumulte, accompagne leurs pas.
Près du lit nuptial, Vénus eſpère encore
Échapper à l'ardeur de l'Époux qu'elle abhorre:
Elle combat, réſiſte; & dans ce trouble heureux,
De ſon voile agité ſe relâchent les nœuds.
Il flotte dans les airs & le tiſſu s'entr'ouvre,
Sa gorge demi-nue échappe & ſe découvre:
Mais plus prompt à couvrir qu'à baiſer ce beau ſein,
L'Époux le cache alors ſous ſa jalouſe main.
VÉNUS tombe à regret ſur la couche ſacrée
Que l'Hymen, d'un air froid, pour elle a préparée.
Sur ce Lit malheureux, loin de ſemer des fleurs,
On voit l'Amour plaintif l'arroſer de ſes pleurs.
D'un feu ſombre & jaloux l'œil de Mars étincelle.
Cythérée eſt alors ſi touchante & ſi belle,
Que les Dieux attendris plaignent ſon embarras:
Les Déeſſes, plus loin, s'en amuſent tout bas.
Enfin d'un pied léger fuit la troupe céleſte...
Vulcain, quel doux moment! Vénus, qu'il eſt funeſte!
Du contour des rideaux l'Époux enveloppé
Se croit heureux ſans doute... Il eſt déjà trompé.
VÉNUS ſe plaît à voir la pompe de ſon Temple:
Sa beauté ſatisfaite, en riant, s'y contemple.

Elle-même en fixa le culte & les honneurs ;
Elle y brûle l'encens, elle y jette les fleurs :
Et dans ce lieu ſacré, dont elle eſt la Deeſſe,
Vénus remplit encor les devoirs de Prêtreſſe.
L'HOMMAGE qu'en cent lieux lui rendent les Mortels,
Loin de les honorer, avilit ſes Autels.
Là, ſous l'éclat trompeur de leurs molles parures,
Les Filles des Cités, dans des Fêtes impures,
Courent à la Fortune immoler leurs attraits,
Et ſe font une dot du fruit de leurs forfaits.
Ici, l'Épouſe apporte au pied du Sanctuaire
Le prix, l'infâme prix de ſon lâche adultère.
Là, s'unit à la ſœur le frere inceſtueux :
Ici, dans l'indécence & le bruit de leurs Jeux,
Des Prêtres, entourés d'un chœur de Courtiſanes,
Vont offrir à Vénus des guirlandes profanes.
Enfin, il eſt un Temple où des Hommes flétris,
Monſtres efféminés que pourſuit le mépris,
De la Nature en eux dégradent la nobleſſe.
Là, leur difformité conſacre à la Déeſſe,
Et le ſexe détruit qu'ils perdent ſans eſpoir,
Et le ſexe emprunté qu'ils affectent d'avoir.
CYTHÉRÉE a voulu que l'heureuſe Doride
Eût un culte plus pur dans le Temple de Gnide.

Là,

Là, le feu de l'Amour tient lieu du feu ſacré :
Là, l'hommage eſt rendu, quand on a ſoupiré.
Là, conduit par l'eſpoir, chaque Amant vient ſe rendre ;
On n'exige de lui que l'offre d'un cœur tendre.
Vénus reçoit les vœux à l'Amante adreſſés ;
Vénus n'eſt point jalouſe : on aime & c'eſt aſſez.
C'eſt adorer Vénus qu'adorer une Belle ;
Et la Beauté lui ſemble auſſi divine qu'elle.

Les Amans, enchaînés d'un lien immortel,
De la Fidélité vont embraſſer l'Autel :
Et l'on voit ſoupirer, aux pieds de la Déeſſe,
Ceux qui n'ont pû fléchir l'orgueil de leur Maitreſſe.
La flatteuſe Eſpérance adoucit leurs tourmens :
Un beau jour, tôt ou tard, luit pour les vrais Amans.
Vénus en nœuds de fleurs aime à changer leurs chaînes ;
Et leur félicité ſe meſure à leurs peines.

La, de la jalouſie on peut ſentir les traits ;
Mais le cœur la dévore & n'en parle jamais.
Ainſi qu'il faut des Dieux révérer l'injuſtice,
On doit de ſon Amante adorer le caprice.

Dans Gnide, on met au rang des divines faveurs
Les tranſports de l'amour, & même ſes fureurs ;
Trop heureux d'éprouver cette invincible flamme,
Ce tumulte ſecret, ces orages de l'âme,

Tendres égaremens mieux ſentis que connus !
Moins le cœur eſt à ſoi, plus il eſt à Vénus.
TOUT Mortel ſans amour, aux yeux de Cythérée,
N'oſe ſe préſenter dans l'enceinte ſacrée.
Au portique du Temple à peine il eſt admis :
Il vient s'y proſterner en eſclave ſoumis ;
Il cherche des déſirs, il ſe cherche lui-même :
Sa liberté lui péſe, il veut des fers... Il aime !
Il aime, il vit, il voit l'éclat d'un nouveau jour ;
Il allume ſon âme au flambeau de l'Amour.
INSTRUITES par Vénus, les Bergères de Gnide
De la ſimple innocence ont le maintien timide.
Leur front eſt coloré d'une aimable pudeur ;
Mais à la modeſtie uniſſant la candeur,
Elles ne cachent point une flamme ſincère,
Et ſe vantent d'aimer, en rougiſſant de plaire.
TRANQUILLE à leurs genoux, l'Amant reſpectueux
Attend, ſans le hâter, le moment d'être heureux.
Ce moment eſt fixé par l'Amante elle-même :
On cède ſans remords, quand il eſt vrai qu'on aime ;
Mais ſe rendre ſans choix, mais céder ſans déſir,
C'eſt profaner l'amour & ſouiller le plaiſir.
AU front des Gnidiens l'Amour met ſa Couronne ;
Il épure toujours le bonheur qu'il leur donne.

Qu'une Amante trahie éprouve les froideurs
D'un infidèle Amant qui rebute ſes pleurs ;
D'un trait plus ſalutaire elle eſt ſoudain frappée :
Dans les eaux du Léthé la pointe en eſt trempée.
Si l'Amour, aux Autels, voit un couple nouveau,
Il prend tout à la fois ſon Arc & ſon flambeau ;
Il lance tous ſes traits, il épuiſe ſes flammes.
Lorſque de deux Amans s'aſſoupiſſent les âmes,
Quand leur ardeur n'a plus qu'un éclat incertain ;
Il l'a fait ou mourir ou renaître ſoudain.
Il épargne à leurs cœurs ces triſtes intervalles,
Et ces retours ſi froids & ces langueurs fatales ;
Étincelles d'un feu prêt à ſe conſumer.
Ou l'on aime à l'excès, ou l'on ceſſe d'aimer.
La, toujours careſſant pour des Peuples fidèles,
L'Amour ne s'arme point de ſes flêches cruelles,
De ces traits, dont jadis ſon aveugle fureur
Des Filles de Minos empoiſonna le cœur ;
Traits mortels qui, mêlés & d'amour & de haîne,
Signalent le pouvoir de ſa main ſouveraine !
Quand cet enfant terrible en aiguiſe le fer,
Tout tremble... C'eſt la foudre aux mains de Jupiter.
Vénus, lorſque l'Amour a fait une bleſſure,
L'enveloppe des plis de ſa belle ceinture :

Elle vient l'adoucir & non la refermer.
Vénus inſtruit à plaire & l'Amour fait aimer.
GNIDE voit chaque jour ſa brillante Jeuneſſe,
Ses Nymphes, entourer l'autel de la Déeſſe.
Là, leur bouche ingénue exprime avec candeur
Des ſentimens naïfs, auſſi purs que leur cœur.
UNE d'elles diſoit : « O Reine d'Idalie,
» *Hilas* qui me fut cher ſe plaint que je l'oublie ;
» Déeſſe ! daigne entendre & couronner mes vœux.
» Ils n'ont point pour objet de rallumer mes feux :
» Le feu dont je brûlois s'eſt éteint de ſoi-même.
» Fais qu'*Hilas* m'abandonnne & que *Coridon* m'aime. «
UNE autre s'écrioit : » O puiſſante Vénus !
» Que mes feux pour *Iphis* ſoient encore inconnus,
» Donne-moi quelque tems la force de les taire :
» L'aveu que j'en ferai ſera plus doux à faire «.
UNE autre, enfin, diſoit : » O Reine de Paphos !
» Pourquoi mon cœur troublé n'a-t-il plus de repos ?
» Au milieu de nos Jeux je ſuis ſombre & diſtraite ;
» Des Grottes, des Boſquets je cherche la retraite ;
» Mais j'éprouve par-tout des tourmens infinis.
» J'aime peut-être ?.. Eh, bien ! ſi j'aime... c'eſt *Daphnis* ! «
LES Amans, les Bergers, dans les beaux jours de fêtes,
Au Temple de Vénus vont chanter leurs conquêtes :

Les doux ſons de la Lyre accompagnent leurs voix;
Ils célèbrent Vénus & l'Amour à la fois.
L'UN d'eux qui, d'une main timide & careſſante,
Tenoit en la ſerrant, la main de ſon Amante,
Chantoit: « Amour, Amour, aux genoux de *Pſiché*,
» Tu te bleſſas du trait que tu m'as décoché.
» Non, je n'en doute point; je le ſens, c'eſt le même:
» Tu n'a pas mieux aimé, ni plus aimé que j'aime.
» N'ai-je pas tous tes feux, tes tranſports, tes deſirs?
» Achève, Dieu charmant! donne-moi tes plaiſirs «.
UN Berger moins diſcret, plus fier de ſa victoire,
Chantoit: » Fils de Vénus! je partage ta gloire.
» Qui peut vaincre *Daphné*, peut dompter tous les cœurs.
» Inſenſible à mes vœux, inſenſible à mes pleurs,
» L'orgueilleuſe *Daphné* dédaignoit mes hommages;
» Je l'ai ſurpriſe, enfin, dans un de tes bocages:
» Regarde ſur ſon front ce tendre coloris,
» Regarde; & voi combien j'ai puni ſes mépris «.
J'AI vû Gnide, j'ai vû cette heureuſe contrée;
C'eſt-là qu'à mes regards *Thémire* s'eſt montrée.
Je la vis pour l'aimer, brûler & ſoupirer:
Je la revis encor; ce fut pour l'adorer.
O Gnide! ſur tes bords je veux vivre avec elle:
J'y ſerai plus heureux, elle y ſera plus belle.

Nous irons dans le Temple : on n'y verra jamais
De plus tendres Amans, d'Adorateurs plus vrais.
Au Palais de Vénus je ſaurai m'introduire,
Je prendrai ce Palais pour celui de *Thémire ;*
Eh ! ſai-je ſi mes yeux, flattés & prévenus,
N'y prendront pas encor *Thémire* pour Vénus ?
Dès le lever du jour, j'irai dans la prairie,
J'y cueillerai la fleur nouvellement fleurie :
Thémire permettra que ma timide main
L'attache à ſes cheveux ou l'uniſſe à ſon ſein.
Je l'y verrai pâlir, finir ſa deſtinée ;
Plus heureuſe que moi, moi qui l'aurai donnée !
Mais *Thémire*, peut-être, ira dans ces Boſquets
Où ſont entremêlés tant de détours ſecrets ?
Si je puis l'égarer dans ces lieux ſolitaires,
Si... Vénus me défend de trahir ſes myſtères.

Fin du Chant premier.

Renard inv. *D. Nee Sculp.*

Deesse m'écriai-je ah! Deesse ecoutés!
Non je n'ai point encore epuisé vos bontés . .

Chant II.

CHANT SECOND.

A GNIDE, il eſt un antre, un antre révéré,
Aſyle de la paix, aux Nymphes conſacré :
Là, du ſombre avenir Vénus eſt l'interprète.
L'effroi n'habite point cette heureuſe retraite :
D'épouvantables voix, du creux des ſouterrains,
N'y mugiſſent jamais ſous les pas des Humains.
On n'y voit point non plus une horrible Prêtreſſe
Se débattre en fureur ſous le Dieu qui l'oppreſſe ;
Et mêlant l'impoſture au trouble de ſes ſens,
D'un captieux Oracle envelopper le ſens.
Vénus ne ſait tromper ni l'eſpoir, ni la crainte :
On conſulte Vénus, Vénus répond ſans feinte.

UNE femme... (Fuyés, Mortels, fuyés... Jamais
A tant de perfidie on n'unit tant d'attraits.)
Des rivages Crétois ſur ces bords attirée,
Des jeunes Gnidiens elle marche entourée.

Grâce, beauté, parure, en elle tout séduit :
De mille adorateurs le tumulte la suit,
Son geste, son coup d'œil, sa voix, tout les attire :
L'un obtient un regard, l'autre obtient un sourire ;
Et celui que d'un mot elle a favorisé,
S'il est le plus heureux, est le plus abusé.
Aux Nymphes de Vénus qu'elle inspira d'alarmes !
On s'empresse, la foule environne ses charmes ;
Et fière d'un concours qui flatte son orgueil,
De la grotte sacrée elle franchit le seuil,
Elle entre ; mais soudain du fond du Sanctuaire
Vénus s'écrie : » Arrête ! où vas-tu téméraire ?
» L'amour est dans tes yeux, l'imposture en ton cœur.
» Viens-tu souiller un Temple où règne la candeur ?
» Ah ! je t'en punirai : fremi de ma vengeance.
» Assez & trop long-tems ta froide indifférence
» A séduit tes Amans & trompé leur espoir :
» C'en est fait ; ta beauté va perdre son pouvoir,
» J'en détruis le prestige ; & ma juste colère
» Te laisse pour tourment le vain desir de plaire.
» Oui ; tes traits sont changés, mais ton cœur ne l'est pas :
» Voi déjà tes Amans abandonner tes pas.

» Va, cours, pourſuis en vain leur troupe fugitive,
» Cours: ils t'éviteront comme une ombre plaintive;
» Et chacun d'eux plus libre, à ſoi-même rendu,
» Va payer tes mépris du mépris qui t'eſt dû ».

DES murs de Nocrétis vint une Courtiſane:
Son luxe, qui lui ſeul l'accuſe & la condamne,
Affectoit d'étaler les dons multipliés
De mille Amans trahis & par elle oubliés.
» Quel ſoin, lui dit Vénus, peut ici te conduire?
» Croirois-tu par ton culte honorer mon Empire?
» Non; ton cœur qui ſe rend ſans choix, ſans volupté,
» Détruit tous les plaiſirs que promet ta beauté.
» Ton inſenſible cœur ignore comme on aime:
» Il ne pourroit aimer mon fils, non; mon fils même.
» Porte à d'autres Autels tes vœux intéreſſés:
» Aux vils Adorateurs à te plaire empreſſés,
» Cours offrir, avec art, tes trompeuſes careſſes;
» Et ſûre d'obtenir le prix de tes foibleſſes,
» Va, prodigue à leurs yeux honteuſement déçûs
» Des charmes éclipſés auſſitôt qu'apperçûs.
» Fui, dis-je! tu ferois mépriſer ma puiſſance. »

CHARGÉ d'or & d'ennuis, un Lydien s'avance:

Des Peuples du Pactole il levoit les tributs:
La Déeſſe prévient ſes deſirs ſuperflus.
» Je ſais quel ſont tes vœux; mais en vain, lui dit-elle,
» Je voudrois les remplir, moi qui ſuis immortelle.
» Eſt-tu digne en effet de connoître l'amour?
» Des dons de la fortune il n'eſt point le retour:
» Au ſein de la vertu l'eſtime le fait naître.
» Tu voudrois être aimé? malheureux! peux-tu l'être?
» L'Eſclave, dont ton or a payé les attraits,
» Même en les recevant, rougit de tes bienfaits.
» Tu veux aimer? croi-moi, c'eſt trop vouloir encore:
» Ton cœur peut-il chérir des cœurs qu'il deshonore?
» Les plaiſirs achetés ne ſont plus des plaiſirs.
» A groſſir tes tréſors borne tes vains deſirs:
» Leur amas peut, un jour, te devenir utile.
» L'indifférence ſuit un bonheur trop facile;
» Et ſur ce que l'amour eut jamais de plus doux,
» Tu ſentiras ton âme étendre ſes dégoûts. »

ALORS vient un Berger des champs de la Doride;
On le nomme *Ariſtée*: il avoit vû dans Gnide
Camille, jeune objet dont ſon cœur eſt charmé:
Il l'aime; nul Amant n'a jamais tant aimé:

Il l'aime & vient encor, tout plein de ſon image,
Demander à Vénus de l'aimer davantage.

» JE connois, lui dit-elle, & ton âme & ſes feux:
» *Camille* d'un Monarque eut pû remplir les vœux;
» Mais, au choix de l'amour, qu'importe une couronne?
» Tu brûles pour *Camille* & Vénus te la donne.
» Les titres & les rang ont peu d'éclat pour moi;
» Un Berger bien épris l'emporte ſur un Roi.

JE parus, à mon tour, ſur les pas de *Thémire*:
La Déeſſe me dit, avec un doux ſourire;
» J'ai rempli tes ſouhaits, je les ai prévenus:
» Que puis-je encore? eſt-il au pouvoir de Vénus
» D'accroître ton amour, d'embellir ton Amante?
» Ton amour eſt ſi vrai! *Thémire* eſt ſi charmante!

» DÉESSE! m'écriai-je: ah Déeſſe, écoutés:
» Non; je n'ai point encore épuiſé vos bontés.
» Comblez-les aujourd'hui; faites que ma *Thémire*
» N'ait d'âme que mon âme & pour moi ſeul reſpire,
» Que tous ſes ſentimens l'intéreſſent à moi,
» Que m'aimer, de ſes jours ſoit le plus doux emploi,
» Que, la nuit, mon image à ſes ſens ſoit tracée,
» Que je ſois, au réveil, ſa première penſée;

» Qu'elle enyvre ſes yeux du plaiſir de me voir;
» Qu'abſent je ſois encor ſon deſir, ſon eſpoir;
» Enfin, lorſque le Ciel veut que je la revoye,
» Que *Thémire* gémiſſe au milieu de ſa joye,
» Et que ſon cœur ſincère, heureux par mon retour,
» Regrette les momens perdus pour notre amour!

Fin du Chant ſecond.

C. Monnet inv. del. 1772. C. Baquoy, Sculp.

Attachez sur son front mes myrthes favoris,

Chant III.

CHANT TROISIEME.

QUAND le Dieu des Saiſons, ſa courſe terminée,
Recommence au Printems le cercle de l'Année,
Gnide ouvre ſes remparts à cent Peuples divers ;
Ses Fêtes & ſes Jeux appellent l'Univers.
Des rives du Couchant, des portes de l'Aurore,
Là vient ce ſexe heureux, ce ſexe qu'on adore.
Là, le plus doux triomphe eſt par lui diſputé :
La plus Belle y reçoit le prix de la beauté.
La naiſſance eſt alors un titre qu'on dédaigne :
Le trône eſt dans les cœurs, c'eſt la beauté qui regne :
Elle éclipſe les rangs, elle éteint tous les droits ;
La Bergère en impoſe à la fille des Rois.
Dans ce Cirque brillant, où cent jeunes rivales
Ont un même avantage & des armes égales,
On croiroit que le prix dût reſter incertain :
Vénus jette un coup-d'œil & le donne ſoudain.
Vénus n'ignore pas quelle heureuſe mortelle
Reçut plus de faveurs & de ſon fils & d'elle.

HÉLÈNE, dans ces jeux, trois fois obtint le prix;
Deux fois elle l'obtint, quand *Théſée* & *Paris*
Au Palais de *Tindare* oſerent la ſurprendre:
Hélène triompha quand, des bords du Scamandre,
Elle fut reconduite aux bords de l'Eurotas,
Et rentra plus chérie au lit de *Ménélas*.
L'Époux, en retrouvant cette Épouſe abuſée,
Se crut non moins heureux que *Paris* & *Théſée*.
J'AI vû des Jeux ſacrés la pompe & le concours;
J'ai vû, de toutes parts, les Graces, les Amours
Amener par la main les belles Étrangeres:
L'Innocence, au front pur, conduiſoit les Bergeres.
LES filles de Corinthe étaloient aux regards
L'or fléxible & mouvant de leurs cheveaux épars.
CELLES de Salamine, à leur premiere aurore,
Déployoient tout l'éclat & la fraîcheur de Flore:
Elles avoient cet âge, âge heureux de l'amour,
Où la beauté va naître & naît comme un beau jour.
A peine elles ont vû, de ſon haleine pure,
Le Zéphir treize fois rajeunir la Nature;
Et l'on voyoit déja s'élever ſur leur ſein
Ces globes que l'Amour arrondit de ſa main,
Ces charmes que le feu de l'ardente jeuneſſe,
Sous un voile importun, fait palpiter ſans ceſſe.

Au lever du Soleil, tel on voit une fleur,
Des premiers feux du jour reſſentant la chaleur,
Repouſſer, déchirer le tiſſu qui la couvre
Et montrer les tréſors de ſon ſein qu'elle entr'ouvre.
Les filles de Leſbos exprimoient, dans leurs vœux,
Du plus impur amour le ſentiment honteux.
La rougeur ſur le front, l'une diſoit à l'autre:
» L'éclat de mes attraits s'efface près du vôtre,
» Rien ne me ſemble ici plus aimable que vous:
» Mon cœur en eſt ému, mais n'en eſt point jaloux.
» Si du même œil que moi Vénus vous conſidère,
» Cette palme brillante, à nos deſirs ſi chère,
» Ce prix que je vous cède & n'oſe diſputer,
» Aux yeux de l'Univers, vous allez l'emporter. »
Des femmes de Milet parurent les plus belles:
L'albâtre, le lys même eſt obſcurci par elles.
Leur air majeſtueux & leur taille & leurs traits,
Tout annonce l'éclat de leurs charmes ſecrets:
Les Dieux n'ont point formé de plus noble aſſemblage.
Sans doute elles ſeroient leur plus parfait ouvrage,
S'ils leur avoient donné, plus diſtraits dans leurs ſoins,
Quelques grâces de plus, quelques beautés de moins.
A leur ſuite marchoient les Nymphes d'Idalie.
» Au culte de Vénus la volupté nous lie,

Diſoient-elle : » dans Chypre, on conſacre aux Amours
» Et ſes premiers attraits & ſes premiers beaux jours.
» D'une fauſſe vertu nous bravons les alarmes,
» Nous ne rougiſſons point de prodiguer nos charmes.
» Peut-on plaire à Vénus ſans brûler pour ſon fils ?
» Nous les ſervons tous deux. Ils nous doivent le prix.»
SPARTE, toujours avide & d'éclat & de gloire,
Vint auſſi, dans ces Jeux, diſputer la victoire :
On s'étonne à l'aſpect de ſes fières Beautés.
Leurs voiles entr'ouverts, par les vents agités,
Et qu'à peine arrêtoit le nœud de leur ceinture,
Autour de leurs appas flottoient à l'aventure.
Souvent ils laiſſoient voir à la clarté du jour,
Ceux qu'aux yeux du myſtère a réſervés l'amour.
De l'honneur, cependant, elles ont tout le faſte :
Mais telle eſt de leurs loix le bizarre contraſte,
Quelles ont pour objet, en bravant la pudeur,
D'affermir les Héros contre un charme trompeur ;
Et d'élever, enfin, dans leur âme aguérie,
Au-deſſus de l'amour, l'amour de la patrie.
MER fameuſe en écueils, des dépôts précieux
Franchirent tes dangers, ſous la garde des Dieux.
Un navire chargé d'auguſtes deſtinées,
Fendit d'un cours heureux tes vagues mutinées ;

Et

Et tu vis autrefois le noble fils d'Eſon
Emporter, ſur ton ſein, *Médée* & la Toiſon.
Le ſouffle du Zéphir, applaniſſant tes ondes;
Vient de conduire encor, ſur tes plaines profondes,
Un eſſain de Beautés que vit naître Colchos;
Et ſous un poids ſi doux l'Amour courba tes flots.
DES femmes de Lydie *Oriane* entourée,
S'avança dans les Jeux triomphante, adorée.
Dans des corbeilles d'or, cent Nymphes de ſa cour
Aux Autels de Vénus, aux Autels de l'Amour;
Du Pactole ſuperbe offrirent les richeſſes.
Reine majeſtueuſe & ſemblable aux Déeſſes,
Oriane, au milieu du faſte & des grandeurs,
Seule arrêtoit les yeux & fixoit tous les cœurs.
Époux énorgueilli, *Candaule* vint lui-même.
Plus fier de ſon amour que de ſon diadême;
De la belle *Oriane* Eſclave couronné,
Il dépoſe à ſes pieds ſon ſceptre abandonné.
Heureux de contempler l'Épouſe qu'il adore,
Il la voit, la revoit & veut la voir encore:
Un deſir ſatisfait lui redonne un deſir;
Un plaiſir toujours vif ſuit l'excès du plaiſir.
» Hélas! s'écrioit-il, je ſuis heureux ſans doute;
» Mais l'Amour a vû ſeul le bonheur que je goûte.

» S'il étoit plus connu, qu'il feroit de jaloux!
» Les Dieux même, *Oriane*, envîroient votre Époux.
» O Reine! dédaignez ces fêtes étrangères,
» Abandonnez le prix à des Beautés vulgaires:
» Un laurier plus flatteur, d'autres prix vous ſont dûs.
» Quittez ces ornemens & tous ces vains tiſſus:
» D'une pompe inutile *Oriane* voilée,
» Inconnue à la foule, y languit iſolée.
» Ah! montrez mon bonheur, montrez-vous aux Mortels:
» A l'Univers charmé demandez des Autels. «

Je vis, non loin de-là, les femmes de l'Euphrate.
L'or ſur leurs vêtemens, parmi la pourpre, éclate:
Leur luxe politique, étalant les bienfaits
Dont mille adorateurs ont payé leurs attraits,
Par ce vain appareil, croit rehauſſer encore
Le prix d'une Beauté que ce prix deshonore.

Les femmes de l'Égypte avançoient ſur leurs pas:
Un contraſte enchanteur relevoit leurs appas.
Mille feux jailliſſoient de leur prunelle ſombre,
Et l'éclair y ſembloit étinceler dans l'ombre.
Leurs cheveux, ſur leurs ſeins, flottans à longs replis,
Oppoſoient leur ébène à la blancheur des lys.
Leurs tranquilles Époux marchoient à côté d'elles:
» Par goût & par devoir nous vous ſommes fidèles,

» Leur disoient-ils, *Isis* nous soumet à vos loix ;
» Mais, plus puissans qu'*Isis*, vos charmes sont vos droits.
» Entre les Dieux & vous notre encens se partage ;
» Nous aimons, dans vos fers, notre heureux esclavage.
» Nos usages, nos mœurs, l'attrait de la beauté,
» L'amour, tout garantit notre fidélité :
» L'amour, le seul amour nous répond de la vôtre.
» Triomphez dans ces Jeux, votre gloire est la nôtre ;
» Mais préférez à tout le cœur de vos Époux.
» Quand des soins étrangers vous éloignent de nous,
» Renfermés sous nos toits, d'une main fortunée
» Nous cultivons en paix les fruits de l'hyménée ;
» Et là, nous attendons l'heure, l'instant du jour
» Où vous reparoîtrez sur les pas de l'amour.

Ces fiers Navigateurs qui, souverains de l'onde,
Font voler leurs vaisseaux jusqu'aux bornes du Monde ;
Des rivages, où Tyr voit la mer à ses pieds,
Amenérent aussi leurs brillantes moitiés.
Le poids des ornemens courboit leur tête altière.
On croiroit, à les voir, que la nature entière
Leur apporte les dons de cent climats divers,
Et tient, pour les parer, tous ses trésors ouverts.

Des lieux où naît le jour, d'autres vinrent encore.
On dit que ces Beautés, les filles de l'Aurore,

Pour contempler leur Mere avancent leur réveil :
On dit que leur douleur accuſe le Soleil,
Quand ſon char, s'élevant des bords de l'hémiſphère,
Eclipſe les rayons & les feux de leur Mere.
La tendreſſe eſt jalouſe autant que l'eſt l'amour,
L'Aurore eſt elle-même accuſée à ſon tour ;
Et l'on voit à regret que le reſte du monde,
Partage les faveurs de ſa clarté féconde.
UN Peuple qui couroit empreſſé, curieux,
Vers un objet nouveau me fit tourner les yeux.
Je vis, ſous les feſtons d'une tente où l'or brille,
Une Reine de l'Inde & ſa jeune famille :
Semblables à des fleurs, ſes filles l'entouroient ;
Ses filles qu'elle aimoit & que ſes mains paroient,
Ses filles qui déja, dans leur aimable enfance,
Des charmes de leur Mere annonçoient l'eſpérance.
J'apperçus à leurs pieds ces monſtres impuiſſans,
Eſclaves des Beautés dont ils ſont les tyrans.
L'air enflammé de Gnide augmente leur triſteſſe :
Leurs yeux ſemblent y fuir un éclat qui les bleſſe ;
Et d'un ſexe adoré le concours enchanteur
De leur vain déſeſpoir renouvelle l'horreur.
D'AUTRES vinrent auſſi de la plage lointaine,
Où le fier Océan retint le fils d'Alcmène.

L'Univers, en un mot, accourut dans ces Jeux.
Par-tout, à la Beauté l'amour offre des vœux:
Les hommages, par-tout, ſont prodigués aux Belles;
Mais les plus éclatans ſont les plus dignes d'elles:
Ils flattent leur orgueil; & cet orgueil jaloux
N'eſt ſatisfait d'aucun, s'il ne les obtient tous.
DES Bergères de Gnide, enfin, je ſuis les traces.
Belles ſans ornemens, elles n'ont que des grâces:
On ne voit point la perle ou l'or dans leurs cheveux
En captiver la treſſe, en reſſerrer les nœuds:
Leur parure eſt l'émail des doux préſens de Flore,
Zéphir de ſes baiſers les y careſſe encore.
Leur robe voltigeante, ouvrage de leurs mains,
Se déploye & ſe joue en replis incertains;
Et n'a dans ſes contours d'autre art, d'autre élégance,
Que de marquer la taille & d'en montrer l'aiſance.
CAMILLE dédaigna la gloire de ces Jeux:
Camille ſe diſoit, modeſte dans ſes vœux,
» Que m'importe la palme aujourd'hui diſputée?
» Je ſuis, grâce à Vénus, belle aux yeux d'*Ariſtée*! »
DE ſa préſence auguſte honorant ce grand jour,
Diane vint: Diane, au-deſſus de l'amour,
N'ambitionnoit point la couronne des Belles:
La Déeſſe eut rougi de vaincre des Mortelles.

Je me trompai d'abord & je la méconnus ;
Vénus étoit loin d'elle & je crus voir Vénus ;
Mais (dût-elle punir une bouche profane)
Vénus vint auprès d'elle & je revis Diane.

NUL ſpectacle jamais ne fut auſſi pompeux.
Les Peuples réunis, mais diſtingués entr'eux,
Offroient tout à la fois, à l'œil qui les dévore,
Les Beautés du Couchant & celles de l'Aurore.
On court, on croit errer dans les climats divers :
La ſcène s'aggrandit ; & Gnide eſt l'Univers.

LA Nature prodigue & féconde en richeſſes,
De charmes différens embellit les Déeſſes :
Ainſi la main des Dieux, diviſant ſes bienfaits,
Entre les Nations partagea les attraits.
Ici c'eſt de Pallas la beauté grave & fière ;
Là, celle de Junon, majeſtueuſe, altière ;
Ici le teint d'Hebé, ſes roſes & ſes lys ;
Là, les traits délicats, la douceur de Thétis ;
Là, la ſimplicité de Diane & de Flore ;
Ici les rayons purs du regard de l'Aurore ;
Là, des ſœurs de l'Amour les charmes ingénus,
Et quelquefois auſſi l'air riant de Vénus.

TOUT pays a ſes mœurs, tout climat ſes uſages.
Chez les Peuples divers, policés ou ſauvages,

La décence eſt ſoumiſe au caprice des loix :
Par-tout on l'interprête, on l'exprime à ſon choix.
Parmi tant de Beautés, qu'un même lieu raſſemble,
Air, maintien, tout varie ; & rien ne ſe reſſemble.
La pudeur au haſard jette un voile incertain :
Ici l'épaule eſt nue & plus loin c'eſt le ſein ;
Là, d'un pied découvert ſi la vertu s'alarme,
La vertu, ſans rougir, découvre un autre charme.
Tout ſuit l'opinion, l'honneur lui cède auſſi ;
Et l'on prodigue là ce qu'on refuſe ici.

Les Dieux ſont ſi flattés des grâces de *Thémire*,
Que jamais ils n'ont pû la voir ſans lui ſourire :
Thémire eſt leur ouvrage & *Thémire* leur plaît.
Vénus ſur elle encore ouvre un œil ſatisfait,
La contemple avec joye ; & ſeule des Déeſſes
N'a point, en l'admirant, de jalouſes foibleſſes.

Comme ſur la verdure, entre l'émail des fleurs,
On diſtingue la roſe à ſes vives couleurs ;
Au milieu des beautés, dont l'eſſain l'environne,
L'œil reconnoît *Thémire* & le cœur la couronne.
Même avant que *Thémire* eût pû voir tant d'attraits,
(Tant d'attraits par les ſiens éclipſés à jamais)
La honte diſperſa ſes rivales confuſes :
Thémire à leur orgueil ne laiſſa point d'excuſes,

Leur vanité n'eut point d'honneur d'un long combat.
Thémire, négligée & ſimple en ſon éclat,
S'avance, elle triomphe; & Vénus dit aux Graces:
» Allez, ſuivez *Thémire*, environnez ſes traces,
» Attachez ſur ſon front mes myrtes favoris:
» Allez, c'eſt à vos mains à lui donner le prix.
» De toutes les Beautés, que le Cirque raſſemble,
» *Thémire* eſt la plus belle & ſeule vous reſſemble. »

Fin du Chant troiſiéme.

Il m'apparut soudain.... dirai-je une Mortelle,
Une Divinité? qu'importe?.... elle étoit belle.

Chant IV.

CHANT QUATRIEME.

PENDANT que ma *Thémire*, humble dans ſa victoire,
Aux pieds de la Déeſſe en dépoſe la gloire ;
Qu'elle brûle aux autels les parfums les plus doux,
Qu'elle flatte, conſole un ſexe né jaloux ;
Et que, diſtribuant les fleurs de ſa Couronne,
Aux Nymphes de ſa ſuite elle-même les donne :
Moi, reſpectant des ſoins ſi dignes de ſon cœur,
Seul, au fond d'un Boſquet, je rêve à mon bonheur.

O SURPRISE ! ſoudain j'apperçois *Ariſtée*.
Je l'avois vû dans l'antre où, par nous conſultée,
Vénus nous prononça ſon oracle ſacré :
Je me ſentis heureux de l'avoir rencontré.
Ah ! l'attrait fut égal : nos âmes élancées
Brûlérent de confondre & d'unir leurs penſées.
Eh ! pouvois-je éluder ce ſentiment vainqueur ?
Tel eſt des Gnidiens le preſtige enchanteur :

On éprouve, à leur vue, à leur ſeule préſence,
Tout ce qu'après les maux & l'ennui de l'abſence,
Deux fidèles amis, au moment du retour,
Ont pû goûter jamais & d'yvreſſe & d'amour.

Nos cœurs, qui s'attiroient, d'eux-mêmes ſe donnérent;
L'un dans l'autre bientôt tous deux ils s'épanchérent.
Je crus voir l'Amitié, d'un air riant & doux,
Deſcendre de ſon char, s'aſſeoir auprès de nous,
Ses mains unir nos mains; & les ſerrant enſemble,
Conſacrer à jamais le nœud qui nous raſſemble.
D'un plaiſir inconnu nos ſens étoient ravis.
Nous nous dîmes, d'abord, quelques mots peu ſuivis:
(Tel eſt du ſentiment la première éloquence)
Un deſir d'*Ariſtée* ouvrit ma confiance:
Il voulut me connoître, & tel fut mon diſcours.

Aux murs de Sibaris ont commencé mes jours.
Vénus, dans les devoirs du plus ſaint miniſtère,
Occupoit aux Autels *Antiloque* mon pere...
Peut-être ignorez-vous les mœurs de Sibaris?
Que ces mœurs, *Ariſtée*, inſpirent de mépris!
Sans doute, il eſt affreux de haïr ſa patrie!
Aux yeux de l'univers la mienne s'eſt flétrie.

Là, ſouillant du plaiſir l'aimable pureté,
On confond les beſoins avec la volupté.
Tous les Arts bienfaiſans ont fui de cette enceinte:
Sibaris les chaſſa, dans l'odieuſe crainte
Que leur bruit, leur tumulte, autour de ſes palais,
De ſon peuple indolent ne pût troubler la paix;
Mais les Arts corrupteurs ſont accueillis par elle:
S'ils ouvrent au plaiſir quelque route nouvelle,
S'ils flattent ſa molleſſe & ſes goûts inſenſés,
Par des prix, des honneurs ils ſont récompenſés.
O honte!.. oui, mon Ami, j'ai vû le Sibarite
Enrichir des Bouffons la troupe paraſite,
Et laiſſer ſans fortune, ainſi que ſans éclat,
Un peuple de Héros, la gloire de l'État.

AUTOUR de Sibaris, les campagnes riantes
Offrent, de tous côtés, des moiſſons abondantes:
Mais un faſte inſolent abuſe, dans ces lieux,
Des préſens de la terre & des faveurs des cieux.
Ces biens, loin d'éveiller une noble induſtrie,
Dans un honteux repos endorment ma Patrie.

LES Citoyens oiſifs, ſe créans des beſoins,
D'un ſexe, né frivole, imitent tous les ſoins.

Dans des métaux brillans, où ſe peint leur image,
On les voit compoſer les traits de leur viſage,
Se couronner de fleurs, parfumer leurs cheveux,
En ſuſpendre la treſſe, en arrondir les nœuds.
Leur main avec tant d'art & nuance & colore
Un teint pâle & flétri que l'Art flétrit encore;
Tous ces Mortels, enfin, lâches, efféminés,
D'un éclat ſi pompeux marchent environnés;
Tant de luxe amollit & dégrade leurs âmes,
Que l'œil, dans Sibaris, croit ne voir que des Femmes.

LA Beauté ſans pudeur y cède ſans amour:
Chaque jour voit finir l'eſpoir de chaque jour.
On n'y recherche point ce bien, ce bien ſuprême,
Ce doux plaiſir d'aimer, d'être aimé comme on aime:
D'un éclair de bonheur on s'y laiſſe éblouir,
On demande, on obtient; & l'âme croit jouir.

JOUIR! non, mon Ami; nul charme n'environne,
Ne précède, ne ſuit les faveurs que l'on donne.
On eſt bientôt heureux; mais on n'eſt rien de plus.
Ces détails ſi touchans, ces combats, ces refus;
Tous ces ſoins, tous ces maux, toutes ces jouiſſances;
Ce contraſte enchanteur de craintes, d'eſpérances,

Tant de momens heureux, avant l'heureux moment,
Les doutes de l'Amante & les vœux de l'Amant,
Cette pudeur aimable, encore plus qu'importune,
Mille plaiſirs pour un, cent conquêtes pour une;
Tous ces riens, en un mot, dont l'Amour fait le prix.
Voilà ce que jamais n'a connu Sibaris.

Si la Beauté, du moins, ſous un maintien modeſte,
Y voiloit de ſes mœurs le déſordre funeſte!
Mais elle brave tout: rien, non rien, dans ces lieux,
N'effarouche l'oreille ou n'étonne les yeux.

Loin que le Sibarite, en voltigeant ſans ceſſe
Et d'objets en objets & d'yvreſſe en yvreſſe,
Épure enfin ſon âme au feu des voluptés;
Las de tant de plaiſirs rapidement goûtés,
Il ne s'y livre plus qu'avec indifférence:
Ils n'ont tous à ſes yeux qu'une même nuance.
Son âme ſans reſſort languit ſans mouvement,
Et ne peut diſtinguer un goût, d'un ſentiment.

Dans le rire affecté d'une joye apparente,
Il conſume le cours de ſa vie indolente;
Mais ce dehors trompeur cache un profond ennui:
Cet ennui le dévore, il le traîne avec lui;

Et c'eſt envain qu'il quitte, en croyant ſe diſtraire ;
Un plaiſir qui déplaît, pour un qui va déplaire.

DE mes concitoyens les ſens trop délicats,
Toujours près du bonheur, ne le poſſédent pas.
Il échappe à leurs ſoins, à leurs recherches vaines ;
Mais froids pour le plaiſir, ils reſſenteut les peines.
Leurs maux les plus légers ſont des tourmens affreux.
L'un d'eux (& ce trait ſeul me fait rougir pour eux),
L'un d'eux, ſur le duvet où leur ennui repoſe,
Sçut trouver la douleur dans le pli d'une roſe.

AUTOMATES flétris, fantômes épuiſés,
Du poids de leur parure ils ſemblent écraſés :
Leur corps foible & tremblant s'affaiſſe ſous lui-même.
Tous ces voluptueux, dans leur molleſſe extrême,
Sont éblouis du jour dont ils ſont éclairés.
On les voit ſur leurs chars, pâles, défigurés,
S'évanouir au bruit de leurs courſiers rapides.
Au milieu des feſtins, ſur leurs lèvres livides,
Leurs mains, en tremblotant, portent des coupes d'or :
Ils y bûrent l'ennui qu'ils vont y boire encor.

POUR hâter le ſoleil & la courſe des heures,
Étendus ſur des lits, au fond de leurs demeures ;

Heureux de s'oublier, ils dorment ſous le dais:
Le ſilence & la nuit regnent dans leurs palais.
Là, bercés triſtement des mains de la Molleſſe,
Leur propre oiſiveté les laſſe & les oppreſſe.
Briſés par le repos, tourmentés ſur des fleurs,
Ils s'agitent enfin, & vont languir ailleurs.
Trop foibles (Dieux puiſſans, rendez vain cet augure)
Trop foibles pour porter le fardeau d'une armure,
Épouvantés chez eux de l'ombre des dangers,
Plus timides encore aux yeux des étrangers,
Eſclaves deſtinés aux fers d'un nouveau maître,
Ils auront pour vainqueur quiconque voudra l'être.

A peine la raiſon éclaira mes eſprits,
Que je fus indigné des mœurs de Sibaris.
J'ai toujours craint les Dieux; & la vertu m'eſt chère.
» Ah! fuyons, dis-je alors; qu'un autre ciel m'éclaire.
» Auprés de mon berceau trop long-tems enchaîné,
» Je ne reſpire ici qu'un air empoiſonné.
» Fuyons: que ce vil Peuple, ennemi de lui-même,
» Attache aux voluptés ſa volupté ſuprême,
» Qu'heureux dans Sibaris il veuille l'habiter;
» Il eſt fait pour s'y plaire, & moi pour la quitter. «

Je cours, je vole au Temple, aux pieds de la Déeſſe;
J'écarte, autour de moi, la foule qui s'empreſſe;
Je m'élance aux Autels, (à ces mêmes Autels
Où mon pere apportoit l'hommage des Mortels)
Je m'élance & m'écrie au milieu du tumulte :
» J'abandonne, ô Vénus, ton Temple & non ton culte;
» Je t'offrirai par-tout l'encens que tu chéris;
» Mais je l'offrirai pur, plus pur qu'à Sibaris. «

Je partis; & bientôt j'arrivai dans la Crète.
Pour un cœur vertueux quelle horrible retraite!
Mes yeux, ô mon Ami, n'ont vû dans ce ſéjour
Que d'affreux monumens des fureurs de l'Amour.
Là, ce Taureau d'airain qui, par ſon impoſture,
Servit, trompa des feux dont frémit la nature :
Ici, ce Labyrinthe embarraſſé, confus,
Où les pas égarés s'égaroient encor plus :
Mais, conduit par un fil dans ce vaſte édifice,
Théſée en éluda le piége & l'artifice.
Là, le palais de *Phèdre* & plus loin ſon tombeau;
Phèdre qui du ſoleil fit pâlir le flambeau,
Phèdre qui, reſpirant l'inceſte & l'adultère,
N'a que trop imité *Paſiphaë* ſa mere.

Je

Je vis, non loin de-là, le Temple de ſa ſœur.
De la tendre *Ariane* on y plaint le malheur;
Ariane qui, ſeule, errant à l'aventure,
Pleuroit dans les déſerts la fuite d'un parjure;
Mais qui, trop foible encor, ne ſe repentoit pas
D'avoir de ce perfide accompagné les pas.

Je vis, enfin, je vis l'autel d'*Idoménée*.
O malheureux vainqueurs! ô gloire infortunée!
Tous ces Grecs échappés à cent périls divers,
Aux combats de l'Aſie, à la fureur des Mers,
Pourſuivis par Vénus & par les Euménides,
Trouvèrent, ſous leurs toits, des Épouſes perfides;
Dans leurs embraſſemens ils reçurent la mort.
Idoménée, hélas! eut un plus triſte ſort,
Il va périr; un vœu le ſauve du naufrage:
Vœu cruel!... C'eſt ſon fils qu'il immole au rivage.
Je quittai cette terre odieuſe à Vénus.

L'orage me jetta ſur des bords inconnus,
Qu'entouroit de ſon onde une Mer en furie:
C'étoit Leſbos, Leſbos de Vénus peu chérie.
Aux femmes de cette Iſle elle ôte la pudeur,
L'agrément à leurs traits, l'innocence à leur cœur.

Ah ! laiſſe-les brûler d'une flamme plus pure,
Déeſſe ! que ton fils les rende à la nature !
Leſbos de trop d'horreurs a ſouillé tes regards.

C'EST-là que Mytilène éleve ſes remparts.
Sapho de Mytilène eſt la honte & la gloire :
Cette immortelle ſœur des filles de Mémoire
Abandonne ſon âme à de folles amours :
Elle abhorre ſon ſexe & le cherche toujours.
Hélas ! combien de fois elle a maudit ſes charmes !
Combien de fois, réduite à répandre des larmes,
A-t-elle déteſté les penchans de ſon cœur !
» Amour, cruel enfant, tu ris de ma douleur,
» Diſoit-elle, ah ! pourquoi mêles-tu tant de peines
» A d'impuiſſans deſirs, à des flammes ſi vaines ?
» Venge-toi, puni-moi de mes coupables feux :
» Oui frappe ; je crains moins ton courroux que tes jeux. «

BIENTÔT j'abandonnai ces funeſtes rivages.
J'arrivai dans Lemnos : de ſes peuples ſauvages,
Vénus reçoit encor des affronts plus cruels.
Sur leurs rochers fumans Vénus n'a point d'autels ;
Et de ces cœurs groſſiers la farouche rudeſſe
Craindroit de s'amollir, en ſervant la Déeſſe.

Juſtement irritée, elle a puni cent fois
Leur orgueil dédaigneux, leur mépris pour ſes loix :
Mais, dans les châtimens, ce peuple plus impie
Renouvelle ſon crime & jamais ne l'expie.

J'OSAI tenter encor le caprice des flots ;
Le ſouffle des Zéphirs me porta vers Délos :
J'habitai peu de tems cette Iſle révérée.
Je ne ſais ſi des Dieux la ſageſſe éclairée
Du cours de nos deſtins & des événemens
A daigné mettre en nous quelques preſſentimens ;
Mon Ami, je ne ſais ſi notre âme immortelle,
Si de l'âme des Dieux cette pure étincelle
De ſa noble origine aura pû retenir
Le pouvoir de percer l'ombre de l'avenir ;
Mais Délos, me laiſſant ma vague inquiétude,
Ne put de mes eſprits fixer l'incertitude ;
Et vers un ciel nouveau je ſentis que mon cœur
S'élançoit, attiré par l'eſpoir du bonheur.

UNE nuit, où mon âme, entiere à ſa penſée,
Du poids de ſes liens ſembloit débarraſſée ;
Où, du premier ſommeil légèrement ſurpris,
Mes ſens n'égaroient plus le cours de mes eſprits ;

Il m'apparut ſoudain... Dirai-je une Mortelle ?
Une Divinité ?.. qu'importe ? Elle étoit belle.
Je crois la voir encor : Dieux ! quel air & quels traits !
Vénus a plus d'éclat, ſans avoir plus d'attraits.
Des charmes différens qu'elle unit & raſſemble,
Aucun n'eſt régulier... on aime leur enſemble :
On ne l'admire point ; elle enchante, elle plaît ;
Elle peut être mieux... Elle eſt mieux comme elle eſt.
Ses cheveux en déſordre errent à l'aventure ;
Mais cet abandon même en devient la parure.
C'eſt ce *je ne ſçais quoi* dont l'œil eſt ſi flatté,
Que la beauté n'a point, qui n'eſt point la beauté,
Qu'on ne peut définir, qu'envain l'on voudroit peindre ;
Secret de la Nature où l'Art ne peut atteindre !
Bientôt elle ſourit à mon étonnement :
Quel ſourire, *Ariſtée*, & qu'il étoit charmant !
Sourire de Vénus, à peine tu l'effaces !
Elle me dit : » Je ſuis la ſeconde des Grâces :
» C'eſt Vénus qui m'envoye, elle veut ton bonheur ;
» Mais pars : cours avant tout mériter ſa faveur,
» Cours au Temple de Gnide adorer l'Immortelle. «
Alors elle s'envole & mon ſonge avec elle.

Envain j'étends les bras : plus prompt que les éclairs,
Son fantôme léger diſparoît dans les airs,
Elle fuit ; & mon cœur, après l'avoir perdue,
Soupira du plaiſir que m'avoit fait ſa vue.

Je pars... O doux climat !... O fortuné ſéjour !
O Gnide ! ſur tes bords je reſpirai l'amour !
Ariſtée, oui ; je crus y prendre un nouvel être :
Dans un autre Univers votre Ami crut renaître,
Je ſentis... Mais comment pourrai-je l'exprimer ?
Je n'aimois point encor, mais je voulois aimer.
Je ne ſais ſi l'Amour, ſi Vénus elle-même
S'emparoient de mes ſens : mon trouble étoit extrême
A pas précipités j'errois dans ces beaux lieux :
Mes yeux les dévoroient, ils enchantoient mes yeux.
Quel bruit interrompit mes douces rêveries !
Un eſſain de Beautés, ſur l'émail des prairies,
Badinoit, folâtroit, des Jeux environné.
Par un charme vainqueur je me ſens entraîné :
Je me diſois : hélas, que fais-je ? où vais-je ? où ſuis-je ?
Quel eſt donc de ces lieux l'attrait & le preſtige ?
Quoi ! déjà de l'amour j'ai les égaremens !
Quoi ! je vole, inquiet, à ces objets charmans !

Il n'importe ; je cède au pouvoir qui m'attire,
Je cours impatient... Je vois... Je vois *Thémire*.
Sans doute, pour s'aimer nos deux cœurs étoient faits ;
Thémire m'éblouit de l'éclat de ſes traits,
Thémire éclipſa tout, je ne regardai qu'elle.
Je ſerois mort, Ami, mais d'une mort cruelle,
Si cette Nymphe aimable, avec un tendre accueil,
N'eût fait tomber ſur moi la faveur d'un coup d'œil.
» O Vénus, m'écriai-je, ô puiſſante Déeſſe,
» S'il eſt vrai qu'à mon ſort ta bonté s'intéreſſe,
» Si tu promis ici le bonheur à mes feux ;
» Enfin, ſi c'eſt ici que je dois être heureux,
» Déeſſe, que ce ſoit avec cette Bergère !
» Oui ; toute autre Beauté me devient étrangère,
» Elle ſeule, ô Vénus ! peut combler tes bienfaits,
» Et remplir tous les vœux que je ferai jamais. «

Fin du Chant quatrième.

Cir. Monnet del. N. Ponce Sculp. 1778

Sa voix tendre et flexible avec un son flatteur,
Retentit à l'oreille et va parler au cœur.

Chant V.

CHANT CINQUIEME.

DE mon nouveau bonheur j'entretins *Ariſtée*.
Pour ſoulager ſon âme, en ſecret tourmentée,
Inſtruit de mes Amours, il raconta les ſiens.
Du feu de ſes récits j'animerai les miens,
Oui; tout ce qu'il m'a dit, je pourrai le redire:
Le Dieu qui l'inſpiroit eſt le Dieu qui m'inſpire.

MA vie, obſcure & ſimple en ſes évènemens,
Ne tient ſon intérêt que de mes ſentimens,
Dit-il: à peu d'éclat vous devez vous attendre.
Mes peines, mes plaiſirs, un cœur fidèle & tendre,
Camille & ſes attraits, *Camille* & mes amours,
Des jours heureux... Voilà le tableau de mes jours.

CAMILLE eſt Dorienne & Gnide eſt ſa patrie.
Sa famille honorable y fut toujours chérie;
Mais ce luſtre, pour elle, eſt un luſtre emprunté:
Sans biens & ſans naiſſance elle auroit la Beauté.

Elle auroit tout ; & plaire eſt ſon plus doux partage.
C'eſt cet air ſéduiſant qui prévient, flatte, engage ;
Ce ſont, ô mon Ami, ces appas enchanteurs
Que les yeux ſatisfaits vont peindre dans les cœurs.
Il n'eſt point de Beauté que *Camille* n'éfface,
Point, qui n'ambitionne & ſon charme & ſa grace.
Pour nous, dès qu'une fois nous avons vû ſes traits,
Il faut la voir toujours, ou ne la voir jamais.

SA taille, dont les yeux admirent l'élégance,
Comme un roſeau fléxible, aiſément ſe balance :
Son front, toujours modeſte, eſt noble ſans orgueil.
Le regard le plus pur s'échappe de ſon œil,
Il eſt vif ; & l'on croit qu'il va devenir tendre :
J'ai vû, j'ai vû cent fois mes rivaux s'y méprendre.
Que vous dirai-je encor ? C'eſt un mélange heureux
Des plus beaux traits, unis par d'inviſibles nœuds.
Leur accord fait leur charme ; & de cette harmonie
L'âme éprouve bien-tôt la douce tyrannie.

CAMILLE, en ſa parure, eſt ſimple & ſans apprêt,
Mais l'art le plus pompeux près d'elle diſparoît.

CE feu dont la beauté rarement étincèle,
L'eſprit, anime encor ſa grace naturelle ;

Il ſe peint dans ſon geſte, il brille dans ſes yeux:
Folâtre tour-à-tour, tour-à-tour ſérieux,
Chez *Camille* il amuſe, il inſtruit ou badine.
C'eſt la ſage Minerve, ou l'aimable Euphroſine.

PLUS vous avez d'eſprit, plus vous goûtez le ſien:
On s'enyvre à longs traits de ſon doux entretien.
Sur ſa bouche ingénue eſt l'aimable ſourire:
Elle s'ouvre; & l'on croit que ſon âme y reſpire.
Sa voix tendre & fléxible, avec un ſon flatteur,
Retentit à l'oreille & va parler au cœur.
Sentir, peindre, exprimer, voilà ſon éloquence.
De tout ce qu'elle fait, de tout ce qu'elle penſe,
L'art le plus innocent eſt au loin rejetté.
C'eſt la candeur unie à la ſimplicité,
C'eſt le ton naturel, le ton vrai des Bergères.
Ces traits ſi délicats, ces graces ſi légères,
Ces nuances, enfin, n'échappent point aux yeux;
Mais le cœur les ſaiſit & les ſent encor mieux.

AH! j'ai plus que ſenti, j'ai craint ces avantages!
Et cependant, on m'aime, on reçoit mes hommages:
On n'a point dedaigné, point rebuté mes vœux.
Jugez, ô mon Ami, combien je ſuis heureux!

Quand l'amour me retient aux genoux de *Camille*,
Je la vois ſatisfaite & riante & tranquille :
Mais ſi, loin de ſes pas, je m'écarte un moment,
Elle s'afflige : il faut lui faire le ſerment
Que moi, qui ne reſpire & ne vis que pour elle,
Je reviendrai bien-tôt & reviendrai fidèle,
Sans ceſſe je lui dis : je t'aime... Elle me croit :
Je t'adore, ajouté-je.... Elle le ſait, le voit ;
Mais plus je le lui dis & plus elle l'ignore,
Et je le dis cent fois, pour le redire encore.
Si je lui dis : » Tu fais le bonheur de mes jours :
» Tu fais le mien, dit-elle, & le feras toujours.
En un mot, ſa tendreſſe, à ma tendreſſe égale,
Entr'elle & mes deſirs met ſi peu d'intervalle,
Que ſouvent, malgré moi, foible & préſomptueux,
Je me crois digne d'elle & digne de ſes feux.

DÉJA, depuis un mois, je goûtois ſa préſence ;
Mais toujours renfermé dans l'ombre du ſilence,
Mon amour au-dehors craignoit de s'épancher :
A mes propres regards je voulois le cacher.
Plus *Camille* ſembloit mériter d'être aimée,
Plus elle ſavoit plaire à mon âme charmée ;

Moins j'oſois d'un aveu tenter l'événement.
» *Camille*, eh! de quel front m'avouer ton Amant,
» Moi, Berger peu connu des champs de la Doride,
» Moi qui, te rencontrant dans les remparts de Gnide,
» Embarraſſé, ſurpris, n'oſai lever les yeux;
» Et crûs que ta conquête honoreroit les Dieux!

» CAMILLE, à ton Amant pardonne cet outrage!
» J'ai voulu de mon âme effacer ton image:
» Je ne l'ai pû, *Camille*; & voilà mon bonheur.
» Ton image à jamais reſtera dans mon cœur.

Je lui diſois un jour: » j'aimois le bruit du monde,
» J'aime aujourd'hui les bois, leur retraite profonde:
» Je nourriſſois en moi d'ambitieux deſirs;
» Te plaire eſt ma fortune & t'aimer mes plaiſirs:
» Je ſouhaitois de voir l'Univers, les Empires;
» Je n'aime à reſpirer que l'air que tu reſpires:
» Enfin, *Camille*, enfin, tout ce qui n'eſt pas toi,
» Honneurs, richeſſes, gloire, a diſparu pour moi. »

M'EUT-elle tout un jour parlé de ſa tendreſſe,
Elle m'en parle encore & m'en parle ſans ceſſe:
Oui, mon Ami, ſa bouche & ſes yeux & ſa voix
Répétent les ſermens qu'ils m'ont faits mille fois:

Moi, toujours plus heureux, plus charmé de l'entendre,
Certain de mon bonheur, je veux encor l'apprendre.
J'oſe affecter un doute ; & bien-tôt entre nous
Le ſilence ſuccède à des débats ſi doux.
Ah ! ſilence éloquent, tendre & muet langage,
Où l'on n'exprime rien, où l'on dit davantage !

LORSQUE de longs momens ont pû nous déſunir,
De tout ce que j'ai vû j'accours l'entretenir.
» De quoi m'occupes-tu, me parles-tu, dit-elle ?
» Parle-moi de ton cœur : ton cœur m'eſt-il fidèle ?
» Eh ! que ſont à mes feux d'inutiles récits ?
» Étois-je, loin de toi, préſente à tes eſprits ?....
» Tu te tais ! eſt-ce ainſi que *Camille* t'inſpire ?
» Ne me dis rien, cruel ! moi, j'ai tout à te dire. »

QUELQUEFOIS d'un baiſer conſolant mes ennuis,
Elle dit : *Ariſtée* eſt triſte !... » Oui, je le ſuis ;
» Mais ma triſteſſe eſt douce & vaut les ris eux-mêmes.
» Je ſens couler mes pleurs : pourquoi pleurer ? tu m'aimes :
» Je m'afflige & ne ſais ce qui peut m'affliger.
» Va, laiſſe ſur mon front ce nuage léger,
» Laiſſe-moi ſoupirer mon plaiſir & ma peine.
» Lorſque vers le bonheur tout mon amour m'entraîne,

» Mes ſens trop agités ne peuvent en jouir :
» Mon cœur, dans ſa triſteſſe, aime à s'épanouir.
» Chère *Camille*, non ; ne m'ôte point mes larmes :
» Si tu ſavois combien je leur trouve de charmes !
» L'Amour en ſon yvreſſe eſt moins voluptueux.
» Eh ! qu'importe qu'il pleure ? *Ariſtée* eſt heureux. »

On me demande encor, m'aimes-tu ?... Si je t'aime ?
» Mais comment m'aimes-tu ?.. Toujours, toujours de même.
» Mon cœur eſt tel encor qu'il fut le premier jour :
» Il n'eſt que mon amour d'égal à mon amour. »

TOUT ce qui voit *Camille* & l'adore & l'encenſe :
Des traits de ſa beauté tout vante la puiſſance.
Que de plaiſirs alors je reſſens à la fois !
L'éloge qu'on fait d'elle eſt celui de mon choix.
D'un ſentiment d'orgueil j'ai peine à me défendre :
Tout dit : *Camille* eſt Belle, ſeul je ſais qu'elle eſt tendre.

SI tous deux quelquefois nous ſommes entourés
De Jeunes Gnidiens par ſon charme attirés,
Son eſprit ſi naïf, ſa grace ſi touchante,
Le doux ſon de ſa voix, ſes diſcours, tout enchante :
D'une oreille attentive on ſuit ſon entretien ;
Et je voudrois alors qu'elle ne dît plus rien.

JE ne ſais ſi l'amour rend l'amitié plus chère ;
Mais il eſt des Bergers chéris de ma Bergère :
Son accueil eſt pour eux & careſſant & doux ;
Des plaiſirs de l'Ami, l'Amant devient jaloux.
Toi jaloux, *Ariſtée* ? & tu l'oſes paroître ?
Toi, Mortel trop heureux, mais indigne de l'être !
Ah ! rougis d'envier un foible ſentiment :
L'Ami tient ſon bonheur du bonheur de l'Amant.

MAIS, *Camille*, l'on t'aime, on oſe te le dire :
Un cœur ſenſible eſt foible & facile à ſéduire.
Crain tes Adorateurs ; crain leurs piéges ſecrets.
S'ils viennent te jurer qu'ils t'aiment... ils ſont vrais.
Mais d'aimer plus que moi ſi leur bouche t'aſſure,
Ne les croi pas, *Camille* ; ils ont fait un parjure.

QUAND je vais la chercher, quand de loin je la voi,
Lorſque je cours vers elle, & qu'elle accourt vers moi,
Mon cœur troublé s'égare ; elle approche, il s'agite :
Elle vient, ç'en eſt fait ; il s'envole, il me quitte.
Je ne le retiens point, *Camille*, il eſt ton bien :
Ah ! tu l'as trop payé ! tu l'as payé du tien.

Si ma bouche égarée, ou ma main téméraire
Cherche à lui dérober une faveur légère,
Elle me la refuſe & combat mon deſir ?
Mais elle en donne une autre & double mon plaiſir.
Ah ! ne ſoupçonnez point *Camille* d'artifice :
Elle réſiſteroit, céderoit par caprice ?
Non, non ; je connois trop ſon Amour, ſa vertu,
Son Amour ſi craintif, par l'honneur combattu.
Elle doute, elle héſite, elle pleure, elle tremble ;
Et voudroit tout donner, tout refuſer enſemble.

» Respectez, me dit-elle, un cœur trop alarmé :
» Ne vous ſuffit-il pas que vous ſoyez aimé ?
» Que demande *Ariſtée* & que veut-il encore ?...
» O Ciel ! ce que je veux ? quoi ! *Camille* l'ignore ?
» Tu n'aimes qu'avec crainte, & j'aime avec fureur.
» Il eſt, n'en doute pas, un doux moment d'erreur,
» Un crime de l'amour, que l'amour juſtifie :
» Permets ce crime & fais le bonheur de ma vie...
» Quel eſt donc cet effroi que je ne puis calmer ?
» Si quelque jour, hélas ! je ceſſois de t'aimer,
» *Camille*, que ce jour déplorable, funeſte,
» De mes jours malheureux empoiſonne le reſte ;

» Où plutôt, que la Parque en termine le cours :
» Qu'il ſoit, ce jour affreux, le dernier de mes jours. »

Il ſe tut; mais rempli de l'objet qu'il adore,
Il ceſſa d'en parler, pour y penſer encore.

Fin du Chant Cinquième.

CHANT

Soudain de ses cheveux elle arrache et dénoüe
Un Serpent qu'elle irrite et que son bras secoüe ,

Chant VI.

CHANT SIXIEME.

Nos cœurs, livrés ſans crainte à ces épanchemens ;
Se confioient ainſi leurs plus doux ſentimens :
Mais nos pas, qui ſuivoient des routes ignorées ;
Ne retrouverent plus leurs traces égarées.
Une premiere erreur entraîne mille erreurs.
Des tapis de verdure & des chemins de fleurs
Favoriſans encor nos tendres rêveries,
Tranquilles, nous marchions ſur l'émail des prairies.
Quel objet tout-à-coup intimida nos yeux ?
De ſa cîme effrayante un Mont frappoit les cieux.
Sur ſes flancs eſcarpés, une caverne ſombre
S'ouvroit, s'élargiſſoit & s'enfonçoit dans l'ombre.
» L'humble Vertu, diſois-je, habite ce ſéjour :
» Plus d'un Sage s'exile & ſe dérobe au jour.
» Avançons. » O ſurpriſe ! ô demeure abhorrée !
Mes premiers pas à peine eurent franchi l'entrée ;
Que d'un froid inconnu mes ſens furent glacés.
Je ſentis, ſur mon front, mes cheveux hériſſés ;
Je ſentis qu'un pouvoir, infernal ou céleſte,
Malgré moi, me pouſſoit dans cet antre funeſte ;

Et le trouble & l'effroi, le désordre & l'horreur
Entrèrent, par degrés, jusqu'au fond de mon cœur.
» Ah! dussions-nous ici voir redoubler nos peines,
» Ai-je dit, parcourons ces voûtes souterraines.

Nous marchons... sous un roc creusé par les ennuis,
Où le plus noir flambeau perce à peine les nuits,
Au milieu des soupçons dont son âme est saisie,
A travers des vapeurs, je vis la *Jalousie*.
Sans m'effrayer, sa vue étonna mes regards:
Oui; malgré l'appareil des coupes, des poignards,
Son aspect me parut plus sombre que terrible:
Sa sourde inquiétude avoit un air paisible;
Et la morne tristesse & la froide pâleur,
Et les soucis secrets & les soins & la peur,
Et la vaine insomnie & la fausse prudence,
Cortége malheureux, l'entouroient en silence.

Elle souffla sur nous; elle étendit sa main,
En comprima nos cœurs, en pressa notre sein;
Ce monstre, sur nos fronts, l'appesantit encore...
O prodige! ô terreur! ô pouvoir qu'on ignore!
Tout prit, autour de nous, un aspect plus affreux.
Mille fantômes vains, mille spectres hideux
Remplirent nos esprits, tourmentèrent nos âmes:
Nous crûmes aux erreurs que nous imaginâmes.

» Avancez, nous dit-elle, & domptez votre effroi :
» Une Divinité, plus puiſſante que moi ;
» Vous attend dans cet antre & déjà vous appelle.
» Elle eſt digne de vous, vous êtes dignes d'elle ;
» Oui, courez, hâtez-vous, infortunés Humains :
» Courez ; elle mettra le glaive dans vos mains. »
De mille affreux ſerpens ſa tête étoit armée :
Aux lueurs qu'ils dardoient d'une langue enflammée ;
A leurs longs ſifflemens qui nous glaçoient d'horreur
Notre œil épouvanté reconnut *la Fureur.*
Soudain, de ſes cheveux elle arrache & dénoue
Un ſerpent qu'elle irrite & que ſon bras ſecoue :
Il part comme un éclair... Je voulus le ſaiſir...
Il étoit dans mon cœur que je ſentis tranſir.
A ce coup imprévu, je demeure ſtupide ;
Mais bien-tôt le poiſon, devenu plus rapide ;
Court infecter mon ſang dans ſes canaux divers ;
Je brûlai, je me crûs au milieu des Enfers.
Dans mon ſein palpitant, mon âme hors d'haleine
Se débattoit, luttoit, ſe contenoit à peine :
Tous mes muſcles tendus s'épuiſoient en efforts ;
Mon déplorable Ami partageoit mes tranſports ;
Et nous crûmes, en proye à tant de barbaries ;
Que nous tournions tous deux ſous le fouet des Furies.

PAR un accès de rage à la fin emportés,
Nous courûmes dans l'antre à pas précipités :
Nos pas retentiſſoient ſous ces voûtes funèbres.
Inſenſés ! nous cherchions, à travers les ténèbres,
Tantôt la Jalouſie, & tantôt la Fureur !
L'aveugle égarement ne connoît plus la peur :
Nous ſerrions dans nos bras ces Déités cruelles.
Ah ! nous fûmes, bien-tôt, auſſi barbares qu'elles.
Nos bouches inſultoient aux noms les plus chéris :
Nous appellions *Camille* & *Thémire* à grands cris.
Si *Camille* & *Thémire* alors s'étoient montrées,
Nos mains, nos propres mains les auroient déchirées.
NOUS revîmes, enfin, l'Aſtre éclatant des cieux :
Sa brillante lumiére importuna nos yeux ;
La nuit d'où nous ſortions fut preſque regrettée.
Des plus noires vapeurs l'âme encor tourmentée,
Et ne pouvans traîner nos corps appeſantis,
Nous tombâmes tous deux mourans, anéantis.
Hélas ! notre repos fut lui-même un ſupplice !
Il ſemble que ſous nous la terre s'endurciſſe :
Nos yeux ſecs & brûlans nous refuſent des pleurs :
Nul ſoupir échappé ne ſoulage nos cœurs.
LA Nature s'épuiſe & devient inſenſible :
Je m'endormis... Combien ce ſommeil fut pénible !

Qu'il mêla d'amertume à ſes triſtes pavots !
Un ſonge, un ſonge affreux renouvella mes maux :
Il m'offrit des objets, des images plus ſombres,
Plus terribles que l'antre & que ſes pâles ombres.
J'étois, à chaque inſtant, réveillé par l'effroi :
La perfide *Thémire* étoit auprès de moi,
Je la voyois... O Ciel ! oſerai-je le dire ?
Oui, mon plus grand tourment étoit de voir *Thémire* ;
Et d'un rêve cruel l'épouvantable horreur
De mes ſoupçons jaloux réaliſoit l'erreur.
Je ſors, en m'agitant, du ſein de la pouſſière :
« Faut il fuir, m'écriai-je, & l'ombre & la lumière ?
» Quoi ! je trouve par-tout un ſpectacle odieux !
» Quoi ! *Thémire* infidèle... Infidèle à mes yeux !
» Eſt-ce une autre Euménide à mes pas attachée ?
» L'ingrate !... De mon cœur qu'elle ſoit arrachée.
» Ah ! Dieux ! aurois-je crû qu'un jour, dans mes ſouhaits,
» J'aurois à demander de ne la voir jamais ? »
Mon eſprit éperdu reprend toute ſa rage :
» *Ariſtée*, ai-je dit, tu dors & l'on t'outrage !
» Tu dors ! réveille-toi, ſuis mes pas, vengeons-nous ;
» Par la flamm & le fer vien ſignaler nos coups,
» Du ſang de ces troupeaux inondons les prairies..
» Regarde les Bergers ſur ces rives fleuries,

» Ils ſoupirent en paix leur bonheur & leurs feux ;
» Seront-ils, *Ariſtée*, impunément heureux ?
» Ah ! troubler leurs plaiſirs, c'eſt ſoulager nos peines...
» Non ; ne pourſuivons point des vengeances ſi vaines :
» Vois-tu ſous l'horiſon ce Temple s'enfoncer ?
» Vien ; s'il eſt à l'Amour, je veux le renverſer :
» Sur ſon autel détruit, détruiſons ſa ſtatue :
» Oui ; je veux qu'à mes pieds elle tombe abattue,
» Allons ; & qu'il frémiſſe au bruit de nos fureurs. »
RIEN, dans ce noir projet, n'intimide nos cœurs :
Il ſemble que chez nous la force ſe ranime :
Plus d'audace jamais n'accompagna le crime ;
Nous traverſons les prés, les ruiſſeaux, les forêts.
Un rocher devant nous éleve ſes ſommets ;
Notre eſſor le franchit & rien ne nous arrête :
Le Temple, où nous volons, en couronne le faîte,
Nous entrons... A Bacchus il étoit conſacré.
O puiſſance des Dieux ! ſecours ineſpéré !
Soudain de nos tranſports la violence ceſſe :
Un ſonge diſparoît avec moins de viteſſe ;
Et nos troubles calmés, dans cet heureux moment,
Ne laiſſérent en nous qu'un long étonnement.
Je cours, je tombe aux pieds du Dieu qui nous protége.
» Tu viens de m'épargner le plus grand ſacrilége,

» Lui dis-je, je te dois le repos de mes ſens.
» Ah! pour tant de bienfaits, accepte mon encens! »
Je vole au ſanctuaire & cherche la Prêtreſſe:
Elle vient; dans ſes yeux brille une douce yvreſſe:
Je m'avance & lui dis: » vous voyez deux Mortels
» Chers au Dieu dont vos mains décorent les autels:
» Nous l'avons éprouvé bienfaiſant & propice,
» Nous voulons dans ſon Temple offrir un ſacrifice:
» De vos auguſtes ſoins daignez nous honorer. »
TANDIS quelle commande & fait tout préparer,
Moi, dans l'empreſſement du zèle qui m'anime,
Je cours, ſous le parvis, choiſir une victime,
Je l'amène: déjà ſon flanc mal aſſuré
Trembloit & palpitoit ſous le couteau ſacré,
Le Temple retentit des accords d'*Ariſtée*:
Au Dieu qu'il adoroit cette Hymne fut chantée.

BACCHUS, tu te plais dans les Ris
Et dans leur doux tumulte:
Autour de tes autels chéris,
La joye eſt notre culte.
La Gaîté, les aimables Jeux
Habitent dans ton Temple:
L'infortuné devient heureux,
Sitôt qu'il t'y contemple.

Si notre raiſon, ſur tes pas,
Et s'enyvre & ſommeille ;
Le plaiſir l'endort dans tes bras,
Le plaiſir l'y réveille.
Lorſque les Dieux, troublans nos cœurs,
Nous en ôtent l'uſage,
Tu viens diſſiper nos erreurs,
Et chaſſer le nuage.

Si, conduite par les ſoupçons,
L'affreuſe Jalouſie
Nous infecte des noirs poiſons
Dont ſon âme eſt ſaiſie ;
Tu parois, tu briſes les fers
Dont elle nous enchaîne ;
Et ton pouvoir dans les Enfers
Replonge l'inhumaine.

La victime à l'inſtant reçoit le coup mortel.
Du nectar le plus pur on arroſe l'autel,
L'encens brûle & s'éteint ; le ſacrifice ceſſe.
A la foule attentive, à l'auguſte Prêtreſſe
Je dis par quel prodige, entraînés & ſurpris,
Nous avions vû, dans l'antre, abuſer nos eſprits,
Nos malheurs inſpiroient l'intérêt le plus tendre...
Tout-à-coup, au dehors, un bruit ſe fait entendre,

Les accens de l'airain, les cris de mille voix
Grondent dans les rochers, frémiſſent dans les bois:
Nous volons au portique & nous ſortons en foule.
Sur la plaine obſcurcie un nuage épais roule,
Il avance vers nous, à flots tumultueux.
On voit, dans les tranſports d'un trouble impétueux,
Sur la cîme des monts, à travers les vallées,
Les Bacchantes en feu courir échevelées;
Leur voile dans les airs ſe diſperſe, égaré,
De feuillages nouveaux leur front eſt entouré;
Les pampres voltigeans s'uniſſent au lierre,
De leur thyrſe, à grands coups, elle frappoient la terre:
Le vieux *Silène* arrive, incertain, chancelant,
Son animal tardif le traîne d'un pas lent:
D'yvreſſe & de vapeur ſa tête embarraſſée
Tour à tour ſe ſoulève & retombe affaiſſée;
Son corps, qui s'abandonne en ſes balancemens,
Du tranquile animal ſuit tous les mouvemens.
Là, s'agite en tumulte une folle Jeuneſſe:
Pan, le Dieu Pan s'élance & bondit d'allégreſſe,
De ſon aigre pipeau les ſons retentiſſoient;
Les Satyres légers autour de lui danſoient.
On voit dans tous les yeux étinceller la joye,
Le rire épanoui librement ſe déploye,

Un aimable déſordre unit, confond les Jeux ;
On chante, on s'entrelace, on court, on eſt heureux.
Le nectar eſt verſé des mains de la Folie,
Et de ſes flots brillans chaque coupe eſt remplie.
Enfin, je vis Bacchus par des tigres traîné :
Son char d'un peuple immenſe étoit environné.
Tel, aux rives du Gange, il parut dans ſa gloire,
Jeune, portant par-tout la joye & la victoire.
On voyoit *Ariane* aſſiſe à ſes côtés.
O Fille de *Minos*, vos ſoupirs répétés
Redemandoient au ciel le parjure *Théſée* ;
Quand Bacchus, conſolant une Amante abuſée,
Vint eſſuyer les pleurs qui couloient de vos yeux !
Il prit votre Couronne & la mit dans les Cieux,
Il offrit & ſa gloire & ſon cœur à vos charmes.
Ah ! s'il n'eût pû tarir la ſource de vos larmes,
Bacchus auroit été plus malheureux que vous.
Vous le vîtes alors tomber à vos genoux :
» Aimez-moi, vous dit-il, aimez-moi, je vous aime ;
» *Théſée* à ſon bonheur a renoncé lui-même :
» Autant qu'il vous fut cher, que l'ingrat ſoit haï,
» Oubliez un amour ſi lâchement trahi ;
» Couronnez un Amant plus tendre & plus fidèle :
» Pour vous aimer toujours, je vous rends Immortelle. «

DESCENDU de ſon char, ſe tenant par la main,
Le couple dans le Temple entra d'un air ſerein :
La route, ſous leurs pas, de fleurs étoit ſemée.
Auprès de ſon Amant, ſatisfaite & charmée,
Ariane diſoit : » Reſtons dans ces beaux lieux,
» Je ſaurai mieux t'y plaire & tu m'aimeras mieux ;
» Répands ſur ces climats une joie éternelle,
» Vénus règne ici près, tu dois règner près d'elle :
» *Ariane* & Bacchus, & Vénus & l'Amour
» N'auront plus qu'un Empire & qu'une même Cour.
» Cède, cède à mes vœux : que tes mains adorées
» Comblent de leurs faveurs ces heureuſes contrées,
» Depuis que ton Amante en a reſpiré l'air,
» Plus aimable à ſes yeux, tu lui deviens plus cher.
» Qui m'eût dit que mon cœur t'aimeroit davantage ?
» Et ! quoi ? d'un Immortel tel eſt donc le partage ?
» Il peut donc aimer plus, quand il aime à l'excès ?
» Ses vœux les plus outrés ne ſont point indiſcrets ?
» Et toujours plus heureux dans chaque jouiſſance,
» Il porte ſon bonheur plus loin que l'eſpérance ?
» IL n'importe ; fuyons, fuyons l'éclat des Cieux :
» La gloire, dans l'Olympe, occupe trop les Dieux.
» Ce n'eſt que ſur la terre, au ſein de ces retraites,
» Au fond de ces boſquets, dans leurs routes ſecrettes,

» Que l'âme indépendante & prompte à s'enflammer
» Se livre, ſans contrainte, au doux plaiſir d'aimer.
» Vien : tandis que la foule, à te plaire empreſſée,
» Va ſe livrer au bruit d'une joye inſenſée ;
» Toute entiere à mes feux, à mon bonheur, à toi,
» Je n'aurai que l'Amour entre Bacchus & moi. «
Le Dieu ſourit ; le Dieu, ſous l'aîle du myſtère,
Conduiſit *Ariane* au fond du ſanctuaire.
Alors un feu divin s'alluma dans nos ſens :
Nos troubles, nos tranſports devinrent plus preſſans.
Nous bûmes à longs traits la coupe enchantereſſe :
Pan eut moins de gaîté, *Silène* moins d'yvreſſe ;
Et, le thyrſe à la main, nous ſuivîmes tous deux
Les danſes, les concerts, les courſes & les jeux.

Fin du Chant ſixiéme.

C'en eſt fait, je triomphe et Thémire m'embraſſe.

Chant VII.

CHANT SEPTIEME ET DERNIER.

LA foule ſe ſépare, on ſe quitte, on ſoupire :
Nous-mêmes revenus de notre heureux délire,
De ces lieux enchantés nous partons à regret.
Nous ſentîmes bientôt que leur charme ſecret
N'avoit que ralenti, que ſuſpendu nos peines :
Le poiſon circula, refoulé dans nos veines ;
Mais ſon feu concentré n'agit plus au dehors.
Ce n'étoit plus la rage & ſes cruels tranſports ;
C'étoit cette triſteſſe, où l'âme enſevelie
Dévore les chagrins dont elle s'eſt remplie ;
Les terreurs, les ſoupçons s'emparèrent de nous :
J'étois moins furieux, mais j'étois plus jaloux.
FATAL égarement ! redoutables foibleſſes !
Il nous ſembloit alors que les noires Déeſſes
N'avoient eu d'autre objet, en tourmentant nos cœurs,
Que de les préparer au plus grand des malheurs ;
Et nos ſonges affreux & leurs vaines images
Etoient de nos deſtins les horribles préſages.
Nous marchions au haſard, irréſolus, diſtraits ;
Des autels de Bacchus nous regrettions la paix ;
Mais au Temple de Gnide un charme nous attire :
Nous voulions voir encore & *Camille* & *Thémire* ;

Oui *Thémire*, oui *Camille*; objets intéreſſans
Qui portoient tant de haîne & d'amour dans nos ſens!
GNIDE vers l'horiſon s'offroit à notre vue.
Son temple, par dégrés, s'élevoit dans la nue;
Mais d'un aſpect ſi cher notre œil fut peu frappé:
Non; nous ne goûtions point ce trouble anticipé,
Ces douceurs, qu'au moment de revoir ce qu'elle aime;
Une âme ſait goûter, recueillie en ſoi-même.
MON ami ſoupira, me dit: » l'heureux *Licas*
» De *Camille* peut-être accompagne les pas:
» Ah! peut-être, à lui plaire il oſe encor prétendre;
» Il lui vante ſes feux: l'ingrate aime à l'entendre.
» LISIS, lui répondis-je; attendu chaque jour,
» Peut-être aux murs de Gnide eſt déjà de retour.
» Il brûla pour *Thémire*; il l'aime encor ſans doute:
» C'eſt de tous mes rivaux le ſeul que je redoute.
» *Thémire*, il faudra donc redemander ta foi,
» Et diſputer un cœur que je croyois à moi?
» LICAS, ces jours paſſés, louoit, chantoit *Camille*:
» Inſenſé que j'étois! j'étois fier & tranquille;
» Je crains bien que *Licas* ne triomphe à ſon tour.
» En flattant l'amour propre, on fait naître l'amour.
» THÉMIRE (il m'en ſouvient & tu me le rappelles,)
» De *Tirſis*, l'autre jour, reçut des fleurs nouvelles.
» Avec combien de joye elle en para ſon ſein!
» Leurs boutons careſſés s'effeuilloient ſous ſa main:

» C'eſt un don de *Tirſis*, oſa-t-elle me dire ;
» Et je laiſſai ces fleurs ſur le ſein de *Thémire* ?...
» J'aurois dû, ſous mes pieds, diſperſer leurs débris :
» De ce bouquet, peut-être, un baiſer fut le prix.
» A la fête derniere (ô trop funeſte augure !
» Oui ; *Camille* dès-lors méditoit ſon parjure)
» *Camille* me ſuivit aux autels de Vénus :
» La perfide, affectant des dehors ingénus,
» Venoit à la Déeſſe offrir deux tourterelles :
» Je les vis s'envoler de ſes mains infidèles,
» Leur fuite m'affligea : l'inhumaine en ſourit.
» MOI, ſur un jeune ormeau, content, j'avois écrit
» Mes amours & mon nom près du nom de *Thémire* :
» Lûs, relûs mille fois, j'aimois à les relire :
» Sous mes yeux ils croiſſoient unis, entrelacés ;
» Mais hélas ! un matin, je les vis effacés.
» CAMILLE, on ſait punir les ingrates Bergères :
» Crain tout de ton Amant, ſi tu le déſeſpères ;
» Non ; mon cœur à ton cœur ne pardonnera pas
» Le plus léger ſoupir échappé vers *Licas* :
» Songe, ſi tu trahis le ſerment qui t'enchaîne,
» Que l'amour irrité va plus loin que la haîne.
» SI quelque Gnidien, ſi quelqu'audacieux
» Arrête ſur *Thémire*, un ſeul moment, les yeux ;
» Soudain, ſans meſurer & la peine & l'outrage,
» Fût-ce aux pieds de Vénus, je l'immole à ma rage. «

AINSI la jalouſie, au moment du bonheur,
D'amertume & de fiel rempliſſoit notre cœur :
Nous-mêmes à nos vœux nous cherchions des obſtacles ;
Enfin, nous arrivons à l'antre des Oracles.
Alors, tel que les flots par les vents agités,
Le peuple alloit, venoit, couroit de tous côtés :
Sur les fronts, dans les yeux l'inquiétude eſt peinte ;
L'eſpoir, dans tous les cœurs, eſt troublé par la crainte.
Ceux-là montent, ceux-ci deſcendent du rocher :
L'un ſait déjà ſon ſort, l'autre va le chercher.
NOUS pénétrons pourtant dans la grotte enchantée,
La foule nous entraîne, & j'y perds *Ariſtée* ;
Il avoit vû *Camille*, il étoit dans ſes bras.
MOI, je cherchois *Thémire* & ne la trouvois pas :
Elle paroît... Ah ! Dieux ! quel déſordre, à ſa vue,
Quel trouble ſe ſaiſit de mon âme éperdue !
Tous mes ſens ſoulevés frémirent de courroux ;
J'allois m'abandonner à mes tranſports jaloux ;
A quel excès, ô ciel ! m'eût emporté la rage !
Je voulois... Un coup d'œil diſſipe cet orage.
Mes horribles ſoupçons, mon aveugle fureur,
Tous ces monſtres cruels qui déchiroient mon cœur
Diſparoiſſent ſoudain aux yeux de ma *Thémire*.
C'eſt ainſi que l'Aurore, avec un doux ſourire,
Chaſſe, aux portes du jour, les ombres de la nuit :
Ainſi, devant les Dieux, Tiſiphone s'enfuit ;

Et,

Et, n'oſant ſoutenir l'éclat de leur préſence,
Dans les marais du Styx ſe replonge en ſilence.
THÉMIRE accourt, m'appelle & s'écrie: » eſt-ce toi?
„ J'ai crû que mon Amant étoit perdu pour moi.
„ Ah! cruel! ah! combien tu m'as coûté d'alarmes!
„ Depuis trois jours entiers, je ſéche dans les larmes:
„ Malheureuſe!... J'ai craint de ne plus te revoir.
„ Dans cet antre, à Vénus j'ai dit mon déſeſpoir:
„ Je n'ai point demandé ſi tu m'aimois encore;
„ Ah! qu'un ſoin plus preſſant m'agite & me dévore!
„ Mon Amant m'eſt plus cher que moi, que mes amours:
„ Je n'ai que demandé ſi tu vivois toujours.
„ Vénus m'a répondu: conſole-toi, l'on t'aime...
„ Achève mon bonheur, & di-le moi toi-même.
„ EXCUSE, répondis-je, un cœur infortuné,
„ Par un pouvoir fatal vers le crime entraîné:
„ S'il pouvoit te haïr, ce cœur t'auroit haïe;
„ Mais non, *Thémire*, non; il ne t'a point trahie.
„ Les Dieux m'ont égaré, m'ont rendu furieux;
„ Ils l'ont pû: ma raiſon eſt dans la main des Dieux;
„ Mais mon cœur, tout à toi, n'eſt point ſous leur empire:
„ Ils ne peuvent m'ôter mon amour pour *Thémire*.
„ Les craintes, les ſoupçons, tous les maux d'un jaloux;
„ Je viens, loin de tes pas, de les éprouver tous.

„ L'Enfer tourmente moins les ombres criminelles:
„ Mais j'ai tiré ce fruit de mes peines cruelles,
„ Qu'après tant d'infortune & de trouble & d'effroi,
„ Je ſens mieux le bonheur de vivre encor pour toi.
„ VIEN donc, *Thémire*, vien dans ce bois ſolitaire :
„ Tous ces crimes affreux que l'amour a pû faire,
„ Je veux les expier par un excès d'amour.
„ Il en eſt un, ſur-tout, qui fit pâlir le jour,
„ Ma bouche épouvantée, à regret, le révèle ;
„ Juge de ſon horreur : je t'ai crue infidèle. «
ELLE me ſuit !... Ces bois favoriſés des cieux,
A l'éternel bonheur conſacrés par les Dieux,
Ces bois de l'Éliſée, où des ombres chéries
Promènent, dans la paix, leurs douces rêveries ;
Et la ſombre Dodone, où des chênes divins
Font parler l'avenir & dictent nos deſtins ;
Et ces brillans vergers, où l'arbre ſur ſa tige
Du plus riche des fruits étaloit le prodige ;
Où les Filles d'*Heſper*, fières de leur tréſor,
D'une orgueilleuſe main cueilloient les pommes d'or ;
Ces beaux lieux n'ont jamais égalé le boccage,
Dont *Thémire*, avec moi, vient rechercher l'ombrage.
Quel charme, autour de nous, fut ſoudain répandu !
Se gliſſant ſur les fleurs, aux rameaux ſuſpendu,

Dans un air frais & pur voltige le Zéphire :
Le myſtère, en ſilence, accompagne *Thémire*,
Le Plaiſir, par la main, conduit la Volupté ;
Thémire embellit tout, & tout eſt enchanté.
Un Satyre (l'oiſeau, la fléche eſt moins rapide)
Pourſuivoit à grands pas une Nymphe timide ;
Il nous voit ; & ſurpris, s'arrête devant nous :
„ Heureux Amans, dit-il, que votre ſort eſt doux !
„ Vous vous aimez, vos cœurs s'entendent, ſe répondent,
„ Dans de brûlans ſoupirs, vos ſoupirs ſe confondent ;
„ Et moi, d'une inhumaine Amant infortuné,
„ A vaincre ſes rigueurs follement obſtiné,
„ Je ne puis la fléchir : rien, non rien ne la touche.
„ Devant moi, chaque jour, elle fuit plus farouche ;
„ Et, dans leur vol léger, ſi j'arrête ſes pas,
„ C'eſt encor le malheur que je trouve en ſes bras. «
Sous un de ces berceaux, où l'épaiſſeur de l'ombre
Jette dans les eſprits je ne ſais quoi de ſombre,
Une jeune Beauté, l'œil humide de pleurs,
Soupiroit, à l'écart, ſes profondes douleurs :
Combien à notre aſpect elle parut émue !
Elle trembla, ſur-tout, & pâlit à ma vue.
„ Amour, s'écria-t-elle, eh ! quoi ? juſqu'en ces lieux
„ Ta conſtante fureur vient affliger mes yeux ?

„ Ah ! j'y voulois cacher & ma honte & mes larmes !
„ J'y pleurois un ingrat qui mépriſe mes charmes :
, Malheureuſe ! & j'y vois, pour combler mon tourment,
„ Une Amante qu'on aime & le plus tendre Amant. «
Auprès d'une fontaine, où coule une onde pure,
Nous vîmes Apollon couché ſur la verdure :
Il avoit, ſur ces bords, accompagné ſa ſœur.
Sur les traces d'un Daim égarant ſon ardeur,
Diane, dans ces bois, avoit été conduite.
A ſa troupe immortelle, à l'éclat de ſa ſuite,
Je reconnus le Dieu ſur le Pinde adoré.
Le front ceint de lauriers, de ſa gloire entouré,
D'un air majeſtueux il accordoit ſa lyre.
Des arbres, des rochers que ſon pouvoir attire,
On voyoit les ſommets s'agiter dans les airs,
Les Oiſeaux attentifs ſuſpendoient leurs concerts ;
Et le Lion lui-même apprivoiſé, tranquille,
Repoſoit ſa colere & reſtoit immobile.
Nous ſeuls, trop occupés, trop pleins de nos tranſports,
Nous ſçûmes réſiſter à de ſi doux accords.
Nos pas, qu'un autre Dieu précipitoit ſans doute,
A travers la forêt pourſuivirent leur route :
Le Dieu que nous cherchions, ſuit peu celui du jour.
Enfin, où croyez-vous que je trouvai l'Amour ?

L'Amour ?... Je le trouvai dans les yeux de *Thémire*,
Sur ſa bouche de roſe il ſembla me ſourire :
Je voulus l'y baiſer ; il tomba ſur ſon ſein,
Il m'y brava. Je crus l'en punir ſur ſa main ;
Mais, pour ſe dérober au feu qui me dévore,
Il ſe jette à ſes pieds : je l'y pourſuis encore.
Bien-tôt ſous ſes genoux il courut ſe cacher.
Moi, plus impatient, je voulois l'y chercher,
J'étois près de l'atteindre ; & mon âme égarée...
Mais *Thémire* en courroux, mais *Thémire* éplorée,
Par des larmes, des cris, arrêta mes efforts :
Dans ſon dernier aſyle il ſe retire alors.
Ah ! combien il chérit ſa nouvelle retraite !
Il s'y fixa... De même une aimable Fauvette
N'oſe quitter le nid où veille ſon amour.
Si quelque bruit répand l'épouvante à l'entour,
Sur ſes chers rejettons, mere plaintive & tendre,
Elle s'offre à la main qui vient pour les ſurprendre ;
Et préfère, au malheur de les abandonner,
L'eſclavage funeſte où l'on va les traîner.
THÉMIRE à mon audace oppoſa la colère :
Elle entendit mes vœux & devint plus ſévère ;
Mais je ne pus dompter la fureur de mes ſens.
Dieux ! qu'elle me lança des regards menaçans !

Je tremblai, je frémis de l'avoir offenſée,
Je pleurai... Par ſa main, ma main fut repouſſée ;
Je tombai, je ſentis mon âme s'exhaler,
Dans un dernier ſoupir elle alloit s'envoler :
Je mourois, ſi *Thémire*, alors plus attendrie,
Dans mon cœur expirant n'eût rappellé la vie.
Son ſein, qui le preſſoit, lui rendit ſa chaleur ;
Elle tourna ſur moi des yeux pleins de douleur :
» Non, je ne te hais point : non, ne meurs point, dit-elle ;
» Non, cruel, comme toi je ne ſuis pas cruelle,
» Toi, qui veux m'entraîner dans la nuit du tombeau !
» Cher Amant ! de tes jours rallume le flambeau,
» Reprends, entre mes bras, ton âme fugitive ;
» Vis, enfin, pour m'aimer, ſi tu veux que je vive. «
A ces mots ſi touchans, je reſpire & renais ;
Je renais plus aimé, plus heureux que jamais...
C'en eſt fait ; je triomphe & *Thémire* m'embraſſe :
Dans le plus doux baiſer mon cœur reçut ſa grace.
Elle m'en prodigua les gages les plus chers ;
Et le cri de l'Amour l'annonça dans les airs.

Fin du Chant ſeptiéme & dernier.

EPITRE

A MONSIEUR

DUHAMEL

DE

DENAINVILLIERS.

Fortunate Senex, ergo tua rura manebunt. VIRG. Egl. 1.

1774.

AVERTISSEMENT.

Le retour du Printems eſt la ſeule conſidération qui me détermine à publier cette Epitre. Elle tient à des circonſtances particulières qui, peu connues, affoibliront peut-être l'effet de quelques détails : cependant, comme elle renferme des peintures aſſez naïves de la vie, des mœurs & des occupations de la campagne, je ne la crois pas ſans une ſorte d'intérêt. Dans ce moment où l'on quitte le faſte & l'ennui de la Ville, pour aller jouir au dehors du ſpectacle de la Nature rajeunie ; je crois que des images, deſſinées avec ſoin d'après ce modèle, pourront préſenter quelqu'agrément. D'un autre côté, ſi je parviens à émouvoir mes Compatriotes en faveur de cette claſſe laborieuſe de Citoyens qui cultive la terre, ſans partager avec nous la jouiſſance de ſes productions ; ſi, dis-je, j'attendris pour elle ces âmes compatiſſantes, dont il ne faut que réveiller la ſenſibilité pour les exciter à la bienfaiſance, je me féliciterai d'avoir donné cet Ouvrage, & mon cœur s'enorgueillira du bien qu'il aura pû produire.

Les douceurs de la retraite, les charmes de la campagne, cette mélancolie douce qui ſuccède aux agitations d'une vie tumultueuſe, cette profondeur de ſentiment que l'on doit au calme de ſon âme, enfin

des plaiſirs purs & tranquilles m'inſpirérent autrefois le projet de cette Epitre. Je l'exécutai, il y a dix ans, près du modèle; &, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſous les yeux de la Nature. Cette date n'eſt pas inutile à fixer; car il a paru, depuis, des Poéſies de la même couleur & du même ton: agréables au Public, elles jouiſſent d'un ſuccès auſſi flatteur que mérité. Si l'époque de mon Ouvrage n'étoit point connue, je craindrois qu'on ne me ſoupçonnât d'affectation de concurrence ou de plagiat. Je m'embaraſſe peu que les méchans le diſent ſans le croire; mais il m'importe que les Perſonnes, qui pourroient le préſumer, ſans le dire, ſoient détrompées. Il ſera facile d'éclaircir & de conſtater cette date par le témoignage des Perſonnes dont les noms ſont employés dans cette Epitre: ce ſeroit donc par pure rencontre que les images, que j'ai choiſies, auroient quelque reſſemblance avec celles qu'on a déjà miſes ſous les yeux du Public. Le genre bucolique eſt néceſſairement borné dans ſes deſcriptions: les mêmes objets y reviennent ſans ceſſe ſous le pinceau; & ce n'eſt que le coloris, la compoſition des groupes, leur enchaînement & leur cadre, qui peuvent y jetter quelque variété. Si je ne préſente ici que des vérités communes & des images déjà employées, c'eſt que je penſe qu'on ne peut trop répéter des vérités utiles,

ni trop ſouvent offrir des tableaux toujours agréables, & toujours intéreſſans, quand la mal-adreſſe de l'Artiſte n'en détruit pas la grace & la fraîcheur.

Cependant, ſi cette Epitre ne renfermoit que des peintures champêtres & des ſcènes purement paſtorales, je compterois peu ſur ſa réuſſite ; car notre langue eſt médiocrement pittoreſque, & le genre deſcriptif y a peu d'avantage. S'il m'étoit permis d'eſpérer quelque ſuccès, je l'attendrois des ſentimens d'humanité & de bienfaiſance, que j'ai développés & fondus dans les détails de cet Ouvrage. Cette eſpèce de Philoſophie rurale & pratique ne manque jamais ſon effet ſur les cœurs ſenſibles ; &, malgré la corruption de nos mœurs, il en eſt encore quelques-uns. Les Grands & les Riches, qui au milieu de la Capitale ne ſont que perſonnels & durs, perdent leur égoïſme & l'aridité de leur cœur, lorſqu'ils habitent leurs Châteaux. Ne rabaiſſons point, ne dénaturons point les actions honnêtes, en les imputant à des motifs d'amour-propre & de hauteur. En général, on fait aujourd'hui le bien dans ſes Terres ; c'eſt-là qu'on redevient homme, & qu'on deſcend de l'élévation idéale, d'où l'on ne voyoit plus ſes ſemblables & ſes égaux : c'eſt-là que le ſpectacle de l'indigence & des travaux de nos Cultivateurs ouvre nos âmes à cette pitié généreuſe, qui conſole les infor-

tunés & va au-devant de leurs beſoins. Cette métamorphoſe ſubite eſt très-naturelle & très-ſimple. Tous ces intérêts de l'orgueil, toutes ces inquiétudes de l'ambition, ce goût effréné du faſte & des plaiſirs, nos intrigues, nos folies, nos erreurs, tout ce qui péſe ſur nous dans le ſéjour de la Ville ; rien de tout cela ne nous ſuit à la campagne. On s'y livre ſans réſerve à l'abandon de ſoi-même, à l'oubli de ſes prétentions, aux douceurs de la tranquillité ; & l'on fait des heureux par le deſir de l'être. Voilà ce que j'ai vû mille fois avec attendriſſement, & ce que j'aurois voulu peindre avec plus de chaleur & d'énergie.

Je croirois encore un autre mérite à cette légère production, ſi je ne devois pas attendre le jugement du Public, pour former & déterminer le mien. Il y a quelques vers téchniques, que j'ai tort peut-être de croire bien faits, par le travail & les ſoins qu'ils m'ont coûté. Ces vers toujours difficiles, mais, pour l'ordinaire, peu brillans, ſont le plus ſouvent perdus pour la gloire de l'Auteur : le mérite de la difficulté vaincue n'eſt ſenti, dans tous les Arts, que par les Connoiſſeurs. La claſſe la plus nombreuſe du Public s'arrête plus volontiers ſur les détails de pur agrément, qu'on a coloriés avec moins de peine & d'étude. Mais paſſons à un intérêt plus preſſant pour moi, qui eſt de faire connoître les Perſonnes dont il eſt parlé dans cette Epitre.

M. *Duhamel du Monceau*, de l'Académie des Sciences, eſt trop célèbre par ſes Ouvrages, pour que j'aye à mettre mes Lecteurs au fait des places qu'il occupe, & des objets ſur leſquels je le loue. Cet Ouvrage eſt plus particuliérement adreſſé à M. *Duhamel de Denainvilliers*, ſon frere. Celui-ci, moins connu, mais également fait pour l'être par ſes qualités & l'étendue de ſes lumiéres, vit iſolé dans une terre, ſituée ſur les confins du Gâtinois: c'eſt-là qu'il s'occupe journellement des expériences néceſſaires aux travaux de l'Académicien. Il a naturaliſé, dans ſon parc, une foule d'arbres & d'arbuſtes étrangers, que l'on a vûs, depuis, ſe multiplier dans nos plantations françoiſes, ſur nos routes & dans nos avenues. On voit encore, dans ſes Serres, une ſuite nombreuſe de plantes les plus rares & qui piquent le plus la curioſité. La Chymie, l'Aſtronomie, l'Agriculture, l'Hiſtoire Naturelle, enfin, toutes les parties de la Phyſique ſont les objets de ſes obſervations; mais ces travaux ne prennent rien ſur le ſoin du bonheur de ſes Payſans & de ſes Vaſſaux. Il eſt leur Juge, leur Protecteur, leur Ami & leur Pere: on ne peut réunir à la fois, plus de connoiſſances & de vertus. Les Perſonnes qui l'ont vû de près & dans ſon intimité, atteſteront que je n'ai point ſurchargé ſon éloge: il eſt le modèle exact du Sage que j'ai

voulu peindre. C'eſt ſans ſon aveu que je donne au Public cette Epitre : ſa modeſtie s'y ſeroit oppoſée; & j'ai paſſé ſur cette formalité, peut-être néceſſaire, par un motif que les honnêtes gens approuveront. Depuis quelques années, on a répandu beaucoup de fleurs ſur les tombeaux des Hommes illuſtres ou bienfaiſans, qui ont honoré la Nation & ſervi l'Humanité : il faut auſſi attacher quelques guirlandes aux portes des Perſonnes vertueuſes qui vivent parmi nous ; & accoutumer les Hommes, s'il eſt poſſible, à rendre juſtice à leurs contemporains.

EPITRE

A M. DUHAMEL

DE DENAINVILLIERS.

SOLITAIRE vallon où, parmi les roſeaux,
L'Eſſonne lentement laiſſe couler ſes eaux,
Enfin je te revois; & tes rives fleuries
Vont m'inſpirer encor d'utiles rêveries!
Au milieu du tumulte & du bruit des Cités,
Mes eſprits, loin de moi dans le vague emportés,
Dociles aux deſirs d'une foule inſenſée,
A l'intérêt de plaire immoloient ma penſée.
Dans ces ſoupers, où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos ſens & nos goûts dédaigneux,
Où d'une main, pour nous toujours enchantereſſe,
Hébé verſe, en riant, le nectar & l'yvreſſe;
Quel Mortel, inſenſible au charme du poiſon,
D'un philtre ſi flatteur peut ſauver ſa raiſon?
L'Anglois, le ſeul Anglois, inſtruit dans l'art de vivre,
Penſe & raiſonne encore, au moment qu'il s'enyvre:

Le coude ſur la table appuyé gravement,
L'eſprit préoccupé d'un Bill du Parlement,
Il contemple ſa coupe, en ſilence vuidée;
Et, plein de ſes vapeurs, il creuſe ſon idée.
Mais nous, Peuple frivole, & qui, dans nos plaiſirs,
Sommes plus emportés, avec moins de deſirs;
Qui, le cœur toujours vuide & la tête exaltée,
Ne cherchons que le bruit d'une joye affectée,
Nous goûtons le bonheur, ſans l'économiſer;
Et notre art d'en jouir eſt l'art d'en abuſer.
Des boudoirs, des ſophas les intrigues ſecrettes,
L'anecdote du jour, l'hiſtoire des toilettes,
Les jeux d'un vil Bouffon, des brochures, des riens;
Voilà les grands objets de tous nos entretiens!
Lorſqu'enfin, terminant de ſi douces orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous ſi brillans les rapides écarts
Ont, ſur le goût, les mœurs & les modes nouvelles,
Lancé du bel eſprit les froides étincelles:
Mais, d'un objet utile occupant ſa raiſon,
Un ſeul d'entr'eux, un ſeul a-t-il réfléchi?... Non.
J'ai ſuivi trop long-tems ce tourbillon rapide:
A travers ſon éclat, j'en ai connu le vuide;

Et

Et, de Rome échappé; je reviens dans *Tibur*
Reſpirer les parfums d'un air tranquille & pur:
Je parcours, plus heureux, ces routes iſolées.
Si je ſuis les détours que forment ces vallées,
J'aime à voir le Zéphir agiter dans les eaux
Les replis ondoyans des joncs & des roſeaux;
Et ces ſaules vieillis, de leur mourante écorce,
Pouſſer encor des jets pleins de ſéve & de force.
Ici tout m'intéreſſe & plaît à mes regards:
Sur les bords du ruiſſeau, cent papillons épars,
Avant que mes eſprits démêlent l'impoſture,
Me paroiſſent des fleurs que ſoutient la verdure.
Déjà ma main ſéduite eſt prête à les cueillir:
Mais, allarmé du bruit, plus prompt que le Zéphir,
L'inſecte, tout-à-coup détaché de la tige,
S'enfuit... & c'eſt encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage, & la voûte des cieux,
Dans le criſtal des eaux, ſe peignent à mes yeux:
Chaque objet s'y répète; & l'onde qui vacille
Balance dans ſon ſein cette image mobile.

TANDIS que du tableau je demeure frappé,
Soudain, vers l'horiſon, le ciel enveloppé
Roule un nuage ſombre; & déjà le Tonnerre
De ſes fléches de feu le ſillonne & l'éclaire;

Mais un vaſte intervalle en abſorbe le bruit.
La Tempête, ſemblable aux ombres de la nuit,
Dans le calme impoſant du plus profond ſilence,
Monte, ſe développe & lentement s'avance.
La Nature frémit dans un muet effroi:
L'air immobile & lourd s'appeſantit ſur moi.
Tout-à-coup il murmure; un tourbillon de poudre
S'élève vers la nue où retentit la foudre:
La terre au loin mugit ſous ſes coups répétés;
Et l'éclair étincèle à traits précipités:
Les Cieux grondent, les vents ſifflent: l'Urne céleſte
Menace le vallon d'un déluge funeſte;
Et du haut des rochers, d'un cours impétueux,
Tombent, avec fracas, cent torrents écumeux.
Les Oiſeaux, que par-tout environne l'orage,
Voltigent, incertains, de feuillage en feuillage;
Et le Pâtre éperdu, raſſemblant ſon troupeau,
A travers les guérêts regagne le hameau.
Moi-même, qui me trouble, en voyant la Tempête,
Comme un Vautour affreux, s'élancer ſur ma tête,
Je monte la colline.... un abri m'eſt offert;
C'eſt le Château d'un Sage aux malheureux ouvert:
DUHAMEL, c'eſt le tien. Je ſuis tes avenues:
Ébranlés par le poids de leurs têtes chenues,

Tes ormes, ſous le choc de deux vents oppoſés,
Embaraſſent mes pas de leurs rameaux briſés.
A ce déſordre, au bruit, aux éclats du Tonnerre,
On diroit que les Cieux s'écroulent ſur la terre.
Par l'orage effrayé, j'en admire l'horreur:
Le Philoſophe obſerve, & l'Homme ſeul a peur.
J'arrive; un important, couvert de ta livrée,
Ne me fait point chez toi ſolliciter l'entrée:
De ta porte, à ſon aiſe, on peut franchir le ſeuil.
Cerbère careſſant & de facile accueil,
Ton chien, ſans m'obliger d'attendre une réponſe,
Court au-devant de moi, bondit, jappe & m'annonce.
Si jadis tes Ayeux parérent ta maiſon
Des biſarres beautés d'un gothique écuſſon;
Dans tes jardins, par-tout, je vois que ton génie
L'orna plus ſagement des travaux d'Uranie.
Ici, ſur un pivot vers le Nord entraîné,
L'aiman cherche à mes yeux ſon point déterminé:
Là, de l'antique *Hermès* le minéral fluide
S'élève, au gré de l'air plus ſec ou plus humide.
Ici, par la liqueur un tube coloré
De la température indique le dégré:
Là, du haut de tes toîts, incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le Tonnerre.

Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille ſon chapiteau:
Le règne végétal, analyſé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les ſucs qu'il recéle;
Et plus haut, je vois l'ombre, errante ſur un mur,
Faire marcher le tems d'un pas égal & ſûr.
C'EST-LA que les ſaiſons, les mois & les années
S'écoulent, ſous tes yeux, en heures fortunées.
Eh! quelle heure du jour pourrois-tu regretter?
Par autant de bienfaits on te les voit compter.
L'Ami de tes vaſſaux, & leur Juge, & leur Pere,
De leur humble cabane écartant la misère,
Nouveau *Titus*, aſſis ſur un trône de fleurs,
Citoyen couronné, tu règnes ſur les cœurs.
Le tems fuit, de ſon vol le paſſage s'efface;
Tes monumens divers en ont fixé la trace:
L'employer comme toi, c'eſt ſavoir l'arrêter.
Tu ſais que ce tilleul, que tu viens de planter,
(Ne dût-il rien ſouffrir des vents & des orages,)
N'en périra pas moins dans le torrent des âges.
DUHAMEL, ces cyprès, que tes mains ont ſemés,
D'abord, froids embrions dans la pulpe enfermés,
Attendirent le jour où tu verrois leur germe
Sortir, développé, du ſol qui les renferme:

Tu les vois aujourd'hui ces ſuperbes cyprès,
En luſtres élevés, décorer tes boſquets.
Mais le Tems quelque jour, par un autre prodige,
Viendra déraciner & dépouiller leur tige.
Eh! combien, dont l'ombrage entouroit les tombeaux,
Sur la cendre des Morts ont perdu leurs rameaux!
De nos triſtes deſtins tel eſt l'ordre ſuprême;
Tout périt ici bas, tout... le Tombeau lui-même.
MAIS le Sage, qui penſe & calcule le tems,
En ſait mettre à profit les rapides inſtans.
Tandis que les humains, jouets de la folie,
Laiſſent évanouir le rêve de la vie;
Le Philoſophe, actif ſans être diſſipé,
Utile à ſon ſemblable & de l'homme occupé,
Par ſes travaux divers, ſes ſoins, ſa bienfaiſance,
Réaliſe le ſonge, & ſent ſon exiſtence.
Il a tout obſervé, tout péſé, tout connu:
Le terme arrive, il meurt; mais lui ſeul a vécu.
Que dis-je! il ne meurt point; il ſurvit à lui-même;
Dans le bien qu'il a fait ſa poſtérité l'aime.
C'EST ainſi, DUHAMEL, qu'aux jours de l'avenir,
Tes Neveux fortunés, pleins de ton ſouvenir,
Sans aller te pleurer au pied d'un Mauſolée,
S'imagineront voir ton ombre conſolée

Errer dans ces boſquets, ſous ces arbres chéris,
Que tes mains ont plantés, que la terre a nourris.
Déjà n'entends-tu pas, au ſein de tes domaines,
Ce Peuple, qui cultive & féconde tes plaines,
Tranquille (*) ſous les toîts que tu viens d'achever,
Bénir le bienfaiteur qui les fit élever ?
Là, ſa femme, ſes fils, ſa famille qu'il aime,
Ses utiles troupeaux, ſes valets, & lui-même,
Sous un abri commode ont trouvé, par tes ſoins,
Ce qu'il faut au bonheur, ce qui manque aux beſoins.
Qu'il eſt doux de jouir des fruits de ſa ſageſſe !
Le Pauvre, ſoulagé du fardeau qui l'oppreſſe,
En s'occupant pour toi, trouve en toi des ſecours ;
Et d'un pain légitime alimente ſes jours.
Ici, ſon bras nerveux ébranle & déracine
Des rocs, qu'il fait rouler du haut de la colline ;
Là, plus induſtrieux, ſous les coups du marteau,
Il dégroſſit le bloc, qu'il finit au ciſeau.
Pour recevoir de l'air les douces influences,
Il creuſe ici le ſol à d'égales diſtances ;

(*) M. *De Denainvilliers* a fait rebâtir toutes ſes Fermes, & une partie de ſon Village : ſes Payſans y ſont logés avec la plus grande commodité.

Et, dans cette avenue, au retour du Bélier,
Tu lui feras planter l'orme & le peuplier.
Lorſqu'enfin, vers le ſoir, ſa tâche eſt terminée,
Revenant à pas lents, chargé de ſa coignée,
Haraſſé de travail, noirci des feux du jour,
Le front baiſſé, l'œil morne, il rentre dans ta cour;
De ta main bienfaiſante il reçoit ſon ſalaire:
Le malheureux ſourit; & va dans ſa chaumière,
Offrir, d'un air content, à ſa chère moitié,
Un pain qui lui manquoit, qu'il doit à ta pitié.
SAGE DENAINVILLIERS, joui long-tems encore
Du nom de bienfaiteur, de ce nom qui t'honore!
Dans Paris, où l'orgueil de nos vains préjugés
Donne aux Grands des flatteurs & de vils protégés;
Où le Riche, écraſant la timide indigence,
Au poids de ſes tréſors pèſe ſon importance;
J'ai connu des mortels, (& j'en rougis pour eux),
Dont l'âme ſe fermoit aux cris des malheureux,
Qui détournans la vue, à l'aſpect de leurs larmes,
De la douce pitié méconnoiſſoient les charmes:
Mais va; je n'ai point vû ces mortels froids & durs,
Dans leur triſte bonheur, goûter de plaiſirs purs.
Au milieu de l'éclat de leur Cour turbulente,
Je n'ai point entendu de voix reconnoiſſante,

Par le cri de l'amour publier leurs bienfaits.
On les flatte ſouvent, ſans les bénir jamais.
Je les ai vûs, trompés par leurs propres ſyſtêmes,
Au ſein des voluptés, traîner l'ennui d'eux-mêmes;
Blâſés par l'habitude, heureux juſqu'au dégoût,
Ils n'ont joui de rien, en jouiſſant de tout.
La nature a voulu, par la loi la plus ſage,
Que le plus doux plaiſir fût celui qu'on partage.
Des heureux que l'on fait on reçoit le bonheur;
La main donne... elle achète un plaiſir par le cœur.
Plaignons l'être iſolé, qui dans lui ſe renferme!
Quand tu vois, DUHAMEL, ſous l'orme de ta ferme,
La joye, un jour de fête, aſſembler le hameau;
Lorſque la cornemuſe & ſon aigre pipeau
Font danſer ton fermier, qui lourdement ſautille,
Et mène en rond l'eſſain de ſa jeune famille;
Quand LISE, ſimple encor, mais fine en ſon minois,
Sourit à ſon Amant qui lui ſerre les doigts;
Quand cette troupe aiſée, & proprement vêtue,
La gaîté ſur le front, s'amuſe & s'évertue,
Un contentement pur t'intéreſſe à ſes Jeux:
La volupté du Sage eſt de voir des heureux.
ÉCOUTE: de tes murs aux remparts de la Ville,
La Tempête a rendu le retour difficile,

Donne-moi ton ſouper, quelques fruits, du lait frais,
Rien de plus: (l'amitié n'exige point d'apprêts;)
Et ſi le ciel eſt pur, quand l'aube matinale
Annoncera demain l'amante de Céphale,
Nous irons dans tes champs, au ſortir du ſommeil,
Admirer la Nature, épier ſon réveil.
Nous verrons, dans ta cour, le coq fier & ſuperbe,
Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe,
Appeller aigrement ſon ſérail aſſoupi,
Entre mille beautés partager un épi;
Et, d'un bec amoureux, diſtribuer entr'elles
Des baiſers, qui jamais n'ont trouvé de cruelles.
Nous entendrons encor, ſur le toît de leur tour,
Tes pigeons roucouler les ſoupirs de l'amour;
Et bientôt tu verras cette troupe élancée
Fondre ſur tes guérêts, par le beſoin preſſée,
Se relever cent fois en légers tourbillons,
Et d'une aîle rapide effleurer les ſillons.
SORTIS de ta demeure, & traverſans la plaine;
Nous irons de Segrai (*) viſiter la fontaine;

(*) Fontaine minérale fort accréditée dans le Gâtinois, & qui a des propriétés à-peu-près ſemblables à celles des Eaux de Paſſy.

Segrai, vallon charmant dans ſa ruſticité,
Source pure où l'on puiſe, où l'on boit la ſanté;
Où la beauté flétrie, au moment d'être écloſe,
Vient embellir ſon teint des couleurs de la roſe:
Segrai, dont le breuvage & ſalutaire & frais,
Fait circuler un ſang devenu trop épais;
Qui diviſe à la fois nos humeurs engourdies,
Et de la fiévre en nous éteint les incendies.
Là, pendant que ton frere (*) occupé dans nos Ports,
De l'une & l'autre Mer parcourant les deux bords,
Ira de nos vaiſſeaux déterminer la coupe,
Calculer les rapports de la proue à la poupe,
Aſſujettir la quille, en affermir les bras,
Étayer des aubans & la vergue & les mâts,
Donner à la manœuvre un jeu facile & libre,
Balancer tous les poids dans un juſte équilibre;
Et par cet art, enfin, maître des élémens,
Enchaîner le caprice & la fureur des vents:
Là, dis-je, loin du bruit des Mers & des orages,
Préférant une rive à de vaſtes rivages,

(*) M. *Duhamel du Monceau* eſt Inſpecteur de la Marine & des Chantiers de Conſtruction. Il a donné un Traité ſur les Cordages, dont l'économie & le moindre poids facilitent la manœuvre.

Sur les bords d'un ruiſſeau paiſiblement couché,
Tu pourras m'expliquer, par quel détour caché,
Du Vallon de Segrai la Nymphe ſolitaire
Verſe dans un baſſin ſon onde ſalutaire:
Ton eſprit fixera mes eſprits incertains.
Je ſaurai ſi la terre, en ſes noirs ſouterrains,
Contient le réſervoir de ces eaux inconnues;
Ou bien ſi ce tribut & de l'air & des nues,
Par l'éponge des monts, goutte à goutte filtré,
Reparoît à nos yeux & fort plus épuré.
MAIS déjà je crois voir, le long de la chauſſée,
Courir, vers la fontaine, une foule empreſſée.
Dans la ſimple parure & l'habit du matin,
Voi CLOÉ, voi ROSINE, une coupe à la main,
Précipiter vers nous leur démarche légère.
Un ruſtique Échanſon, dont l'œil les conſidère,
Leur verſe le remède aux maux qu'elles n'ont pas;
Et d'un air, qu'il croit fin, ſourit à leurs appas.
La Nymphe de l'Eſſonne, en les voyant ſi belles,
De honte, en ſes roſeaux, ſe cache devant elles.
ÉGLÉ les ſuit à peine; ÉGLÉ n'a plus d'attraits:
Une ſombre pâleur décolore ſes traits.
On dit qu'un feu caché, que peut-être elle ignore,
Aux plus beaux de ſes jours, la brûle & la dévore.

Ainſi ſous le Midi, dans l'ardeur de l'Été,
La roſe voit flétrir l'éclat de ſa beauté;
Mais des Zéphirs du ſoir l'haleine careſſante
Relève & raffermit ſa tige languiſſante.
Le deſtin d'une Belle eſt celui d'une fleur:
ÉGLÉ, comme la roſe, a perdu ſa fraîcheur;
Et je crois que LISIS, que tu vois ſur ſes traces,
Seroit l'heureux Zéphir qui lui rendroit ſes graces.
CEPENDANT, le Soleil, monté ſur l'horiſon,
Nous lance un feu plus vif & luit dans le vallon.
On cherche vainement la voûte d'un feuillage:
Segrai n'a point encor d'ombre ni de boccage;
Mais par tes ſoins, un jour, au pied de ces côteaux,
L'érable & le tilleul étendront leurs rameaux.
Puiſſai-je, dans ces tems, conduire ta vieilleſſe
Vers ce riant aſyle, orné par ta ſageſſe!
La campagne, à mes yeux, eut toujours des attraits.
Un charme, plus puiſſant que de vains intérêts,
Du milieu des Cités ſans ceſſe m'y rappelle;
Elle eut mes premiers goûts, & je ſuis né pour elle.
S'il eſt quelque laurier que ma main put cueillir,
Si d'un foible talent je puis m'enorgueillir;
Si ma lyre, fidèle aux loix de l'harmonie,
Suppléa, dans mes vers, au défaut du génie;

Si moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux,
Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux;
Aux bois, aux prés, aux champs, je dois ces avantages.
C'eſt-là que j'eſquiſſai mes premieres images;
Et que, par les objets émû profondément,
J'unis à mes tableaux le feu du ſentiment.
J'obſervai la Nature, & fus ſon interprête:
De ſes vives couleurs je chargeai ma palette.
Souvent, lorſque la Nuit déployoit dans les airs
Ce voile parſemé de tant d'Aſtres divers;
Quelquefois, quand l'Aurore étincellante & pure,
Des roſes du matin coloroit la nature;
Où lorſque le Soleil, plus radieux encor,
Rouloit ſon char de feu ſur des nuages d'or;
Parmi ces jets brillans & ces nuages ſombres,
Je ſaiſis le contraſte & du jour & des ombres.
Souvent, du Roſſignol j'écoutois les chanſons;
Il inſtruiſit ma Muſe attentive à ſes ſons:
J'appris à ſoupirer ces notes languiſſantes,
De la plainte amoureuſe expreſſions touchantes:
Je formai ces accords plus vivement frappés,
A la joye, au plaiſir, à l'yvreſſe échappés;
Et, par ces tons divers, mon oreille exercée
Sût donner à ma voix l'accent de ma penſée.

Au bord de ce ruiſſeau qui, paiſible en ſon cours,
Suit de ces prés fleuris la pente & les détours,
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon ſtyle;
Et de laiſſer couler un vers doux & facile.
Chez nos cultivateurs tranſporté quelquefois,
Auprès de leurs foyers, à l'abri de leurs toîts,
Dans les détails touchans de leur cabane obſcure,
J'allois étudier les mœurs de la Nature.
C'eſt-là que, par mon cœur, mon eſprit éclairé,
Eut des ſentimens vrais, qu'il peignit à ſon gré.
C'eſt-là que, près d'un fils, une mere attentive
Calmoit, dans le berceau, ſon enfance plaintive;
Et, tandis qu'à cet autre, endormi ſur ſon ſein,
Sa bouche ſourioit de l'air le plus ſerein,
Un autre, un autre encor qui jouoient autour d'elle,
Occupoient tendrement ſon âme maternelle;
Et mes yeux ſatisfaits furent ſouvent témoins
Des baiſers, dont l'époux récompenſoit ces ſoins.
O Cabane du pauvre! ô demeure champêtre!
Malheureux qui te fuit & n'oſe te connoître!
Ah! puiſſai-je bientôt, libre & débarraſſé,
Rejettant le fardeau dont je ſuis oppreſſé,
Habiter un aſyle où l'ame ſe conſulte!
Des remparts de Paris fuyons le vain tumulte.

Quel beſoin m'y rappelle, & qu'y voir aujourd'hui ?
Le mérite oublié, le talent ſans appui ;
L'aimable Poéſie, à jamais exilée,
Aux traits du bel Eſprit ſans pudeur immolée ;
Une froide analyſe à la place du goût,
La raiſon qui deſſéche & décompoſe tout ;
Des Écrivains du jour le ſtyle énigmatique,
Du contraſte des mots le choc antithétique ;
Un faſte ſans éclat, un vernis ſans couleur,
Des ſurfaces ſans fond, des éclairs ſans chaleur ;
La gloire des beaux Arts ou fouillée ou perdue ;
Et leur palme flétrie, à l'intrigue vendue.
Il vaut mieux, DUHAMEL, aſſis à tes côtés,
De la ſimple Nature admirer les beautés.
Oui, oui ; je reverrai ta douce ſolitude :
J'y viendrai de ton cœur approfondir l'étude,
Y jouir, avec toi, du fruit de tes travaux,
Y nourrir le mépris d'un monde ingrat & faux ;
Et, fuyant loin des Dieux du globe ſublunaire,
Rechercher, conſoler cet utile vulgaire
Qui, pour un prix modique, avec peine obtenu,
Fait le bonheur de ceux dont il eſt méconnu.
Ta longue expérience inſtruira ma jeuneſſe :
Mes fleurs s'enrichiront des fruits de ta ſageſſe ;

Et mon eſprit, charmé de tes propos divers ;
Finira l'entretien, en te liſant ces vers ;
Ces vers, où je n'ai point, adulateur ſervile,
Diviniſé d'un grand le coloſſe imbécile :
Mais, où fuyant la gêne & le ton de l'ennui,
J'ai ſû louer un Sage, en cauſant avec lui.

LES HOMMES
DE
PROMÉTHÉE,
POËME.

1774.

AVERTISSEMENT.

DES indiſpoſitions trop multipliées ne m'ont laiſſé, depuis long-tems, que de courts intervalles à donner aux Lettres & à mon goût pour la Poéſie. Il a fallu me faire un ſimple amuſement de ce qui auroit dû être une occupation ſérieuſe & ſuivie : auſſi le peu d'ouvrages que j'ai publiés, préſente plutôt les jeux de l'eſprit que les fruits pénibles du travail. Celui que je donne aujourd'hui n'a pas plus d'étendue ni plus d'importance. Si la couleur, le ſtyle Poétique, quelques idées & quelques détails m'appartiennent, j'en ai pris le fond, l'enſemble & le deſſin dans un morceau de Proſe de M. de *Querlon*.

Si l'on m'objectoit qu'il vaudroit mieux me renfermer dans un ſilence abſolu, que de mettre ſous la preſſe quelques feuilles fugitives, inutiles à ma gloire & qui n'ajoutent rien à mes titres littéraires ; je répondrai que ces productions, quelque foibles qu'elles ſoient, ne m'en paroiſſent pas moins agréablement reçues du Public qui les recherche, avec un empreſſement marqué ; que n'ayant pû, juſqu'ici ;

ſatisfaire le deſir qu'il daigne me montrer d'avoir de moi des ouvrages plus eſſentiels ; je lui dois, du moins, des preuves de mes efforts, & de l'envie que j'ai de mériter ſon eſtime.

Voilà la ſeule réponſe que je ferai à ces Détracteurs qui circulent dans les Sociétés, y rabaiſſent gratuitement les ſuccès d'un homme de Lettres dont ils n'ont point à ſe plaindre, & dont les prétentions très-bornées ne nuiſent à perſonne. Contraint par ſes indiſpoſitions de vivre iſolé, il ne peut oppoſer à leur dénigrement que les ſuffrages de la multitude & de ces Lecteurs dépouillés de prévention, dont les jugemens ſont toujours le réſultat ſimple & impartial du plaiſir que nos écrits ont pû leur procurer. Au ſurplus, j'aime mieux n'avoir fait & ne faire encore qu'un petit nombre de vers qui ſoient lûs, que l'on puiſſe relire ſans ennui & que l'on cite quelquefois, que d'en avoir fait un plus grand nombre qu'on ne liroit point.

La Poéſie deſcriptive, tombée parmi nous dans le plus grand diſcrédit, par l'incorrection, la rudeſſe & le peu d'élégance de nos anciens Verſificateurs, ſemble aujourd'hui reprendre une faveur nouvelle.

Les traductions de différens Poëmes Allemands, & celle des Saiſons de *Tompſon*, ont rappellé tous les regards vers cette ſource de beautés trop long-temps négligées. Bientôt, des mains habiles ont ſû les mettre à profit ; mais avec cette ſage économie & cette fineſſe de goût qui rejettent les détails trop minutieux, dont l'abondance de nos voiſins ſurcharge quelquefois leurs deſcriptions. M. *Dorat* a donné la plus agréable imitation du Poëme de *Sélim* & *Sélima*, qui ſe rapproche du mien par quelques circonſtances. Cet ouvrage a fait le plus grand plaiſir : c'eſt, d'ailleurs un des premiers de ce genre. Ce n'eſt point par concurrence que j'ai traité un ſujet à peu près ſemblable : l'amitié, qui nous lie, n'admet que l'émulation. M. l'Abbé *de Lille* a lû aux dernieres ſéances de l'Académie Françoiſe un Poëme charmant, ſur la maniere de peindre & de chanter les beautés de la campagne : il y donne, en grand maître, le précepte & l'exemple. J'ai entendu, dans la ſociété, pluſieurs Chants d'un autre Poëme non fini (*a*), où les grandes

(*a*) LES MOIS, Poëme en douze Chants, par M. *Roucher*. Il va paroître inceſſamment.

images de la nature ſont rendues dans les plus beaux vers & coloriées avec le pinceau le plus brillant & le plus large. De pareils ouvrages ſont faits pour vaincre les dégoûts de ces eſprits difficiles qui s'élevent contre le genre pittoreſque. Ce genre, qui paroît facile, parce que le modèle eſt ſous nos yeux & frappe à la fois tous nos ſens, n'en a pas moins ſes difficultés & ſes écueils.

Sans doute, il faut beaucoup d'art pour donner un enſemble à des deſcriptions accumulées, pour y jetter du mouvement & de la vie, pour les diſtribuer avec intelligence & les faire contraſter, pour les lier par des épiſodes intéreſſans qui les fondent les unes dans les autres. Des peintures d'objets phyſiques qui ſe ſuivent ſans ordre, ſans des paſſages adroitement ménagés, ſans des intermédiaires qui repoſent l'imagination, en remuant la ſenſibilité; ces peintures inanimées ſont fatigantes, monotones; & dès-lors ne produiſent aucun effet. C'eſt pour éviter de ne peindre qu'une nature immobile & morte, que les payſagiſtes les plus célèbres ont mêlé dans leurs compoſitions des groupes vivans & des ſcènes paſſionnées. C'eſt ainſi que l'im-

mortel *Vernet*, par l'attitude & l'eſprit des figures, a ſû faire de ſes tableaux autant de Poëmes intéreſſans. C'eſt ainſi que la fameuſe inſcription, *& in Arcadia ego*, répand une mélancolie ſi douce ſur le beau payſage du *Pouſſin* : ce trait de génie eſt au-deſſus même du mérite pittoreſque. Voilà le vrai modèle de la Poéſie deſcriptive : c'eſt par-là qu'elle peut s'élever à la hauteur de la Poéſie la plus ſublime, qui doit elle-même renfermer des images & des ſentimens. Celle qui, s'adreſſant toujours à la raiſon, ne peint jamais rien à l'eſprit & ne dit rien à l'âme, manque ſon objet, n'eſt qu'une proſe froide & ſententieuſe, inutilement aſſujettie à la gêne de la rime & de la meſure.

Si quelque ſujet peut prêter à la variété des images & à tous les charmes de la Poéſie deſcriptive, c'eſt ſans doute celui que je viens de traiter. La création de l'Homme & de la Femme, leur étonnement à l'aſpect du grand ſpectacle de la Nature, leurs premieres ſenſations, le développement de leurs idées, l'yvreſſe de toutes leurs jouiſſances ; quelle foule de beautés on auroit pû tirer d'un fonds auſſi riche ! mais ſa fécondité n'a été qu'un embarras de

plus pour moi. Sans doute il m'eût fallu les pinceaux de l'*Albane & de Milton* : cependant, ſi je me ſuis traîné de loin ſur leurs traces, s'il m'eſt échappé quelques étincelles de leur feu, j'aurai aſſez fait dans la meſure de mes talens. L'impuiſſance de mes efforts, pour les égaler, ne m'humiliera point : il ne peut être honteux de reſter au-deſſous de ces grands Maîtres.

LES HOMMES
DE
PROMÉTHÉE,

POEME.

DANS les plaines d'Enna, non loin de Syracuſe,
Sur ces bords fortunés où coule l'Aréthuſe,
A la Reine des Dieux un Temple conſacré
Offre de ſes débris l'amas défiguré.
Du portique abattu les colonnes briſées,
Sous leur comble entr'ouvert les voûtes écraſées,
Les marbres, les metaux confuſément épars,
Majeſtueux encore, étonnent les regards.
Un ſage me guidoit à travers ces décombres:
De ce grand monument il éclairoit les ombres;
Et, cherchant des objets le ſens myſtérieux,
Occupoit ma raiſon du plaiſir de mes yeux.
L'Autel, le Sanctuaire & ſon auguſte enceinte
Des injures du tems ont moins ſenti l'atteinte.

Là, d'antiques tableaux les murs enveloppés,
Conſervent tous leurs traits au ravage échappés.
Sur la freſque brillante, on y voit *Prométhée*
Donnant un nouveau Maître à la terre enchantée.
Pour peindre ce grand jour, où de ſavantes mains
Paîtrirent le limon qui forma les Humains;
L'Artiſte a réuni, dans le plus bel enſemble,
Tout ce qu'un ſite heureux & déploye & raſſemble.
L'horiſon, ſous un ciel & de pourpre & d'azur,
Y fuit dans la vapeur d'un air tranquile & pur.
Ce lointain, couronné du ſommet des montagnes,
Offre, dans les vallons, de riantes campagnes.
Un fleuve entrecoupé de joncs & de roſeaux,
D'un cours lent & paiſible, y promène ſes eaux;
Et toujours plus charmé, plus épris de ſes rives,
Amuſe, en cent détours, ſes ondes fugitives.
Ici, c'eſt un torrent qui, d'un cours orageux,
Tombe, bondit & roule à flots impétueux:
D'une humide vapeur il obſcurcit la plaine,
Pouſſe & rejette au loin les débris qu'il entraîne.
Là, d'orgueilleux palmiers s'élancent dans les airs:
Plus loin, d'humbles buiſſons les côteaux ſont couverts;
Et par-tout la verdure, aux yeux qu'elle intéreſſe,
Fait briller du Printems la grace & la jeuneſſe.

Inſectes, Animaux, errent dans ces beaux lieux:
Prométhée y mit l'Homme & fit plus que les Dieux.
L'Homme, ſous le pinceau de l'Artiſte fidèle,
Étale, ſur ſon front, ſa fierté naturelle:
Tout annonce dans lui le Roi de l'Univers.
Son ſuperbe regard s'échappe en longs éclairs:
Son port majeſtueux, mais noble ſans rudeſſe,
Réunit à la fois la force & la ſoupleſſe.
Sur ſes membres nerveux les muſcles prononcés
Forment un bel accord, l'un dans l'autre enlacés.
Tel paroît, dans le Cirque, un Lutteur intrépide.
Sa moitié près de lui, ſous un maintien timide,
Laiſſe voir plus de grace & des attraits plus doux.
Le Peintre n'avoit point, ſous un voile jaloux,
De la belle *Pandore* enſeveli les charmes:
L'innocence étoit nue & l'étoit ſans alarmes;
Elle s'enveloppoit de ſa ſeule pudeur.
La Beauté n'a rougi qu'en perdant ſa candeur;
Et, près de ſon berceau, pure encore & céleſte,
Dans la nudité même, elle eut un front modeſte.
Pour rendre tant d'appas, l'Artiſte moins hardi,
D'une main plus légére, avoit tout arrondi:
Du pinceau careſſant les touches adoucies
Sembloient avoir gliſſé ſur les ſuperficies.

Le ſang qui reflétoit ſa pourpre & ſon éclat,
Coloroit de la peau le tiſſu délicat:
Par-tout, d'heureux replis & des formes riantes.
On voyoit les cheveux, de leurs treſſes mouvantes,
Ombrager, couronner un front calme & ſerein:
Leurs nœuds abandonnés rouloient ſur un beau ſein.
Sur deux touffes de lys, figurez-vous la roſe,
Lorſqu'au lever du jour, timide, demi-cloſe,
Et commençant à peine à ſe développer,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper:
Tel eſt ce ſein; ce ſein, la premiére parure
Que reçoit la Beauté des mains de la Nature:
Demi-globe enchanteur, dont le double contour
Palpite & s'embellit ſous la main de l'Amour.
Pour mieux peindre, en un mot, ce ſexe qu'on adore,
Le goût à raſſemblé, dans les traits de *Pandore*,
Ce que mille Beautés auroient de plus charmant:
C'eſt la grace naïve, unie au ſentiment.
Pandore, dans la main de l'époux qui la guide
Laiſſe, comme au hazard, tomber ſa main timide.
Sur le cours d'un ruiſſeau ſon beau corps eſt penché:
De ſon humble paupière un regard détaché
Y ſuit furtivement l'image qu'elle admire:
A ſes propres attraits on la voyoit ſourire;

Et l'Art repréſenta, par cet heureux détour,
L'amour-propre naiſſant au berceau de l'Amour.
Prométhée, appuyé ſur l'Urne qui recèle
Du rayon créateur la brulante étincelle,
Contemploit, d'un air fier, ſon chef-d'œuvre nouveau:
Il défioit les Dieux, en le voyant ſi beau:
Moi-même, j'admirois & l'Artiſte & l'Ouvrage.
Sur ce tableau ſublime ainſi parla le Sage.
Des Titans, me dit-il, l'orgueil ambitieux
Voulut, de Monts en Monts, eſcalader les Cieux:
Mais Jupiter, armé des fléches du Tonnerre,
Renverſa ſous ſes coups les enfans de la Terre.
Des rochers de l'Etna l'un d'eux eſt écraſé;
Un autre, ſous le poids du Véſuve embraſé,
Ébranle avec effort les murs de Parthénope:
Un autre ici mugit, ſous l'antre du Cyclope;
Et les plus criminels ſont au fond des Enfers,
De la voûte du monde étouffés & couverts.
A leur affreux ſupplice échappa *Prométhée*:
Il frémit, en voyant la terre inhabitée;
Et ſes fils malheureux, à jamais engloutis,
Replongés dans les flancs dont ils étoient ſortis.
Mais à s'humilier rien ne peut le réſoudre;
Il relève ſon front ſillonné par la foudre:

„ Des Dieux qui m'ont vaincu, ſoyons encor l'égal ;
„ Dit-il ; dût mon orgueil me devenir fatal,
„ De ces Dieux déteſtés bravons la tyrannie.
„ Sans le feu de l'audace il n'eſt point de génie ;
„ Oſons tout : repeuplons ce globe déſolé. «
Il projette, exécute ; & l'Homme eſt modèlé.
D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
En ſolides appuis il façonne l'argile.
Du ſang, prêt à couler, il creuſe les canaux,
De la fibre mobile il unit les faiſceaux ;
Il les enchaîne entr'eux, entr'eux il les oppoſe :
Des mouvemens divers il aſſure la cauſe.
Au buſte aſſujetti, le bras s'étend ſoudain ;
Les doigts, en s'allongeant, vont deſſiner la main.
Bientôt, de ce beau corps la taille ſouple & libre,
Sur ſa double colonne, a pris ſon équilibre :
Le Titan s'applaudit & pourſuit ſon eſſor.
Avec plus de génie ; avec plus d'art encor,
De ce noble édifice il embellit le faîte,
Du plus grand caractère il couronne la tête.
Superbe & s'entourant de l'ombre des cheveux ;
S'élève & s'applanit le front majeſtueux.
Au fond de ſon orbite éclate la prunelle :
Un doux voile ſe ferme & s'entr'ouvre au tour d'elle.

Un arc demi-courbé, qui s'abaiſſe ſur l'œil;
Donne encor au regard plus d'audace & d'orgueil.
Le teint prend ſon éclat; la lévre colorée,
En deux filets de pourpre, eſt déjà ſéparée.
Il ſemble, en ce moment, que le fils de *Japet*,
Rival de la Nature, ait ſurpris ſon ſecret.
Comme, aux tiges des fleurs, une utile roſée
En émail, en verdure, eſt métamorphoſée;
Ainſi, par le Titan, le limon préparé,
En organes divers, ſe transforme à ſon gré.
Lorſque ſa main traça ces artères, ces veines,
Foyers toujours brûlans des paſſions humaines,
Il prit des animaux les diverſes humeurs:
L'Homme a tous leurs inſtincts & trop ſouvent leurs mœurs.
Du tiſſu de la peau l'enveloppe légère
Du jeu de ces reſſorts nous voila le myſtère:
Leur mobile à nos yeux fut toujours inconnu.
Au terme de l'ouvrage à peine parvenu,
Le Titan, du limon qui lui reſtoit encore,
Paîtrit les doux appas, dont il orna *Pandore*:
Pandore, être enchanteur, d'après l'Homme imité;
Être ſemblable à l'Homme, avec lui contraſté:
Portrait ingénieux, plus brillant que fidèle,
C'eſt en vain qu'il ajoûte à l'éclat du modèle;

Chaque trait s'affoiblit, dans ſes traits répété :
Il a bien plus de charme, & moins de majéſté.
La moleſſe toujours accompagne la grace :
La fierté diſparoît, la douceur la remplace.
Figurez-vous, enfin, deux êtres oppoſés,
Pareils & différens, unis & diviſés ;
L'un de l'autre ennemis, l'un pour l'autre ſenſibles,
Rapprochés, en ſecret, par des nœuds inviſibles ;
Amis, Amans, Époux & Rivaux à la fois,
Confondans leurs plaiſirs, ſe diſputans leurs droits ;
Société biſarre & pourtant aſſortie,
Où, ſans nuire à l'accord, régne l'antipathie.
Tel eſt le couple humain, fier, jaloux ; mais heureux.
L'art n'obtenoit encor qu'un triomphe douteux :
L'Automate eſt formé ; mais ce grouppe immobile
N'eſt qu'une vaine image & qu'une froide argile.
Le ſouffle de la vie eſt le bienfait des Dieux :
Prométhée oſera, dans le Palais des Cieux,
Ravir aux Immortels ce noble privilége.
Rien ne peut rallentir ſon eſſor ſacrilége :
Il traverſe des airs le fluide azuré ;
Au foyer du Soleil ſaiſit le feu ſacré,
S'enfuit, ſe précipite aux antres du Caucaſe,
Y revoit ſon ouvrage, & l'anime & l'embraſe.

Le

Le céleſte rayon pénètre par dégrés :
Déjà le ſang circule en ruiſſeaux colorés ;
Les yeux s'ouvrent au jour, les lèvres au ſourire ;
Le cœur bat, tout ſe meut ; & le couple reſpire.
O puiſſance ! ô prodige ! ô fortuné moment !
De ces Êtres nouveaux quel fut l'étonnement ?
Inondés tout-à-coup d'un torrent de lumière,
Ils ouvrirent, à peine, une foible paupière ;
Et leur premier regard confus, embarraſſé,
Sur eux-mêmes reſta timidement baiſſé.
Cependant, aux objets leur vue accoutumée
Crut pouvoir regarder cette voûte enflammée ;
Ce jour, ce vif éclat dont brille l'Univers.
Ils contemploient l'eſpace & la hauteur des airs ;
Ce Soleil dont les feux, lancés ſur la Nature,
Jettent, en rayons d'or, une clarté ſi pure ;
Ces nuages brillans, dont l'aîle des Zéphirs
Promène, dans les airs, la pourpre & les ſaphirs.
D'un ſpectacle ſi beau la pompe & la richeſſe
De leurs ſens délicats fatiguoient la foibleſſe ;
Et, de tant de ſplendeur leurs regards confondus
S'éteignirent bientôt, éblouis & perdus.
Trop d'éclat ſe déploye au ſéjour du Tonnerre ;
On admire le Ciel, on jouit ſur la terre.

Là, de rians tableaux amuſérent leurs yeux.
Les reflets adoucis d'un jour délicieux ;
Les fontaines, les lacs & leurs rives fleuries ;
La verdure des bois & celle des prairies ;
L'or flottant de la plaine & l'ambre des côteaux ;
Et l'émail des vallons, & le criſtal des eaux ;
Et ces antres ſi frais, & ces boſquets ſi ſombres ;
Les jeux de la lumière & le repos des ombres ;
Cet aſpect varié d'objets intéreſſans
Charma, ſans les bleſſer, leurs organes naiſſans ;
Et, ſans peine introduite au fond de leur penſée,
Leur image y reſta légérement tracée.
Ah ! la froide habitude & ſes cruels dégoûts
N'altéroient point encore des plaiſirs auſſi doux !
Leurs eſpris enyvrés jouiſſoient ſans connoître :
Il ſembloit que, pour eux, l'Univers vint de naître,
Que, ſorti tout-à-coup de la nuit du cahos,
Leur ſuperbe ſéjour avec eux fut éclos ;
Et que la main d'un Dieu, par un double miracle,
Avec les ſpectateurs, eût créé le ſpectacle.
Mais, parmi ces beautés, quel invincible attrait,
Quel autre changement les trouble & les diſtrait ?
L'un vers l'autre, ſans ceſſe, un penchant les entraîne :
Il fixe le rayon de leur vue incertaine.

Ah ! tout céde au plaiſir qu'ils goûtent à ſe voir :
Des objets fugitifs il détruit le pouvoir.
Avec quel intérêt ce couple heureux s'admire !
L'un & l'autre, plongés dans un confus délire,
Se parcourent d'un œil avide, curieux :
Tout leur être jouit, leur âme eſt dans leurs yeux ;
Leur âme à leur bonheur veut être intéreſſée ;
Et déjà leur inſtinct s'élève à la penſée.
Les progrès ne ſont plus & pénibles & lents :
Du feu de leurs regards leurs eſprits ſont brûlans:
Le ſentiment ému produit l'intelligence,
L'ombre fuit, le jour brille ; & la raiſon commence.
Dans ce flux & reflux de mouvemens divers,
Si prompts, ſi variés, tous également chers,
Pandore s'écria : „ D'où viens-je ? où vais-je ? où ſuis-je ?
„ Du trouble où je me vois quel eſt donc le prodige ?
„ L'être dont je jouis, par qui m'eſt-il donné ?
„ Qu'étoit-il avant d'être, & comment eſt-il né ?
„ O toi, qui mets le comble à ma ſurpriſe extrême ;
„ Toi, qui m'offres en toi l'image de moi-même ;
„ Toi, que cherchent mes yeux, qui des yeux me pourſuis ;
„ Enfin, qui que tu ſois, apprend-moi qui je ſuis !
Le murmure flatteur de l'onde qui ſoupire,
Les mouvemens légers des ailes du Zéphire,

Le doux bruit des rameaux balancés dans les airs,
Des êtres animés les langages divers,
Et du chant des Oiſeaux l'étonnante merveille
Du premier des Humains avoient frappé l'oreille :
Mais, encor plus ſenſible aux ſons de cette voix
Qui l'émeut, l'intéreſſe & l'enchante à la fois,
Il dit : „ aimable objet, ô toi, dont la préſence
„ Auroit ſeule embelli le jour de ma naiſſance,
„ Ah ! céde à mes deſirs, répète ces accens,
„ Ces ſons dont la douceur a pénétré mes ſens !
„ Nous ignorons tous deux qui nous donna la vie ;
„ Mais, dans ce même inſtant, me fût-elle ravie,
„ (Je l'éprouve aux tranſports qu'elle excite chez moi,)
„ Ta voix me la rendroit, je renaîtrois par toi.
„ Peut-être le pouvoir, qui te créa ſi belle,
„ De mon âme en tes yeux alluma l'étincelle.
„ Pour mon bonheur, ſans doute, il voulut te former :
„ Il t'a faite pour plaire, il m'a fait pour t'aimer.
A ces mots, il s'approche ; & penché d'un air tendre,
Il préſente la main à ſa main qu'il veut prendre.
A peine éfleure-t-il le tiſſu de ſes doigts,
(Ce tiſſu ſi brûlant & ſi doux à la fois !)
Que ſoudain, loin de lui, ſon âme ſe retire
Et vole toute entière au charme qui l'attire.

Délicieux moment! combien il fut goûté!
Chaque cœur, chaque main frémit de volupté!
O des premiers plaiſirs ſurpriſe enchantereſſe!
Dans le recueillement d'une profonde yvreſſe,
Ce couple fortuné, tranquille, épanoui,
S'étonne du bonheur dont ſes ſens ont joui:
Aveugle en ſes deſirs, heureux à l'aventure,
Il ſuit innocemment l'attrait de la Nature.
De ſurpriſe en ſurpriſe & d'eſſais en eſſais,
L'un & l'autre éperdus, préocupés, diſtraits,
Se lèvent; & d'un pied chancelant & timide
Marchent, abandonnés à l'inſtinct qui les guide.
Avec quel trouble encor, avec quel embarras,
La Terre leur parut ſe mouvoir ſous leurs pas!
Ils s'avancent: leur vue inquiète, attentive,
Contemple la verdure autour d'eux fugitive.
L'Homme eſt né fier; la crainte eſt peu faite pour lui:
Sa compagne, plus foible, a beſoin d'un appui;
Il la ſoutient: *Pandore*, humble dans ſes alarmes,
Céde à l'Homme un pouvoir, que reprendront ſes charmes.
Courez, jeunes Amans, & volez ſur les fleurs;
La Nature vous mène à d'aimables erreurs;
La Nature, pour vous iudulgente & propice,
A de plus grands deſſeins, qu'il faut qu'elle accompliſſe:

Elle va de vos yeux arracher le bandeau ;
Et l'Amour, devant vous, tient déjà ſon flambeau.
L'heureux fils de *Japet*, caché dans un boccage,
Obſervoit ces Époux, à travers le feuillage.
Du ſommet d'un côteau leurs pas précipités
S'élançoient aiſément, par la pente emportés ;
Et, vers les profondeurs d'un vallon ſollitaire,
Ils dirigeoient tous deux leur démarche légère.
Là, Flore déployoit à leurs yeux ſatisfaits
Son plus beau coloris & l'émail le plus frais ;
Tous les dons du Printems prodiguoient leurs délices.
Les fleurs, les tendres fleurs, du ſein de leurs calices,
Exhaloient autour d'eux mille parfums divers :
En nuages légers ils flottoient dans les airs.
Un nouveau ſens s'éveille ; & d'une haleine pure
Le couple reſpiroit l'encens de la Nature.
De ſa douce vapeur l'Homme parut flatté ;
Avec bien plus de charme & plus de volupté,
Pandore ſavouroit cette eſſence inviſible :
Pandore eſt à la fois plus foible & plus ſenſible.
Un inſtinct curieux, je ne ſais quel deſir
Emporte ſon eſſor de plaiſir en plaiſir ;
Elle cède au beſoin de connoître ; c'eſt elle
Qui ſoupçonne & découvre une yvreſſe nouvelle.

Dans l'ombre d'un boſquet tous deux ils s'enfonçoient:
Prêts à s'entrelacer, là deux Mirthes croiſſoient.
De l'une à l'autre tige une diſtance égale
Les ſéparoit encor par un foible intervalle.
L'Abeille induſtrieuſe, entre ces arbriſſeaux,
Venoit de dépoſer le fruit de ſes travaux.
Pandore l'apperçoit: ſon œil brûlant, avide,
Étincelle à l'aſpect de ce tréſor liquide:
Elle ſe précipite, elle court; & ſoudain
Un rayon détaché s'abandonne à ſa main.
Sur ſes lèvres bientôt doucement exprimée,
S'épanche, à longs flots d'or, la liqueur parfumée.
A peine dans ſon trouble elle a pû la goûter,
Elle vole à l'Époux qu'elle vient de quitter,
Lui préſente de loin ſa conquête & ſa proye,
L'aborde en ſouriant, fait éclatter ſa joye;
Et, ſur ſa bouche alors, de ſes doigts délicats,
Preſſe le pur nectar qu'il ne connoiſſoit pas.
Ah! tout céde à l'attrait de cette jouiſſance!
La Nature, pour eux déployant ſa puiſſance,
De ce nouveau plaiſir forma ſon plus doux ſoin,
Et, pour l'accroître encore, elle en fit un beſoin.
Soudain de veine en veine, une flamme inconnue
Coule avec le nectar & par-tout s'inſinue.

De ce philtre enchanteur effet prodigieux !
Ce déſordre ſubit, ce feu ſéditieux
Juſques dans ſon ſéjour va troubler leur penſée ;
Elle marche au hazard d'ombres embarraſſée.
Ils rappellent, en vain, leurs eſprits étonnés :
Leurs yeux ſont éblouis, leurs pas ſont enchaînés ;
Tout eſt vague, confus, nul objet ne les frappe ;
A la réflexion le ſentiment échappe ;
Et paſſant de ce trouble à de molles langueurs,
Entraînés l'un par l'autre, ils tombent ſur les fleurs.
O ſpectacle charmant ! ô ſéduiſante image !
Couché ſur les gazons, & couvert d'un feuillage,
Figurez-vous l'Amour, dans un beau ſoir d'Été ;
Mollement endormi près de la Volupté :
Tels étoient ces Époux. La Nature en ſilence,
Autour de leur berceau, veille avec complaiſance ;
L'onde à peine murmure entre les tapis verds,
Les Zéphirs voltigeans rafraîchiſſent les airs.
La Nuit, ſur ce boſquet ſi paiſible & ſi ſombre,
Vient encore, à pas lents, développer ſon ombre ;
Et le ſommeil, enfin, ſuivi du doux repos,
Laiſſe tomber ſans bruit ſes tranquilles pavots.
Tout eſt calme, aſſoupi ſur ce lit de verdure.
L'inquiet *Prométhée* à peine ſe raſſure ;

Il vole à ces Amans, il s'épouvante, il craint
Que le rayon céleſte en eux ne ſoit éteint...
Il les ſent reſpirer : leur cœur brûle & palpite.
Un ſonge, en ce moment, les trouble & les agite :
Un ſonge leur peignoit, dans de rians tableaux,
Et leurs plaiſirs paſſés, & des plaiſirs nouveaux.
De ſes bras careſſans l'Homme entouroit *Pandore*,
Pandore, dans les ſiens, le ſerroit plus encore ;
Et ces illuſions, ces vains embraſſemens
Au charme du réveil préparoient ces Amans.

Cependant, par dégrés l'Orient ſe colore
De la pourpre brillante & des feux de l'Aurore.
A l'Univers charmé qu'elle annonce un beau jour !
Son char plus radieux eſt conduit par l'Amour.
A travers les rameaux, ſa naiſſante lumière,
Du premier des Humains vient frapper la paupière :
Il ouvre lentement un œil appeſanti.
Des chaînes du ſommeil à peine il eſt ſorti,
Qu'il ſent, près de ſon cœur, ſa compagne fidèle.
Dans ce tendre abandon, qu'elle lui parut belle !
Le repos ajoûtoit à l'éclat de ſes traits.
Cet Époux enchanté, pour mieux voir ſes attraits,

Du doux nœud de ſes bras s'échappe & ſe retire ;
Appuyé ſur les ſiens, il contemple, il admire.
Tout irrite à la fois ſes deſirs curieux :
Sur deux globes d'albâtre il arrête ſes yeux.
Comme on voit d'un ruiſſeau les ondes argentées
S'élever, s'applanir, par les vents agitées ;
De même ce beau ſein, libre dans ſon eſſor,
Se ſoulève, s'abbaiſſe & ſe ſoulève encor.
D'un avide regard l'Homme le conſidère :
Il ſuit ſes mouvemens ; & d'une main légère,
Il oſe en parcourir le mobile contour :
Et ſes yeux & ſes mains jouiſſent tour-à-tour.

Oiſeaux, dans vos concerts vous ſaluez l'Aurore:
Taiſez-vous ; reſpectez le ſommeil de *Pandore*.
A l'ardeur inquiète, aux vœux de ſon Époux,
Laiſſez-la prodiguer ſes charmes les plus doux.
Qu'il aime à contempler l'or de ſa chevelure,
Ces treſſes, ces rézeaux épars à l'aventure,
Qui, mêlés ſur ſa gorge, à la blancheur des lys,
Y roulent mollement de replis en replis !
Combien d'autres attraits, déployés ſans contrainte,
Dans ſes ſens trop émus vont porter leur atteinte !

Oui, *Pandore*, à ſes yeux tout ſemble t'embellir !
Que de fleurs ſur ton teint ſes lèvres vont cueillir !
Sur ta bouche riante il reſpire la roſe :
Il voudroit plus ſans doute ; il craint, il tremble, il n'oſe ;
La peur de ton réveil adoucit ſes baiſers :
Zéphir les donne aux fleurs moins purs & moins légers.

Cependant, ſous le feu de ſa brûlante haleine,
Cette Amante ſent naître une flamme ſoudaine :
Elle lui tend les bras ; & tous deux éperdus,
Demeurent enlacés, unis & confondus.
Telle une jeune vigne entoure, avec ſoupleſſe,
Le ſuperbe palmier qui ſoutient ſa foibleſſe :
Tel, plus flexible encore & redoublant ſes nœuds,
S'enchaîne, avec le mirte, un lierre amoureux.

Triomphe, *Prométhée*, & joui de ta gloire :
Tu touches au moment marqué pour ta victoire.
Voi ce couple enyvré que ſes feux ont uni !
Tu commenças l'ouvrage & l'Amour l'a fini.
La Nature, l'Amour, l'inſtinct, le beſoin même,
Conduiſent ces Amans à leur bonheur ſuprême ;
Un attrait invincible & d'aveugles deſirs
Ont appris à leurs ſens le ſecret des plaiſirs :

Enfin ils ſont heureux ; & la terre étonnée,
Fait retentir au loin le chant de l'Hyménée.

Leurs eſprits épuiſés ont ſuſpendu leurs cours :
Immobiles, muets, ils jouiſſent toujours.
L'homme ſort en vainqueur de ce profond délire,
Il appelle *Pandore* ; & *Pandore* ſoupire.
„ Jour fortuné, dit-elle ! eſt-il vrai, cher Époux ?
„ Nous naiſſons, nous vivons pour un deſtin ſi doux ?
„ Quoi ! ces feux, ces tranſports, cette rapide yvreſſe
„ Ont leur ſource en nos cœurs & renaîtront ſans ceſſe ?
„ Ah ! qu'un bien ſi charmant, tous les jours plus goûté,
„ Soit pour toi le plaiſir, pour moi la volupté.

Elle embraſſe, à ces mots, le tendre Époux qu'elle aime.
Il ſourit & répond : „ ô moitié de moi-même !
„ Ce tumulte des ſens, cette yvreſſe, ah ! croi-moi,
„ J'ai ſû la ſavourer, m'y plonger comme toi ;
„ Mais c'eſt toi qui la rends & ſi vive & ſi pure :
„ Rien, à l'égal de toi, n'eſt beau dans la Nature.
„ J'admirois ce Soleil brillant au haut des cieux ;
„ Un jour plus enchanteur étincelle en tes yeux.
„ Chacun de tes regards porte au fond de mon âme
„ Un trouble qui l'agite, un rayon qui l'enflamme.

» J'admirois la verdure, & les fruits & les fleurs ;
» Mais ton teint fait pâlir l'éclat de leurs couleurs.
» J'ai reſpiré l'encens & le parfum des roſes ;
» Qu'il en eſt de plus doux ſur tes lèvres mi-cloſes !
» Les Oiſeaux ont chanté ſous l'ombre de ces bois ;
» Mais les Oiſeaux n'ont point le charme de ta voix.
» Je l'ai bû, ce nectar préſenté par *Pandore* :
» Celui de tes baiſers m'eſt bien plus cher encore.
» Le nectar, les parfums, tout ce que j'ai goûté,
» Et la terre & les cieux ; tout cède à ta beauté.
» Yvre de mes plaiſirs, ah ! je reſpire à peine !
» Une langueur ſecrette auprès de toi m'enchaîne.
» Mon être eſt-il changé ? m'as-tu donné le tien ?
» Lorſque nous confondions & ton cœur & le mien,
» Aurois-tu, dans mes ſens, fait paſſer ta foibleſſe ?
» Quel pouvoir prend ſur moi ta grace enchantereſſe !
» Ah ! ces plaiſirs ſi vifs, & dont je fus ſurpris,
» Ne me les aurois-tu prodigués qu'à ce prix ?
» Oui, oui, je le ſens trop au charme qui m'attire ;
» Tu me cèdes la force & tu retiens l'empire. »

L'Homme ſe taît, ſe lève & prend un air ſerein ;
A ſa belle compagne il préſente ſa main.

Ce reproche échappé, qui la flatte & la touche ;
Dans un ſourire aimable expire ſur ſa bouche.
Ces Époux ont quitté le lit voluptueux,
Témoin de leur Hymen, & témoin de leurs feux.
Ils montent la colline, ils s'élancent : leur vue
Du plus vaſte horizon meſure l'étendue ;
Et l'un & l'autre, enfin, marchent dans ces déſerts,
En Souverains du Monde, en Rois de l'Univers.

PIÉCES FUGITIVES.

AGLAÉ,

AGLAÉ,

OU

LA PRIERE A L'AMOUR (*)

LE jour s'eſt levé pur du berceau de l'Aurore :
Ses feux naiſſans, un charme, un pouvoir que j'ignore,
Vers ces lieux reculés ont égaré mes pas.
Quel eſt donc cet aſyle ? où vais-je ? où ſuis-je, hélas...
Mais, quoi ! n'ai-je ſuivi qu'un charme involontaire ?
Ces myrtes enlacés, cet Autel ſolitaire,
L'encens qui déjà fume, allumé par mes mains,
Ces oiſeaux palpitans, de leur ſort incertains,
Ces victimes, ce vaſe entouré de guirlandes,
Mon trouble, aux pieds du Dieu qui reçoit mes offrandes,
Tout annonce à ce Dieu, que je crains de nommer,
Un ſacrifice à faire & des vœux à former.
Mais, aux pieds d'un Enfant, d'où vient que je friſſonne ?
Sa main eſt déſarmée, il tient une couronne :

(*) Cette Piéce a été faite à l'occaſion d'un tableau de M. *Greuze.*

Son ſourire eſt-il fait pour inſpirer l'effroi ?
Dieu, que l'on peint cruel ! *Miſis* l'eſt plus que toi.
Miſis !... à ce nom ſeul, je me ſens plus émue...
Le jour où, dans le Cirque, il s'offrit à ma vue,
Le feu de ſes regards pénétra tous mes ſens...
(Ainſi, ſous ces berceaux, s'eſt répandu l'encens !)
Sous mes voiles légers ce feu ſecret circule...
Miſis, m'a-t-il trompée ? ai-je été trop crédule ?
Hier il me ſurprit, tandis que je rêvois ;
Je me plaignis à lui des maux que je ſouffrois,
Je lui peignis comment éperdue, inquiète,
Des antres ignorés je cherchois la retraite,
Combien j'en chériſſois le ſilence & l'horreur ;
Satisfaite, du moins, d'y cacher ma douleur !
Ma plainte le touchoit... un ſoupir l'a finie.
» Tu me fuis, m'a-t-il dit ; & l'Amour ta punie :
» C'eſt ainſi qu'il frappa l'inſenſible *Daphné*.
» Lui ſeul peut conſoler ton cœur infortuné :
» De ce cœur, qu'il agite, il demande l'hommage.
» Son Temple eſt près d'ici, ce Temple eſt un boccage :
» Vole, au lever du jour, ſous ces ombrages frais,
» Va ſoumettre à ce Dieu ton cœur & tes attraits.
» Au pied de ſes autels que ta fierté fléchiſſe :
» Va, le bonheur ſuivra ton premier ſacrifice.

♭ Moi-même, plus heureux, j'attendrai ton retour :
♭ On accorde à l'Amant ce qu'on offre à l'Amour...
Eh ! bien, Dieu favorable ! écoute ma prière :
A ton culte ſacré ſe livrant toute entière,
Aglaé vient t'offrir un cœur ſimple, ingénu...
Mais quel bruit juſqu'à moi tout-à-coup parvenu....
Je frémis... Qui peut donc agiter ces feuillages ?
L'air eſt pur, le matin voit naître peu d'orages ;
Ce n'eſt point-là des vents le ſouffle impétueux...
Miſis oſeroit-il... Ah ! finiſſons mes vœux :
Q'aurois-je à redouter près du Dieu que j'implore ?
Il puniroit *Miſis*... Le bruit redouble encore...
Ciel ! entre ces rameaux eſt-ce *Miſis* ?... c'eſt lui !...
Dieu puiſſant ! Dieu vengeur ! prête-moi ton appui ;
Voi mourir à tes pieds, ces Colombes fidèles :
Miſis exige-t-il que j'expire comme elles ?...
Boccage malheureux, redoutable ſéjour !...
L'Innocence périt aux Autels de l'Amour.

PRIERE
DE ZÉLIS A L'AMOUR, (*)

Vers faits à l'occaſion du même Tableau de M. Greuze.

L'ASTRE brillant du jour ne paroît point encore :
A peine *Philomèle* a ſalué l'Aurore,
Que, me laiſſant conduire à ſa douce clarté,
J'ai ſuivi les ſentiers de ce bois écarté.

(*) Nous ignorons quel eſt l'Auteur de cette Pièce que nous avons trouvée parmi les papiers de M. *Colardeau* : elle n'eſt certainement pas de lui ; mais nous avons crû devoir la mettre ici, parce quelle a été faite à l'occaſion du même tableau que la précédente. Ceux qui aiment à comparer verront, peut-être, avec plaiſir la manière différente dont deux Auteurs ont traité le même ſujet & rendu les mêmes idées.

Le fonds du tableau de M. *Greuze* repreſente un boſquet conſacré à l'Amour. La ſtatue du Dieu eſt debout ſur un Autel qui lui ſert de piedeſtal, ſur lequel on voit

C'eſt ici, je le ſens, le céleſte boccage,
Où le Dieu de *Mirtil* attend mon pur hommage,
Où *Mirtil* m'a prédit que le plus doux bonheur
Deviendroit, à l'inſtant, le prix de ma ferveur.
Nos cœurs ſont, pour les Dieux, les plus beaux ſacrifices;
Mais de nos prés fleuris j'y joindrai les prémices,

un petit bas-relief repréſentant la Fable d'*Apollon* & de *Daphné*. Le Dieu tient à ſa main une Couronne qu'il ſemble offrir à ceux qui viennent ſe ſoumettre à ſes loix. Une jeune Fille eſt aux pieds de la ſtatue, dans l'attitude la plus touchante; elle a un genou poſé ſur la marche de l'Autel & les mains jointes, avec une expreſſion mêlée de plaiſir & de crainte. Elle eſt vêtue à la Grecque & laiſſe voir une partie de ſa gorge, la jambe & la moitié de la cuiſſe. Sur le devant du tableau ſont deux Colombes, un vaſe, des guirlandes & autres choſes néceſſaires aux ſacrifices.

Ce tableau, qui faiſoit partie de la Gallerie de M. le Duc de *Choiſeul*, a appartenu enſuite à feu M. le Prince de *Conty*: nous ignorons à qui il a paſſé depuis. Nous en connoiſſons deux Eſtampes, dont l'une eſt dans le recueil du cabinet de M. le Duc de *Choiſeul*; l'autre, plus en grand, vient d'être gravée par M. *Macret*.

Le myrte, les parfums, mes oiſeaux les plus chers,
L'encens brûle & déjà s'élève dans les airs :
Trop foible image, hélas ! du feu qui me dévore !
Ces vêtemens légers me ſurchargent encore ;
Lorſque devant l'Amour on fléchit les genoux,
Tous ces vains ornemens ne ſont plus faits pour nous.
Grand Dieu ! tu vois *Zélis* dans ton auguſte Temple :
Son œil, avec plaiſir, te cherche, te contemple ;
Et ſon cœur, pénétré de ton aſpect charmant,
S'élance juſqu'à toi dans ſon raviſſement.
Jeune, ſimple, ingénue & m'ignorant moi-même,
A peine je connois ton nom, ton rang ſuprême :
Je ſais confuſément que ton empire eſt doux ;
Mais qu'il faut ſe garder d'exciter ton courroux.
Rien ne peut échapper à ta toutepuiſſance :
Daphné, pour ſon malheur, éprouva ta vengeance ;
Je le ſais ; mais comment pût-elle t'offenſer ?
Moi, je ne voudrois pas ſeulement y penſer.
Qui peut, aimable Enfant, te refuſer pour maître ?
Hélas ! de ta bonté j'attends un nouvel être.
Pour un mal inconnu qui conſume mes jours,
Mirtil m'a conſeillé d'implorer ton ſecours :
Ce mal eſt dans mon âme, il l'agite ſans ceſſe.
Depuis que, pour *Mirtil*, l'amitié m'intéreſſe,

Ma première gaîté s'eſt changée en langueur ;
Des mouvemens plus vifs ſont palpiter mon cœur.
J'ignore ſi *Mirtil* reſſent le même trouble ;
Mais c'eſt auprès de lui que mon accès redouble.
Je repouſſe, en tremblant, ſa main qui me pourſuit :
Pour peu qu'elle me touche, un friſſon me ſaiſit,
Le feu, comme un éclair, s'allume dans mes veines...
Ce Berger ſeroit-il la cauſe de mes peines ?
Eſt-il mon ennemi ? voudroit-il me trahir ?
Dois-je l'aimer encor, ou dois-je le haïr ?
Amour ! daigne éclairer ma timide jeuneſſe ;
Et, contre le cruel, protége ma foibleſſe...
Le cruel !... qu'ai-je dit ? s'il eſt coupable, hélas !
Fais-lui plaindre mes maux, mais ne l'en punis pas.
Quand je le vois ſouffrir, je ne ſais qui m'oppreſſe :
S'il étoit malheureux, j'en mourrois de triſteſſe.
Je te peins mal, peut-être, un état douloureux ;
Mais tu n'as pas beſoin de mes foibles aveux :
Un cœur tel que le mien parle, quand il ſoupire ;
Et tu ſais, mieux que moi, ce qu'il voudroit te dire...
Mais quel bruit importun ?... quel mortel indiſcret
Vient troubler de ce lieu le myſtère ſecret ?
On approche... je tremble, ainſi que le feuillage...
Si *Mirtil* eût oſé me ſuivre en ce boccage !...

Amour, ſouffrirois-tu que le traître aujourd'hui...
Non ; tu me défendrois, ſans doute, contre lui :
Sous tes yeux, à tes pieds puis-je le craindre encore ?
Ton regard me ranime ; & mon cœur qui t'adore
Se livre entre tes bras, qui s'étendent ſur moi,
Et ſemblent couronner un être tout à toi...
Je vais donc t'immoler mes tendres tourterelles.
Tu me vois, s'il le faut, prête à mourir comme elles ;
C'eſt ma prière, enfin, c'eſt le vœu de mon cœur :
Mourir à tes Autels eſt, ſans doute, un bonheur !

STANCES
A ÉGLÉ.

PRÉLUDES enchanteurs des ébats de l'Amour,
Voluptueux ſourire, où l'âme ſe déploye;
Regards plus enflammés que les rayons du jour,
Baiſers de feu, reçus & donnés tour-à-tour,
Se peut-il déſormais qu'un malheureux vous croye?

Hier, ſur votre foi, plein d'ardeur & d'eſpoir,
Je volai vers le lit de celle que j'adore:
Hélas! ce n'étoit plus ce que j'avois crû voir.
Du plaiſir, dans ſes yeux, j'ai vû mourir l'aurore;
Et ſur ſa bouche, enfin, je n'ai pris qu'un *bon ſoir.*
Doux regards, doux baiſers, puis-je vous croire encore?

Si mes vœux, près d'*Eglé*, ſont toujours ſuperflus,
Du trône des plaiſirs ſi ſa main me repouſſe;

Piqué de ſes froideurs, outré de ſes refus,
(Quoique né fort crédule & d'humeur aſſez douce)
Baiſers, regards trompeurs, je ne vous croirai plus.

Mais déjà le ſommeil s'avance avec la nuit:
Amour, puiſſant Amour! donne-moi la victoire.
Mon Amante paroît, la volupté la ſuit...
Comblera-t'elle, enfin, mon bonheur & ma gloire?
Oui; ſon œil me l'annonce & le plaiſir y luit.
Regards, baiſers charmans, qu'il eſt doux de vous croire!

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

GÉNÉREUSE Amitié, toi, dont la douce flamme
D'un trouble impérieux n'agite point notre âme;
Toi qui, n'impoſant point de tyranniques loix,
Laiſſes à la raiſon la liberté du choix;
Toi qu'un goût réfléchi fait naître de l'eſtime,
Qui conſoles les cœurs que l'infortune opprime;
Amitié, qu'on adore & qu'on ne connoît pas,
Tes deſtins ſont-ils donc de faire des ingrats?
Il eſt un Dieu cruel, que l'Homme te préfère...
Pardonne, c'eſt l'Amour; pardonne... il eſt ton frère.
Sous d'horribles couleurs, peins-moi, ſi tu le veux,
Son funeſte aſcendant, ſon deſpotiſme affreux:
Di-moi que tous ſes traits, trempés dans l'amertume,
Empoiſonnent nos ſens d'un feu qui les conſume;
Moi, je te répondrai, que les emportemens,
Les pleurs, le déſeſpoir, les plaintes des Amans;
Ce flux & ce reflux, cet éternel délire
D'une âme qui poſſède ou d'un cœur qui deſire;
Nos craintes, nos ennuis, toutes nos paſſions,
Vains preſtiges des ſens, erreurs, illuſions;

De quelque titre, enfin, que ta raiſon les nomme,
Sont les reſſorts ſecrets, & le beſoin de l'Homme.
Ton bonheur uniforme & ſa tranquilité
Détruit notre énergie & notre activité.
Ton ſentiment eſt foible : il faut à l'âme humaine
Ou les feux de l'Amour, ou le fiel de la Haîne.
Miſantrope ennuyé, tout fatigue mon cœur :
Mes regards offuſqués d'une ſombre vapeur,
Voyans tous les objets à travers un nuage,
Me repréſentent tout ſous un aſpect ſauvage ;
Les dégoûts ont glacé ma ſenſibilité,
Je hais tout : cependant un Ami m'eſt reſté,
Il conſerve ſur moi les droits de l'habitude.
Je veux m'envelopper, fuir dans la ſolitude :
Il m'embraſſe en pleurant ; mais ſa molle pitié
Va me faire haïr juſques à l'Amitié.
Lui, pleurer ! eſt-ce à l'Homme à répandre des larmes ?
C'eſt à la Beauté ſeule à leur prêter des charmes.
L'Ami qui me conſole ajoûte à mes chagrins :
Étalant à mes yeux ſa raiſon que je crains,
Combattant mes dégoûts, l'erreur qui m'empoiſonne ;
Quand il faut me tromper, le malheureux raiſonne.
Loin que d'un tel ſecours mon cœur ſoit attendri,
Par ſes moralités il eſt encor flétri.

Mais que, dans ces momens, où notre âme abatue
Se plaît à dévorer le poiſon qui la tue ;
Où, nous aſſoupiſſans dans nos profonds chagrins,
Nous nous déſuniſſons du reſte des Humains ;
Qu'alors une Beauté tendre & compatiſſante,
Conduite par l'amour, à nos yeux ſe préſente ;
Qu'elle daigne répandre au ſein de ſon Amant
Ces pleurs délicieux, les pleurs du ſentiment !
Entre elle & nos ennuis, notre âme partagée
Du poids de ſes douleurs eſt bientôt ſoulagée.
L'Aſtre du jour ſur nous ſe lève plus matin :
On ſent, à chaque inſtant, s'adoucir ce levain,
Ces poiſons lents & froids qui, coulans dans nos veines,
Dans chacun de nos ſens multiplioient nos peines.
Sans doute, il n'eſt point d'Homme aſſez infortuné,
De quelques maux cruels qu'il ſoit environné,
Qu'il ne puiſſe aiſément, au ſein de ce qu'il aime,
Oublier ſa douleur & s'oublier ſoi-même.

Quel eſt ce malheureux revêtu de lambeaux ?
Je le vois à pas lents deſcendre des côteaux ;
Bravant ſous le Midi l'ardente canicule.
Depuis le jour naiſſant, juſques au crépuſcule,

On l'a vû, la coignée ou la bêche à la main,
Déraciner le chêne, applanir un terrein :
Le Soleil l'a noirci des feux de ſa lumière,
Il ſe traîne ; & courbé rentre dans ſa chaumière ;
Le poignard dans le cœur, les larmes dans les yeux:
Va-t-il y querelleſ, y maudire les Dieux ?
Non ; c'eſt-là qu'il rejoint une Épouſe fidèle:
Elle vient dans ſes bras, il vole au-devant d'elle :
Un ſourire enchanteur, un tendre embraſſement ;
Une careſſe, enfin, le plaiſir d'un moment ;
Redonnent à ſon âme éteinte, anéantie,
Un ſentiment plus vif & l'amour & la vie :
Sous le poids qui l'accable il eſt plus affermi.
Mais que ce malheureux aille voir ſon Ami ;
Infortunés tous deux, tous deux dans la misère ;
Leur douleur deviendra plus ſombre, plus amère ;
Leurs malheurs & les maux ſur eux appeſantis ;
Détaillés l'un par l'autre, en ſeront plus ſentis.

O Déeſſe, à préſent des Mortels ignorée,
Amitié ! tu régnas dans les beaux jours de Rhée :
L'Homme heureux & content, à l'abri des revers,
N'alloit point confier des maux qu'il eût ſoufferts :

Sur le front des Amis l'allégreſſe étoit peinte,
Leur bouche n'étoit point l'organe de la plainte ;
Mais, dans ces jours cruels, quels ſont nos entretiens ?
Les maux ſont partagés & chaque être a les ſiens :
Sans ceſſe, l'on s'en fait la triſte confidence.
Non ; j'aime mieux me plaindre & gémir en ſilence.
Je n'irai point verſer dans un cœur étranger
Des maux, qu'il ſent lui-même & ne peut ſoulager.
Et l'Amitié, d'ailleurs, dans ce ſiecle parjure,
Peut-elle être ſacrée ? eſt-elle toujours ſûre ?
L'orgueil ou l'intérêt en ont formé les nœuds :
Un malheureux veut-il d'un Ami malheureux ?
Au moins, l'Amour eſt vrai : ſon charme involontaire
Le rend inaltérable & le rend néceſſaire :
Il tient à l'âme, aux ſens ; & malgré les erreurs,
Dont les vices du jour ont infecté nos mœurs,
L'Amour n'eſt point un ſonge ; il eſt vrai que l'on aime :
L'Amour indépendant exiſte par lui-même.

Trop coupables Humains, dont les crimes divers
Ont chaſſé les vertus de ce triſte Univers :
Vous, qui de l'innocence avez perdu les charmes,
Qui vivez dans le trouble, au milieu des alarmes ;

Vous, tigres dévorans, l'un ſur l'autre acharnés ;
Sous le poids de vos fers eſclaves mutinés ;
Vous, chez qui l'Amitié n'eſt rien qu'une chimère ;
Qu'un nœud mal aſſorti que l'intérêt altère ;
Vous, qui vous êtes fait un art de vous trahir ;
Vous, que l'ambition oblige à vous haïr ;
Vous, entre qui les rangs ont mis des intervalles ;
Vous, dont l'orgueil défend ces barrieres fatales ;
Qui ſemblez entre vous, par vos communs mépris,
Oublier le limon dont vous fûtes paîtris...
Ennemis l'un de l'autre, ennemis de vous-même :
Votre infortune, hélas ! n'eſt pas encor extrême,
Vous n'avez pas du Ciel épuiſé le courroux,
Triſtes Mortels !... l'Amour eſt encor parmi vous.

LES SACRIFICES DE L'AMOUR,

A MADAME***.

Qual' io non l'avea vista infin allora
Mi si scoverse : onde mi nacque un ghiaccio
Nel cuore, ed evvi ancora
E sarà sempre, fin ch' i' le sia in braccio.

Petrarca Canz. 24.

J'AI vû, comme *Actéon*, les beautés de Diane :
Le respect, dans mon cœur, cédoit à mes desirs ;
Et j'allois, plein de feu, porter un pied prophane
Au sanctuaire des Plaisirs.
Déjà, dans l'ardeur qui m'anime,
Je m'avançois vers cet Autel sacré,
Où l'Amour seul peut rendre un culte légitime :
Mais, ô retour inespéré !

Pour la Divinité mon hommage eſt un crime;
Et ſon cœur, contre moi, par la haîne ulcéré
De mes tranſports m'a rendu la victime.

O toi! qui, malgré tes rigueurs,
Ne peux, du moins, m'ôter ton image chérie,
Tu le vois; ſous les traits de cette allégorie,
Je peins, en ſoupirant, mon crime & mes malheurs...
Mon crime?... eſt-il donc vrai que j'ai pû te déplaire?
Quoi! ce penchant toujours impérieux,
Ce ſentiment involontaire,
L'amour, eſt un outrage, une offenſe à tes yeux?
Mon crime?.. à chaque inſtant, mon cœur le renouvelle.
Plus coupable aujourd'hui, même après tes refus,
Je ſens, dans mon âme rebelle,
S'accroître encor des deſirs ſuperflus.

En vain ta bouche me rappelle
Que tu ne m'eſtimeras plus:
Je ne puis commander à mes ſens trop émus;
Et je ne réfléchis que pour te trouver belle.

Que dis-je? cette nuit, quand un repos flatteur,
Par une illuſion (le charme de mon âme!)

Dans les bras du ſommeil endormoit ma douleur;
J'eſpérois fléchir ta rigueur;
Et ton Amant, plein d'amour & de flamme,
Précipitoit l'inſtant de ſon bonheur:
Je t'ai vaincue; & mon âme ravie
S'enyvroit doucement au ſein des voluptés:
Je puiſois le plaiſir aux ſources de la vie,
Mes baiſers, par leur nombre, égaloient tes beautés...
Hélas! de quels regrets mon erreur eſt ſuivie!
Les deſirs ſeuls me ſont reſtés:
N'en doute point; je les reſſens encore.
Je ne puis te tromper, je ne puis conſentir
A condamner mes feux, à feindre un repentir
Que je n'ai point... puiſqu'enfin je t'adore...

Je le vois, je t'offenſe, & l'outrage eſt réel,
Ton courroux même eſt légitime;
Mais pren pitié d'un Amant malheureux.
Telle eſt l'ardeur du tranſport qui m'anime,
Que je voudrois (bien plus audacieux)
Mourir entre tes bras, pour expier mon crime.

Ne me dis point que ces emportemens
Annoncent le mépris & le défaut d'eſtime:

Non, pour toi, dans mon cœur né tendre & magnanime,
L'eſtime eſt le premier de tous mes ſentimens...
Juges-en & connois à quel excès je t'aime :
Oui ; malgré mes tranſports, mes regrets, mes deſirs,
Explique-moi ta volonté ſuprême ;
Permets ou défends les plaiſirs,
(Contre tes loix, je n'ai que mes ſoupirs)
Va ; je t'obéirai... fût-ce contre moi-même.

BULLETIN

DE MA SANTÉ.

Au fond de mon alcove, aveugle, renfermé,
J'attends, pour aller voir les moitiés les plus chères,
Que de mes yeux le fanal rallumé,
Me rende, enfin, ſes clartés ordinaires.
Tout rentrera bientôt dans l'ordre accoutumé:
Je ſens déjà que de chaque paupière
L'épiderme moins enflammé
Ceſſe de ſe gonfler autour de ma viſière;
Un voile moins épais couvre mon criſtallin;
L'objet que j'enviſage a des couleurs plus nettes:
J'eſpère, en un mot, que demain
Je pourrai vous voir ſans lunettes.
Si j'en croyois & mon cœur & mes vœux,
Je partirois à l'inſtant même;
Mais la prudence dit: » *atten, tu feras mieux*:
„ *On n'a jamais de trop bons yeux,*
„ *Pour voir les objets que l'on aime.*

VERS

Pour mettre au bas d'une ſtatue de marbre, repréſentant la Volupté, ſous la figure d'une Femme couchée & qui ſemble endormie.

COMME un éclair, naît & meurt le plaiſir :
Son feu follet à peine nous enflamme,
Qu'il s'évapore & détruit le deſir.
Je ne ſais quoi lui ſurvit dans notre âme :
C'eſt un repos voluptueux, charmant,
C'eſt le bonheur goûté dans le ſilence ;
C'eſt des eſprits un doux recueillement :
Après les ſens, c'eſt l'âme en jouiſſance.
Conſidérez cette jeune Beauté :
L'œil entr'ouvert, la bouche demi-cloſe,
Rêveuſe au ſein de la tranquillité ;
Dormiroit-elle ? oh non ! elle repoſe :
Paiſiblement ſon cœur eſt agité,
Il eſt ému ; devinez-en la cauſe.
Combien de cœurs ont ainſi palpité !
Figurez-vous, pour mieux peindre la choſe,

L'Amour tranquille, après l'activité
D'un plaiſir vif, nouvellement goûté,
Se repoſant ſur des feuilles de roſe :
Ce repos là ſe nomme *Volupté.*
L'art du ciſeau, dans ce marbre, en expoſe
Le charme heureux, dans un ſimple portrait.
Moi, j'ai vû plus ; dire où... comment... je n'oſe :
Amour le ſait ; je l'ai mis du ſecret.

Sur un Portrait à la Silhoüette *qui n'étoit pas reſſemblant.*

Si de V*** ici j'ai mal rendu les traits,
Pourquoi gronder ? pourquoi cette humeur ſombre ?
Peut-on faire d'heureux portraits,
Quand la Beauté ne prête que ſon ombre ?

MON RETOUR.

On ſçait des voyageurs l'ordinaire folie :
Ils racontent toujours, ne finiſſent jamais.
L'un vient du Canada, l'autre de l'Italie ;
Celui-ci du Pérou, celui-là de Calais.
L'un vient de viſiter les colonnes d'Alcide,
L'autre de l'Amérique, un autre du Japon.
L'un s'eſt noirci comme un charbon
Dans le foyer de la Zône torride ;
L'autre s'eſt refroidi ſous le Ciel du Lapon.
Faiſant de ces Pays un détail inutile,
Tout voyageur, enfin, tient d'ennuyeux diſcours :
Mais moi, qui ſçais les abréger toujours,
Je vous dis, en deux mots, que je viens de *Janville* (*).

(*) Petite Ville de la Beauce, patrie de l'Auteur.

VERS

Préſentés aux trois jeunes Princes, enfans de feu MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, le 5 Janvier 1759.

LA FRANCE, A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE, en lui préſentant une fève.

CHER Prince, vous, l'eſpoir & l'amour de la France,
Recevez de ſes mains ce gage du bonheur;
Mais ſongez que, pour être heureux dans la ſplendeur,
Il faut, par ſa ſageſſe, égaler ſa puiſſance;
Et peſer ſes vertus au poids de ſa grandeur.
Cette utile leçon, que mon amour vous donne,
Les Dieux l'ont, avant moi, gravée en votre cœur.
Le cercle des vertus déjà vous environne:
La tendre humanité, la bonté, la douceur
Guident vos premiers pas vers les degrés du trône.
Au ſortir de l'enfance & dans votre printems,
Vous marchez aux clartés du flambeau d'Uranie:

Les ſciences, les arts, l'étude & les talens,
De l'aîné des BOURBONS dignes amuſemens,
Occupent les beaux jours de votre auguſte vie,
De ma félicité quels préjugés certains!
Cher Prince! pourſuivez; oui, pourſuivez encore:
Ajoutez à l'attente, à l'eſpoir des Humains;
Et, ſoutenant toujours l'éclat de votre aurore,
Faites-nous voir un cœur plus grand que vos deſtins.

MINERVE A MONSEIGNEUR LE DUC DE BERRY, en lui préſentant cette Province figurée par une Prairie, où des Bergers font paître leurs troupeaux.

ADMIREZ, ô mon Fils, ces fertiles vergers,
Ces immenſes troupeaux qui bondiſſent ſur l'herbe;
Contemplez ces Mortels, à la cour étrangers;
Ils ne ſont point couverts d'un vêtement ſuperbe.
Les premiers Rois, mon Fils, comme eux étoient Bergers:
Paiſibles Souverains du Monde en ſon enfance,
Ils gouvernoient leur Peuple & cultivoient leurs champs:
Ils fondoient ſur l'amour les droits de leur puiſſance.

Que les Humains, mon Fils, ſont devenus méchans!
Il fallut, par la force, arrêter leur licence,
Les tromper par le faſte & par l'éclat des rangs!
L'Homme devint eſclave en perdant l'innocence.
On vit les Rois Bergers ſe changer en tyrans;
Mais le Ciel, quelquefois, donne encor à la terre
D'aimables Souverains, des Princes vertueux.
Le regne fortuné de votre auguſte Pere
En préſente, mon Fils, un modèle à vos yeux.
Vos goûts, votre douceur & l'art heureux de plaire
Nous annoncent en vous la même humanité:
Ne démentez jamais une attente ſi chère:
De nos antiques Rois imitez la bonté.
Né pour être l'appui d'une heureuſe Province,
Sur ſes Cultivateurs répandez vos bienfaits;
Et du deſtin, ſur vous, quelques ſoient les décrets,
Soyez Berger, mon Fils, plutôt que mauvais Prince.

MINERVE A M. LE COMTE DE PROVENCE, en lui preſentant cette Province, figurée par Flore tenant une olive & des fleurs.

MON Fils, Flore vous offre, au nom de la Province,
L'olive de la paix & les plus belles fleurs ;
Mais un don qui, ſur-tout, doit flatter votre enfance,
C'eſt le don mérité de mille & mille cœurs.
Ils vous ſont dûs, mon Fils : cet heureux caractère
Que déjà la raiſon développe chez vous,
Vous attire, en ces lieux, un hommage ſincère ;
Hommage de l'amour, dont un Prince eſt jaloux.
Croiſſez, aimable Enfant, hâtez vos deſtinées :
Chaque jour, chaque inſtant ajoûte à vos vertus.
Que n'eſperons-nous point du nombre des années ?
Sans doute, c'eſt ainſi qu'on vit croître *Titus*.
J'ignore pour quel rang les Dieux vous ont fait naître ;
Mais aux plus grands deſtins il faut vous préparer.
Soit Prince, ſoit Monarque, ou conquérant peut-être,
On vous aime, mon Fils ; faites-vous adorer.

ÉPITRE

AU BARON DE W***.

OUI, le plus charmant des Barons,
Nous avons vû, dans tes miſſives,
Que du climat des *Jagellons*
Ton cœur revole vers nos rives.
Errant & toujours incertain
Sur le vaſte Océan du monde,
Tu ne ſavois où le deſtin
Porteroit ta Nef vagabonde:
Enfin, le vent de la faveur
Au Nord a terminé ta courſe;
Et mon Camarade a l'honneur
D'être, à-peu-près, Ambaſſadeur
Chez les Peuples voiſins de l'Ourſe.
Pour moi, je ne cours pas ſi loin;
Et la fortune opiniâtre
Me laiſſe dans le petit coin,
Qu'elle a marqué pour mon théâtre.

J'y reſte : en ſuis-je moins heureux ?
Non ; mon Vaiſſeau toujours en rade
Ne craint point les tems orageux.
D'ailleurs, j'entrevois dans tes vœux
Que la plus brillante Ambaſſade
N'eſt ſouvent qu'un exil pompeux ;
Et que, dans ce monde, il vaut mieux
Être Caſanier que NOMADE (*).
Laiſſons ces objets à l'écart.
Te ſouvient-il de la ſoirée,
Où plaintive, déſeſpérée,
Ma Muſe pleura ton départ ?
Dès lors, malheureux Politique,
J'oſai prophétiſer l'ennui
Qui te fait languir aujourd'hui,
Dans l'éclat d'un rang tyrannique.

(*) C'eſt le nom qu'on a donné dans l'Antiquité à différens Peuples, dont toute la vie & l'occupation étoient de faire paître leurs troupeaux ; & qui n'avoient point de demeure fixe. Ce mot vient du Grec νομὰς - ἄδος ; *in paſcuis degens.*

Toi, t'enfoncer dans les détours,
Dans l'embarras du miniſtère?
N'agir, en agiſſant toujours,
Que pour une cauſe étrangère;
Et déſormais n'oſer rien faire
De ce qui charmoit tes beaux jours?
Je ſais bien qu'une âme élevée
Ne s'endort point dans les loiſirs;
Et que l'élan de ſes deſirs
D'une ſcène obſcure & privée
Lui fait dédaigner les plaiſirs.
Mais toi, qu'un goût ſage & paiſible
Appelle à l'amour des beaux Arts;
Toi, que j'ai vû, dans nos remparts,
Moins ambitieux que ſenſible;
Se peut-il qu'un trompeur éclat
Ou t'éblouiſſe, ou t'en impoſe:
Et ton orgueil trop délicat
Croit-il, pour être quelque choſe,
Qu'il faille être un homme d'État?
Toute grandeur eſt une entrave.
Daigne analyſer, avec moi,
Les priviléges de l'emploi
Qui te rend aujourd'hui ſi grave.

Malheureux ! tu veux faire un Roi ?
Mais, en es-tu moins un Eſclave ?
Ah ! ſi jamais la liberté,
Avec ſa lime bienfaiſante,
Briſe de ta captivité
La chaîne honorable & peſante ;
Revien, dans notre Comité,
Jouir d'une félicité
Auſſi pure qu'indépendante.
Je ne ſuis qu'un des nourriſſons
A qui les Muſes, dans leur Temple,
Donnent quelquefois des leçons ;
Mais au plus chéri des Barons
J'oſe me citer pour exemple.
Dans des eſſais aſſez brillans,
Je ſçus captiver le ſuffrage
De ces petits, qu'on nomme Grands :
J'allai leur préſenter l'hommage
Des prémices de mes talens :
J'obtins des regards careſſans,
Des promeſſes, ſelon l'uſage.
J'en euſſe obtenu d'avantage,
En proſtituant mon encens :
Mais je leur fis ma cour en ſage ;

Et

Et je fus fier à mes dépens.
Quoi, ma Muſe deshonorée
Auroit donc baſſement flatté
Ou la fougue inconſidérée
D'un petit Marquis éventé,
Ou l'impertinence titrée
D'un Duc, dont la ſtupidité
Se fût ſottement ennyvrée
Du nectar doux & frelaté
D'une louange préparée,
Pour abreuver ſa vanité?
J'aurois eſſuyé les caprices,
Le ſot orgueil d'un Protecteur
Qui, pour quelques légers ſervices,
M'auroit rendu l'adulateur
Et le complaiſant de ſes vices?
Non, Baron; j'abandonne aux ſots
Et ce manége & cette honte:
La fortune en ſera moins prompte
A récompenſer mes travaux,
Je le ſais; mais le tems la dompte.
Enfin, je chéris mon repos:
J'ai des Amis, non des Héros;
Et je vis pour mon propre compte.

J'ai ſçu meſurer d'un coup-d'œil
Ces Coloſſes de la fortune :
De leur Palais fuyant le ſeuil,
Loin de leur grandeur importune,
De leur faſte & de leur orgueil,
J'ai ſçu, conduit par la ſageſſe,
Chercher une ſociété,
Où, ſans preſtige & ſans yvreſſe,
Mon cœur, plus heureux, a goûté
Les doux plaiſirs de la tendreſſe
Et tous ceux de l'égalité.
Que le même goût te ramène ;
Reviens, te dis-je, il en eſt tems :
Reviens aux rives de la Seine,
Suivi des Arts & des Talens.
Les Jeux, les Spectacles brillans
Vont renouveller notre ſcène.
Hélas ! tout languit dans le deuil ;
Et, depuis ta fatale abſence,
L'ennui ſe promène, en ſilence,
Sous l'ombre des boſquets d'Auteuil.
Auteuil, où l'amitié ſacrée,
Sœur & compagne des Amours,
Filoit, ſur le fuſeau d'Aſtrée,

Le brillant tiſſu de nos jours ;
Auteuil, aſyle frais & pur,
Où *Boileau* choiſit ſon Parnaſſe
Et crut retrouver le *Tibur*,
Que chantoit la lyre d'*Horace* ;
Auteuil, enfin, ſéjour heureux,
Où la Beauté devient plus belle,
Le plaiſir plus voluptueux,
La félicité plus réelle.
Revien, tout ſera réparé :
Nos eſprits reprendront courage.
On te regrette, on t'a pleuré ;
Mais on t'aimera davantage,
Si tu reparois au rivage
Où ton retour eſt déſiré.
Diſpoſe donc ton équipage ;
Pars : le bonheur d'être adoré
Vaudra bien les frais du voyage.

AU ROI LOUIS XV.

Vous voilà donc Bourgeois d'Auteuil, (*)
SIRE; & voilà notre village
Qui va jouir de l'avantage,
Dont ſe vantent, avec orgueil,
Choiſy, la Meute & l'Hermitage.
Vous y viendrez chercher l'ombrage,
Le doux lilas, le chevrefeuil:
Tant mieux pour nous. Bon voiſinage
Fut toujours d'un heureux préſage.
Nous voudrions vous faire accueil,
Immortaliſer notre hommage
Par quelque éclat; mais ce Hameau
Qui vit les Muſes raſſemblées
Se promener dans les allées
Du Jardin qu'habitoit *Boileau*,
Auteuil, ne voit plus ſa fontaine
Abreuver le ſacré troupeau

(*) En 1764. Le Roi eut une petite maiſon de chaſſe à Auteuil, près du Bois de Boulogne.

Qui s'enyvre dans l'Hypocrêne :
Les Muſes n'aiment plus notre eau.
Nous nous en conſolons ; les Graces
Valent, tout au moins, les neuf Sœurs :
Elles tiendront ici leurs places.
Bien-tôt, amenant ſur leurs traces
Une foule d'adorateurs,
Nos regards les verront paroître,
Dans des chars légers & brillans,
Rire, folâtrer ſous le hêtre ;
Et, dans les beaux jours du Printems,
Former une danſe champêtre.
Tel eſt l'agrément de ces lieux,
SIRE ; rempliſſez notre attente,
Venez-y : tout en ira mieux.
Il faut bien que du haut du Trône,
LOUIS deſcende quelquefois :
L'émail des prés, l'ombre des bois,
Les dons de Flore & de Pomone
Doivent lui plaire ; & les bons Rois
Ont bien ſouvent, dans le ſilence,
Caché ſous le nom de Bourgeois,
Les grands titres de leur naiſſance.

VERS

Pour une jeune Fille, vêtue en Indienne, qui offroit un Bouquet à CLAUDINE.

On a l'air du pays, de quelque lieu qu'on vienne.
Ce viſage bruni par les feux du Soleil,
Ces perles, ces colliers, ce biſarre appareil;
Tout dit que je ſuis Indienne.
Chemin faiſant, ſoit juſtice ou mépriſe,
Soit préjugé pour ma Patrie,
Je n'ai point encor vû de blanche aſſez jolie,
Qui ſur nos teins de jays pût remporter le prix;
Mais on m'avoit bien dit, que certaine *Claudine*,
Dont la vue embellit les boccages d'Auteuil,
Nous ſurpaſſoit par l'eſprit & la mine.
Aimable ſans étude & belle ſans orgueil,
Elle charme, dit-on, d'un mot & d'un coup-d'œil,
Cette Beauté, c'eſt vous: je le devine,
Je le ſens au plaiſir que je goûte à vous voir:
C'eſt donc à vos attraits que je viens rendre hommage,
La neige de vos Lys triomphe du beau noir;
Et l'Europe, par vous, ſur l'Inde a l'avantage.

VERS
A MARIE.

Seul, ſous ce berceau de verdure,
Où des feux du Midi nous évitons les traits,
Où vainement la main de la Sculpture
Sur un bloc dégroſſi crut rendre vos attraits,
Je m'occupois de vous, aimable *Silvanire*,
Sentant de votre fête arriver l'heureux jour;
Mon cœur s'abandonnoit au zèle qui l'inſpire.
Déjà, je préludois des accords ſur ma Lyre;
Quand je vis paroître l'Amour.
Ce n'étoit point ce tyran, dont la chaîne
S'appéſantit ſur ceux qu'il ſoumet à ſes loix:
Chaîne funeſte, & dont l'Amant d'*Hélène*
Sentit & la honte & le poids!
Mais c'étoit cet Enfant ſi careſſant, ſi tendre,
Le fils du ſentiment & de la Volupté,
Dont la main ne veut nous ſurprendre,
Que pour guider nos pas vers la félicité.

Des traits brûlans, dont ſa main eſt armée,
Il m'en offre un, trempé dans la coupe des Dieux ;
Trop heureux le Mortel qui ſentira ſes feux!
Apollon vint enſuite & me donna ſa Lyre :
Remets-là, me dit-il, aux pieds de *Silvanire* :
Ses doigts en tireront des ſons harmonieux ;
Elle chante l'Amour & c'eſt moi qui l'inſpire.
Les Graces, les trois Sœurs, rivales de Vénus,
Me donnèrent, pour vous, leur magique ceinture ;
Et l'on va voir, en vous, unis & confondus,
Et les préſens des Dieux & ceux de la Nature.

ÉPITRE

A M. D'EP**.

Qui ſoupçonnoit l'Auteur d'avoir fait des Vers contre lui, ſur l'infidélité de ſa Maîtreſſe.

JE n'aime point, par un vain perſiflage,
De mes Amis cenſurer les erreurs :
Tout homme eſt foible, & chacun a ſes mœurs ;
Je plains un fou, comme j'eſtime un ſage.
Cher d'*Ep***, plus de ſoupçon ſur moi :
J'ai pris, par choix, *la Bonté* pour deviſe.
Du fol écrit qui te ridiculiſe
Ma main n'a fait ni les Vers, ni l'envoi :
Un ſot peut ſeul rire d'une ſottiſe ;
Mais repouſſons les traits de tes Cenſeurs.
Eſt-ce un travers, qu'aux jours de ton Automne,
Ton ſang encor dans tes veines bouillonne ?
Ne ſait-on pas, ſur nos fragiles cœurs,
Quel eſt l'effet d'une mine friponne ?
Un fin ſourire, oracle des faveurs,

Un œil malin qui s'irrite & pardonne,
Des riens charmans, des caprices trompeurs,
Mille refus, plus doux que ce qu'on donne...
Voilà comment la coquette aiguillonne
Des ſens flétris, éteints dans les langueurs.
Eh! qui pourroit, fût-il octogénaire,
Voir, ſans deſir, la folâtre *Phriné*,
Dans un boudoir aux plaiſirs deſtiné,
Renouveller tous les Jeux de Cythère?
Là, tous les ſens ſont charmés tour-à-tour:
Là, ſur des coins, paſtilles enflammées
Portent, dans l'air de ce diſcret ſéjour,
L'ambre irritant de leurs douces fumées.
(L'ambre, dit-on, eſt l'encens de l'Amour.)
Dans une niche où, loin de tout profane,
Sont ſuſpendus d'inutiles rideaux,
Un lit charmant, que l'on nomme *Ottomane*,
Offre aux deſirs des couſſins, des carreaux:
L'heureux Sultan y conduit la Sultane.
Vois-y *Phriné*; *Phriné* dont les attraits
N'ont plus l'éclat de leur première aurore;
Mais ſa parure, un deshabillé frais,
Mille rubans lui donnent l'air de Flore.
Lorſque ſon ſein ne venoit que d'éclore,

On l'admiroit, on ſoupiroit auprès;
Mais, maintenant, on le baiſe, on l'adore:
Enfin *Phriné*, par l'art de ſes aprêts,
Eſt auſſi jeune & bien plus belle encore.
Ce qui lui prête un charme encor plus ſûr,
C'eſt ce regard, que l'aimable friponne
Lance toujours & ſi tendre & ſi pur:
C'eſt cette bouche, où le rire aſſaiſonne
Chaque baiſer que ſon Amant lui donne;
C'eſt l'air, le ton, fauſſement ingénus,
Dont la perfide échauffe un *je vous aime.*
On le dit mal, quand on le ſent ſoi-même:
On le dit mieux, quand on ne le ſent plus.
Pour nos *Phrinés*, tromper eſt l'art ſuprême.
Si, ſur leur front, le ciel mit la candeur,
Si, dans leurs yeux, il peignit l'innocence,
Si, ſur leur bouche, il plaça l'éloquence,
Il mit auſſi l'impoſture en leur cœur.
Voilà comment la Nymphe enchantereſſe
Devint ſi chère à tes eſprits charmés.
Chaque plaiſir nous coûte une foibleſſe;
Et la première eſt de nous croire aimés.
Tu fus heureux; mais auſſi tu fus dupe;
Et, ſi j'en crois la Gazette du jour,

Jamais *Phriné* n'a reſſenti l'Amour:
Le plaiſir ſeul ou l'intérêt l'occupe.
D'après cela, mon eſprit eſt bien loin
De déclamer contre ton inconſtance:
En offenſant, elle prévient l'offenſe;
Et, comme toi, mon cœur en a beſoin.
Après un goût, un autre doit renaître:
(Tu m'as donné cette utile leçon,)
Et dans le choix d'être dupe ou fripon,
Tout bien peſé, c'eſt fripon qu'il faut être.

ÉPITRES

A TOI.

AVERTISSEMENT.

Les onze Piéces qui ſuivent, toutes écrites de la main de l'Auteur, étoient renfermées ſous la même enveloppe, avec cette inſcription; Epitres à Toi. *Nous n'avons pû découvrir en quel tems elles ont été compoſées, ni ſi elles ont rapport à quelque circonſtance de la Vie de M.* Colardeau : *peut-être ne ſont-elles qu'une traduction ou une imitation de quelques Poéſies Allemandes ou Italiennes. Quoiqu'il en ſoit, nous les plaçons ici ſuivant l'ordre dans lequel l'Auteur les avoit lui-même arrangées, & ſans autre titre que celui qu'il a jugé à propos de leur donner.*

ÉPITRE

A TOI.

Nulla domus tales unquam contexit amores:
Nullus amor tali conjunxit fœdere amantes.
Catul. 59.

I.

ZELMIRE, enſeigne-moi le Temple de l'Amour:
N'a-t-il plus parmi nous d'autel ni de ſéjour?
Je ſais que nos Ayeux placèrent ſon image
Au fond de leurs jardins, dans l'ombre du boccage:
Là, l'Amant éloigné de l'objet de ſes feux,
Solitaire, y portoit ſes regrets & ſes vœux.
Je m'imagine voir une Grecque naïve,
Loin d'un Amant chéri, languiſſante & plaintive,
Aller, aux pieds du Dieu, gémir, verſer des pleurs,
L'implorer; & pour don lui préſenter des fleurs.

Un Amant fortuné demandoit autre choſe.
Un baiſer, quelquefois, fut le prix d'une roſe ;
Et d'un cœur bien épris l'Amour toujours content
Payoit d'une faveur le plus mince préſent.
Où trouver aujourd'hui ce Dieu que je révère ?
Ah ! *Zelmire*, tu ſçais ſi j'ai des vœux à faire :
En conjurant l'Amour de remplir mon eſpoir,
Il faut lui demander juſqu'au bien de te voir.

Que vous êtes heureux, Amans, qui dès l'aurore
Voyez l'objet aimé, pour le revoir encore ;
Qui, par l'aube naiſſante, arrachés de ſes bras,
Sous les yeux de l'Amour, ſuivez par-tout ſes pas ;
Qui, lorſque de la nuit le voile ſe déploye,
Courez jouir encor d'une plus douce joye !
Libres dans vos plaiſirs, libres dans vos amours,
De vos embraſſemens rien n'interrompt le cours.

Zelmire, ne dis point qu'un état ſi tranquille
Nous endort dans l'ennui d'un bonheur trop facile.
Je ſais qu'il eſt des cœurs foibles & languiſſans,
Qui n'ont d'activité que celle de leurs ſens ;
Dont l'ardeur paſſagere & toujours inégale
S'éveille par moment & meurt par intervalle :

Mais,

Mais, *Zelmire*, nos cœurs formés différemment
N'ont-ils qu'un fol inſtinct ? Ils ont le ſentiment.
J'oſe au moins t'aſſurer que le mien ne s'altère
Ni de ce qu'il reçoit, ni de ce qu'il eſpère :
Et qu'enfin le bonheur, avec toi partagé,
Eſt toujours trop rapide & trop peu prolongé.

Agréable ſéjour, où je vais voir *Zelmire* !
Beaux lieux, vous le ſavez ſi mon cœur vous deſire !
Oui ; je vous reverrai, délicieux Berceaux !
En vain les Aquilons dépouillent vos rameaux,
Vous avez moins d'attraits ; mais celle que j'adore
Peut, au ſein des hyvers, vous embellir encore :
Vous m'intéreſſerez, même par vos débris.
Vous allez rappeller & peindre à mes eſprits,
A mon âme, à mes ſens, enfin à tout mon être,
Des jours trop tôt paſſés... que vous ferez renaître !
Vous fûtes confidens de mes premiers plaiſirs :
Je m'en fiois à vous, encor plus qu'aux Zéphirs ;
Et, de mille baiſers donnés dans vos retraites,
Aucun ne fut trahi par vos ombres muettes.

Oui, *Zelmire* ; je ſais quel eſt l'heureux ſéjour ;
Quel eſt l'aimable aſyle habité par l'Amour :

Il eſt, n'en doutons point, au fond de vos boccages.
J'irai bien-tôt, j'irai lui rendre mes hommages :
J'irai me plaindre à lui de quelqu'un de mes maux.
Peut-être, de ſa bouche, entendrai-je ces mots :
» *Content, heureux, aimé, préféré par* Zelmire,
» *Peux-tu te plaindre, ingrat* ? » Alors qu'aurai-je à dire ?
Rien... *Zelmire* viendra ; je lirai dans ſes yeux
Le plus tendre retour & l'inſtant d'être heureux...
Mais je le ſuis déjà : tu m'aimes ; & ta flamme
M'a tout donné, ſans doute, en me donnant ton âme.

BOUQUET

A TOI.

Tu modò ſola places; nec jam, tè præter, in urbe
Formoſa eſt oculis ulla puella meis...
Nunc licet è Cælo mittatur amica Tibullo,
Mittetur fruſtrà, dèficietque Venus.
Tibul. lib. IV. 13.

II.

PLEIN des ſentimens de mon cœur;
Veux-tu que, le jour de ta fête,
Des vers d'un éloge flatteur
J'occupe & fatigue ma tête?
Zelmire, tout adorateur
Qui chantoit avant la conquête;
Goûte en ſilence ſon bonheur.
Ainſi, l'Oiſeau dans le boccage;
Avant l'inſtant délicieux,

Fait entendre au loin ſon ramage ;
Et puis ſe taît, pour jouir mieux.
Jouir, voilà notre partage.
Ta fête eſt ſans doute un beau jour :
Je ſçais (ainſi le veut l'uſage)
Qu'il faut célébrer ſon retour
Par un bouquet, par un hommage
Qu'à l'amour-propre doit l'Amour :
Mais ce ſoin eſt-il néceſſaire ?
Et, ſi j'eus l'art de te charmer,
Si d'une ardeur involontaire
Tes ſens ſe laiſſent enflammer,
Nous ſommes bien ſûrs de nous plaire ;
Il ne s'agit plus que d'aimer.
Ah ! je m'en rapporte à toi-même :
Eſt-ce par un vain compliment,
Que je puis prouver que je t'aime ?
On ne le prouve qu'en aimant.
Ovide, auprès de ſa Maitreſſe,
Bien moins amoureux que galant,
La louoit, la flattoit ſans ceſſe ;
Et lui montroit plus de talent
Qu'il ne lui prouvoit de tendreſſe.
Il eſt vrai qu'il chanta l'Amour,

Et ſon pouvoir à qui tout cède ;
Mais bientôt, par un prompt retour,
Il en ſçut chanter le remède.
Tibulle, en montrant moins d'eſprit,
Développe un cœur plus ſenſible :
Il aime, il le ſent, il le dit
En moins de mots qu'il eſt poſſible ;
Et, ſouvent, un mot lui ſuffit.
Auſſi, je crois que ſon Amante,
Parmi tant d'hommages divers,
Reçut, de ſa bouche éloquente,
Bien plus de baiſers que de vers.
C'eſt lui que je prends pour mon guide :
Tu ne trouveras point en moi
Les Graces ni l'Eſprit d'*Ovide* ;
Mais je prouverai par ma foi,
Et par le goût le plus ſolide,
Que je ſuis *Tibulle* pour toi.

A TOI.

Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atrâ
Lumen; & in ſolis tu mihi turba locis.
Tib. Lib. IV El. 13.

III.

QUE je les plains, ces cœurs inſenſibles & froids,
A des plaiſirs ſans goût abandonnés ſans choix,
Qui, d'un monde frivole embraſſant les ſyſtêmes,
Savent jouir de tout & non jouir d'eux-mêmes!
Je le ſens; les plaiſirs de la Société
Ne ſont que dans l'accord d'un cercle limité.
Au ſein de la Nature, & loin d'un vain tumulte,
Il faut que, quelquefois, notre âme ſe conſulte.
Dans la foule brillante, on eſt trop loin de ſoi:
J'aime à philoſopher, à penſer avec moi.
L'Amitié, de l'Amour cette aimable rivale,
Moins vive, & cependant, quelquefois ſon égale,

L'Amour & l'Amitié (je les aime tous deux)
Suffiſent au bonheur de qui ſçait être heureux.
Une Amante, un Ami, que le penchant nous donne,
Une Amante qui plaît, un Ami qui raiſonne,
Différemment aimés, mais également chers,
Nous tiennent lieu de tout & ſont notre univers.
Qu'ai-je beſoin d'aller adorer la fortune,
Chez un grand qui m'ennuie ou bien que j'importune ?
L'humiliant appui dont il croit m'honorer,
La faveur qu'il me vend & qu'il faudra pleurer,
Son coup-d'œil dédaigneux, l'orgueil de ſon ſourire
Seroient-ils plus pour moi qu'un regard de *Zelmire* ?

Non, *Zelmire* ; mon cœur met dans l'égalité
Son ſuprême plaiſir & ſa félicité.
C'eſt dans l'heureux ſéjour, d'où l'hyver nous exile,
Que j'ai joui d'un ciel toujours pur & tranquille.
Là, mes jours, commencés & finis près de toi,
N'étoient qu'un court eſpace & qu'un moment pour moi.
Les ris en partageoient les heures fortunées.
Que de ſi doux momens ne ſont-ils des années !
Là, les nuits, mille fois plus belles que les jours,
Dans le ſein des Plaiſirs appelloient les Amours :

J'aurois voulu, cent fois, les prolonger encore.
Quel Amant ne craint point le retour de l'Aurore?
Couvert de tes baiſers, embrâſé de tes feux,
Après de telles nuits, eſt-il un jour heureux?
Oui, ſans doute, il en eſt; la Beauté que l'on aime
Poursoit donner un charme à l'infortune même.

Le matin, quand l'yvoire aſſemblant tes cheveux,
Sur ton front calme & pur en diſpoſoit les nœuds,
Tes traits, dans le miroir, réfléchis à ma vue
Inſpiroient à mon âme une joye inconnue:
La glace, en répétant les rayons de tes yeux,
Augmentoit mes plaiſirs, multipliés comme eux.

Je crois me voir encor auprès de mon Amante,
Écouter les leçons de ſa bouche charmante,
Tracer ſur le papier le lointain d'un côteau;
Sur les plans avancés deſſiner un hameau,
D'arbres & de buiſſons ombrager les terraſſes,
Des rochers inégaux varier les ſurfaces;
Et d'un cadre ſans luxe entourant le deſſein,
Me préſenter à toi, mon ouvrage à la main.
La tienne alors, la tienne intelligente & ſûre
De mes arbres trop ronds découpe la verdure,

Diviſe les rameaux, fait jouer au travers
Et les maſſes de l'ombre & les brillans des éclairs,
C'eſt ainſi que *Zeuxis* fut enſeigné peut-être:
Tous les talens, je crois, ont eû l'Amour pour maître.

Ah! quand viendra le tems où ton maître, à mon tour,
J'aſſocirai pour toi les Muſes à l'Amour;
Où, formant ton oreille aux accords de la Lyre,
Dans l'art brillant des Vers ma voix pourra t'inſtruire?
Zelmire, tu le ſais; cet Art eſt l'art du cœur:
Il donne la penſée, & l'eſprit la couleur.
L'aimable fiction eſt le fruit du Génie;
Et l'oreille, en un mot, cadence l'harmonie.
Puiſſe de tes eſſais l'Amour être l'objet!
Il anime les vers dont il eſt le ſujet.
Nous aurons deux talens pour peindre la Nature.
La touche de la plume eſt également ſûre:
Elle ne cède point à l'effort des pinceaux,
Et ſçait tracer auſſi d'agréables tableaux.
Elle offre à nos regards la clarté matinale
Que répand, dans les Cieux, l'Amante de *Céphale*;
Elle peint ce jour doux, qui ſuit un plus beau jour,
Le lever du Soleil, ſon coucher, ſon retour,

La nuit s'enveloppant de l'ombre de ſes voiles,
La lampe de Diane & le feu des étoiles :
Elle peint les forêts, les fleurs, les prés, les champs,
Les couleurs des oiſeaux, leurs amours & leurs chants,
Qu'on ſe plaît à tracer ces brillantes images !
L'Univers fut toujours le ſpectacle des Sages.
Trop heureux, quand je puis, par quelques ſentimens,
Donner encore une âme à ces tableaux charmans,
Chanter les doux plaiſirs que l'Amour me procure ;
Et parler de *Zelmire*, en peignant la Nature !
L'art de vivre n'eſt point celui de végéter :
Contempler l'Univers & le repréſenter,
Savoir, en t'aimant bien, dire bien que je t'aime,
Voilà, pour ton Amant, la volupté ſuprême.
Trop content quand il peut, dans le ſein du bonheur,
N'occuper que de toi ſon eſprit & ſon cœur.

A TOI.

Nulla poteſt mulier tantùm ſe dicere amatam
Verè, quantùm à me Lesbia, amata mea es.
Catul. 86.

IV.

QUITTEZ, Amours, quittez vos demeures tranquilles*:
Il eſt des lieux plus beaux, de plus charmans azyles.
Doux enfans du Plaiſir & de la Volupté,
Volez vers le ſéjour par *Zelmire* habité:
Dans ſes bras, à ſes pieds, que ne puis-je vous ſuivre!
Volez; c'eſt parmi vous que *Zelmire* doit vivre,
Vous ſerez mes rivaux, ſans me rendre jaloux:
Par qui ſerois-je mieux remplacé que par vous?
Vous me rappellerez au tendre objet qui m'aime:
L'Amour conſolateur n'eſt que l'Amant lui-même.
Allez donc; de *Zelmire* environnez les pas:
Dreſſez, ſur la verdure, un trône à ſes appas.
Zelmire aime les prés, les routes ſolitaires,
Le toît d'un verd feuillage, & ſes ombres légeres...

* Cette piéce a été imprimée dans l'Almanach des Muſes (1768, page 85) mais l'Auteur y a fait quelques changemens.

Écoutez : ſi *Zelmire*, aſſiſe ſur des fleurs,
Du Midi dévorant évitant les chaleurs,
Se préſente à vos yeux ſous un berceau champêtre,
Penſant à moi, rêveuſe, & m'appellant peut-être;
Que l'un de vous, alors, le plus vrai des Amours,
Déguiſé ſous mes traits, lui tienne ce diſcours:
„ C'eſt ton Amant, c'eſt moi: j'ai franchi l'intervalle
„ Que met entre nous deux ton abſence fatale;
„ Je viens jurer des feux qui ne mourront jamais:
„ Chere *Zelmire*, entends les ſermens que je fais.
„ Le Ciel n'a pas toujours garanti du parjure;
„ J'aime mieux atteſter *Zelmire* & la Nature:
„ La Nature eſt ſi belle, & ſi belle par toi!
„ Je la prends toute entière à témoin de ma foi.
„ Que les tendres Oiſeaux, mourans ſous ces ombrages,
„ Changent en cris plaintifs leurs amoureux ramages;
„ Que la vigne & l'ormeau l'un à l'autre attachés,
„ Séparés déſormais, languiſſent deſſéchés;
„ Que les pleurs de l'Aurore & la fraîche roſée
„ N'humectent plus le ſein de la terre épuiſée;
„ Que les gazons, couverts par d'éternels frimats,
„ Ceſſent de s'émailler, de fleurir ſous mes pas;
„ Qu'au lieu des doux parfums, dont l'Abeille compoſe
„ Son nectar, exprimé du lys & de la roſe,

„ Les fleurs n'exhalent plus, ſous ces boſquets obſcurs,
„ Qu'une odeur importune & des poiſons impurs;
„ Que l'onde des ruiſſeaux, que celle des fontaines,
„ Que l'ombre des vallons, que les tréſors des plaines;
„ Que tout rentre, en un mot, dans l'éternel cahos,
„ Si mon cœur, loin de toi, goûte quelque repos.

Amours, charmans Amours, joignez à mes promeſſes
Le gage des baiſers & le feu des careſſes.
Appellez les Plaiſirs pour ſceller mes ſermens.
N'oubliez pas, ſur-tout, mes tendres ſentimens;
Ils ſont faits pour ſon cœur, pour le cœur que j'adore.
Vous, mes Dieux & les ſiens, ſouvenez-vous encore
De couronner ſon front, d'y former mille nœuds;
Que le myrte treſſé s'uniſſe à ſes cheveux.
Il m'en ſouvient; *Zelmire* aime cette parure:
Une roſe, un bouton, des feuilles de verdure
Se mêlerent ſouvent à l'éclat de ſon tein.
Placez encor, placez quelques fleurs ſur ſon ſein;
Mais, en rendant ces ſoins, conſervez mon image,
Que je ſemble à ſes yeux l'auteur de chaque hommage:
C'eſt à vous de lui plaire; à moi ſeul de l'aimer.
Volez, Amours!... ſon cœur ſaura bien me nommer.

ÉTRENNES

A TOI (*).

Hanc, vos Pierides, feſtis cantate Cælendis...
Hoc ſolemne ſacrum multos celebretur in annos :
Dignior eſt veſtro nulla puella choro.

Tibul. L. IV. 3.

V.

Tu connois tous les vœux que mon cœur peut former :
Il en eſt un, ſur-tout, (& l'Amour me l'inſpire)
C'eſt de renouveller dans l'âme de *Zelmire*
Ce ſentiment ſi cher, ce plaiſir de m'aimer,
Que le Tems a fait naître...hélas, qu'il peut détruire!
Eh! qui ne ſait pas que le Tems,
Pere dénaturé, dévore ſes enfans?
Un nouvel An commence ſa carrière.
Combien d'Amans, dont les Amours
De l'autre année ont embelli le cours,
Sentent mourir le feu de leur ardeur première!

(*) Cette Piece a été imprimée dans l'Almanach des Muſes (Année 1773, page 64,) ſous le titre d'*Étrennes à Delphire.*

Ils ont paſſé leurs plus beaux jours.
On ſent un vuide affreux dans ſon âme étonnée ;
Le nœud, qui nous fut cher, nous gêne & nous déplait :
Le plus ſouvent, la bonne Année
Eſt celle qui finit, & non celle qui naît.
Si tu le veux, nous irons à Cithère,
Paſſer bail, par-devant l'Amour,
D'aimer toujours, & de toujours nous plaire.
Zelmire, avons-nous en ce jour,
De plus doux ſermens à nous faire ?
Vien : ſi le Dieu nous demande un ſalaire,
(Le bail ſigné par nous, & ſigné ſans retour)
Par un baiſer tu paîras le Notaire.

A TOI.

At mihi te comitem jurabas uſque futuram...
Verba puellarum foliis leviora caducis.
Ovid. Amor. l. 2. Eleg. 6.

VI.

ZELMIRE, un jour de fête eſt, ſans doute, le jour
Où l'on doit prodiguer les ſermens de l'amour ;
Mais n'attends point de moi de nouvelles promeſſes.
Va, mon amour eſt ſûr, & ſûr par mes foibleſſes :
Mon cœur n'a pas beſoin de redonner ſa foi.
Eh ! que t'offriroit-il qui ne ſoit tout à toi ?
Ce qui t'eſt étranger, la gloire, la fortune,
Tout ce qui n'eſt point toi, l'afflige & l'importune ;
Et, malgré les chagrins de ſon jaloux ennui,
Le malheur, dans tes bras, eſt un bonheur pour lui.
Mais auras-tu, *Zelmire*, un égale conſtance ?
Comment vas-tu paſſer les jours de mon abſence ?
A mes triſtes deſtins vais-je être abandonné ?
Serai-je, en te quittant, le ſeul infortuné ?

Sur

Sur la rive, où je vais rêver en ſolitaire,
Rien de ton ſouvenir ne pourra me diſtraire.
Si tu n'y peux, *Zelmire*, accompagner mes pas,
Que le deſir, du moins, t'y porte dans mes bras.
L'amour, loin qu'à ſon feu l'abſence ſoit fatale,
Et des lieux & des tems ſçait franchir l'intervalle:
Par des illuſions il ſe fait des plaiſirs,
Il vole impatient où volent ſes deſirs,
Zelmire; & c'eſt ainſi qu'aux bords, où je te laiſſe,
Vers ton cœur adoré mon cœur viendra ſans ceſſe.
Mais, peut-être, oublié dans ces jours malheureux,
Je vais perdre des droits déjà vains ou douteux.
D'un Rival, qui t'eſt cher, le pouvoir les balance:
Qu'il va mettre à profit le tems de mon abſence!
Par combien de ſermens il te fera jurer
D'abandonner un cœur, qu'il voudroit déchirer!
Déjà je crois le voir, par de fauſſes careſſes,
Te flatter, t'arracher de honteuſes promeſſes,
Pardonner à ce prix tes infidélités,
Et, fier de ſes ſuccès, t'annoncer ſes bontés.
Ah! ſi juſqu'à ce point ton âme m'humilie,
Je te verrai, toi-même, en Maîtreſſe avilie,
D'un maître impérieux eſſuyer les dégoûts,
Éprouver les hauteurs de ſon orgueil jaloux;

Et, ſans ceſſe à ſes pieds, eſclave volontaire,
Brûler devant l'idole un encens mercenaire.
Ta honte ſera douce à mon cœur outragé :
Je la verrai, *Zelmire* ; & je ſerai vengé.
Heureux encore, heureux ſi, dans l'art des *Corneilles*,
Quelque brillant ſuccès récompenſe mes veilles :
Si je puis, quelque jour, pour mieux t'humilier,
Me préſenter à toi, couvert d'un beau laurier !
Je viendrai t'éblouir des rayons de ma gloire.
Tu ſentiras alors, alors tu pourras croire
Qu'il eſt un noble orgueil, une fierté du cœur
Qu'on ne doit point au ſort, & qu'on tient de l'honneur.
Mais dans quel avenir s'égarent mes penſés ?
N'écoute point mes cris, mes plaintes inſenſées :
Tu dois ſavoir, hélas ! ſi j'aime, ſi j'aimai.
Pardonne quelque doute à l'amour alarmé :
Pardonne ; il eſt affreux, pour un cœur qui t'adore,
D'avoir ſouffert des maux, qu'il faut ſouffrir encore,
De combattre toujours pour ne vaincre jamais,
De voir l'amour trahi moins fort que les bienfaits :
Enfin, il eſt horrible, après trois ans d'hommage,
D'eſperer beaucoup moins, de craindre davantage.
Eh quoi ! voudrois-tu donc que, plein de ces terreurs,
Sur tes pas, aujourd'hui, je ſemaſſe des fleurs ?

La fête de l'Amour, d'une Amante adorée,
Au milieu des ennuis ſeroit mal célèbrée.
Peindrai-je à tous les yeux l'éclat de tes attraits ?
Ta fatale beauté, je l'ai dit ; je la hais :
Je fus, je ſuis encore infortuné par elle.
Mais je m'applaudirai de te trouver ſi belle,
Quand, heureux ſans partage & ſans rivalité,
Je poſſèderai ſeul ce qui m'eſt diſputé.
Ce langage jaloux te bleſſe & t'effarouche ?
Sexe foible & léger ! un ſeul plaiſir te touche :
Un éloge flatteur, qu'on prodigue au hazard,
Vain tribut de l'eſprit, où l'eſprit ſeul a part ;
Des fadeurs, en un mot, voilà ce qui te flatte :
Mais les ſentimens purs d'une âme délicate,
Les élans de l'amour, des tranſports pleins de feu
Ne t'effleurent qu'à peine, & t'intéreſſent peu !
Zelmire, c'eſt ainſi qu'aux dons de la fortune
J'oppoſe, en vain, des ſoins dont le cours t'importune :
Par des biens ſéduiſans, avec faſte annoncés,
Je vois trois ans d'amour, en un jour, effacés.
Eh bien ! cède à l'eſpoir qui te plaît & t'enchaîne :
Joui de ton bonheur ; mais ſans être inhumaine.
Pourquoi prolonges-tu mes douloureux ennuis ?
Finis l'inquiétude & le doute où je ſuis.

Zelmire, je ne ſais ; un trouble involontaire
M'annonce des malheurs qu'on s'obſtine à me taire :
Un ſentiment ſecret m'en inſtruit malgré moi.
Je ne puis t'expliquer les maux que je prévoi ;
Mais on veut, à nos feux, mettre un nouvel obſtacle :
Ma ſenſibilité m'eſt un trop ſûr Oracle.
Enfin, que te dirai-je ? un nuage confus
M'annonce mille maux & m'en cache encor plus :
Mon âme à tes regards toujours développée
Ta montré ſes replis & ne t'a point trompée.
Imite ma franchiſe ; oſe enfin m'éclairer :
Di-moi ſi je dois craindre, ou s'il faut eſpèrer.

A TOI.

Quid faciam dubito : dolor eſt meus iſta videre ;
Sed dolor à facie major abeſſe tuâ eſt.
Ovid. Heroïd. 15.

VII.

A tes ménagemens il faut donc conſentir ?
Il faut donc te céder & te perdre & partir ?
Tu l'ordonnes ; tu veux que, pendant deux années,
L'Amour ſéparément file nos deſtinées ;
Et que, par l'eſperance amuſant ma douleur,
J'attende que le tems me rende, enfin, ton cœur ?
Mais ton cœur pourra-t-il, pendant cet intervalle,
Nourrir une tendreſſe à ma tendreſſe égale ?
Et ne prévois-tu pas qu'un mortel trop heureux
Peut, au-delà du terme, aſſujettir tes vœux ?
Si tu peux aujourd'hui ſacrifier ma flamme
A de chers intérêts, trop puiſſans ſur ton âme,
Sur quel eſpoir, hélas ! puis-je me conſoler ?
Trompes-tu la victime avant de l'immoler ?

Je n'oſe approfondir ta politique obſcure.
Mon cœur ſouſcrit à tout ; mais enfin il murmure :
Il ſe plaint de l'arrêt que ta bouche a dicté ;
Et t'accuſe, tout bas, de trop de cruauté.
Quand, de tous mes tranſports l'interprête fidèle,
Quand ma bouche, en des jours de trouble & de querelle,
Oſa te reprocher tes foibles ſentimens ;
Quand mêlant l'amertume à mes emportemens
J'oſai te faire voir mes profondes bleſſures ;
Moins ſenſible à l'amour que ſenſible aux injures,
Tu nommas *dureté* cette tendre fureur.
Hélas ! je t'adorois en déchirant ton cœur !
Mais réponds à ton tour : que veux-tu que je penſe
De l'épreuve nouvelle offerte à ma conſtance ?
Tu m'aimes, me dis-tu : quel eſt donc le degré
D'un amour qui peut naître & s'éteindre à ſon gré ?
Ah ! ſi ta confiance aujourd'hui me l'avoue,
Au plus triſte abandon c'eſt moi que l'on dévoue :
Mon Rival trop heureux occupe tous tes ſoins.
Me perdrois-tu pour lui, s'il t'intéreſſoit moins ?
Entre l'Amour & nous doit-il être l'arbitre ?
Si je fus ton Amant, di-moi donc à quel titre ?
Oui, réponds,.. m'as-tu vû, ſoigneux de te tromper,
Mendier tes faveurs ou bien les uſurper ?

Ai-je ſollicité le bonheur de te plaire ?
Je n'ai ſû que t'aimer, me contraindre & me taire.
Quand tu me donnas tout, je n'aſpirois à rien :
Mon cœur irréſolu ſe méfioit du tien ;
Je forçai mon amour & ma bouche au ſilence :
Je n'oſois attaquer ta froide indifférence.
Dans le moment funeſte, autant qu'inopiné,
Où tu prévins mes feux, où tu m'as couronné ;
N'ai-je pas dû penſer que ton âme enflammée
Se livroit toute entiére au plaiſir d'être aimée ?
Que, libre dans tes vœux, ainſi que dans ton choix,
Tu te donnois à moi par le plus ſaint des droits ?
Pourquoi, dans ces momens de preſtige & d'yvreſſe,
N'ai-je pû voir le piége où tomboit ma foibleſſe !
Quel bonheur, en effet, m'annoncerent tes feux ?..
Ceſſons de rappeller ces inſtans malheureux :
La coupe, où s'enyvra ma raiſon étonnée,
Cette coupe fatale étoit empoiſonnée.
J'aurois dû te connoître ; & preſſentir dès-lors
Qu'un amour partagé s'éteint dans les remords ;
Que ton cœur, las d'un nœud qu'il croit illégitime,
Pour le briſer un jour m'objecteroit le crime.
Quel crime, cependant ?... Si ç'en fut un pour toi
De tromper mon rival & de trahir ta foi ;

C'en eſt un autre encor, mais plus grand, plus horrible,
D'abuſer lâchement d'une âme trop ſenſible,
D'avoir troublé la paix dont tu ſçus m'arracher,
D'abandonner un cœur que le tien vint chercher.
Peut-être, trop d'aigreur empoiſonne mes plaintes;
Mais, ſi de mes chagrins tu ſentois les atteintes,
Zelmire, à mon amour tu croirois tout permis.
Aſſez & trop long-tems, adorateur ſoumis,
J'ai traîné ſur tes pas, dans un humble ſilence,
Les fers que déſormais veut briſer ta prudence.
J'eus des torts, je le ſais; j'eus les torts d'un jaloux:
Je ſoupçonnai tes ſoins... mais dis-moi, ſommes-nous
Dans ces triſtes ſerrails, dans ces priſons d'Aſie,
D'où la main des muets bannit la jalouſie?
L'eſſain des ſéducteurs environne tes pas:
Pour un cœur adoré quel cœur ne tremble pas?
Cet or impérieux, que l'opulence étale,
Emporte la balance & la rend inégale.
J'ai frémi, j'ai prévû qu'un Mortel trop heureux
Triompheroit, enfin, du plus doux de mes vœux:
Dans ce trouble cruel, dans cette horrible attente
J'ai querellé le ſort, l'Amour & mon Amante.
Eh quoi? tous mes ſoupçons étoient-ils incertains?
Le flambeau de l'Amour va s'éteindre en tes mains;

Pour un bonheur douteux, que ta pitié m'annonce,
Au nœud qui nous unit tu veux que je renonce ?
De quel frivole eſpoir faut-il m'entretenir ?
Ah ! ſi par le paſſé je juge l'avenir,
Feras-tu quelqu'effort pour briſer une chaîne,
Dont l'éclat t'a ſéduite & qui te rend ſi vaine ?
Que dis-je ? penſes-tu qu'il ſoit en ton pouvoir
De remplir, quelque jour, mon chimérique eſpoir ?
Par de nouvelles loix chaque jour maîtriſée,
Chaque jour plus contente & moins déſabuſée,
Pourras-tu t'occuper du ſort d'un malheureux,
Égaré dans la foule où ſe perdront ſes vœux ?
Mais je veux bien, *Zelmire*, en croire tes promeſſes :
(Que m'importe une erreur, après tant de foibleſſes ?
C'en eſt une de plus & je veux l'embraſſer ;)
Mais, ſonge que c'eſt toi, toi qui m'y veux forcer ;
Songe que tu promets à l'Amant le plus tendre
De lui rendre les droits que tu vas lui reprendre.
Ta bouche l'a juré, ton cœur en eſt garant ;
Ton cœur ſera puni s'il trahit le ſerment :
Il le ſera par moi, peut-être par lui-même ;
Par moi, qui ſçais haïr au même excès que j'aime,
Qui ſçaurai, ſur tes jours, rejetter le mépris
Dont mes jours malheureux auront été flétris ;

Par moi, qui te rendrai, dans la même meſure,
Et les indignités & la honte & l'injure.
Enfin, je chercherai mon plus cruel vengeur
Dans tes propres remords, dans le fond de ton cœur.
Si tu trahis l'eſpoir dont tu flattes mes peines,
Puiſſes-tu, ſous le poids de tes honteuſes chaînes,
Traîner, dans les affronts, des jours deshonorés,
Des jours à l'eſclavage, à l'opprobre livrés!
Puiſſe l'ingrat Mortel, auteur de mon ſupplice,
Ne te payer jamais le prix du ſacrifice.
Heureux! ſi je puis voir ton cœur, toi, ta beauté
Au comble du mépris qu'ils auront mérité!

STANCES
A TOI.
L'AMOUR TRAHI.

Omnia perfolvi ; fruitur nunc alter amore,
Et precibus felix utitur ille meis.
Tib. L. 1. El. 5.

VIII.

Je l'ai dit à l'Écho, l'Écho l'a répété ;
Je l'ai dit au Zéphir, le Zéphir en murmure ;
Je l'ai dit à la Terre, au Ciel épouvanté ;
Enfin, je veux le dire à toute la Nature :
Zelmire, à la noirceur de l'infidélité,
Vient d'unir, ſans remords, le crime du parjure.

Je n'eus point l'art cruel de la tyranniſer.
L'ingrate ! elle me vit, adorateur timide,
N'oſer rien, quand peut-être il falloit tout oſer.
Son choix, ſon goût, ſon cœur ; tout pour moi la décide ;

Elle m'aime, le jure ; & j'en crois le baiſer
Offert & recueilli ſur ſa bouche perfide.

Des ſermens qu'elle a faits ces lieux furent témoins.
Sous ce hêtre, où nos noms furent gravés par elle,
Mon bonheur fut l'objet de ſes plus tendres ſoins :
Les droits, que m'accorda ſa faveur infidèle,
S'ils ſont anéantis, ſont atteſtés du moins ;
Et, ſans les garantir, tout ici les rappelle.

Malheureux ! de quel coup me ſuis-je vû frapper ?
Hier un autre Amant, dans ce lieu ſolitaire,
Lui prodigua des vœux dont il ſçut l'occuper.
Loin que mon ſouvenir ſervît à l'en diſtraire ;
Tout ce que l'inhumaine a dit pour me tromper,
Sa bouche, mille fois, l'a redit pour lui plaire.

Zelmire, ce Rival vengera ton Amant.
Puiſſe-t-il être ingrat, autant que je ſuis tendre !
Qu'il jure de t'aimer pour rompre ſon ſerment,
Qu'à des charmes nouveaux il brûle de ſe rendre ;
Et puiſſes-tu ſouffrir, par un double tourment,
L'affront de voir ta honte, à l'horreur de l'entendre !

ÉPITRE

A UN AMI

Sur l'infidélité de ZELMIRE.

Odi & amo : quare id faciam fortaſſe requiris ?
Neſcio ; ſed fieri ſentio, & excrucior.
Cat. 85.

IX.

CHER & cruel Ami, penſes-tu que mon cœur
Loin de ce qu'il adore ait ttouvé le bonheur ;
Qu'il ſe repoſe, enfin, dans ce ſage équilibre
D'un cœur ſans paſſion, indifférent & libre ?
Tu croyois les briſer ces fers de mon amour,
Ces fers, quittés cent fois & repris tour-à-tour.
Ah ! je rappelle encor le jour, le jour horrible,
Où parjure, où barbare, & cependant ſenſible,
Dans un affreux exil par tes mains entraîné,
Je fuyois loin des yeux qui m'avoient enchaîné.

De ces yeux adorés pein-toi l'inquiétude!
Soit amour, ſoit inſtinct, ſoit même l'habitude;
Quoique de mon départ j'euſſe tû le moment,
Zelmire ſçut prévoir l'exil de ſon amant:
Ou plutôt, ſans ſoupçons, mais d'horreur pénètrée,
Incertaine, tremblante, en ſecret déchirée,
Elle ſentoit des maux à ſon cœur inconnus;
Et pleuroit un ingrat qu'elle ne verroit plus.
Hélas! je rejettai ſes baiſers, ſes careſſes:
Cent fois, renouvellant ſes plus vives tendreſſes,
Ses bras, autour de moi ſerrés avec effort,
M'entraînoient au plaiſir, où plutôt à la mort.
Juge du trouble affreux de mon âme éperdue!
On découvroit encor à ma tremblante vue
Ces attraits, de nos ſens toujours victorieux,
La volupté du cœur & le charme des yeux...
Ah! je n'étois point né pour être ainſi parjure!
Et cependant, j'oſai pourſuivre mon injure.
Pour la derniere fois, j'admirois ſes appas;
On me les dévoiloit... Je n'en profitai pas:
Je la quitte, je pars ſans ſentiment, ſans vie.
Jadis, avec regret abandonnant *Julie*,
Ovide relégué ſur des bords inhumains,
N'avoit pas reſſenti d'auſſi cruels chagrins.

J'arrive dans le ſein d'une famille aimée :
Mon âme, en ces momens, de regrets conſumée,
(Quoi que ſur tous ſes goûts on ſçût la prévenir)
Se fermoit toute entiere à l'attrait du plaiſir.
Mon cœur infortuné, reſſerré dans lui-même,
S'occupoit des douleurs du ſeul objet qu'il aime.
Quelle lettre, en effet, on m'écrivit alors !
Les plaintes, les regrets, l'amour & ſes tranſports ;
Tout ce que le reproche eut jamais de plus tendre,
Tout ce que d'une Amante un Amant peut attendre,
Les vœux & le ſerment de me garder ſa foi,
De m'aimer ſans réſerve & de n'aimer que moi ;
Je trouvai tout, Ami, dans ſa lettre chérie.
Tu m'obſervois envain : je réponds, je ſupplie,
Je conjure ſon cœur de nourrir cet amour :
J'aime, je promets tout, j'annonce mon retour...
Vains projets ! ta prudence & ta pitié barbare
Tentent de rappeller ma raiſon qui s'égare.
Vainement je fuyois ; vainement mes douleurs,
Dans des lieux écartés te déroboient mes pleurs :
Dans des antres ſecrets, au fond de nos prairies,
Je portois, loin de toi, mes ſombres rêveries.
Ta politique adroite épioit mes ennuis,
Dans l'épaiſſeur des bois, cruel, tu me pourſuis :

Tu me peins mon Amante infidèle & coupable,
Me préférant bientôt un mortel moins aimable,
S'abandonnant au feu de ſes embraſſemens,
Me trahiſſant, enfin, pour prix de mes ſermens...
Né tendre, mais jaloux, je ne veux plus écrire:
Je maudis mon amour, je déteſte *Zelmire*;
Aux dépens de mon cœur j'occupe mon eſprit...
On m'aimoit, cependant; mais enfin ce dépit,
Ce ſentiment affreux, ſi puiſſant ſur nos âmes!
Livre ce que j'aimois à de nouvelles flammes.
Voilà ce qu'ont produit tes ſoins empoiſonnés!
Je coule dans les pleurs mes jours infortunés:
Je ſuis trahi, perdu; j'aime, je brûle encore.
On me mépriſe, Ami; que dis-je? l'on m'abhorre,
Un autre dans les bras qui ſçurent m'enchaîner,
Peut donner des plaiſirs & s'en faire donner.
Ah! l'ingrate, après tout, ſans remords & ſans peine,
A pû rompre les nœuds de ſa premiere chaîne.
Oui; di-moi, cher Ami, que ſon cœur avili
A payé par la honte un criminel oubli;
Qu'aux yeux de l'Univers déſormais mépriſable,
Puiſqu'elle doit rougir, elle n'eſt plus aimable.
Pein-la moi des couleurs qu'apprête le mépris:
Di que je fus par elle indignement ſurpris.

Sers

Sers toi de ces couleurs qu'empruntoit ton pinceau ;
Lorſque, de mes erreurs déchirant le bandeau,
Tu me repréſentois l'objet de ma tendreſſe,
Digne au plus, à tes yeux, d'un ſeul moment d'yvreſſe ;
Trop vil, pour mériter les tendres ſentimens,
Qu'une flamme épurée inſpire aux vrais Amans.
Toi, qui m'as arraché des bras de ce que j'aime ;
Toi, le cruel auteur de mon ſupplice extrême,
Force-moi de haïr ce qui fut adoré ;
Et ce qui plaît encore à mon cœur déchiré.
Ces lauriers deſſéchés, ces dons de Melpomène ;
Ces applaudiſſemens, ces honneurs de la ſcène,
Que ta voix me promet pour prix de mes travaux,
Sont un trop foible eſpoir pour adoucir mes maux :
Hélas ! qui me rendra ces voluptés ſi chères,
Ces nuits, ces jours heureux, ces plaiſirs ſolitaires ;
Ces doux momens filés par les mains de l'Amour ;
Ces baiſers, en un mot... que je rendois toujours ?
Ami, j'ai tout perdu ; j'ai perdu mon Amante.
Ces nouvelles beautés, que ta bouche me vante ;
N'ont point, comme l'objet qui regne ſur mon cœur ;
Ce charme impérieux, cet aſcendant vainqueur
Qui, de l'amour ſur nous établiſſant l'empire ;
Nous fait goûter ſon charme, au moment qu'il attire.

Non, non; d'une autre ardeur je ne puis m'enflammer:
Apprend-moi, ſi tu peux, l'art de ne plus aimer;
Ou laiſſe-moi, du moins, dans les maux que j'endure,
Souffrir, gémir, languir, mourir pour ma parjure.
Trop heureux, cependant, ſi tes ſoins, ſi le tems,
Si de ton amitié les ſecours triomphans,
L'emportant à la fin ſur mon âme rébelle,
Me ſauvent de l'affront d'aimer une infidèle.

ÉGLOGUE.

Sit procul à nobis, formam cui vendere cura eſt
Et pretium plenâ grande referre manu.
Tib. L. I. Eleg. 10.

X.

HILAS, MIRTIL.

HILAS.

Tu reviens donc, *Mirtil*, habiter nos hameaux!
Mais di-moi; quels ennuis & quels chagrins nouveaux,
Du ſein tumultueux des Palais & des Villes,
Te font chercher encor la paix de nos aſyles?
Quels momens choiſis-tu pour revoir nos climats!
Nos champs ſont dépouillés, ou couverts de frimats:
Nos ruiſſeaux, retenus & glacés dans leurs rives,
Ne font plus murmurer leurs ondes fugitives:
La Nature, mourante & muette d'effroi,
Eſt triſte, déſolée...

MIRTIL.

Elle l'eſt moins que moi.
Qu'importe à ma douleur l'Hyver & ſes ravages ?
Les beaux jours de l'Été n'ont-ils pas des orages ?
Tous les tems ſont égaux pour les infortunés.
Je te dirai bien plus : ces troncs déracinés,
Qu'arrache, en ſa fureur, un vent impitoyable,
De vos triſtes rochers l'aſpect épouvantable ;
Les toîts de vos hameaux par la neige blanchis,
Les brouillards ténébreux & les cieux obſcurcis,
Ce ſpectacle, en un mot, conforme à ma triſteſſe,
En m'affligeant encor, me touche & m'intéreſſe.
Hilas, je ne ſuis plus malheureux à demi :
Mon malheur eſt comblé !... pleure avec ton ami !

HILAS.

Tu m'étonnes, *Mirtil !* quand tu quittas nos plaines,
Nos cœurs ont-ils formé des eſpérances vaines ?
Ravis par tes chanſons, émûs par tes accords,
Éprouvant, à ta voix, le plus doux des tranſports,
Notre Amitié cent fois a couronné ta Lyre.
Tout le hameau te dit : „ ſui le Dieu qui t'inſpire,
„ Va, cours, marche à la gloire à pas précipités,
„ Va charmer, par tes chants, la Reine des Cités ;

„ Et, la palme à la main, que ta Muſe chérie
„ Revienne, quelque jour, enchanter ſa Patrie!

MIRTIL.

Hilas, mon cher *Hilas*, nous fûmes tous trompés:
J'ai cueilli des Lauriers que la foudre a frappés.
Mon cœur te fut ouvert & tu dois le connoître;
Il eſt foible & ſenſible autant qu'on le peut être,
Il eſt né pour aimer... & j'aimai, cher *Hilas!*
Mais apprends des malheurs, que tu ne connois pas.
La fatale Beauté qui, depuis quatre années,
Sçut au joug de l'amour lier nos deſtinées,
La coupable *Zelmire*, indigne de mon cœur,
Dans les bras d'un rival goûte un nouveau bonheur.
Elle a briſé des nœuds tiſſus, ſerrés par elle;
Et la fortune, enfin, l'a rendue infidèle!

HILAS.

La fortune, dis-tu? quelle eſt l'âme aſſez vile...

MIRTIL.

Mépriſée au Village, on l'adore à la Ville:
De nos Peuples polis vous ignorez les mœurs.
Il eſt d'obſcurs Mortels, infâmes ſéducteurs,
Qui nés, mais enrichis, au ſein de la baſſeſſe,
A de honteux plaiſirs conſacrent leur richeſſe...

Que dis-je, cher *Hilas* ? ah ! nous les connoiſſons !
Ce ſont eux que l'on voit dévorer nos moiſſons,
Qui, forçant des ſujets le zèle tributaire,
Vont, juſques ſous le chaume, affliger la miſere,
Qui n'uſurpent nos biens que pour en abuſer,
Qui dans notre infortune oſent nous mépriſer :
Et cependant, *Hilas*, plus vils que nous ne ſommes,
Ils doivent leur naiſſance aux plus obſcurs des hommes.
Tel affecte aujourd'hui l'air le plus inſolent,
Qui n'avoit pour ayeul qu'un valet indigent.
Cultivateur des champs, qu'ont cultivés nos peres,
Nous ne fumes jamais eſclaves mercenaires :
Nous penſons noblement, en vivant malheureux.
Juge s'il eſt cruel d'être avili par eux !
Et je le ſuis, Ami.

HILAS.

Mais comment peux-tu l'être ?

MIRTIL.

Mon Amante, elle-même, a dégradé mon être.
C'eſt peu que ces Mortels s'abreuvent de nos pleurs ;
Ils ſouillent l'innocence, ils corrompent les mœurs.
Leurs lâches favoris, & leurs vils Émiſſaires,
Juſques dans nos hameaux, ſous nos toîts ſolitaires,

Pour la ſéduire, Ami, vont chercher la beauté.
Ils vont d'un faux éclat flatter ſa vanité,
Ils l'enlèvent des bras d'une mere abuſée;
Et, bientôt avec faſte en public expoſée,
Ils ſe font de leur crime un mérite odieux:
Un brillant deshonneur leur paroît glorieux.
Plus la jeune victime eſt innocente & belle,
Plus leur cœur s'applaudit d'avoir triomphé d'elle.
Enfin, ſi tu ſavois par quels moyens honteux
Ils trompent des Beautés, qui n'étoient pas pour eux,
Par combien de préſens, de ſoins & de ſoupleſſes,
Ils ſçavent, tôt ou tard, ſurprendre leurs foibleſſes,
Tu rougirois, Ami; tu ſerois indigné.
L'humanité, l'honneur..... il n eſt rien d'épargné;
Et l'or, ſur nos beſoins ravi par ces barbares,
Coule, dans ces momens, de leurs mains moins avares.
Voilà par quels reſſorts les lâches m'ont ravi
Un cœur deshonoré, qu'ils ſe ſont aſſervi.
Leur pouvoir tyrannique a détruit tous mes titres.
J'avois pris la Nature & l'Amour pour Arbitres;
Mais en vain... la Fortune a diſputé mes droits;
Et de ma foible Amante elle a fixé le choix.
Vous ignorez de l'or la force & le preſtige;
Ses effets, cher Ami, vont juſques au prodige:

Dans une âme timide il détruit les remords.
Mon Amante aujourd'hui, ſous de brillans dehors,
S'admirant dans l'éclat d'une pompe étrangère,
A peine ſe ſouvient qu'elle naquit Bergère.
En changeant de fortune, elle a changé de cœur;
Et croit que l'opulence eſt le premier bonheur.

HILAS.

Tu me ſurprends toujours. Eh! quoi donc? ta tendreſſe,
Tes ſentimens ſi vrais & leur délicateſſe,
Ta timide douceur, qui ſçait ſi bien charmer;
Rien, malgré ton Rival, n'a pû te faire aimer?
As-tu de tes talens négligé l'avantage?
Mirtil, as-tu...

MIRTIL.

C'eſt-là le comble de l'outrage!
Hilas, j'ai tant aimé l'ingrate que je perds,
Qu'à la gloire, au bonheur j'ai préféré ſes fers.
Depuis quatre Printems je ne vis que pour elle:
J'ai tout fait, tout tenté pour plaire à la cruelle.
Mes talens, mes amis, ma famille, mon goût,
A ſes moindres deſirs j'ai ſacrifié tout;
Et pour prix de mes ſoins, du repos de ma vie,
C'eſt moi qu'on abandonne & moi qu'on ſacrifie.

J'épuiſai le plaiſir dans ſes embraſſemens :
Leur ſouvenir encor redouble mes tourmens !
Du plus ardent amour tel eſt l'affreux ſalaire...
Apprens un autre affront que je ne puis te taire :
Lorſque d'entre ſes bras je ſortois enchanté,
Dans de rians tableaux traçant la volupté,
Je peignois mon bonheur & j'aimois à l'écrire.
Mais l'ingrate, ſouvent, ne daignoit pas me lire :
D'un œil indifférent elle voyoit mes vers.
Lorſque de mon Rival elle vantoit les airs,
(Des airs que vous euſſiez dédaignés au village)
A peine de ma Lyre elle écoutoit l'hommage.
Son oreille ſuperbe en critiquoit les ſons :
D'un Amant plus heureux elle aimoit les chanſons ;
Et cet Amant, *Hilas*, ſans goût & ſans génie,
Recevoit de ſes mains le prix de l'harmonie.
Enfin, honteux de voir mon Rival encenſé,
Juſques dans ſes défauts applaudi, careſſé,
A l'amour j'ai mêlé le reproche & la plainte :
J'ai parlé de mes droits & j'ai banni la feinte :
Ami, le croirois-tu ? pourrois-tu le prévoir ?
On m'a repréſenté l'honneur & le devoir...
Eh ! connoît-on l'honneur au ſein de la baſſeſſe ?
Eſt-ce donc par devoir qu'on fauſſe ſa promeſſe ?

Je te parle ſans doute un langage étranger,
Quelles mœurs je dépeins aux regards d'un Berger !
Ah ! mon Ami ; ce monde, où j'ai traîné ma vie ;
Ce monde ſi brillant, que je hais, qu'on envie,
Où le cœur le plus pur eſt toujours abuſé ;
Ce monde mépriſable eſt trop peu mépriſé.
Je m'en éxile, enfin ; mais rempli d'amertume,
Du dépit, malgré moi, le poiſon me conſume ;
D'ennuis & de chagrins mon cœur eſt dévoré :
Le trait me bleſſe encore & j'en ſuis déchiré.

HILAS.

En te quittant, *Mirtil*, ton Amante perfide
Avoit-elle l'œil triſte & de larmes humide ?
Ton départ dut ſans doute émouvoir ſa pitié ?

MIRTIL.

J'ai vû couler ſes pleurs ; mais je ſuis oublié ;
Et lorſque, ſur vos bords, je reſte ſolitaire,
Quand je cherche à mourir, l'ingrate cherche à plaire.

HILAS.

Que ne l'imites-tu ? mille de nos Beautés,
Couronneront tes vœux, qu'une autre a rebutés.
Rappelle-toi le jour où tu quittas nos rives ;
La jeune *Eglé* ſuivit tes traces fugitives.

Elle ne rougit point de montrer ſes douleurs :
Devant ſa mere même, elle verſa des pleurs.
Dans nos hameaux, *Mirtil*, c'eſt ainſi que l'on aime ;
Retourne vers *Eglé*.

MIRTIL.

Non ; Vénus elle-même
Ne peut me conſoler de ce que j'ai perdu.
Ami, de mon naufrage encor tout éperdu,
A de nouveaux écueils veux-tu que je m'expoſe ?
Ah ! ſans doute ; il eſt tems que mon cœur ſe repoſe !
Sur vos bords fortunés je viens chercher la paix :
Dans un nouvel amour la trouve-t-on jamais ?
Je l'attends de tes ſoins & de l'indifférence.
Voilà, dans mes malheurs, ma derniere eſpérance ;
Et, ſi de mes chagrins tu prends quelque pitié,
Au défaut de l'amour, offre-moi l'amitié.

LETTRE

DE MAD*** (*)

A MADAME L'ABBESSE DE***.

Has tibi fatales cecinit mea pagina diras :
Eventum formæ diſce timere tuæ.
Propert. L. III. El. 23.

XI.

GARDIENNE d'un Bercail favoriſé des Cieux,
Vous, dont la piété, l'amour Religieux,
Veillent ſur le Troupeau, qu'aux ſoins de votre zèle
A daigné confier la ſageſſe éternelle,
O ma Mere... (ce nom me ſera-t-il permis ?)
Ma Mere ! conſolez un cœur preſque ſoumis ;

(*) Cette piéce a été imprimée dans le *Journal des Dames*, Novembre 1777, p. 444.

Qui cherche, loin du trouble & des crimes du monde,
De vos Cloîtres ſacrés la retraite profonde.
Je viens faire à vos pieds d'humilians aveux :
Connoiſſez ma foibleſſe & mes deſtins honteux.
Élevée & nourrie au ſein de l'infortune,
Je dus m'enſevelir dans la foule commune,
Dans ce vulgaire obſcur d'Artiſans ignorés,
Aux ſerviles travaux par beſoin conſacrés :
J'ai ſçu, pour mon malheur, changer ma deſtinée.
Je vivois ſans remords, vivant infortunée ;
Pauvre des biens du monde & riche de vertus,
Je connoiſſois l'honneur... que je ne connois plus.
Le dangereux attrait d'une aimable figure,
(Cher & fatal préſent que m'a fait la Nature !)
Que vous dirai-je encor ? un eſpoir ſéducteur
Aux vices de mon ſiecle abandonna mon cœur.
Je parus ſur la ſcène, où l'amour mercenaire
Met ſes plaiſirs à prix, ſes faveurs à l'enchère :
Les dons de la fortune éblouirent mes yeux.
Mon cœur, plus corrompu, devint ambitieux ;
Mais, aux plaiſirs d'un maître en eſclave vendue,
J'eus l'art de reſſaiſir ma liberté perdue ;
Et, malgré mes tyrans, malgré leurs ſoins jaloux,
Par un manége adroit, je les abuſai tous.

Je nouois, ſous leurs yeux, des intrigues obſcures :
Rien ne déconcerta mes ſecrettes meſures.
Si l'œil en pénètroit les nuages épais,
Sur mon front, toujours pur, laiſſant régner la paix,
Fauſſe par habitude, ainſi que par ſyſtême,
Je niois l'évidence & la vérité même.
La ſenſibilité peut nuire à la Vertu :
Par elle, bien ſouvent, notre honneur combattu
Contre un penchant qui plaît ne lutte qu'avec peine ;
Mais, non : ô calme affreux ! ô honte plus certaine !
Mon cœur paiſible, hélas ! au vice accoutumé,
Ne connoît point l'amour, & n'a jamais aimé.
Jamais je ne ſentis ces prompts élans de l'âme,
Ce feu victorieux, cette invincible flamme,
Ces deſirs emportés & toujours ſi preſſans,
Qui portent le tumulte & l'yvreſſe en nos ſens.
Au ſein de mes plaiſirs, maîtreſſe de moi-même,
Je jouis, ſans l'aimer, du malheureux qui m'aime ;
Et s'il faut, après lui, careſſer ſon Rival,
Le trompeur, le trompé, tout me devient égal.
Toujours indifférente, & par-là toujours libre,
Je ſçus me conſerver dans un juſte équilibre ;
Et de mon ſeul caprice exécutant les loix,
J'eus le goût des plaiſirs, ſans l'embarras du choix.

Au culte des Autels Veſtale conſacrée,
Étrangère à nos mœurs, & du monde ignorée,
Vous ne connoiſſez pas cet opprobre public,
Qui fait de l'amour même un infâme trafic.
Que deux Amans, couverts des ombres du myſtère,
Se livrent, en ſilence, au bonheur de ſe plaire;
Que, n'ayant d'intérêt que celui de s'aimer,
Ils s'aiment, mais ſans nuire au droit de s'eſtimer;
Leurs feux n'ont rien de vil, ni rien qui deshonore:
Si le Ciel les connoît, le Monde les ignore.
Mais moi, moi qui bravai les loix de la pudeur,
Fière de mettre au jour un brillant deshonneur,
Loin de m'envelopper dans une nuit obſcure,
Des dons de mes Amans je chargeai ma parure.
Mépriſable Beauté, digne de leurs bienfaits,
Je ſoumis au calcul le prix de mes attraits:
Le don de mes faveurs fut un don politique.
Bravant des préjugés le pouvoir tyrannique,
Les *Phrinés*, les *Laïs* n'ont pas ſçu, mieux que moi,
L'art frauduleux de vendre & de trahir ſa foi.
Comme elles, je me fis une coupable étude
De n'en laiſſer jouir qu'avec inquiétude;
Et l'imprudent Mortel, qui l'oſoit acheter,
Toujours, par un Rival, ſe la vit diſputer.

Quand de ſes derniers dons je me voyois comblée ;
Vers de nouveaux liens auſſitôt rappellée,
Briſant mes premiers nœuds, ſur un prétexte aiſé,
Le Rival devenoit l'Amant favoriſé.
Souvent le malheureux, indigné de l'outrage,
En reproches cruels évaporoit ſa rage :
Alors, je lui rendois tous les droits de l'amour ;
Et l'Amant devenoit le Rival à ſon tour.
Ainſi, par mon adreſſe & par ma complaiſance,
Des cœurs les plus aigris j'enchaînai la vengeance ;
Tous mes Adorateurs ont conſervé leurs droits :
Tous ſont trahis ; mais tous ſont heureux à la fois.
Ma Mere, connoiſſez mes coupables maximes :
Dans l'École du vice & dans celle des crimes,
Un impur *Aſmodée*, un profane Orateur,
Par ſes lâches conſeils empoiſonna mon cœur :
Il me dit, qu'aux bienfaits prodiguant mes careſſes ;
Il falloit fuir l'Amour & craindre ſes foibleſſes ;
Que je devois, ſur-tout, éteindre mes deſirs
Par le nombre, & non pas par le choix des plaiſirs :
Il ne me propoſa, pour regle & pour ſyſtême,
Que mon ſeul intérêt & l'amour de moi-même :
Il me dit, dût mon cœur être ingrat & cruel,
De tout ſubordonner à mon bien perſonnel,

De

De placer (le précepte eſt digne d'un tel maître !)
Les limites du monde à deux pas de mon être.
J'ai fait de ſes leçons un trop heureux emploi :
Je n'ai, juſqu'à ce jour, exiſté que pour moi.
Dans ce premier moment, où ma bouche eſt ſincere,
Apprenez plus encore... écoutez-moi, ma Mere.
Il faut dire à ma honte, & m'y déterminer,
Un crime, qu'on ne doit jamais me pardonner.
C'eſt l'odieux affront, c'eſt l'horrible impoſture
Dont j'ai payé l'ardeur d'une âme douce & pure.
Du plus ſenſible amour en ſecret conſumé,
D'un feu tendre & naïf, par mes yeux allumé,
Ce jeune infortuné vint s'offrir à ma vue.
Pourquoi l'ai-je ſéduit ? pourquoi m'a-t-il connue ?
Je le vis : ſon ſilence & ſes timides ſoins
Piquoient ma vanité ; la ſurprenoient du moins.
En vain d'un autre amour la chaîne intéreſſée
Fit douter, quelque tems, mon âme embarraſſée :
Devois-je offrir, hélas ! à mon nouveau vainqueur,
Une ombre de plaiſir & l'éclair du bonheur ?
Mais rien ne m'arrêta... Ce qui va vous ſurprendre ;
(Et ce que, ſans rougir, vous ne pourrez entendre)
C'eſt que du malheureux qui, tremblant & diſcret,
De ſon cœur oppreſſé retenoit le ſecret,

Moi-même, j'enhardis l'ardeur craintive & lente ;
Je prévins ſes aveux & devins ſon Amante.
Je triomphois ; j'étois au comble de mes vœux :
Chaque jour mon captif, de ſa chaîne orgueilleux,
Plein d'yvreſſe & d'ardeur, le bandeau ſur la vue,
M'exprimoit ſa tendreſſe, à me plaire aſſidue.
Je lui fis, dans mes bras, oublier l'Univers,
Avec tranquillité, je le chargeois de fers,
Je l'arrachois au monde, à ſa gloire, à lui-même ;
Mais, ſans ſe faire aimer, il m'apprit comme on aime.
Il avoit un Rival : moi, diviſée entr'eux,
Avec ménagement, je les rendois heureux :
Je ſavois, tour-à-tour, leur donner l'avantage ;
Et je les enflammois par l'affront du partage.
Un jour, mon foible Amant, (ſoit inſtinct, ſoit humeur)
Avec des yeux jaloux, voulut ſonder mon cœur :
Sa crainte vigilante épia ma conduite,
Il fut trahi, le ſçut... Son erreur fut détruite ;
Mais, encor plus épris, brûlé de plus de feux,
Par ſa propre vengeance, il devint malheureux :
Le levain du dépit aigrit ſon caractère.
Las enfin de ſe voir à lui-même contraire,
Déjà trop avili, trop coupable à ſes yeux,
Rempli de ſon amour, égaré, furieux.

Il fuit, il m'abandonne, il rompt l'indigne entrave
Où mon adroit orgueil le retenoit eſclave :
Je l'arrête... Je cours l'arroſer de mes pleurs ;
Je promets de calmer ſes jalouſes douleurs,
De lui ſacrifier le Rival qu'il redoute :
J'en atteſte l'Amour... Trop crédule, il m'écoute ;
Il part, content du moins d'emporter quelque eſpoir ;
Et, par un changement, qu'il auroit dû prévoir,
Quand il eſpéroit tout, mon caprice l'immole
Au Dieu de la fortune, en tout tems mon idole :
Mais il revient encor, pour être encor trompé.
Lorſque mon lâche cœur d'un autre eſt occupé,
Sans intérêt pour lui, je le baigne de larmes :
A ſes ardens deſirs je prodigue mes charmes ;
Sûre qu'en lui rendant mes cruelles faveurs,
Je lui rends ſon amour... & ſur-tout ſes malheurs.
Son âme libre, enfin, trop tard déſabuſée,
Après tant de combats, ſe ſentit épuiſée :
Il abjura ſes feux, me rendit mes ſermens,
Voulut prendre pour moi de nouveaux ſentimens,
M'offrit ſon amitié, l'amitié la plus tendre !
La mienne étoit le prix qu'il en devoit attendre.
Il me crut ſon Amie ; il s'en flatta du moins :
Mais de ce nom ſacré loin de remplir les ſoins,

Je trahis de nouveau ſa crédule eſpérance.
Mon cœur intéreſſé, ma froide indifférence
Même avec mes Amans, l'offenſoient chaque jour;
Et l'amitié trompée eut le ſort de l'amour.
Voilà par quels dégrés j'ai traîné dans l'abîme
Un cœur impétueux, dont j'ai fait ma victime:
J'ai plongé lentement le poignard dans ſon ſein.
Tous les traits de l'Amour ſont cruels dans ma main!
O, ma Mere! arrachez au Monde, que j'outrage,
Une femme cruelle autant qu'elle eſt volage.
Peut-être, un Dieu vengeur m'attend ou me pourſuit...
O frayeur! je ne ſçais... mais enfin cette nuit,
Après avoir couvert de mes feintes careſſes
L'Amant qui, de ſon or, achète mes tendreſſes;
Oui, cette même nuit, dans mon premier ſommeil,
Un phantôme, entouré du plus ſombre apareil,
S'eſt avancé vers moi... Sa voix ſourde & farouche,
Sans rien articuler, a grondé dans ſa bouche.
Il me ſaiſit, me traîne; & devant un miroir
M'arrête, en me diſant: regarde, oſe te voir.
De tous mes vêtemens il m'avoit dépouillée...
O ciel! & ma terreur ne m'a pas éveillée!
Je n'ai plus vû dans moi qu'un ſpectre deſſéché,
Sous le fardeau des ans, vers la tombe penché.

L'affligeante vieilleſſe, avec ſes doigts perfides,
Imprimoit ſur mon front ſes traits les plus livides;
Je me faiſois horreur : quand, pour comble d'effroi,
Le funeſte miroir s'eſt briſé devant moi.
Les lambris ont croûlé ſur ma tête affaiſſée :
Sous l'horrible décombre, immobile & preſſée,
Je jette avec effort de lamantables cris...
Un Mortel vient, s'élance à travers les débris...
Je diſtingue ſes traits ; je le nomme & l'appelle ;
Il accourt : non, dit-il, fuyons, ce n'eſt point elle...
C'eſt moi, dis-je, c'eſt moi... mais je l'arrête en vain ;
Le barbare me quitte avec un froid dédain.
Alors tout s'engloutit, tout s'abîme à ma vue ;
Et je meurs mépriſée, ou du moins méconnue !
Ma Mere, j'en frémis ; & ce ſonge eſt affreux !
Mon cœur qui, juſqu'ici, tranquillement heureux,
D'aucune émotion n'avoit ſenti l'atteinte,
Mon cœur épouvanté connoît enfin la crainte.
On m'a dit, & je ſçais, que les traces du tems
Dévoilent notre honte aux yeux de nos Amans ;
Que nous perdons, dans l'âge où la beauté s'altère,
Le droit d'en impoſer, avec le droit de plaire ;
Et qu'une femme alors, condamnée aux regrets,
Pleure, dans l'abandon, l'abus de ſes attraits.

Déjà, foible rayon qui luit par intervalle,
Qui jette, en pâliſſant, ſa lumière inégale,
Ma beauté, je le vois, dans ſon éclat douteux,
A des momens d'éclipſe & des jours moins heureux:
De ce Tems deſtructeur je redoute la rage;
Et je veux, ſi je puis, prévenir ſon outrage.
O ma Merc! ſouffrez, qu'à l'ombre des Autels,
Près de vous, ſous vos yeux, loin de l'œil des Mortels,
Par des larmes de ſang, mon repentir expie
Les coupables erreurs dont j'ai ſouillé ma vie.
En vain, je l'avouerai, j'ai réfléchi ſur moi;
Je ſuis foible, je doute & demande la Foi.
N'en croyez point encor ma douleur hypocrite;
On regrette en ſecret les plaiſirs que l'on quitte.
Paſſe-t-on, ſans gémir, du ſein des voluptés,
Au ſein de la retraite & des auſtérités?
Quand je compare, hélas! l'ennui d'une cellule
Au tourbillon du Monde, où le plaiſir circule,
Et la ſimplicité de vos triſtes parloirs,
A l'élégance, au goût de nos brillans boudoirs;
Quand je penſe qu'il faut, pour vos toîts ſolitaires,
Quitter de nos ſallons les délices trop chères,
Et les riches tapis qui couvrent nos parquets,
Pour les nattes de joncs coupés dans vos marais;

Je dois vous l'avouer ; mon âme intimidée
D'un ſi grand changement ne ſoutient point l'idée.
Comment porter aux pieds de vos ſaints Directeurs
Un cœur qui maîtriſa, qui dompta tous les cœurs ?
Comment accoutumer un ſein, formé pour plaire,
Aux pointes du cilice, aux horreurs de la haire ?
Je ne ſçais ; mais vos ſoins, mais vos ſages avis
Subjugueront mes ſens, encor mal aſſervis :
Daignez donc éclairer & deſſiller ma vue.
La route des vertus m'eſt toujours inconnue :
Hélas ! je ne connois que ces chemins de fleurs,
Où le Monde m'offrit ſes piéges ſéducteurs ;
Et, ſi je n'ai pour guide une Mere qui m'aime ;
J'ai trompé mille Amans... je tromperai Dieu même.

IMITATION.

QUE mon cœur eſt jaloux du lever de l'Aurore!
Que ſon réveil eſt heureux & brillant!
Elle jouit des fleurs qu'elle colore:
Son œil voit tout dans un moment.
Verrai-je auſſi le Berger qui m'adore?
Flambeau du jour, montrez-moi mon Amant!

Heureux Zéphirs! la fleur à peine écloſe
Ouvre pour vous ſon ſein frais & charmant:
Vous careſſez l'œillet avec la roſe.
Mirtil n'eſt pas moins careſſant;
Mais à nos feux un ſurveillant s'oppoſe.
Zéphirs, vers moi, tranſportez mon Amant.

Je veux du Roſſignol ſurpaſſer le ramage.
Qu'on vante moins la douceur de ſon chant:
Je chante mieux, j'aime auſſi davantage.
Ma voix rend un ſon plus touchant:
Le tendre Amour me prête ſon langage:
Oiſeaux, cèdez: je chante mon Amant.

A MES SERINS.

Vous vous aimiez, mes aimables Serins!
Témoin de vos tendres careſſes,
J'applaudiſſois à vos heureux deſtins;
Et j'ai ſouvent envié vos foibleſſes.
Jeunes Époux, libres dans vos baiſers,
Vous puiſiez le bonheur au ſein de la Nature...
Il n'eſt donc point, hélas! de félicité pure!
Point d'amours & de biens qui ne ſoient paſſagers!
Mon cher Serin, ô toi qui, près de ton Amante,
Veillois à ſes beſoins, veillois à ſes plaiſirs;
Toi, dont l'ardeur active & diligente
Sçavoit répondre à ſes moindres deſirs;
Mon cher Serin, tu meurs; & la Parque ſévère
Tranche tes jours, dans ces mêmes momens,
Dans ces momens ſi chers aux Époux, aux Amans,
Où tu goûtois le plaiſir d'être Pere;
Où, par des ſoins & des devoirs charmans,
Tu ſoulageois les travaux de la Mere!
O Mort! affreuſe Mort! ainſi donc ta fureur
Marque notre heure infortunée,

Dans les inſtans conſacrés au bonheur,
Au ſein des voluptés, au ſein de l'hyménée ?
O toi ! qui maintenant gémis de tes amours,
Toi, du plus tendre Époux l'Épouſe malheureuſe,
Pourquoi de tes funeſtes jours
Prolonger déſormais la durée odieuſe ?
Je t'entends ; & tu veux par tes embraſſemens,
Dans ces germes glacés porter le feu de l'être ;
Tu veux ranimer tes enfans.
Épargne leur plutôt, par des ſoins plus preſſans,
La douleur de ſentir & le malheur de naître :
Ces deux Infortunés éprouveroient, peut-être,
Et tes plaiſirs amers, & tes chagrins cuiſans ;
Qu'ils périſſent. Et toi, digne & fidèle Épouſe,
Suis au tombeau ton Époux malheureux.
Déjà ſon ombre inquiète & jalouſe
T'appelle, par ſes cris, au ſéjour ténébreux.
Songe que, pour des cœurs que la tendreſſe aſſemble,
Après le doux plaiſir de vivre & de s'aimer,
Il n'en eſt point qui doive plus charmer
Que celui de ſouffrir & d'expirer enſemble.

STANCES
A ROSINE.

ADORABLE *Roſine*, il eſt vrai ; l'autre jour,
Dans je ne ſçais quel trouble, où l'âme s'abandonne,
Preſſé par le deſir, égaré par l'amour,
En te ſerrant la main, je t'ai dit : *Ah ma Bonne !*

Ce ſeul mot t'exprimoit les plus vifs ſentimens ;
Je l'ai dit d'après toi : d'où vient donc qu'il t'étonne ?
N'en doute pas, *Roſine ;* il eſt mille momens
Où, cent fois mieux encor, je dirois : *Ah, ma Bonne !*

Si, lorſque mes regards s'arrêtent ſur les tiens,
Tes yeux me promettoient tout ce que l'Amour donne ;
S'ils peignoient des deſirs favorables aux miens,
Dans quel raviſſement je dirois : *Ah, ma Bonne !*

Si ta bouche charmante, au lieu de m'accuſer,
Me pardonnant l'aveu qu'une Amante pardonne,

Confondoit nos deux cœurs dans le feu d'un baiſer ;
Combien je te dirois : *Ah*, *ma Bonne ! ah*, *ma Bonne !*

Si d'un voile inutile écartant les replis,
Je careſſois ton ſein où la roſe boutonne
Et mêle ſon éclat à deux touffes de lys,
Dans quelle émotion te dirois-je : *Ah ! ma Bonne !*

Enfin, ſi dans tes bras épuiſant le deſir,
De l'amour ſatisfait j'obtenois la couronne,
Et bûvois avec toi la coupe des plaiſirs ;
Tous mes ſens à la fois te diroient : *Ah*, *ma Bonne !*

Que tu me verrois fier de t'être ainſi lié !
Mais le ſeul ſentiment que mon cœur te ſoupçonne
Eſt ou l'indifférence, ou la ſimple amitié.
Hélas ! ſans être heureux, comment dire : *Ah*, *ma Bonne !*

LE PORTRAIT MANQUÉ.

VENEZ, *Cloé*; je vais peindre vos traits...
Mais que vois-je? quelle folie!
De quels vains ornemens chargez-vous vos attraits?
C'eſt la laideur qui peut être embellie;
Les Grâces, la Beauté ne le furent jamais.
Point de parure, un deshabillé frais,
Rien, s'il ſe peut; & vous voilà jolie.
Cloé, pourquoi de vos cheveux
A-t-on gêné les replis & les ondes?
Défaites-moi ces ridicules nœuds,
Et laiſſez-les flotter en treſſes vagabondes.
Un ruban, qui les lie, eſt tout ce que je veux.
Eh quoi! dans vos regards aucun feu n'étincelle?
Vous avez deux beaux yeux tranquillement ouverts?
L'âme eſt dans le coup-d'œil; mais où la vôtre eſt-elle?
Je voudrois que ces yeux baiſſés, preſque couverts,

Fiſſent tomber ſur moi ces timides éclairs,
Ces rayons du deſir, qui vous rendroient ſi belle,
Qui me ſeroient & ſi doux & ſi chers!
Votre bouche eſt charmante: eh bien! par quelle cauſe,
Par quel motif ne me dit-elle rien?
Un ſoupir égaré ſur ces lèvres de roſe,
Un ſeul ſoupir s'exprimeroit ſi bien!
Ce fauteuil vous tient droite, immobile, gênée:
Pourquoi n'avez-vous pas choiſi ce canapé?
Votre enſemble charmant s'y fut développé,
Dans l'attitude abandonnée
Où ſe repoſe un cœur tendrement occupé.
Ah! *Cloé*, je vois trop ce que je devois craindre!
Un faux eſpoir eſt venu m'animer.
J'ai crû, qu'en vous peignant, je peindrois l'Art d'aimer:
C'eſt l'Art de plaire qu'il faut peindre.

VERS
A CLOÉ.

L'AMOUR, dis-tu, l'Amour troubla ta vie ;
Et ſur les cœurs, conquis par tes attraits,
Tu veux venger tous les maux qu'il t'a faits ?
Mais du carquois de la coquetterie
Tu connois peu les redoutables traits ;
Je fuis, j'échappe à tes mains vengereſſes.
Non, tu n'as pas le talent dangereux
D'entremêler les tourmens, les careſſes ;
De reſter froide, en affectant des feux,
De ſubjuguer, en feignant des foibleſſes :
Tu ne ſçais point faire des malheureux.
Quoi ! dès l'inſtant, où ma bouche timide
Te peint l'eſpoir dont mon cœur eſt ſéduit,
Par un refus mon roman ſe décide ?...
L'amour s'éteint, quand l'eſpoir eſt détruit.
Ah ! tu pouvois être bien plus perfide !

Près de *Renaud*, voi la farouche *Armide*:
Le fer en main, ſa fureur le pourſuit;
Mais penſes-tu que ſon bras homicide
Le plongera dans l'éternelle Nuit?
Elle fait mieux: elle l'enchante, il aime,
A ſes genoux il languit endormi:
L'Amour ſoumet ce ſuperbe ennemi;
Et ſon ſupplice eſt dans ſon bonheur même.
Pourquoi t'armer de l'orgueil d'un refus?
Peut-il ſuffire au courroux qui t'anime?
On en gémit un jour, un jour au plus;
Mais des faveurs on eſt longtems victime.
Par ce nœud ſeul les cœurs ſont enchaînés;
Juge le mien digne de ta colere.
L'Amour heureux fait plus d'infortunés,
Que les rigueurs n'en ont jamais pû faire.

SUR

SUR LA MORT
DE MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

Il eſt un Monſtre ſourd, aveugle, inéxorable;
La rage eſt dans ſon cœur, le poignard dans ſa main!
La Nature effrayée & ſon cri lamentable;
Rien ne l'émeut: il frappe avec un bras d'airain.
C'eſt ainſi qu'on a vû ſon ſquélette terrible
S'aſſeoir tranquillement ſur un lit de douleurs;
D'une Famille Auguſte y rebuter les pleurs
Et porter lentement le coup le plus ſenſible:
Les vœux de tout un Peuple ont été ſuperflus;
Et la Mort a détruit ſa plus noble eſpérance...
Mais de tant de fureur ne nous étonnons plus:
Elle a dû réſiſter aux larmes de la France;
Elle fut inſenſible à trente ans de Vertus.

A MADAME ***.

TRANQUILLISE ton cœur, ton cœur ſi cher au mien.
Unis par le penchant, par le plus doux lien,
Les chaînes de l'amour, quelquefois ſi peſantes,
N'auront qu'un poids léger pour nos mains careſſantes.
Tu crains (tu me l'as dit) qu'un premier ſentiment
Ne reprenne à mes yeux ce qu'il eut de charmant;
Et que vers lui, bientôt, mon âme ramenée
Ne te laiſſe plaintive, autant qu'infortunée...
Sincere dans mes feux & vrai dans mes froideurs,
Je ne t'ai point caché d'anciennes ardeurs:
D'un amour malheureux tu fus la confidente;
L'Amant s'eſt plaint à toi des torts de ſon Amante.
Rarement ſatisfait, ſans ceſſe humilié,
Recherché quelquefois, mais ſouvent oublié,
Careſſé par loiſir, aimé par intervalle,
Objet, trop peu flatté, d'une flamme inégale;
Mon bonheur le plus pur, mes plaiſirs les plus doux
Furent empoiſonnés par de juſtes dégoûts.
Sans intéreſſer l'âme, il eſt affreux, ſans doute,
De ne devoir qu'aux ſens les plaiſirs que l'on goûte.
Eh! que m'importe à moi la faveur d'un coup d'œil?
Je veux que le cœur m'aime & m'aime avec orgueil.

Mais que ce cœur ingrat, flatté d'un double hommage,
Entre un rival & moi ſans ceſſe ſe partage ;
Et que, d'un vain éclat ſeulement occupé,
Son Amant le plus cher ſoit ſon Amant trompé ?
Je dois te l'avouer, ſoit par délicateſſe,
Soit, dans mes ſentimens, amour propre ou nobleſſe,
Je ne veux plus d'un cœur que je ne puis remplir,
D'un cœur qu'un autre amant peut ſeul enorgueillir.
Sans doute, il eſt des jours à nos deſirs contraires ;
Il eſt des contre-tems, des malheurs néceſſaires :
Tous les biens des Mortels ſont mêlés à des maux ;
Je ſais qu'il eſt, enfin, peu d'amans ſans rivaux.
Mais ſçavoir, qu'en ſecret, l'amante que j'adore
Des feux de mon Rival s'applaudit & s'honore ;
Qu'elle peut, ſans gémir, plier ſes ſentimens
Au gré de l'intérêt & ſelon les momens ;
Sçavoir qu'elle jouit, ſans en être attendrie,
Des jalouſes douleurs dont mon âme eſt flétrie ?
Non ; mon cœur, qui toujours eut beſoin d'être aimé,
A douter qu'il le ſoit n'eſt point accoutumé :
Je n'en puis ſoutenir l'affreuſe incertitude.
Plein de ces noirs ſoupçons, de cette inquiétude,
J'ai cherché, je l'avoue, un cœur digne du mien :
Je l'ai cherché long-tems & j'ai trouvé le tien.
Je n'oſe me vanter ; mais enfin ſi, pour plaire,
Un amant n'a beſoin que d'une âme ſincere,

Que d'une âme épurée, & ſenſible encor plus,
Oui, j'ai dû te toucher; ce ſont là mes vertus.
C'eſt par elles, du moins, que j'ai ſçû reconnoître
Le rapport de nos cœurs unis & faits pour l'être.
Par un penchant ſecret l'un vers l'autre attirés,
Aſſortis par le goût, s'attachans par dégrés,
Sans uſer d'aucun art, ſans vouloir ſe ſéduire,
Ils ont tout fait pour eux; l'eſprit n'eut rien à dire.
Quel inſtant plus heureux que l'inſtant fortuné,
Où, par l'amour timide à tes pieds amené,
Marchant, à la faveur du ſilence & des ombres,
Je démêlai tes traits parmi des clartés ſombres!
La lampe de *Pſyché* jettoit ce foible jour,
Cette obſcure lueur favorable à l'Amour:
Tu dormois; & mes pas, que j'appuyois à peine,
Soutenoient en tremblant ma démarche incertaine.
Coupable, intimidé, je craignois ton réveil;
Je n'oſois t'arracher à la paix du ſommeil:
Mais quel fut mon bonheur, quand, au lieu de la plainte,
Ta bouche n'exprima qu'un ſentiment de crainte,
Que cet effroi ſi doux, que ces foibles remords,
D'un cœur déjà ſoumis vains & derniers efforts!
L'un de l'autre étonnés, mais charmés l'un par l'autre,
Quelle volupté pure eût égalé la nôtre?
Préludes des plaiſirs qui mènent au bonheur,
Baiſers donnés, rendus, épanchemens du cœur,

Nous épuiſames tout; & dans notre délire
Nous ne nous diſions rien, pour avoir trop à dire.
A ce trouble ſi doux le calme a ſuccèdé.
Quand le prix de l'amour eſt enfin accordé,
Souvent, dans nos eſprits, l'illuſion détruite
Laiſſe d'affreux dégoûts qu'elle traîne à ſa ſuite:
Mais, après ma victoire, encore plus heureux,
La flamme du plaiſir vient d'accroître mes feux.
J'ai rencontré chez toi la naïveté pure,
Le ſimple coloris qu'on tient de la Nature;
Ce ſentiment ſi vrai, qui s'exprime ſans art,
Et, comme un doux rayon, ſe peint dans le regard.
Je veux ſemer de fleurs les pas de mon Amante:
Je veux que, dans mes bras, & tranquille & contente,
Elle n'ait de regrets que le regret flatteur
D'avoir pû balancer à me donner ſon cœur.
Oui; je t'aime à jamais: ma bouche te le jure;
Non par des vains ſermens, trop voiſins du parjure:
Va; je ſais mieux choiſir les garans de ma foi:
Je veux t'aimer toujours... & j'en jure par toi.

STANCES
SUR UN RACCOMMODEMENT.

Oui, j'ai ceſſé de vous aimer :
C'eſt un aveu cruel à faire ;
Mais j'ai vû votre orgueil s'armer,
Quand je vous fis l'aveu contraire.

Soit mépris pour mes ſentimens,
Soit un faux ſoin de votre gloire ;
A mon hommage, à mes ſermens
Vous n'avez jamais voulu croire.

C'en eſt fait : j'ai ſçu de mes feux
Éteindre l'ardeur ridicule...
Mais, quel ſourire dédaigneux !
Seriez-vous encore incrédule ?

Non ; vos doutes ſont ſuperflus.
Si votre orgueil, trompé lui-même,
Ne croit pas que je n'aime plus,
Il faut que vous croyez que j'aime.

Cloé, de ce nouveau détour
Sentez toute l'inconſéquence :
Vous devez croire à mon amour,
Ou croire à mon indifférence.

Que vois-je ? un ſourire plus doux
S'étend ſur vos lévres de roſe ?
Quoi ! l'amour n'a rien pû ſur vous ;
Et la raiſon peut quelque choſe ?

Qu'importe ? recevez ma foi :
Je n'affecterai point vos doutes.
Une de vos bontés pour moi
Me fera bientôt croire à toutes.

Vos yeux ſont baiſſés & couverts !...
Il ſuffit ; je crois les entendre.
Ciel ! j'avois donc briſé mes fers,
Pour le plaiſir de les reprendre ?

A M. LE COMTE DE***

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

3 Novembre 1768.

COMTE, point de cérémonie,
Point de tumultueux apprêts;
Point de ces feux, dont l'Ausonie
A tant varié les effets.
Sous le ceintre de tes bosquets
Point de bal, point de symphonie:
Beaucoup d'amitié, peu de frais;
Et voilà ta fête finie.
Voi, d'ailleurs, l'affreuse saison!
Flore rembrunie, éplorée,
S'enfuit toute décolorée
Dans les serres de Trianon.
L'art, par des nuances nouvelles,
Y rajeunit ses agrémens:
Mais il faut des fleurs naturelles
A côté de nos sentimens.

Contente-toi du ſimple hommage
Des cœurs qui te ſont dévoués :
Je te l'offre ſans étalage.
Va ; les Grands qu'on a peu loués
En furent aimés davantage.
Sois heureux ; & que la ſanté,
De ſa main brillante & fleurie,
Verſe, ſur le ſoir de ta vie,
Le calme & la ſérénité.
Le nombre des ans s'accumule ;
Une foibleſſe ridicule
Nous en fait meſurer le cours :
Croi-moi, cher Comte, les beaux jours
Sont ſuivis d'un long crépuſcule.
Imite ces vieillards ſenſés
Qui, de tous ſoins débaraſſés,
Laiſſoient, ſans trouble, aux Deſtinées
Filer, entre leurs doigts glacés,
L'heureux fuſeau de leurs années.
Ainſi, du ſage *Anacréon*
Chaulieu renouvellant l'exemple,
Alla, dans les ſoupers du Temple,
Réchauffer ſa froide ſaiſon.

Malgré les douleurs de la goutte,
Gaîment courbé ſur ſon bâton,
De fleurs il parſema la route,
Qui le conduiſit chez Pluton.
En un mot, Comte, & pour conclure,
Trop de prudence eſt un défaut:
Je crois les ſoins de la Nature,
Et les préceptes d'*Epicure*
Meilleurs que les poudres d'*Ailhault* (*).

*) Charlatan, qui vendoit une poudre, dont ſe ſont mal trouvés preſque tous ceux qui en ont fait uſage.

LA DÉFENSE INUTILE,

CHANSON,

Sur l'Air : *Liſon dormoit.*

VOYEZ, voyez mon imprudence!
J'allois aux bois ſans craindre rien:
Je bravois tout, ſous la défenſe
De ma houlette & de mon Chien.
Houlette & Chien, ſoupirs & larmes
Sont un appui foible & léger :
Contre un Berger,
Contre un Berger
Un cœur ſenſible a-t-il des armes ?
Près d'un Berger,
Près d'un Berger
Rien n'eſt ſecours, tout eſt danger.

Licas hier me vit ſeulette :
Qu'il affecta de ſoins trompeurs!
Bientôt, le fer de ma houlette
Fut entouré de mille fleurs.

D'un air riant & plein de charme,
Il la ſuſpend au tronc voiſin,
Il prend ma main,
Il prend ma main,
Ma main qu'il flatte & qu'il déſarme;
Il prend ma main,
Il prend ma main,
Et de baiſers couvre mon ſein.

Mon Chien voyoit le téméraire;
Mais ſans pourvoir à mes dangers;
Tranquille aux pieds de ſa Bergère,
Il craint les loups, non les Bergers.
Je n'ai plus rien pour me défendre;
L'ombre du ſoir s'étend ſur nous,
A mes genoux,
A mes genoux,
Licas oſa tout entreprendre:
A mes genoux,
A mes genoux,
Il triompha d'un vain courroux.

LE BOUQUET DE GÉNEVIÈVE

*A Madame la Comteſſe de***.*

MALGRÉ la naiſſance & le rang,
Souffrez, Comteſſe, un parallele
Entre vous & la Paſtourelle,
Que révère le Peuple Franc.
Eh! qu'importe la pannetiere,
Et la houlette, & les moutons,
Et les Palais, & la chaumière,
Et les rubans, & les blaſons?
C'eſt par le cœur qu'on eſt Bergère.
Nos goûts & nos premiers penchans
Nous rapprochent de la Nature.
Comteſſe, vous aimez les champs,
Leur ſimplicité, leur verdure;
Ils ont des charmes ſi touchans!
On eſt Bergère, je vous jure,
Lorſque l'on aime le Printems.
Souvent l'ombre de la retraite
Plaît & ſuffit à vos deſirs:

Libre des ſoins de l'étiquette ;
Vous y rempliſſez vos loiſirs
De l'étude ſage & ſecrette,
Des vrais biens & des vrais plaiſirs :
Ce goût-là tient à la houlette.
Quand le jour, de ſes derniers traits ;
Doroit les campagnes fleuries,
J'ai vû ſouvent vos pas diſtraits
Errer ſur l'émail des prairies ;
Rêveuſe, vous goûtiez le frais :
On eſt, avec des rêveries,
Bergère à peu de choſe près.
Ai-je fini le parallele ?
Oh ! non, ſans doute : il faut un Chien ;
Vous l'avez : *Carite* eſt ſi belle !
Carite vous garde ſi bien !
Elle eſt ſi tendre & ſi fidèle !
Mais quoi ? ne manque-t-il plus rien ?...
Filez-vous ? J'ai vû cet Automne
Votre main tourner le fuſeau.
Les Moutons, l'amour vous les donne...
Oui, tout ce qui vous environne
Vous aime ; & voilà le Troupeau.

COUPLETS

Sur l'Air d'ALBANÈSE, *Mon jeune cœur palpite.*

LISE, entends-tu l'orage ?
Il gronde, l'air gémit :
Sauvons-nous au boccage...
Liſe doute & frémit.
Qu'un cœur foible eſt à plaindre
Dans ce double danger !
C'eſt trop d'avoir à craindre
L'orage & ſon Berger.

Mais, cependant, la foudre
Redouble ſes éclats ;
Que faire & que réſoudre ?
Faut-il donc ſuivre *Hilas* ?
De frayeur *Liſe* atteinte
Va, vient, fuit tour-à-tour :
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.

Liſe au boſquet s'arrête
Et n'oſe y pénètrer :
Un coup de la tempête ;
Enfin, l'y fait entrer.
La foudre au loin s'égare ;
On échappe à ſes traits ;
Mais ceux qu'Amour prépare
Ne nous manquent jamais.

Ce Dieu, pendant l'orage,
Profite des momens :
Caché dans le nuage,
Son œil ſuit les Amans.
Liſe, de ſon azyle,
Sortit d'un air confus...
Le Ciel devint tranquille :
Son cœur ne l'étoit plus.

LA VIEILLESSE,

ÉPITRE

A M. L'ABBÉ DE F**;

*Sous le nom de M. le Comte de***.*

Il eſt bien vrai, mon cher Abbé,
Je me plains du poids des années,
Si le fil de mes deſtinées
A la Parque s'eſt dérobé,
Ce n'eſt que pour quelques journées.
Le Tems, dans l'âge des deſirs,
S'enfuit ſans qu'il nous intéreſſe,
Il n'a que le vol des Zéphirs;
Et l'impétueuſe jeuneſſe,
Dans la pourſuite des plaiſirs,
Croit le ſurpaſſer en viteſſe.
Je n'entendois, dans mes beaux jours,
Que le doux battement des aîles
Du folâtre eſſain des Amours;

Aujourd'hui, je n'entends que celles
De ce Vieillard qui fuit toujours ;
Et qui, reſſemblant aux vautours,
Vous prend dans ſes ſerres cruelles,
Vous dévore & pourſuit ſon cours.

Je ſçais que, de ſes mains arides,
La vieilleſſe n'a point ſur moi
Gravé ni ſes traits, ni ſes rides :
Oui ; je dors, je mange & je boi...
Je dors ; mais, hélas ! de quel ſomme !
Qu'il eſt profond !... Ah ! mon ami,
Vous dites fort bien : *le pauvre homme* !
Non ; jamais je n'ai tant dormi.
Jadis le ſouffle d'une Belle
Eût interrompu mon ſommeil :
Je ne ſentirois rien pour elle
Aujourd'hui, même à mon réveil.

A ma table, on me contrarie :
Les tyrans de la Faculté
Gênent mes goûts, ma fantaiſie :
Mon eſtomach débilité
Trop aiſément ſe raſſaſie :

Un mêts, ſagement apprêté,
Suffit au ſoutien de ma vie.
Dans l'âge heureux de la ſanté;
Je croyois, rempli d'ambroiſie,
Digérer l'immortalité.
Du Dieu qu'adoroit *Erigone*
J'élude aujourd'hui les décrets:
Il eſt rare qu'à ſes buffets
Je m'étourdiſſe & déraiſonne.
Quatre fois le mois, à peu près;
Un peu de ſève bourguignone
Coule dans des verres diſcrets;
Si médiocres, que jamais
Ils n'ont incommodé perſonne.
Mes plaiſirs ſont bien différens!
Ai-je encor ces douces foibleſſes
Qui ſont au profit de nos ſens?
Vous m'enviez (& j'y conſens)
Les ſoins, les baiſers de mes Nièces!
J'aime fort leurs embraſſemens;
Mais ceux de mes belles Maîtreſſes
Valoient bien les froides careſſes
Que l'on prodigue aux grands Parens.

Vous me peignez, tel qu'*Epicure*,
Sur l'ouatte bien reposé;
Mais, sous un Sibarite usé,
Une feuille de rose est dure;
Et de sa plus mince plissure
Son foible automate est brisé.

Par une trompeuse apparence
Mon sort vous a rendu jaloux:
Je vous donnerois mon aisance,
Mon fauteuil, mes coussins si doux,
Et mon caffé des *Chiaoux*,
Et mon chocolat de Bragance,
Mes faisans, mes perdrix aux choux,
Mon être, avec ses dépendances;
Tous mes plaisirs, oui; je dis tous,
Pour une de vos jouissances.

Le seul goût qui me soit resté
De mes passions éclipsées,
Oui; ma dernière volupté
Est de réchauffer mes pensées
A celle de l'Antiquité:
De lire & relire sans cesse

Les Philoſophiques écrits ;
Où, ſous l'enveloppe des ris,
On nous fait aimer la ſageſſe :
De ſavourer avec yvreſſe
Les beaux vers, les vers favoris
D'*Horace*, le Dieu du Permeſſe,
Le plus ſenſé des Beaux Eſprits,
Le moraliſte ſans rudeſſe ;
A qui je donnerois le prix
Sur les ſept Sages de la Grèce.
J'aime ce vieillard de Théos
Qui, voluptueux & tranquille,
Laiſſant les Dieux & les Héros,
Chantoit, près du jeune *Batille*,
Le vin, l'amour & le repos.
J'aime ce vieux gouteux du Temple,
Qui jouoit avec les Amours.
Vous direz : ſuivez ſon exemple,
Embelliſſez vos derniers jours...
Ah ! croyez-moi, le *Saint Aulaire*,
Chaulieu, ces libertins charmans,
Qui, ſur leur front octogénaire,
Rajeuniſſoient les agrémens ;

Qui, ſous les drapeaux de Cythère,
Alloient encore, en cheveux blancs,
Folâtrer aux ſoupers des Grands,
Flatter les Belles & leur plaire;
Ces faux *Titons*, ces froids Amans,
Rendus ſous leur toît ſolitaire,
Sentoient leurs maux, grondoient leurs gens;
Et, ne pouvans plus ſe diſtraire,
Dans un ſilence atrabilaire,
Comptoient le nombre de leurs ans.
Loin de *Sceaux*, où régnoit *du Maine*,
Loin des ſoupers du Grand Prieur,
Dans leur petit intérieur,
Goutte, ſciatique, ou migraine
Venoient affliger le rieur.
Le plaiſir trompe la douleur;
Et le ſentiment y ramène.
Mais vous, Abbé, par quel chagrin
Prétendez-vous flétrir les roſes,
Qu'Amour mit ſur le front divin
De l'Auteur des Métamorphoſes?
Qui peut exciter vos dégoûts?
Ovide fut triſte en Scythie;

Et là, ſa Muſe appeſantie
Des *Céſars* pleura le courroux :
Mais que, ſur les rives du Tibre,
Ses ſons étoient mélodieux !
Que ſa Muſe élégante & libre
Chanta bien les amours des Dieux !
Il faut encor qu'on l'apprécie
Par la nobleſſe de ſon cœur :
Son ambition, ſa folie,
Fut d'être l'heureux ſéducteur,
L'Amant adoré de *Julie*.
Il ne fut point le vil flatteur
D'*Octave*, ce triomphateur
Dont le char foula l'Italie.
Le prix que vous lui dérobez
Eſt mérité par ſes ouvrages :
Ses écrits (quoique prohibés)
Seront relûs dans tous les âges
Et par les fous & par les ſages ;
Je crois même, par les Abbés.
Sur ce, Monſieur le Grand Vicaire,
Recevez mes tendres adieux.
Si vous êtes libre d'affaire,
Prenez votre eſſor vers ces lieux :

Vous verrez encore, à nos treilles,
Quelques muſcats bien parfumés;
Et nous chargerons nos corbeilles
De ces beaux fruits que vous aimez.
Avant que l'âge vienne éteindre
Le feu de vos ſens émouſſés,
Vivez ſatisfait, jouiſſés;
Et laiſſez les Vieillards ſe plaindre.

VERS
A MADEMOISELLE ***.

Pour le jour de ſa Fête.

VERS les antres du Nord l'Hyver fuit en courroux;
Et déjà le Soleil lance un rayon plus doux:
Sur ſon humble buiſſon la roſe renaiſſante
Développe l'éclat de ſa pourpre brillante;
Et le Dieu du Printems, aux portes du matin,
Vient ſourire à la Terre, & parfumer ſon ſein.
Eglé, dans ces beaux jours, que la Nature eſt belle!
Vous lui prêtez encore une grâce nouvelle;

Vous ajoûtez un charme à de ſi doux inſtans:
Le jour de votre fête eſt un jour de Printems.
Eh! qu'importe, en effet, lorſque rien ne nous lie,
Que la Nature expire, ou renaiſſe embellie?
Il faut qu'un intérêt plus vivement ſenti
Ouvre, ſur ſes beautés, notre œil appeſanti:
Il faut que l'amitié, peut-être l'amour même...
Que ſais-je? rien n'eſt beau qu'autant que le cœur aime.
Nos paſſions, nos goûts ſont l'âme de nos ſens;
Et la Nature échappe aux yeux indifférens.
Elle me plaît par vous, & m'en plaît d'avantage,
Eglé; j'aime les fleurs dont je vous fais hommage:
Sans le tendre intérêt d'en parer votre ſein,
Leur fraîcheur, leur émail n'eût point tenté ma main.
Elles ont plus d'éclat, quand l'amour les moiſſonne:
Heureux qui les reçoit! plus heureux qui les donne!
Mais plaignons le Mortel qui, ſeul dans ſon ennui,
Va cueillir une fleur & la garde pour lui.

A M. D'ESPAGNAC.

OUI, d'*Eſpagnac*, ſois fier des bienfaits de ton Roi :
L'orgueil ſied à la gloire & s'ennoblit chez toi.
Aux honneurs de *Chevert* ton ſouverain te nomme ;
Il eſt beau d'hériter des titres d'un Grand homme !
Et pourquoi feindrois-tu d'en ignorer le prix ?
Regarde ces ſoldats mutilés, ou meurtris,
Ces reſtes de Hétos, échappés à la guerre,
Ces braves Vétérans, tous frappés du tonnerre :
Quelle joye éclaircit leurs fronts cicatriſés
Et ranime ces corps de fatigue épuiſés ?
Ils ont vû, ſur ton ſein, la pourpre militaire.
La gloire de leur chef les flatte & leur eſt chere :
C'eſt un nouveau laurier que leur main croit cueillir ;
Et leur cœur ſatisfait s'en laiſſe enorgueillir.
Ce Peuple de vainqueurs, cette antique Milice
Aime à voir honorer l'Ami du grand *Maurice*.
Sous ce brave Saxon tu combattis comme eux :
Il leur apprit à vaincre, & tu les rends heureux.

A MADAME DE***.

Laissons votre Patronne & l'hiſtoire ſacrée;
Elle a je ne ſais quoi d'auguſte & d'impoſant.
Les Contes bleux de l'antique Empirée
Ont une grâce, un enſemble amuſant
Que n'eut jamais la Légende dorée.
Je ſais & je tiens d'Apollon
Que trois Divinités, brillantes, immortelles,
Se diſputent l'honneur de vous donner leur nom.
Ces Déeſſes, toujours, ont eû quelques querelles:
Pâris, en les jugeant, eut tort d'avoir raiſon.
C'eſt à vous, aujourd'hui, de décider entr'elles,
Et de choiſir Minerve, ou Vénus, ou Junon.
Celle-ci, toujours fière & prude conſommée,
A toutes les hauteurs de la Reine des Dieux:
Auſſi, dans ſes dédains & ſes airs glorieux,
A perdre ſes procès eſt-elle accoutumée.
Son orgueil, près de vous, réuſſira-t-il mieux?
Vous ſavez être aimable & voulez être aimée:
Minerve pourroit bien obtenir votre choix.
Elle eſt un peu bégueule; & ſa vertu, par fois,

A trop de faſte & de rudeſſe ;
Mais les Arts, les beaux Arts nacquirent à ſa voix,
Et leur charme flatteur tempère ſa ſageſſe.
Cela peut vous tenter, vous qui, par les talens,
Voulez inſtruire, orner votre jeune famille.
Lorſqu'entre vos genoux vous preſſez vos enfans,
Lorſque vous élevez votre Fils, votre Fille,
Vos traits avec Pallas ſont aſſez reſſemblans...
Il n'importe ; Vénus doit avoir l'avantage ;
Les plus beaux droits ſont tous de ſon côté.
Junon n'a que ſon rang, Minerve n'eſt que ſage ;
Vénus eſt belle : on doit la pomme à la Beauté.
Vos charmes ſont des ſiens une image parfaite ;
Tout ce qui compoſe ſa cour,
La troupe des Plaiſirs, riante & ſatisfaite,
Vient chez vous dès le petit jour :
Une Grâce naiſſante eſt à votre toilette ;
Et votre Fils y reſſemble à l'Amour.

ÉPITRE
A
LOUIS SEIZE,
ROI DE FRANCE.

Mai 1774.

Hunc ſaltem everſo Juvenem ſuccurrere ſæclo,
Ne prohibete!..... *Virg. Georg. lib. 1.*

FILS aîné des BOURBONS, ô mon Maître, ô mon Roi!
Ces jours de déſeſpoir, & de trouble, & d'effroi;
Ces jours, où les périls d'une tête ſacrée
Ajoûtoient à chaque heure une horrible durée;
Où, d'un poiſon funeſte envenimant ſes traits,
La Mort nous a couverts de ſes plus noirs cyprès;
Ces lamentables jours, où le deuil ſe déploye,
Laiſſent étinceller quelques rayons de joye!
La France ne peut voir, d'un œil indifférent,
Ni le bien qu'elle perd, ni le bien qu'on lui rend;
Et ſon âme, pour Toi déjà préoccupée,
Se peint de ſon bonheur l'image anticipée.

Si parmi nous, hélas ! VESPASIEN n'eſt plus ;
Du moins ſon Fils nous reſte... & ce Fils eſt TITUS.
De l'Empire des Lys le ſuperbe héritage
A paſſé dans tes mains, ſous le plus doux préſage ;
Et ton regne à l'Europe eſt à peine annoncé,
Que d'utiles projets l'ont déjà commencé.
Tu ne m'entendras point, adulateur injuſte,
Calomnier CÉSAR, pour applaudir AUGUSTE ;
Ni, croyant d'un beau zèle étaler les tranſports,
Pour flatter les vivans, deshonorer les morts.
Tout François aime & plaint la cendre de ſes Maîtres :
Ah ! que LOUIS repoſe au ſein de ſes Ancêtres !
Si de quelque fléau ſon Peuple fut frappé,
LOUIS eut un cœur tendre... & ce cœur fût trompé !
Nous l'aimions : l'Univers a connu nos allarmes :
Ah ! combien ſes dangers nous ont coûté de larmes !
Combien, dans tous les tems, ſes jours nous furent chers !
Élevé ſur le trône, au milieu des revers,
Il fut, dès ſon berceau, notre unique eſpérance.
Rejetton languiſſant d'une famille immenſe,
Un Dieu veilla ſur lui : nos vœux furent remplis.
Les faveurs de l'Hymen lui donnerent un Fils :
Son regne s'embellit de l'éclat de la gloire ;
Mais parmi ſes lauriers, au ſein de la victoire,

La Mort, troublant dans Metz un triomphe ſi beau,
Le traîna, ſur ſon char, aux portes du tombeau.
A peine, hélas, à peine un reſte de lumière
De ſes derniers rayons éclairoit ſa paupière !
Sans doute, ſi nos vœux, appuyés de nos pleurs,
Si notre déſeſpoir, nos ſanglots, nos douleurs,
Si le cri déchirant du peuple le plus tendre
Au pied de nos autels ne ſe fût fait entendre,
Il n'étoit plus !... l'Amour déſarma les Deſtins :
Il arracha le trait balancé dans leurs mains ;
LOUIS vécut. Bientôt la prompte renommée
En porta la nouvelle à la France allarmée ;
Au-devant de ſes pas volerent tous les cœurs.
Suivi d'un Peuple entier, ſur des routes de fleurs,
Au milieu du tumulte & des jeux & des fêtes,
Il marcha, triomphant, à de douces conquêtes.
Qu'il dût s'enorgueillir, quand la publique voix
Le nomma, dans Paris, *le plus aimé des Rois !*
Nous reſpirions !... ô Nuit, couvre de tes ténèbres,
Des tems plus malheureux, & des jours plus funèbres !
Un monſtre... ah ! repouſſons ce fatal ſouvenir !
Qu'un long oubli l'efface aux yeux de l'avenir !
Envain contre LOUIS ta rage ſe déploye ;
La Parque épouvantée a refuſé ſa proye :

Mais bientôt ſon pouvoir inflexible & jaloux,
Dépouille le reſpect qui retenoit ſes coups.
O pur ſang des BOURBONS! Famille auguſte & chere!
L'Héritier de l'État, ſon Épouſe, ſa Mere,
Sur les marches du Trône immolés tour à tour,
Meurent... & des Enfans reſtent ſeuls à la Cour!
Auprès de votre Ayeul croiſſez, nobles pupiles!
L'arbre heureux de la Paix, de ſes ombres tranquilles,
Environne, protége & couvre vos berceaux.
Mais déjà de l'Hymen s'allument les flambeaux!
Je vois ce Dieu brillant, de ſes mains immortelles,
Unir nos jeunes Lys aux roſes les plus belles.
O France! ô ma Patrie! ô momens trop heureux!
La pompe des feſtins, les ſpectacles, les jeux,
La ſplendeur & l'éclat de ces grands hyménées
Ont embelli pour nous le cours de trois années:
Que le cœur de LOUIS en parut occupé!...
Et c'eſt alors, grands Dieux, que LOUIS eſt frappé!
Sur ſon auguſte front que d'ombres répandues!
Les Filles de mon Roi, tremblantes, éperdues,
Environnent ſon lit arroſé de leurs pleurs...
Chers Princes, loin de lui renfermez vos douleurs!
D'un mal contagieux, ah! fuyez les atteintes!
Que l'amour ſoit prudent; & qu'il cède à nos craintes.

C'eſt

C'eſt de vous, de vous ſeuls que dépend notre ſort.
Frémiſſez !... LOUIS meurt !... il expire !... il eſt mort !
O Toi ! mon nouveau Maître, & l'eſpoir de la France !
A ces mots échappés de l'horreur du ſilence,
Au bruit de ce déſaſtre épouvantable, affreux,
On dit qu'avec des cris, des regards douloureux,
Repouſſant les reſpects d'une cour éplorée,
Et portant ſur ton front ta main déſeſpérée ;
On dit qu'au plus grand trouble abandonnant ton cœur,
D'un âge, foible encor, Tu plaignis le malheur.
Ton diadême eſt-il un fardeau que Tu craignes ?
Ah ! c'eſt ſur des Français, c'eſt ſur nous que Tu regnes !
Fils des BOURBONS, le ciel vient de Te couronner
Dans un Empire heureux, facile à gouverner ;
Où, né l'adorateur du Maître qu'il contemple,
Le Peuple ſuit ſes goûts & le prend pour exemple.
L'amour de la Patrie & le reſpect des Loix,
Et les mœurs qui déjà renaiſſent à ta voix,
Et ton trône entouré des Vertus de nos ſages ;
Et notre enthouſiaſme, & l'honneur des vieux âges ;
Et de ton règne, enfin, les glorieux eſſais
Relèveront bientôt l'orgueil du nom Français.
Un Roi, qui veut le bien, ſurmonte les obſtacles ;
Ton Peuple garantit la foi de mes oracles.

Connoi ce Peuple aimable & fait pour le bonheur :
Servir, aimer ſon maître eſt l'inſtinct de ſon cœur.
Lorſqu'il Te voit ſans pompe, impoſant par Toi-même,
Modeſte & renfermé dans ta grandeur ſuprême,
Du faſte de ta cour ſacrifier l'éclat
A l'intérêt public, aux beſoins de l'État;
Non, non ; ne doute point que lui-méme il n'immole
D'un luxe immodéré l'apparence frivole ;
Que, de ſes goûts légers réglant mieux les écarts,
Sa raiſon ne les borne au ſoutien des beaux Arts.
Il verra, par tes ſoins, ſa fortune affermie :
La France, applaudiſſant ta ſage économie,
Va réunir ſon zèle à tes nobles efforts.
Elle porte, en ſon ſein, ſes plus riches tréſors :
Leur ſource eſt égarée... elle n'eſt point tarie.
Qu'elle arroſe, en ſon cours, les champs de ma Patrie !
Ce cours, qu'on détournoit, tes loix vont le changer :
Ta main ſaura bientôt l'art de le diriger.
Tu ne ſouffriras point qu'une lâche avarice,
Dans des marais fangeux, l'abſorbe & l'engloutiſſe;
Mais, répandu par-tout & verſé par tes ſoins,
Il va de tes ſujets prévenir les beſoins.
Tel un fleuve arrêté, laiſſant croupir ſon onde,
Empoiſonne bientôt les plaines qu'il inonde ;

Mais, s'il coule & s'épanche en d'utiles canaux,
Il enrichit ſes bords du tribut de ſes eaux.
O mon Maître, combien le ciel Te favoriſe!
La plus douce eſpérance à ton cœur eſt permiſe.
Lorſque, de l'Orient au Nord épouvanté,
Bellone fait voler ſon char enſanglanté;
De ces grands mouvemens ſpectateur immobile,
Le Midi de l'Europe eſt heureux & tranquille,
La France ſe repoſe à l'ombre de la Paix!
Prolonge ſes douceurs, jouis de ſes bienfaits;
La gloire ne vaut pas ce calme politique.
Tes ſujets, ſous la foi, ſous la garde publique,
Poſſeſſeurs fortunés des champs de leurs ayeux,
N'ont point à les défendre, & les cultivent mieux.
Nous couronnons de fleurs le ſoc de *Triptoléme*.
Nous honorons les Arts, ces beaux Arts que l'on aime,
Que nous diſpute envain le jaloux Étranger.
Ah! Toi-même, ô mon Roi, daigne les protéger!
Leur gloire ſi brillante, & ſi douce, & ſi chère,
Imprime à la grandeur un plus grand caractère;
Et les ſiecles divers, favoriſés par eux,
Dans l'hiſtoire des tems ſont les ſiecles heureux...
Mais trop d'ardeur m'emporte, & m'égare peut-être.
Qui? moi, tracer la route où doit marcher mon Maître?

Ah ! le ſang de HENRI, ce ſang ſi révéré,
Dans le cœur des BOURBONS n'a point dégénéré :
Il n'a point démenti ſa ſuperbe origine,
Il coule toujours pur de ſa ſource divine.
Le Fils de ce Héros, ſur un trône orageux,
Des ligues, des partis briſa les derniers nœuds,
Tint, d'un bras affermi, le glaive & la balance,
Et du Peuple & des Grands réprima la licence,
Sçut dompter la fureur, fit reſpecter les loix ;
Et mérita le nom du plus juſte des Rois.
Son heureux ſucceſſeur, environné de gloire,
Sous l'enſeigne des Lys enchaîna la victoire,
Humilia l'orgueil de vingt Peuples divers,
De ſon puiſſant génie étonna l'Univers,
Se rendit de l'Europe & le maître & l'arbître,
Et de HENRI LE GRAND partagea le beau titre.
Enfin, ce Roi chéri, l'objet de nos regrets,
Ce Roi couvert par nous de lugubres cyprès ;
LOUIS, qui le dernier aſſis au rang ſuprême,
Du vainqueur de la Ligue a ceint le diadême ;
LOUIS montra, ſur-tout, les vertus de ſon cœur.
Ainſi que ſa franchiſe & ſa noble candeur,
Il eut ſon doux accueil, ſa bonté familiere,
Son amour pour les ſiens... enfin, ſon âme entiere :

Cette âme qui s'ouvrit aux ſoins de la pitié,
Signala ſa clémence, & connut l'amitié.
Ainſi, lorſqu'à travers les biſarres contraſtes
Des regnes différens conſacrés dans nos Faſtes,
On a vû des CLOVIS, des CAPETS, des VALOIS
La race s'avilir ſous la pourpre des Rois :
On y voit les BOURBONS, s'illuſtrans d'âge en âge,
Des vertus de HENRI faire entr'eux le partage.
Toi, ſon digne neveu, Tu vas les réunir ;
Tu vas nous rappeller ſon brillant ſouvenir,
Et, par notre bonheur, tes ſuccès & ton zèle,
Faire revivre en Toi tous les traits du modèle.
Grand Dieu, veille ſur lui ; veille ſur ſes beaux jours !
De ſon regne naiſſant protége l'heureux cours !
Être éternel, diſſipe & fini nos allarmes !
Nos yeux n'ont-ils donc pas aſſez verſé de larmes ?
Loin des jeunes BOURBONS, des Épouſes, des Sœurs,
D'un poiſon trop fatal détourne les vapeurs :
Qu'il reſpecte l'éclat d'une Reine adorée !
Les Rois ſont ton image, & leur tête eſt ſacrée.
Au pied de tes Autels, tout un Peuple à genoux
Ne peut-il déſarmer & fléchir ton courroux ?
Dieu terrible, rend nous nos auguſtes Princeſſes !
Ah ! quel prix douloureux ont reçu leurs tendreſſes ?

De leurs jours menacés rallume le flambeau.
Quoi, leurs ſoins pour un Pere ouvriroient leur tombeau?
Ce n'eſt pas à l'amour à frapper des victimes,
Grand Dieu, cède à nos pleurs, à nos vœux unanimes,
Et, s'il faut que ton bras porte de nouveaux coups,
Que ta foudre, en grondant, ne tombe que ſur nous!

VERS

PRÉSENTÉS A LA REINE,

Par les Enfans Trouvés de l'Hôpital de Rheims,

O REINE! ô vous, l'eſpoir des cœurs infortunés,
Sur d'obſcurs Orphelins daignez jetter la vue:
Leur enfance plaintive & d'appui dépourvue
Couloit de triſtes jours, aux pleurs abandonnés.
Le toît Hoſpitalier que leur malheur réclame
N'adoucit leur miſere & leurs maux qu'à moitié:
Ils embraſſent ici l'Autel de la Pitié;
Mais leur plus ſûr azyle eſt au fond de votre âme.

ODE

A MONSIEUR D'AGUESSEAU DE FRESNE,

AVOCAT GÉNÉRAL,

Sur ſa convaleſcence, en Novembre 1774.

DIGNE rejetton d'un grand Homme,
Que doit envier à nos Lys
Le Barreau d'Athène & de Rome;
DE FRESNE, eſt-il bien vrai? tu vis!
Tu vis; & de ſes voiles ſombres
Épaiſſiſſant en vain les ombres,
La Mort n'a pû fermer tes yeux!
Ils ont revû briller l'Aurore;
Et vers le Temple d'Epidaure
Tu vas marcher victorieux.

Il eſt une horrible Gorgone,
Le fléau, l'effroi des Humains :
Un affreux ſerpent l'environne ;
Un noir flambeau brûle en ſes mains ;
Sa fureur lance le reptile ;
Et du froid poiſon qu'il diſtile,
Il glace, il engourdit nos ſens.
Bientôt, par des effets contraires,
Sa torche allume, en nos artères,
Des feux ſans ceſſe renaiſſans.

Tes maux, dans leur marche inégale,
Changeoient de moment en moment ;
Leurs cours marquoit chaque intervalle
Par l'horreur d'un nouveau tourment.
En proye à ce double ſupplice,
Tu penchois vers le précipice,
Où ſe termine notre ſort ;
Et dans ces cruelles allarmes,
Déjà nos yeux verſoient les larmes
Dont nous euſſions pleuré ta mort.

Telle une fleur prématurée
Tombe, victime tour-à-tour
Du ſouffle glacé de Borée,
Et des feux de l'Aſtre du Jour.
L'un de ſon haleine fatale
La frappe à l'aube matinale,
La décolore, & la flétrit;
L'autre, dans ſon midi funeſte,
Du haut de la voûte céleſte,
L'embrâſe : elle brûle, & périt.

Ainſi de tes jeunes années
S'évanouiſſoient les beaux jours;
Et de tes nobles deſtinées
La Mort interrompoit le cours.
Pendant ces heures effrayantes,
Que n'as-tu vû nos mains tremblantes
Preſſer nos fronts appeſantis!
Hélas! dans ton état horrible,
Tes maux te trouvoient inſenſible!
C'eſt nous qui les avons ſentis.

Peins-toi le déſeſpoir d'un Pere,
Celui d'une famille en pleurs.
On frémit, on te conſidère
Mourant ſur un lit de douleurs:
Dans un lugubre & long murmure,
L'Amitié, l'Amour, la Nature
Près de toi confondoient leurs cris:
Un ſeul, un ſeul s'eſt fait entendre;
C'étoit le cri d'un Pere tendre,
Qui nous redemandoit ſon Fils.

Que je plains le Mortel farouche,
Qui, ſans rapports au tour de lui,
Écarte l'objet qui le touche,
Et craint de voir les maux d'autrui!
Dans ſa froide & fauſſe ſageſſe,
Rien au-dehors ne l'intéreſſe,
Il vit ſans crainte & ſans deſirs.
Mais, ſi ſes froideurs inhumaines
Lui ſauvent, en effet, des peines;
Ah! combien il perd de plaiſirs.

Si d'une famille étrangère
Le trouble a paſſé juſqu'à moi,
Si pour la tête la plus chère
J'ai reſſenti ſon juſte effroi;
DE FRESNE, en ces jours où la joye
Sur des fronts heureux ſe déploye,
Qu'il m'eſt doux de la partager!
Quel calme on goûte après l'orage,
En embraſſant, ſur le rivage,
L'Ami dont on vit le danger!

Sans doute, lorſque la Tempête
Grondoit, lançoit ſur toi ſes traits;
Lorſque les Parques, ſur ta tête,
Accumuloient leurs noirs Cyprès;
De ton Ayeul l'ombre éloquente,
Triſte, plaintive, gémiſſante,
Prioit pour tes jours incertains.
Sa voix, qui des Dieux de la Terre,
Arrêta ſouvent le tonnerre,
A ſçu déſarmer les Deſtins.

Oui ; c'eſt cette ombre révérée
Qui, de tes jours, près du tombeau,
A, d'une étincelle ſacrée,
Rallumé le pâle flambeau.
De ſon nom, ſi cher à la France,
Ta vie eſt l'unique eſpérance ;
Ses honneurs étoient effacés.
Ah ! puiſqu'il te rend la lumière,
Lance tes pas dans la carrière
Où les ſiens ſont encor tracés !

Va t'illuſtrer, à ſon exemple,
Au ſanctuaire de Thémis :
L'Orphelin t'attend dans ce Temple,
Pour ſauver ſes droits compromis.
Sur le Siége ou dans la Tribune,
Va, cours prêter à l'infortune
Tes ſoins, tes talens, & ta voix.
Sois le ſoutien de l'Innocence ;
Apprends à tenir la balance,
Et le glaive vengeur des Loix.

Mais quelle puiſſance magique
Lève un voile myſtérieux,
Et, dans un tableau prophétique,
Peint ton avenir à mes yeux ?
Sur un Autel, où l'encens fume,
Un flambeau, qui ſoudain s'allume,
Mêle ſes feux aux feux du jour ;
Et, ſous l'air modeſte des Grâces,
Une Beauté, qui ſuit tes traces,
Marche entre l'Hymen & l'Amour.

✕

Ah ! ce n'eſt point un vain preſtige !
Je vois s'allier deux beaux noms. (*)
DE FRESNE, tu dois à ta tige
Des appuis & des rejettons.
Sorti des ombres de l'enfance,
A peine de l'adoleſcence
Les premiers feux t'ont enflammé ;
Dans les délices du bel âge,
Goûte bien le double avantage
D'aimer enſemble & d'être aimé.

(*) *M. d'Agueſſeau de Freſne*, a épouſé au mois de Janvier 1775, Mademoiſelle *de la Moignon*, Fille du Préſident à Mortier.

Quoi! tu perdois, ſans la connoître,
La vie & ſes nœuds les plus chers?
DE FRESNE, joui de ton être;
Renais dans un autre Univers.
Ton âme douce & ſi ſenſible,
Ton caractère ſi fléxible,
Tes goûts, les vertus de ton cœur,
Ton eſprit déjà mûr & ſage;
Chez toi, tout eſt l'heureux préſage
Et de la gloire & du bonheur.

Pardonne ſi ces foibles rimes
N'offrent que des épanchemens;
Si ma Muſe a des traits ſublimes
A préféré des ſentimens:
J'aurois voulu, dans mon yvreſſe,
Du Chantre des Jeux de la Grèce
Égaler les plus nobles airs;
Mais ma voix plaintive, étouffée,
Prenant bien-tôt le ton d'Orphée,
N'a pû que ſoupirer ces vers.

ÉPITRE

DE M. PEZAY

A M. COLARDEAU.

QUEL Myrte heureux, quel boſquet ſombre
Prête la fraîcheur de ſon ombre
A ta Muſe amante des bois ?
Près de l'*Eſſone* ou de la *Seine*,
Au doux bruit de quelque fontaine
Mêles-tu les ſons de ta voix ?

Que j'aime ta Muſe Bergère !
Tu la pares des fleurs des champs,
Et dédaignes les faux clinquans
De toute parure étrangère.
Conſerve la ſimplicité,
Et la cadence, & la molleſſe
De ces vers pleins de volupté,

Que laiſſe échapper ta pareſſe:
Ah! chercher un luſtre emprunté
Eſt une grande maladreſſe,
Pour les vers & pour la Beauté.

Ton fléxible & brillant génie,
Occupé d'innocens loiſirs;
A ton bonheur nous aſſocie,
En nous parlant de tes plaiſirs.
Échauffé d'une douce flamme,
Tu ſçais briller ſans éblouir;
Tu ſçais peindre & tu ſçais jouir:
Tes vers ſont des ſoupirs de l'âme.

Aux vertus, dont ton cœur fait choix,
Tu dois cet avantage extrême;
Même en critiquant quelquefois,
Dès qu'on te lit, il faut qu'on t'aime.
Tu ne connois point ces complots,
Ces tourmens, ces haînes cruelles;
Et ſur les rives immortelles
Où l'Hipocrêne épand ſes flots,
Tu te plais à voir tes rivaux
Moiſſonner quelques fleurs nouvelles.

Ah!

Ah ! loin de toi cet art honteux
Qui ſouilleroit toutes les gloires ;
Qui compte ſes lâches victoires
Par le nombre des malheureux !
Oui ; je gage que, pour médire,
Si tu veux élever la voix,
Soudain les cordes de ta Lyre
Vont ſe détendre ſous tes doigts.
Abeille induſtrieuſe & ſage,
Tu peux ſucer dans le vallon,
Le Thym, la Roſe, ſon bouton,
Pour en parfumer ton ouvrage :
De ta trompe tu ſçais l'uſage ;
Et méconnois ton aiguillon.
Jadis *Théocrite* & *Virgile*,
Sous les ombrages toujours verds
De Mantoue & de la Sicile,
Comme toi ſoupiroient leurs vers.

Combien j'applaudis à ton zèle,
Quand, loin de la Cour & des Grands,
Ta main préſente un libre encens
A l'amitié pure & fidèle !

Les Protégés, les Protecteurs
Sont mal venus chez les neuf Sœurs:
Tu ſais que les Muſes ſont fières;
Il leur faut des Amans, des Frères,
Un ruiſſeau, de l'ombre & des fleurs.

O toi! que déjà Philomèle,
Par ſes chants, invite & rappelle
Aux bords que l'*Eſſone* embellit,
Goûte encor le plaiſir extrême
D'adreſſer à l'Ami qui t'aime
Les vers que ta Muſe polit.
Puiſſe la propice influence
De la campagne & du printems,
A tes organes languiſſans,
Rendre cette aimable puiſſance,
Qui met en valeur tous nos ſens,
Et nous fait chérir l'exiſtence.

Ah! point de vers ſans la ſanté!
Sans elle, point de volupté:
Des corps, des eſprits & des âmes
Elle diſpoſe tour-à-tour.
Colardeau, les Muſes ſont femmes:
La ſanté ſied bien à leur cour.

Pour ces Divinités charmantes,
Pour les Mortelles plus touchantes,
Ménage-toi dans ton jardin :
Qu'un lait pur, que l'air du matin,
Que les fucs embaumés des treilles,
L'abſence des pénibles veilles,
La préſence d'un Ciel ſerein ;
Qu'un tems, l'éloignement des belles ;
(Qui quelquefois peut-être ſain)
Que le parfum des fleurs nouvelles
Te tiennent lieu de Médecin.

Mais, alors, tu nous dois ſans ceſſe
Compte de tes heureux loiſirs :
Aux haleines des doux Zéphirs
S'il faut que ta ſanté renaiſſe,
Plus d'excuſe pour ta pareſſe :
Tu dois ta Muſe à nos plaiſirs.

RÉPONSE
DE M. COLARDEAU.
A L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

Oui, ma Muſe eſt une Bergére;
Et le joli chapeau de fleurs,
Dont l'embellit ta main légère,
Plaît à ſes goûts, ſied à ſes mœurs.
Elle eſt ſimple, & ſi naturelle
Que, dès le moment où ſon front
A ceint ſa couronne nouvelle,
Un coloris ſubtil & prompt
L'a fait rougir d'être ſi belle.
Tu ſçais plaire, tu peux tromper:
Aux traits d'un éloge inſipide
Il eſt facile d'échapper;
Mais lorſque la grâce y préſide,
Bientôt on s'en laiſſe occuper.
C'eſt un rézeau, dont l'art perfide
Attire & ſçait envelopper
L'innocence foible & timide.

Mais non ; tu n'as pas prétendu
Tromper une Muſe ingénue,
Dans l'hommage que ma rendu
Ta Lyre pour moi prévenue.
Du moins, un Éloge m'eſt dû :
Jamais du fiel noir de l'envie
Mon cœur ne fut empoiſonné ;
Et la palme, tant pourſuivie,
Dont mon émule eſt couronné,
Je n'ai jamais imaginé
Qu'à mon triomphe il l'eût ravie.
Sur l'arbuſte d'*Anacréon*
S'épanouit plus d'une roſe :
Le myrte a plus d'un rejetton ;
Daphné, dans ſa métamorphoſe,
De rameaux couvrit l'Hélicon.
Si pour vous la fleur eſt éclоſe ;
Pour moi s'entr'ouvre le bouton.
Rivaux, que la gloire raſſemble,
Vous, Amans, Poëtes, Guerriers,
Ah ! cueillez, mais cueillez enſemble
Et ces myrtes & ces lauriers !
Du ſouffle infecté des Furies,
Cruels, n'allez pas deſſécher

Ces roſes, ces palmes fleuries
Que l'on doit rougir d'arracher,
Quand la haîne les a flétries.
Je plains le cœur rongé d'ennui
Et d'un orgueil atrabilaire,
Qui des jouiſſances d'autrui
Se fait un malheur volontaire;
Et qui préſume que, ſans lui,
Ne peut exiſter l'art de plaire.
Pour moi, qui fuis, dans mes loiſirs,
L'éclat d'une gloire ſublime;
Qui, limitant mes vains deſirs,
Les borne aux douceurs de l'eſtime;
Moi, qui du cercle de mes jours
Vois ſortir tant d'heures fatales,
Et n'oſe employer, dans leur cours,
Que de rapides intervalles:
Moi, moi, que l'on vit enfanter
Des vers ſans art & ſans preſtige,
Que leur naturel fait goûter,
Où jamais l'eſprit ne corrige
Ce que le cœur m'a ſçu dicter;
Libre dans mon inſouciance,
Modeſte, ou timide en mes vœux,

J'attends, pour toute récompenſe,
Qu'on ſouffre que je ſois heureux.
C'eſt peut-être trop d'exigeance ;
Et dans notre Cirque orageux,
Où l'on ſe nuit par concurrence,
Nos Ariſtarques ſourcilleux
Connoiſſent peu la tolérance.
Mais, *Pezay*, qu'importent leurs cris,
Leurs intrigues, & leurs outrages ?
Le mérite de mes écrits
Ne dépend point de leurs ſuffrages :
Tu les aimes ;... voilà leur prix.
Indifférent ſur mes ouvrages,
D'après ton goût, je les chéris :
De ton Épitre enchantereſſe
J'ai reſpiré le pur encens.
Déjà mes eſprits languiſſans
Ont ſenti le feu de l'yvreſſe :
Oui ; le charme de tes accens
Eſt l'aiguillon pour ma pareſſe,
Et la volupté pour mes ſens.

A MON AMI,

STANCES.

Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,
Mes jours affreux, d'ombres environnés!
Va, les douleurs m'ont mis au rang des Sages;
Et la raiſon ſuit les Infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeuneſſe
J'abandonnai l'eſſor de mes deſirs:
A peine, hélas! j'en ai ſenti l'yvreſſe,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaiſirs.

Brûlant d'amour & des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuſes Beautés.
J'aimois les fers d'un ſi doux eſclavage;
En les briſant, je les ai regrettés.

J'offris alors aux Filles de Mémoire
Un fugitif de ſa chaîne échappé;
Mais je ne pus arracher à la Gloire
Qu'un vain laurier, que la foudre a frappé.

Enfin, j'ai vû de mes jeunes années
L'Aſtre pâlir, au Midi de ſon cours:
Depuis long-tems, la main des deſtinées
Tourne, à regret, le fuſeau de mes jours.

Gloire, Plaiſir, cet éclat de la vie,
Bientôt pour moi tout eſt évanoui;
Ce ſonge heureux, dont l'erreur m'eſt ravie,
Fut trop rapide; & j'en ai peu joui.

Mais l'Amitié ſçait, par ſon éloquence,
Calmer des maux, qu'elle aime à partager;
Et, chaque jour, ma pénible exiſtence
Devient, près d'elle, un fardeau plus léger.

Juſqu'au tombeau ſi ſon appui me reſte,
Il eſt encor des plaiſirs pour mon cœur;
Et ce débris d'un naufrage funeſte
Pourra, lui ſeul, me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
Intéreſſer eſt le bien le plus doux;
Et l'Amitié nous eſt encor plus chère,
Lorſque l'Amour s'envole loin de nous.

Fin du ſecond & dernier Volume.

TABLE
DES MATIERES.

Contenues dans le ſecond Volume.

AVERTISSEMENT. Page 1

*Hiſtoire abrégée d'*Abailard *& d'*Héloïſe. 5

*Epitre d'*Héloïſe *à* Abailard. 21

*Fragment d'une Réponſe d'*Abailard *à* Héloïſe. 41

Avertiſſement. 49

Armide *à* Renaud, *Héroïde.* 51

Le Patriotiſme, *Poëme.* 69

Epitre à Minette. 77

Avertiſſement. 93

Ode ſur la Poëſie comparée à la Philoſophie. 95

Avertiſſement. 107

*Première Nuit d'*Young. 109

Avertiſſement. 137

*Seconde Nuit d'*Young. 143

Préface. 165

Le TEMPLE *de* GNIDE. 181

Avertiſſement. Page 265
Epitre à M. Duhamel. 271
Avertiſſement. 291
Les Hommes de Prométhée, *Poëme.* 297

PIÉCES FUGITIVES.

Aglaé *ou la Prière à l'Amour.* 321
Prière de Zélis *à l'Amour.* 324
Stances à Églé. 329
L'Amour & l'Amitié. 331
Les Sacrifices de l'Amour. 337
Bulletin de ma ſanté. 341
Vers faits à l'occaſion d'une ſtatue de marbre repréſentant la Volupté. 342
Sur un Portrait à la Silhouette. 343
Mon retour. 344
Vers préſentés aux trois Princes, Enfans de feu M. le Dauphin, en 1759. 346
*Epitre au Baron de W***.* 349
Au Roi Louis XV. 356
Vers pour une jeune Indienne. 358

Vers à Marie. Page 359

Epitre à M. d'Ep**. 361

Epitres A TOI. 365

Première *Epitre.* Zelmire enseigne moi le Temple de l'Amour. 367

II. *Bouquet* A TOI. 371

III. Que je les plains, &c. 374

IV. Quittez Amours, &c. 379

V. *Etrennes* A TOI. 382

VI. Zelmire un jour de Fête, &c. 384

VII. A tes ménagemens il faut donc consentir. 389

VIII. *Stances* A TOI. L'Amour trahi. 395

IX. *Epitre à un Ami sur l'infidélité de* Zelmire. 397

X. *Eglogue.* 403

XI. *Epitre de Mad***. à l'Abbesse de***. 412

Imitation. 424

A mes Serins. 425

Stances à Rosine. 427

Le Portrait manqué. 429

Vers à Cloé. 432

Sur la mort de Monſeigneur le Dauphin. 433
*A Mad***.* 434
Stances ſur un raccommodement. 438
*A M. le Comte de***.* 440
La défenſe inutile, *Chanſon.* 443
Le Bouquet de Geneviéve. 445
*Couplets ſur un air d'*Albanèze. 447
La Vieilleſſe, *Epitre.* 449
*Vers à Mlle. ***.* 456
*A M. d'*Eſpagnac. 458
*A Mme. de***.* 459
Epitre à LOUIS *XVI.* 461
Vers préſentés à la Reine. 470
*Ode à M. d'*Agueſſeau de Freſne. 471
Epitre de M. de Pezay. 479
Réponſe de M. Colardeau *à l'Epitre précédente.* 484
A mon Ami, *Stances.* 488

Fin de la Table du ſecond & dernier Volume.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Les Œuvres de M. Colardeau*, de l'Académie Françoiſe. C'eſt un Receuil complet des productions de ce Poëte agréable; & il me paroît que c'eſt un vrai préſent que l'on fait au Public.

A Paris ce 12 Novembre 1778. DE SANCY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur LE JAY, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public: *Les Œuvres de feu M. Colardeau*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de

quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sçeaux de France, le Sieur Hue de Miroménil, qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Maupeou & un dans celle dudit Sieur Hue de Miroménil; le tout à peine de nul-

lité des Préſentes : du contenu deſquelles vous Mandons & Enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le onzième jour du mois d'Octobre, l'an mil ſept cent ſoixante-ſeize, & de notre Régne, le quatrième. Par le ROI en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX, de la chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 2214, folio 234, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 15 Octobre 1776.

Signé LAMBERT, Adjoint.